

Le Dernier Testament des Rêveurs

*« Arrête ! C'est ici l'empire de la mort
Chez nous, l'absolu n'existe pas
Ici personne n'a tort
D'avenir, nous n'avons qu'un trépas »*

Prologue

**La dot, au nom de la rose, sur la plaine aux anonymes
ils y déposaient leurs causes, avant que cela s'envenime
de réunions en afflictions, de Chanséliséa aux abîmes
cimetière de nations, avec le généralissime
rompre liens en prose, ce sera un hymne
la lune endosmose, la fracture légitime**

Épilogue

Prologue

Ce n'est pas le genre de gaillard dont on pourrait parler à la première personne. Au lieu de dire des bêtises je n'évoquerai que notre propre rencontre qui m'aura semblé n'avoir pas été pour lui plus importante que le battement d'ailes d'un papillon et pour moi une journée dont je ne pourrais jamais rien oublier. Je cherche encore à le retrouver aujourd'hui sans hélas y parvenir et hanté par son souvenir, je comprends avec le temps ce qu'il m'a dit cette fois-là : « Je viens aux rendez-vous que l'on me donne, mais moi, je n'en donne jamais. »

Il s'appelle Ninazu, je l'ai vu la première fois près d'un jardin d'enfants de la ville de Takuwae. Un bourg d'environ vingt mille habitants. Il flânait contre une barrière en observant les marmots qui jouaient sous la surveillance de leurs parents ; leurs mères surtout. Il avait de grosses bottes, des pièces d'armure rafistolées le recouvraient et par-dessus sur tout le corps, une pile de draps en laines noires rapiécées et déchirées par endroits l'emmitouflait jusqu'à cacher son visage sous une capuche, l'ensemble évoquant un spectacle affligeant de misère. Je le devinais Rêveur à cause du pendentif représentant $\text{P}\omega\text{r}$ - un simple caillou au bout d'une chaîne - et d'une faux reposée à côté de lui ; il m'avait semblé avoir également repéré la garde d'une épée, mais je n'en fus jamais certain.

Un peu plus loin sur la place principale, notre préfet parlait à la foule, car il lui devenait vital de la rassurer. En effet les temps nous étaient difficiles et chacun se savait au fond témoin d'un âge de décrépitude. L'individualisme régnait et nous nous y trouvions tous autant coupables que victimes. Surtout, pour cause, le sempiternel récit des guerres de Rêveurs, de leurs conflits et de leurs pavoisements égocentriques qui pesaient sur une population de civils pantois d'impuissances devant leurs prodiges.

Je m'étais arrêté pour le regarder parce que je trouvais étonnant d'apercevoir un $\text{P}\omega\text{rjin}$ par chez nous. Il se penchait et se balançait comme s'il se trémoussait sur une musique. Un tic-tac gracieux dont je ne parvenais pas à saisir le tempo. Tandis que je m'approchais de lui, il cessa de regarder vers le parc et leva la tête au ciel qui se faisait de plus en plus grisâtre, cela annonçant une bonne pluie diluvienne au courant de la journée.

Derrière lui, pas si loin, une équipe exécutait des travaux de rénovation sur la rue ; plusieurs hommes embauchés par la préfecture pour rétablir la voie qu'on n'avait pas restaurée depuis des lustres. Ils faisaient beaucoup de bruit, mais ce n'était pas si dérangeant. Une journée de cité comme une autre en somme. M'approchant de l'Քարյին, il ne daigna même pas poser le regard sur moi ; il le passait du ciel aux gamins sans cesser de se balancer.

« Vous êtes en mission Rêveur ? » tentai-je quand je fus assez proche. Il se mit à rire d'un éclat de bambin, moqueur, malsain, de manière à ensuite et enfin baisser son regard sur moi. Je ressentis à ce moment un frisson me parcourir l'échine et pendant qu'il me répondait, j'entendis comme la voix d'un enfant soutenu par un verbe saillant : « Aux échecs, le fou prend la tour, tic-tac tic-tac, les pièces avancent, me lâchait-il avant de rire à nouveau comme à une plaisanterie. »

J'en restais dubitatif, cela ne voulait rien dire pour moi et il me mettait si mal à l'aise que je songeais déjà à passer mon chemin, cependant, il ajouta : « Je m'appelle Ninazu. »

J'allais alors lui donner mon nom, seulement, il leva brusquement la main m'obligeant à m'en empêcher, puis il fit « chut » de son doigt sur ses lèvres : « Ne me donne pas ton nom, je viens aux rendez-vous que l'on me donne, mais moi, je n'en donne jamais. »

Là, il s'immobilisa brusquement puis retourna lentement la tête vers le parc. De mon côté, j'ai décidé de rejoindre la place où je devais me rendre, car il commençait à me faire peur, mais il m'interpella au premier pas en arrière que je fis : « Si tu veux vivre, reste là.

— C'est une menace ? Ce n'est pas parce que tu es Rêveur que je vais m'écraser, on n'est pas à Երկիր ici.

— Mmmh. Je suis même une menace qui ne cesse jamais de peser. »

Il ramassa par la suite un caillou au sol dans le tas de gravier sous nos pieds. Une caillasse un peu plus grosse que les autres, puis il la jeta derrière lui de manière à la faire rouler. Sur le moment, j'ai cru qu'il allait me l'envoyer à la figure ! Il le fit en excluant de regarder où il la lançait. Ensuite, il empoigna sa faux et se dirigea vers l'un des enfants jouant sur une balançoire. Il jeta son dévolu sur une petite fillette qui n'avait pas plus de sept ans. J'observai cela de l'endroit où je me trouvais, à la fois intrigué par ce personnage et veillant sans doute à ce qu'il ne fit rien d'horrible tant il ne m'inspirait aucune confiance. Certes je n'étais pas assez fou pour m'opposer à un Rêveur sans la moindre raison, mais je craignais que la folie qui semblait imprégner cet homme ne le conduisit à de dramatiques extrémités. La petite en

question était marquée d'un coquart et ne jouait avec aucun autre enfant. Elle rêvassait dans son coin sous la surveillance indéfectible de sa mère qui se leva en voyant l'énergumène s'approcher de sa fille.

Pendant ce temps, le caillou qu'il avait lancé roulait jusqu'à l'équipe qui effectuait des travaux sur la voirie. L'un des employés marcha dessus et glissa, donnant conséquemment un coup de marteau au visage de l'un de ses collègues sans le faire exprès. Celui-ci sous le choc, recula et tomba assommé en bousculant un autre camarade qui en lâcha son outil, laissant des ressorts qu'il maniait délestés de leur tension et expulser une brique vers la peuplade massée sur la place.

Témoin de cette scène, je ne sus sur le moment trop qu'en dire. Une succession d'événements étranges dont je commençai vite à croire qu'ils furent prévus par ce Rêveur. Mais comment aurait-il pu ? Et surtout pourquoi ? La brique qui fut expulsée frappa le dos d'un des agents chargés de maintenir l'ordre pendant le rassemblement du préfet. Il pensa à brûle-pourpoint que c'était l'un des plébéiens qui la lui avait lancée et en se retournant, colla une baigne au premier visage qui croisa son regard.

Cela n'explosait pas d'un seul coup après cela, non, un coup, qui en appela un autre et plus il y avait de coups qui cognaient, plus ils se multipliaient ; une hystérie collective s'empara de la foule. Le fracas attira tous nos regards, les mamans qui surveillaient leurs enfants y compris. Pendant ce temps, lui sortit un couteau de son manteau et le tendit à la jeune fille. Il se pencha sur elle et le lui offrit, lentement. Il lui susurra une chose que je n'entendîs pas et elle se saisit du couteau pour sprinter vers sa mère ! Tournant le regard à ce moment vers eux, je me mis à courir aussi en criant « Attends petite ! » Mais je découvris aussitôt qu'elle avait la gorge tranchée.

À présent pâle, elle courait l'arme à la main et avec le regard vide en direction de sa mère. Sa tenue était alors maculée de son propre sang ; et moi, je ne savais pas pourquoi, mais je cessai de courir après elle. Sa mère se laissa prendre dans sa course sans broncher si ce ne fut par quelques gémissements. Je n'en crus pas mes yeux sur le moment ; j'eus tant de mal à ne pas croire que je cauchemardais... Cette gosse, sous mes yeux tua sa propre mère alors qu'elle était morte elle-même et quand bien même ce fut par le fait d'un Rêveur, cela m'inspira un

instant de folie qui me glaçait. Les autres mamans en devinrent hystériques, elles hurlèrent et filèrent avec la marmaille pour les éloigner après.

« Mais bordel qu'est-ce que vous avez fait ! Vous êtes dingue ! ne puis-je retenir sur lui.

— Je lui avais promis qu'elle pourrait se venger de ses propres mains. »

« Mais qu... », fus-je bloqué. Il ne m'attendait pas et d'un pas paisible se rendit vers la foule en délire. Tout en marchant il se balançait en suivant un tempo lent, puis il entra au sein l'attroupement et faucha au hasard ce qui lui passa sous la main. Loin de calmer la frénésie collective au contraire, cela s'étendit, faisant que la cité sombra davantage dans l'anarchie. Le préfet fut lynché, les gens réglèrent leurs vieux comptes et les flammes dévoraient déjà quelques maisons. Lorsqu'il fit assez de cadavres autour de lui, il se stoppa. Comment avait-on pu en arriver là ? Pendant un instant, cela me sembla être comme un élastique qu'on aurait trop tendu jusqu'à le rompre.

Ensuite, il planta sa faux dans l'un des morts et il se mit à danser. Ce me fut sur le moment équivoque à une parade nuptiale, une sorte de révérence gracieusement macabre. Il dansa sur un lit de corps et un flot de sang et les cadavres s'en relevèrent presque en chantant !

Je tremblais dès lors des jambes, fasciné et terrifié par le spectacle. La folie devant mes yeux ne cessant pas, les cadavres avançaient un à un vers un parchemin qu'il avait laissé au sol. Ils y rentraient simplement et disparaissaient sans qu'aucun ne protestât. Seul le défunt sur lequel sa faux fut plantée ne se releva pas. Il repartit s'en saisir - de la faux - et n'attendit pas pour se diriger vers moi. En tremblant plus encore, je tombai à genoux en me préparant à être le suivant, il ne se balançait plus maintenant, il avançait simplement. Il plaça enfin l'ongle de son gant sous mon menton quand il arriva devant moi et me demanda : « Veux-tu te redresser ? »

Et je me suis redressé. Tout compte fait, il passa alors son chemin, passant donc, à côté de moi...

« Pourquoi ? laissai-je souffler de mes lèvres, probablement le soulagement de survivre.

— J'ai toujours besoin de matière.

— Comment as-tu fait ?! Enfin ! Tout ça ?! insistai-je.

— C'est une question de mouvement, de liens.

— Le mouvement ? répétais-je bêtement. »

La dot

Même le calme pouvait être kafkaïen. Pour peu que le soleil pesait de toute sa chaleur, que la poussière obstruait les naseaux et que la brise empêchait le silence.

Au-delà du canyon Tôkuyama où patientait aujourd'hui le nécromant que trouvait-on ? Du sable puis l'océan et par-delà encore, de l'autre côté en traversant la bise marine, Երկաթ no Kuni, Pays du Fer, en ce moment même cajolé par les prévenances guerrières Քարյին. La guerre des Rêveurs s'était propagée comme la vérole, balafrant le monde connu de ses atrocités. Là, au bout du canyon, le calme régnait pourtant, les marchands ne passaient plus parce que Tetsu n'approvisionnait plus les ports de Երկիր. Demeurait-il une grande nation de jadis qui ne comptait pas ses morts en ce moment ? Ninazu aurait dû y être, sur le champ de bataille, mais il ne s'y rendit point. Il avait préféré vaquer à ses occupations sans se soucier des invectives qui secouent samouraïs et Rêveurs. « La guerre pour l'honneur » clamait-on et Ninazu pensait que de l'honneur, il n'en eut jamais, alors pourquoi s'en serait-il allé se préoccuper de celui des autres ? L'honneur faisait toujours compter plus de sacrifiés que de sauvés, mais les Rêveurs dans leurs quêtes de gloires et de reconnaissances pourvoient vraisemblablement tout ce qu'ils possédaient de ce qu'ils appelaient « l'honneur ».

Il était assis au bord de la plage, immobile en contemplant l'horizon bleu. À côté de lui, il y avait une caisse qui remuait parfois et d'où sonnaillaient quelques gémissements étouffés. Cela ne l'affectait guère, il se reposait simplement, la faux plantée dans le sable à côté de lui. Le temps qui passait se constituait pour cet homme comme de la musique, il se déhanchait lentement dessus, sur un rythme irrégulier et lancinant. Il avait le sentiment d'être dans une spirale cosmique et symphonique dont il était l'un des rares privilégiés à pouvoir en apprécier la saveur. Une fois de plus, il ne se trouvait en tout cas pas là où il aurait dû être et à ce propos, il ne daignait pas accorder une seule pensée. Il avait selon lui bien mieux à faire que d'aller tuer des samouraïs dont il prophétisait à tort la défaite sans qu'il n'eût besoin d'intervenir. Ce ne fut que quand la caisse remua encore plus brusquement que les fois précédentes, que cessant de se déhancher, il lâcha vers celle-ci en y retournant froidement son regard : « Chuuuuut, nous allons y aller ne t'en fait pas. »

Se redressant, il entreprit d'attacher la caisse à sa monture cadavérique et de grimper dessus, faux en main, pour charrier son colis vers le canyon. Ainsi, longuement, sous le soleil qui dépassait à peine le zénith, il traînait sa caisse en fredonnant des airs campagnards et populaires. Au trot, il pénétrait le creux du canyon comme s'il lui appartenait, veillant à ne s'arrêter qu'en l'endroit qu'il avait prévu afin de le recevoir : Un espace assez étroit et le lit du canyon s'y profilait si serré que la lumière y manquait.

Là, descendant de sa jument, il se dirigea vers la caisse et l'ouvrit en glissant la lame de sa faux dans l'interstice du couvercle. violemment déclouée qu'elle en fut par son geste, il entamait alors d'en sortir un couple : un homme mort et en guenilles, sans lien et qui avait vraisemblablement bavé depuis peu de temps. Désarticulé dans la boîte, entremêlée contre lui, une jeune femme nue. Elle avait la bouche bandée et les mains attachées dans le dos. Il émanait de l'ensemble une odeur pestilentielle, à la fois à cause du corps décédé, de la sueur de la jeune femme et de ce qu'elle ne retint pas de « besoins naturels ».

Posant son regard sur elle, il vit qu'elle ne put se raccrocher qu'à un trou noir dans une capuche et le visage livide de son fiancé. Elle couinait, dodelinait de la tête pour supplier son geôlier de ne pas faire ce qu'elle imaginait. En second lieu, Ninazu lui caressa ses cheveux crasseux du dos de ses doigts et tendrement lui parla, comme s'il voulut la rassurer, sans pourtant y parvenir, bien loin de là, car sa douce voix n'effaçait rien du souvenir de ce dont elle fut témoin auparavant : « Ton époux sera à toi pour toujours, je te le promets. »

S'efforçant par la suite de l'extirper de la caisse en l'agrippant par la corde qui scellait ses poignets, il continuait de parler, mais sans qu'elle ne comprît s'il s'adressait à elle ou à autre chose : « Il l'aime énormément, il ne lui en veut pas de l'avoir tué pour conserver sa dot et partir avec son amant, il veut juste qu'elle revienne avec lui. Après tout, ne dit-on pas pour le meilleur et pour le pire ? »

Riant après cela, il la jeta à la poussière comme un objet. Les tendons de ses chevilles étant tranchés, elle ne pouvait de toute façon pas aller bien loin. Elle avait beau tenter de hurler, de couiner et pleurer, il sembla que le nécromancien s'arrangea de manière à être seul suffisamment longtemps, car nul ne vint à son aide. Ninazu plantait après des chevilles et des anneaux en lançant bêtement des kunai enflammés dans les parois du canyon et en ignorant la

complainte de cette pauvre femme terrifiée, il continuait pendant ce temps de parler d'une voix toujours étonnamment douce : « Quand une de mes mamans a quitté un de mes papas, il est devenu alcoolique et en est mort, j'ai dû me débrouiller tout seul longtemps dans cette vie-là, ça n'a vraiment pas été simple. Pour m'occuper, j'imitais les chats, quand j'étais tout minot. Tu connais les chats ? J'adore les chats. Ils rapportent des souris à leurs maîtres, un cadeau, une marque d'affection. »

S'en retournant vers elle avec en main un crochet noué au bout d'une corde, il le lui planta dans une omoplate en ne s'arrêta pas de parler. Il déblatérerait sans cesse plutôt, faisant sa besogne, ignorant allègrement tous les gémissements de douleur qu'elle ne parvenait pas à retenir : « J'avais recueilli un chat noir d'ailleurs, celui-là un vrai petit salopard, dès qu'il croisait une chatte, il ne pouvait pas s'en empêcher il voulait se la faire, quitte à se battre avec d'autres chats parfois bien plus gros que lui. »

La corde et bien d'autres à venir, passait après par des petits anneaux au bout des kunaï qu'il avait fixés aux deux parois parallèles du canyon. Prenant soin de réitérer l'opération afin que la jeune femme soit percée de deux crochets dans le dos, il entreprit ensuite de tirer sur les cordes en vue de la suspendre au-dessus de lui, pile au milieu de l'axe qui donnait sur l'océan quand on observait vers le septentrion à l'horizon.

« Un jour j'en ai eu assez de le voir courir les chattes et de m'abandonner comme ça, alors j'ai décidé de le castrer pour lui passer l'envie de le faire, mais je n'ai pas su bien m'y prendre, il s'est vidé de son sang et il est mort. J'ai été bien triste, mais bon, c'est la vie. »

De la hauteur où elle se trouva dorénavant, on entendit des cris étouffés par le bandeau qu'elle avait sur les lèvres, cela ne dura pas tant que cela, car la pauvre femme devint rapidement trop épuisée et ne tarda pas à se résigner. Elle tenta bien de gesticuler pendant quelques secondes, mais la douleur fut si intense qu'elle se sentit finalement et rapidement vaincue par le sort.

« Tu ne penses plus à ton amant maintenant, hein ? Ha ha ha, à ce propos, ne pas oublier de le retrouver celui-là aussi, allez mon ami, c'est l'heure de reprendre ta dot », pavoisait Ninazu en s'en retournant vers l'homme déjà mort. Il effectua strictement la même chose avec lui, mais veillant à ce que lorsqu'il se retrouva suspendu, ce fut devant la jeune femme, cette « petite souris », pour qu'elle eut tout le loisir de le contempler le temps de se vider définitivement de son sang. Visage contre visage, le couple formait ainsi un tableau magnifique du point de vue du nécromant.

Observant la scène d'en bas, les corps et les cordes lui offrirent l'illusion d'une sorte d'oiseau aux ailes étendues ; un volatile qui aurait hélas perdu son plumage et ne bénéficierait même plus de son apanage. Ninazu, dès lors parcouru d'un rythme inquiétant, y fit une sorte de révérence à ce qu'il estima être sa propre œuvre d'art. Il gesticulait comme un artiste en représentation qui représentait une représentation, oui oui. Délicieusement gracieux, il termina en étendant ses bras comme des ailes qui ouvraient sur son monde : « Petite souris, ha ha ! J'enverrais ton bon souvenir à ton amant transi. Maintenant ô toi le Très-Haut dans le ciel ! Toi qui ne réponds normalement à aucun appel ! Je te l'ordonne ! J'ai fait ma part ! Rends-moi la Jezabelle ! »

Là, il laissait passer un soupir de soulagement comme de ceux qu'un ouvrier lâcherait après une bonne journée de travail, puis caressant sa jument cadavérique avant de monter dessus, faux à nouveau en main, reprit son chemin vers les terres lointaines et intérieures en aval, aussi paisiblement qu'il en vint.

Le temps suffisant en vue de traverser le pays et en revenir à sa bordure sud, ce fut pour le moment jusque dans un bar-restaurant très soigné d'un poste-frontière que la traque d'un amant en fuite mena Ninazu. La soirée était déjà bien entamée, suffisamment afin qu'on ne fasse plus qu'y boire et plus manger. Le nécromant n'y avait pris aucune chambre, ni consommé même un repas, ni, encore, la moindre boisson. Il y avait cependant passé toute la journée en commandant effectivement un poulet et de la vodka qu'il ne toucha pas. Il s'était contenté de rester dans un coin de la grande salle en y demeurant parfaitement immuable, au point qu'un homme crut bien qu'il y mourût là, sur place, enfin, pendant un instant en tout cas.

Il n'avait, hormis en passant sa commande, adressé la parole à absolument personne. Pendant que lui se désintéressait de tout et se cachait dans l'ombre à laquelle il se confondait si bien avec sa tenue, une dame très âgée entra à l'intérieur de l'établissement. Personne n'y prêta vraiment attention, elle était discrète et en excluant son âge, elle était aussi finalement commune que le tout-venant. Elle avançait avec sa canne, apparaissant perdue et cherchant quelque chose qu'elle paraissait pourtant savoir ne pas trouver ici.

Elle se dirigea directement et péniblement vers le piano du bar pour le caresser un instant avant de s'asseoir sur son banc, dos au clavier. Dès lors, seule avec elle-même, avachie et arc-boutée sur sa troisième jambe, il sembla à d'aucun que la vie allait bientôt finir de peser sur ses petites épaules et son dos bossu. Elle était, en effet, épuisée, tant et si bien que rien du

monde n'aurait suffi à lui redonner un nouveau souffle de passion ; du genre de celles qui animent les élans des jeunesses inexpérimentées.

Ninazu se dressa, puis paisiblement se rendit lui aussi au piano, marchant comme un vieillard dont la canne fut sa faux. Les serveurs le remarquèrent, mais ne protestèrent pas, sachant grâce au collier qu'il portait qu'il était un Rêveur d'Ρωρη et qu'il ne montrait, malgré son apparence déplaisante, aucune agressivité. Ce n'est qu'alors qu'ils découvrirent en le regardant avancer que la mamie s'était installée elle aussi au piano. Quelques visages se firent fuyants et endeuillés, seulement aucun ne dit mot, afin de sans doute ne pas déranger la précieuse clientèle avec de la sensiblerie qui ne l'affecterait pas. Le nécromant déposa sa faux contre le piano puis s'y installa à son tour, mais face au clavier, juste à côté de la petite mamie. L'heure tardive et l'ambiance feutrée invitaient pendant ce temps les consommateurs à parler en sourdine, ainsi ne résonnaient que des murmures dans la pièce, pas plus que des chuchotements au prix de mines affables et gavées d'indifférences.

Ninazu se mit à pianoter, omettant de demander la permission et sans réclamer à la vieille dame de s'écarter. Dès que les premières notes tintèrent, elle se redressa sur elle-même, émue et joyeuse comme si sa peine lui avait été dérobée par quelques sonorités bien choisies, une mélodie de circonstance. Elle avait soudainement l'impression d'être avec quelqu'un qu'elle connaissait bien, une personne très intime. Elle se revoyait un moment dans sa jeunesse, hébétée par un coup de foudre que la musique et le regard imprégnaient d'une saveur sucrée, enivrante et addictive. Ultime instant de volupté pour elle, elle resta ainsi à apprécier toute entière la beauté de cette mélodie que jouait le nécromant qui se mouvait sur lui-même au rythme des notes qui se succédaient sous ses doigts gantés. La salle n'en perdit pas plus de plaisir au contraire, suspendue le temps de cette envolée lyrique à des cimes romantiques, un endroit où l'ordre obscur laissait place à un chaos étincelant. Bientôt, vint la fin de la mélodie et Ninazu tourna son visage vers la dame en cessant de se chalouper et lui offrant le trou béant que laissait supposer sa capuche. Elle le regarda du coin de l'œil en souriant, rassurée et apaisée. Ainsi, quand les notes s'achevaient, elle s'éteignait avec elles, assise et statufiée. Ses yeux s'étaient fermés paisiblement sur le souvenir d'un bonheur consumé qui fut la récompense de son innocence et de son éternelle fidélité.

Le concert achevé, on ne remarqua pourtant pas dans la salle qu'elle venait simplement de mourir sur ce banc, pétrifiée et décédée qu'elle était maintenant. Ainsi fait, Ninazu se leva sous les applaudissements de la clientèle qu'il ignora ; il ne salua pas cette foule qui le remerciait de sa performance, car il n'avait joué qu'en faveur d'elle, cette pauvre vieille dame. Reprenant son arme et s'en allant après vers la sortie, sur le chemin un serveur l'interpella discrètement, un beau jeune homme qui avait le regard admiratif et attendri : « Merci beaucoup pour la vieille Chuujitsu, commença-t-il ému. C'est avec cette mélodie que son mari l'avait séduite. Elle l'a enterrée hier. Le hasard fait bien les choses parfois, ça a eu l'air de lui faire plaisir. »

Ninazu interloqué, il planta son visage sur le sien et le serveur ne s'en sentit point apaisé ni confiant, mais terrifié. Le jeune homme garda malgré tout sa constance et n'en montra rien au nécromant, qui quoiqu'empli de ses rires ingénus et étouffés, ne lui répondit que très simplement à la voix aiguë par le sourire : « Il savait qu'elle ne tiendrait pas longtemps sans lui, il y a de ces âmes si étreintes qu'une fois séparées elles ne peuvent que s'évanouir.

— Je, je crois comprendre, mais je suis encore un peu jeune pour vraiment, enfin je veux dire... »

Ninazu ne prit pas la peine de le laisser finir, il continua tranquillement sa route vers la sortie et quand il franchissait le seuil, quand il fermait la porte derrière lui, la vieille Chuujitsu tombait de son banc, les yeux clos en échange de l'éternité, le visage figé dans la joie avec ce petit sourire sur les lèvres que jamais personne, désormais, ne pourrait lui subtiliser.

Dehors le Rêveur retrouva Hamelette, sa monture cadavérique aussi docile que pouvait l'être une bête dressée. Grimant dessus, il savait qu'il avait suffisamment attendu et se préparait d'ores et déjà à emprunter de pleine nuit un sentier boisé, non loin de là, en vue de retrouver l'objet de sa traque : un amant en fuite. Sa patience, ainsi, n'allait pas tarder à le récompenser. Au premier coup de talon sur le destrier, il riait de ses pleins poumons d'un rire âcre et perçant d'un caprice malin, car songeait-il alors en s'adressant à sa jument : « Hamelette. Toi tu le sais. Il y en aura toujours pour qui la mort sera un supplice et pour d'autres, une libération. Hein ma belle ? »

Les nuits suivantes furent longues, froides et pleines de terreurs. Des jours et des jours à galoper se succédèrent conformément au chemin que la vitesse de la monture s'imposait sous les empressements de son terrifiant cavalier.

Deux adversaires combattaient à leur façon durant toutes ces journées : un amant et un nécromant ; l'un était le chassé et l'autre était le chasseur. Cette traque qui débuta aux confins de Երկիր no Kuni, non loin d'un canyon, les mena au-delà de la frontière du Pays du Feu, ce qu'hélas à l'égard de cette province ni le chasseur ni le chassé n'avaient su. L'un ne voyait devant lui que sa survie et l'autre que sa proie.

Le fuyard que le nécromancien traquait ne dormait d'ores et jamais plus d'une demi-heure. Lui qui avait la réputation dans son village d'avoir le don de charmer qui il souhaitait, était maintenant l'ombre de lui-même. L'épuisement lui avait poché les yeux, l'empêchait de réfléchir et même de seulement jouir de la vie. Un bel éclat d'autrefois qui avait épuisé sa cire bien trop vite. Se nourrissant peu depuis qu'il fuyait, le corps dont il était si fier, aujourd'hui fut si rachitique que son poids pesait à peine son cheval. Sa vie, à ce blondinet aux cheveux crasseux et hirsutes, se résumait depuis déjà trop longtemps à une existence qui ne consistait qu'à « courir », non à fuir ; courir toujours plus et toujours plus loin pour survivre. À sa selle, une sacoche était fixée, contenant ironiquement une fortune qu'il n'avait jamais le temps de dépenser. Des bijoux d'une grande valeur qui avaient traversé les âges comme héritage dans une famille aux mœurs bien tenues du point de vue de son entourage. Il n'avait jamais le temps d'encaisser sa richesse hélas, ce cavalier qui détalait le jour et la nuit et depuis quelques jours au cœur de l'hiver, aussi sous la neige et la pluie.

Derrière lui, trois cavaliers le pistaient, tous semblables en robes et en armes ; et un nuage de corbeaux cadavériques le survolait sans cesse, ne le lâchant que lorsqu'il parvenait à s'abriter. Leurs croassements l'épouvantaient aujourd'hui plus encore qu'ils étaient devenus interminables. De nuit, il traversait une virette à pleine course en suppliant son cheval d'aller toujours plus vite, mais la pauvre bête supportait depuis trop longtemps le calvaire de son maître aussi, elle en risquait le trépas s'il la poussait plus encore. Parvenant un moment à la lisière d'une forêt, aux premières lueurs d'un nouveau jour, il croyait posséder une bonne avance, mais les corbeaux au-dessus ne le lâchaient toujours pas et rapidement, il découvrit que les cavaliers noirs n'étaient à pas plus d'une dizaine de minutes de lui.

Furieusement, les sigisbées d'une femme sacrifiée dans un canyon : Ninazu en tête accompagnés de ces deux invocations blêmes, poursuivaient en effet inlassablement ce blondinet, celui qu'on appelait Zasori. Leurs canassons en faisaient presque des bons tant ils semblaient animés par le seul et unique désir de capturer cet homme-là.

Cet homme-là qui criait, qui criait et ne savait pas pourquoi, n'y pensait pas ; par peur, pour pousser encore son cheval, par automatisme. Derrière lui, les cavaliers ne hurlaient pas, eux, ils sifflaient assez calmement, comme s'ils appelaient un chien qui refusait de répondre. M'enfin, les croassements des corbeaux ne lui laissaient guère en apprécier la macabre ironie.

Ce qui n'eut rien d'étonnant, c'est que le cheval de Zasori finit par s'effondrer d'un coup, projetant son cavalier en le faisant rouler violemment sur le sol. La pauvre bête bavait et respirait alors si fort qu'on entendait son souffle projeter ces vapeurs de condensation jusqu'à ce qu'elle trépassa et qu'elle n'eut plus rien à souffler. Le blondinet se traîna ensuite, sonné, en gémissant, le tibia sortant de sa jambe. Il rampa en vue de reprendre sa sacoche sur la selle et de la jeter aussi fort qu'il put sur les cavaliers noirs qui arrivaient sur lui, maintenant au pas le plus gracieux qu'il n'eût jamais vu. Les corbeaux, eux, volèrent au-dessus quelque temps puis se posèrent partout où ils purent, sans jamais cesser de brailler, comme s'ils ricanaient de ce qu'ils voyaient.

« Les jours d'hiver, c'est toujours mon anniversaire, plaisanta Ninazu en s'approchant.

— Prends-les ! Prends-les bordel ! Commença à vociférer Zasori sur le nécromancien tout en se portant sur ses mains. »

Le cristallin d'une voix passe finalement par-dessus les croassements des corbeaux. Telle une caresse, Ninazu lui répondit d'abord en descendant de son cheval. Puis il y laissa sa faux et s'en alla d'un pas solennel vers sa victime. Enfin, une fois face à lui, il dégaina son épée pour la planter à ses pieds dans la terre. Zasori comprit à cet instant que Ninazu n'eût aucunement l'intention de se saisir de la dot. Il l'ignorait entièrement, plus par sens du sacré que du désintérêt en réalité. C'est là que le blondinet adultère prit toute conscience de sa fin proche et que cherchant quelque chose, quelqu'un à quoi se raccrocher, comme une main capable de l'accompagner, il discerna au loin, mais pas si loin, une jeune femme témoin de la scène.

Deux visages se figèrent immédiatement sur elle. L'un était suppliant, l'autre était inaccessible. Pas effrayée, elle fut aussi désolée que curieuse, posant ses yeux noirs et son

faciès inintelligible sur un instant d'un genre qu'elle fut loin de découvrir une première fois. Ninazu s'en délaissa rapidement et Zasori qui avait beau lui crier à l'aide pendant un moment se désespéra tout aussi promptement. Il releva après la tête vers le nécromant, qui lui semblait-il, le fixait impassiblement et silencieusement.

« Elle était à moi, larmoya alors Zasori. Il est venu, et il l'a achetée à sa famille comme on achèterait une jument à monter !

— Et c'est le prix que tu as conclu pour son âme ? Il ne te revenait pas à toi, mais à elle, de choisir à qui lier sa destinée. Tu l'as privé de ce droit, et avec elle, vous avez privé son futur époux de ce droit aussi. »

Le blondinet sachant qu'il faisait allusion au douaire qu'il avait volé après avoir fait tuer le mari, sentit en lui plonger le poignard de la culpabilité. Les corbeaux s'envolèrent ensuite, puis s'abattirent rapidement sur lui de manière à le dévorer lentement, à petit feu. Il hurla son agonie, se défendit, mordit les cadavres des corbeaux, les battit avec ses poings, hélas bientôt, il fut trop décharné pour qu'il eût la force de résister aux rapaces. Il finit par périr sous leurs coups de bec, tous fort bien voraces.

Ne restant dès lors après un peu de temps, là devant lui qu'un squelette et un peu de viande rouge, Ninazu s'en retourna vers la jeune femme en rengainant son épée.

« Je suis Jezabelle, lui annonça-t-elle sereinement en attendant qu'il parvienne jusqu'à elle. »

Dès qu'elle se présentait, le nécromancien pencha la tête et la fixa bien longuement sans en dire un mot.

« Tu ne prends pas ton dû ? ajouta-t-elle.

— Tu n'as qu'à te servir, ne retint pas Ninazu d'en rire.

— Je ne suis pas encore fiancée, lui sourit-elle.

— On meurt comme on vit... Tu ne me crains pas ? s'étonna-t-il. »

Elle lui sourit plus encore, tendrement, le regard sans illusion sur ce qu'elle voyait, tout en affichant un séduisant air de pragmatisme que le nécromant pensa remarquer et reconnaître quand elle continuait : « Tu vis depuis toujours sur une terre brisée, l'as-tu oubliée ? Combien de choses as-tu dé-apprises ? »

Visiblement, à sa tenue d'une région différente et née dans la bergerie, Ninazu comprit par ce petit échange que la guerre avait offert à cette adolescente assez de spectacle équivoque

pour qu'elle conclut d'elle-même qu'il était de l'ordre naturel des choses que des hommes en tuent d'autres. Cependant, le nécromancien n'était pas encore certain de ce qu'il devait penser sur la jeune femme qu'il rencontrait là, il comprenait mal ce qu'elle disait, il n'entendait que partiellement ce qu'elle devisait : « Allons sers-toi, et vis, tant que tu vis, insista-t-il. »

Ninazu fit ensuite volte-face vers les cavaliers noirs qui demeuraient depuis tout ce temps entièrement silencieux. Sa monture l'attendait patiemment parmi eux.

« Et si je me fiançais maintenant avec toi ? s'enjouait-elle elle-même de sa plaisanterie quand il s'éloignait.

— Le don de la vie ne saurait vivre avec celui de tuer, les femmes ne me survivent pas, s'en amusa-t-il. Mais ma foi, si tu es celle que je crois, je le saurai bien assez tôt. Qui sait ce qui peut se cacher sous les traits et le nom de Jezabelle ? Tomberai-je encore sur une muse tentant de me séduire que je n'en serai pas étonné. Si tu souhaites me prouver qui tu es, tu sais fort bien ce que tu dois faire. »

Enfin, tandis que l'aube hivernale s'achevait, il repartit à travers la brume avec ses cavaliers et ses corbeaux. Elle, finalement, s'empara de la dot, afin de la donner, se promettait-elle, à celui qu'elle aurait elle-même désigné ; un choix qu'elle avait déjà fait depuis en réalité si longtemps qu'elle ne se rappelait même plus quand, une époque que la mémoire humaine avait oubliée.

au nom de la rose

Même à l'hiver résistait la rose. Un bosquet qui en était d'ailleurs rempli attendit Ninazu sur son chemin. Seul, marchant au bord du fleuve Yugure, il choisissait de prendre un moment et d'y apprécier la senteur. Se mouvant longuement parmi les rosiers et laissant tomber sa faux dans les pétales, après il prit un long moment pour y humer l'air ambiant. L'eau du fleuve semblait aussi endormie que la nature pendant ce temps. Il faisait aussi froid qu'humide et si le crépuscule en était qu'à son balbutiement, la lumière traversait toujours difficilement et depuis bien longtemps les pauvres petits nuages grisâtres. S'inspirant dans ces conditions d'un obscur sentiment artistique, Ninazu se décida alors à s'allonger de manière à prendre le temps de composer une couronne de roses rouges, qui quoique belle et délicieusement odorante, fut très épineuse.

Il décida ensuite de l'accrocher sur ses guenilles qui lui servaient de manteau et remportant sa faux reprit son chemin qui bordait interminablement le fleuve. Plus tard, durant la nuit, il libéra Faust d'un sceau. Ne sachant jamais vraiment où il allait et se laissant porter par une sorte de mélodie qui ne le quittait pas, il utilisait ce petit cadavre capable de flairer la charogne ; un nain bossu, marchant parfois à quatre pattes et qui accaparait pour lui une certaine tendresse de son maître. Son nez dans la terre, il avançait sans jamais faire autre chose que ce pourquoi Ninazu lui avait accordé de "renaître". Ainsi, le nécromant s'assurait de toujours croiser la mort sur son chemin.

La nuit passait à suivre Faust et au matin, Ninazu débouchait sur un campement de voyageurs installé tout proche d'une maison de briques depuis longtemps en ruine ; si bien que la flore y avait déjà entièrement repris ses droits. Le campement était silencieux et inanimé. Contre la ruine, un homme bien mûr s'était assis, il avait le visage vide et le regard sans battement de cils. Il ignorait le monde sans doute autant que le monde l'ignorait aujourd'hui. Toute une famille gisait sous des draps non loin de là, soigneusement alignée à côté d'une roulotte et d'une brouette.

Faust s'attarda sur l'un des corps en particulier, il s'assit à côté de celui-ci et se mit à lui caresser la tête par-dessus le drap sans jamais s'arrêter. Il eut le regard tendre et compatissant

quand il la pelotait, mais demeura profondément silencieux. Ninazu préférait de son côté aller en direction de l'homme avachi contre ses briques ; parce qu'il y avait à côté de lui une toute jeune fille, elle aussi assise contre le mur, mais décédée depuis certainement quelques minutes. Il ne dit rien à l'homme, il se contenta de déposer sa couronne de roses sur la tête de la jeune fille en laissant couler fébrilement de ses lèvres : « Elle sera plus belle comme ça. »

Il fallait dire qu'elle eût été sans doute magnifique de son vivant si on n'eut pas à compter de ces bubons rouges pestilentiels sur son corps qui gâchaient quelque peu le tableau. La grâce de sa nudité s'en ressentait résolument amoindrie certes pour l'avenir, mais à l'égard de son trépas la couronne de roses rehaussait un peu cette fleur fanée à un autre niveau.

Ninazu sortit ensuite un couteau de son manteau et le tendit vers le bonhomme qui avait les yeux grands ouverts sur lui, l'air déconcerté et ne sachant que dire : « Tiens, les entailles ressembleront à leurs sourires quand ils te disaient qu'ils allaient partir. »

Et l'homme, s'en saisit, paradoxalement soulagé de n'avoir pas craint de l'avoir fait. Le nécromant s'en alla ensuite vers le corps que lui avait désigné Faust et en ôta la couverture sans autre forme de politesse. Il en exposa la dépouille d'une jumelle, celle de l'adolescente à présent couronnée de roses qui demeurait à côté de son paternel.

« Je te prends celle-ci », annonça-t-il simplement et l'homme tranchait sèchement tour à tour chacun de ses poignets, se résignant ainsi à se précipiter paisiblement vers un éternel sommeil. Ninazu posa pendant ce temps la main sur le corps qu'il avait sous lui et l'aspira dans un sceau ensuite. Câlinant un petit moment Faust après, il reprit son chemin, car il avait repéré durant le trajet des traces de chevaux qu'il comptait suivre pour voir où cela mènerait.

Lors de la nuit suivante, Ninazu s'était guidé par les étoiles, car arpentant quelque temps d'abord les traces de chevaux, il cessa rapidement de longer le fleuve lorsqu'il se rendit compte qu'il venait simplement de faire demi-tour. Il patienta donc durant tout le jour jusqu'à ce que tombe la nuit et, libérant encore une fois Faust d'un sceau, le suivit jusqu'au cœur des bois d'où luisait au mieux la constellation des chiens de chasse qu'il désirait suivre.

Au sein de la forêt, heureusement, l'hiver ne laissait pas sa place aux feuillages et le quart de lune, au-dessus, suffisait donc à éclairer. Faust reniflait sans se lasser, en marchant là où les racines des arbres offraient suffisamment de passage. Lui et son maître avançaient patiemment au milieu des craquements et de tous ces étranges bruits forestiers sous le lit de la nuit. Quelques minutes à s'enfoncer plus loin dans le bois et Ninazu remarqua sur son chemin

deux arbres l'un face à l'autre, qui tout en bordant la voie faisaient se rejoindre leurs branches de telle sorte qu'avec quelques oiseaux de plus, on aurait juré voir un visage s'y esquisser. Au bout de cette allée, une silhouette se dessinait et de celle-ci une chanson résonnait. Comptine ou berceuse pour nourrisson, dans une langue d'un autre âge, elle berçait si facilement qu'elle en devenait oppressante.

*« Ce temps-là
de forêts et des prés,
non loin des longs,
rivages oubliés,
de l'aube voilée,
s'en est allée,
en quête de l'Homme,
lumière enchantée.
Les cimes frémissaient,
des larmes d'éther,
les pousses s'élevaient,
en brisant l'hiver.
Donne-nous le feu,
aime nos alleux,
feu nos armes,
vaincu la misère... »*

Tandis qu'il poursuivait au-delà d'entre ces deux arbres, un papillon rouge passa à côté de Ninazu qui n'hésita pas une seconde à continuer d'avancer. Il dépassait au bout de quelques minutes Faust et en le caressant, le scellait pour poursuivre seul vers la silhouette au loin qui chantonnait. Là, il distinguait croyait-il Jezaelle, mais il fit trop sombre pour qu'il pût en être certain. Il avança encore longtemps, allant parfois jusqu'à faucher quelques branchages et quelques fougères bloquant son itinéraire, cependant, il n'atteignit finalement jamais ce qu'il convoitait.

Depuis qu'il avait appréhendé le galbe de Jezabelle dans l'horizon sombre du bois, une odeur de rose avait saisi l'air et ne quittait plus Ninazu qui continuait inlassablement de marcher, aboutit en fin de compte sur un nouveau chemin lorsqu'il quittait la forêt. Le temps de le remonter que le matin venait enfin avec en promesse au bout de celui-ci une auberge sur ses hauteurs. Battue par les vents et le froid, sa taille en imposait et la rendait finalement plus menaçante qu'accueillante. En remontant la route boueuse qui y conduisait, Ninazu ne se rabaissa rien qu'un instant pour en libérer son cheval en le touchant ; Hamelette. Sa jument cadavérique une fois sortie du sol se contenta d'avancer à côté de lui jusqu'à ce qu'il la déposa devant une mangeoire à cochon reconvertie en abreuvoir destiné aux chevaux. Ninazu ne l'attacha pas et là, de la sortie de l'auberge, un monsieur bedonnant se dirigea vers lui en passant par les escaliers du patio.

« Attendez ! Celle-là a de l'eau ! lui présentait-il une autre mangeoire à cochon.

— Il ne boit pas, répondit Ninazu d'un rictus. »

Il demeura ensuite immobile un moment, à tourner la tête et longer du regard les murs de l'auberge. Il remarquait quatre autres chevaux, puis à un coin, proche de quelques caisses, coffres et sacs empilés, deux rats qui se chamaillaient pour le grain d'un des sacs éventrés.

N'attendant pas plus longtemps, il gravit les quelques marches qui menaient à l'entrée, sans poser ni regard ni parole sur l'homme bedonnant qui l'observait en s'appuyant sur sa fourche. Le caillou qui lui servait de symbole de l'armée de la Roche passa parfaitement inaperçu, mais le bonhomme ne se sentit pas plus rassuré pour autant. Civil ou Rêveur ? Un civil qui poserait la question à un Rêveur qui le prendrait de travers et sa vie serait fauchée d'un seul coup, alors il se tut.

En pénétrant dans le vestibule qui servait aussi de réfectoire, une chose sautait immédiatement aux yeux, ce n'était pas que c'était mal tenu, c'est que ce n'était pas tenu. À une table au centre de la pièce, il y avait un petit monsieur affublé d'un bonnet phrygien et d'un sourire aussi jaune que ses dents. D'un coup d'œil, on le devinait les pieds sur terre, il y trouvait tout son bien. Au comptoir une dame usée, usant de grossiers artifices pour enjoliver un tableau miséreux. Elle buvait en lisant « Les raisins de la colère ».

À une autre table, plus proche de l'entrée, l'on voyait plutôt deux jeunes hommes et un adolescent qui lisaient et parlaient du « kunaï émoussé », journal soi-disant civil, mené d'une main de maître en secret par des Rêveurs inféodés. L'un d'eux, le plus jeune, reniflait sans

cesse en se grattant le nez, un autre se remuait en toussotant. Le plus âgé, enfin, tripotait son verre nerveusement et semblait ne participer qu'à moitié à leur conversation.

L'adolescent en voyant passer Ninazu à côté d'eux avec sa faux ne se rendit pas compte lui-même qu'il venait de l'interpeller ; sûrement que le journal lui avait inspiré la question et qu'il n'y vit pas le moindre mal : « Vous êtes Rêveur ? »

Il se fit de suite réprimander d'une bourrade par son frère qui lui demanda à voix basse de la boucler, mais de toute façon Ninazu l'ignora simplement et s'en alla directement vers le « gros bonnet » au bonnet phrygien.

« Et qu'est-ce qu'on puis-je pour vous mon bon m'sieux ? le reçut-il d'un large sourire.

— Une carte d'ici.

— À emprunter ou emporter ? »

Ninazu plongea la main à la poche du manteau et en sortit une bourse bien trop grosse pour une simple carte.

« À ce prix je vous loue même la tenancière ! plaisanta, mais pas tant que ça, le bonnet phrygien. »

Du fond du vestibule, d'un escalier sans éclairage, titillait alors l'ouïe de Ninazu la mélodie d'une boîte-à-musique. Une petite fille la tenait entre ses mains, elle était assise sur l'une des marches de l'escalier. Aussi blonde que le blé, elle avait une rose dans les cheveux, que le nécromancien semblait tandis qu'il la remarquait, bien reconnaître.

« Vous avez une belle enfant, complimenta Ninazu.

— C'est pas ma gosse. Une dame blanche est venue hier lui offrir une rose, ça lui a fait plaisir, répondit le bonnet en se levant. Une seconde, je vous apporte mes cartes. »

Mais le nécromant n'attendait pas la seconde qui venait. Le bonnet phrygien partit et lui se dirigea vers la petite fille aux cheveux de blés. Elle cessait dès lors de tourner la clé de sa boîte-à-musique et l'abandonnant sur une marche, se releva pour se saisir de son balai. Les pieds nus l'un sur l'autre de manière à se les réchauffer, elle posa ensuite ses grands yeux bleus sur cette masse noire, qui lui paraissait fatiguée de s'appuyer inlassablement sur sa faux. Sans visage auquel se raccrocher, elle sourit en dépit au trou sombre dans la capuche : « Quelle belle rose tu portes dans tes cheveux, lui jatoba-t-il.

— Je m'appelle Evelyne, lui répondit-elle en rougissant. »

Ninazu lui tendit la main, une main froide et gantelée d'acier, qui n'était en rien semblable à celle qu'un Valjean aurait tendue à la petite Cosette dans un autre bien étrange conte de fées.

« Je peux la voir ? »

Et la petite Evelyne se saisit de la rose épineuse dans ses cheveux. Prudemment, elle la prit entre ses deux petits doigts et l'offrit avec tout son cœur au grand homme sans visage face à elle. Il ne la tint en main qu'un instant avant de la lui rendre en la ramenant vers elle. La lui glissant habilement, Evelyne n'eut d'autres choix que de se faire piquer par l'une de ses épines. Elle en laissait échapper une grimace, mais les ampoules qu'elles avaient sur les mains prouvaient qu'elle était rude tant au labeur qu'à la douleur. « Une vie de labeur, pour une rose, à bon cœur », pensa-t-il en rendant la rose. Elle lâchait la fleur et s'en trouvait le doigt orné d'une unique goutte de sang. Alors Ninazu l'enroula lui-même dans ses beaux cheveux blonds. Un geste doux qu'elle affectionna comme aussi jamais qu'on lui en donna d'autres. Il posa ensuite sa faux contre le mur et s'empara de ce doigt ensanglanté pour l'essuyer avec son propre manteau.

« Précieux sang, il te faut prendre soin de toi petit ange, lui susurra-il en essuyant le doigt.

— Merci monsieur. »

Dehors, sur le chemin montant vers l'auberge s'approchait pendant ce temps une charrette bien chargée, menée par un vieux bonhomme, un jeune homme et escortée d'un cavalier noir lui-même monté sur un destrier cadavérique.

Dans le ciel, au même moment, des papillons rouges flottaient. L'aube n'était pas encore achevée, la brume n'était pas encore dissipée, le froid n'était pas encore évincé et pourtant les papillons rouges, gaiement, papillonnaient sous le ciel grisâtre. Ils envahissaient la vallée en se dirigeant vers la prairie boueuse pas encore semée, ils tâchaient le ciel nuageux d'écarlate en allant joyeusement s'y déposer. Sur la charrette, on levait dès lors le nez, sentant la rose s'épanouir sous les cimes de la voie lactée. Le cavalier noir - l'escorte - continuait son chemin en ne s'arrêtant pas de son côté, il laissait la charrette derrière lui et ses passagers devant l'auberge pour la décharger.

Dans le vestibule, Ninazu quittait la petite fille en s'emparant de sa faux et elle reprenant son balai, tous les deux s'en allèrent vers la sortie, chacun pour sa propre raison. Le bonnet phrygien était revenu avec une carte, mais Ninazu ne s'en empara pas, il passa, et l'ignora ; derrière lui, la petite fille marchait. Ninazu passait ensuite devant la table des deux jeunes

hommes et de l'adolescent, il les ignora aussi. La petite fille toujours, derrière lui, pendant ce temps, marchait.

« Votre bourse ! cria le bonnet à Ninazu.

— Je m'en moque, lui rognonna-t-il sèchement. »

Dehors au beau milieu la prairie boueuse, là, à travers la brume du matin les papillons continuaient de se déposer et plus ils approchaient du sol plus les contours d'une femme s'y matérialisaient. Les grivois en cessaient de charger les caisses, ils s'arrêtaient d'empiler les coffres dans la charrette. Sidérés, trois hommes devant l'auberge ne surent plus que regarder la courbure d'une adolescente aux yeux aussi papillonnant que les ailes des papillons rouges qui la composaient méticuleusement. Tous enivrés sur-le-champ par le parfum de la rose Jezabelle, sous leurs yeux ébahis même la lumière de l'aube de leur vue, en pâlisait. Sur sa belle robe blanche, le rouge des papillons chatoyait ; et ses longs cheveux d'ébène, ses yeux noirs, et sa peau de bronze et son pas d'ingénue ; mais qu'aucun nom ne lui suffisait, la Jezabelle qu'on ne touchait jamais. Elle était l'innocence aux yeux de tous ces malpropres sinoques, le désir et la liberté incarnée pour les consoler dans les plus affreuses douleurs. Deux pas d'elle sur la boue et leurs masculinités tombèrent à ses pieds, désarmées. Tous furent sous ses yeux virginaux abandonnés de la peur, elle s'effaça à un sourire d'un instant, mais son souvenir éternel les rendit pour toujours quémandeurs.

Ninazu traversait sur ces entrefaites la porte d'entrée, suivi de près par la petite fille. Evelyne se dirigea enfin vers son seau et balaya la pluie devant le patio aussi inutilement que cela lui fut difficile. Le nécromant, de son côté reprit sa monture et croisant son double sur le chemin se dirigea à l'intérieur de la prairie boueuse alors que son homologue continua d'avancer droit devant lui.

Et Jezabelle, attendant le nécromant dans la prairie, souriait à la petite Evelyne qui, heureuse d'y répondre lui fit de grands gestes de la main. Deux sourires s'élançaient alors de chacune en vue de se contempler, faits d'amour, d'horreur et d'ironie. L'adolescente et la petite blonde s'offraient des risettes aussi belles et tendres que le pouvaient des bouches ouvertes sur des perles, si blanches qu'elles appelleraient les abeilles de l'amour. Jamais Evelyne n'allait quitter la rose dans ses cheveux, elle attendrait patiemment qu'elle fane, en espérant qu'un jour, on reviendra lui en offrir une.

La vision de Jezabelle cachée par le cavalier noir, les trois hommes reprirent leurs esprits et chargèrent à nouveau la carriole. Parmi ce qu'il y avait à embarquer dedans, ils portaient sans le savoir outre différents courriers et d'autres choses, des sacs en toile dont l'un était ouvert. À l'intérieur, un couple de rats allait un jour, après avoir remonté un fleuve, se retrouver dans un port du Pays de l'Eau, vers l'une des cités mercenaires qu'on appelait la Brume. Les hommes ne saisirent pas comment deux cavaliers noirs si semblables avaient pu se croiser. Des Rêveurs ? Des clones ? Celui qui avait accompagné la charrette l'avait escortée afin de protéger un chargement de drogues, qu'il tenait, avait-il dit d'une très charmante vieille dame. Mais l'un ou l'autre des Ninazu n'était déjà plus à cela. Sur son cheval le véritable approchait de Jezabelle et plus il approchait, plus les papillons rouges autour d'elle batifolaient. Quintessence de la féminité, souche de la tentation, insaisissable et débordante de sève, celui qui venait à elle était pourtant silencieux comme la mort. Elle déployait ses centaines de petites ailes rouges dans son dos et passait ensuite par-dessus lui, comme si elle dansait dans l'air. Ninazu ne s'arrêta pas, il continua, entouré des papillons rouges, entouré par Jezabelle. C'est ainsi, que disparaissant dans la brume matinale, la petite Evelyne les regardait s'éloigner en balayant de l'eau sur un sol sale.

sur la plaine aux anonymes

Après l'épisode de l'auberge, Ninazu avançait sur son cheval depuis plusieurs semaines souvent au pas, à travers champs et plaines, pluies et vents, par-delà les ruisseaux et leurs futaies, et ce, toujours, suivit de la belle Jezabelle. À la selle, était attaché durant ce temps le cadavre de la jumelle qu'il avait ramassé. Elle sillonnait le sol au bout d'une corde et en fut méconnaissable après cette malheureuse errance. Plus que l'état de pourrissement et les éraflures, elle avait été occasionnellement, lentement, grignotée par les bêtes que le couple croisait. Bien des civils les avaient vues passer, mais occupés qu'ils étaient à mater les rébellions loin dans le nord, aucun des soldats du Feu Impérial ne croisa en revanche une seule fois le nécromancien et sa belle. Sans Rêveur pour les arrêter, les civils n'osèrent jamais s'en approcher et en croyant parfois voir passer un fantôme, ils s'en éloignaient à peine les apercevaient-ils.

Les émanations de roses ne les quittaient jamais non plus pendant leur voyage, car Jezabelle suivait le cortège et elle était toujours à l'égard de Ninazu joyeuse et gaie. Elle flirtait sous la giboulée et le battage de la bise, ses papillons dans les cheveux emmêlés comme les pétales d'une fleur pour le plaisir du nécromant. Quoi qu'il croisa, quoi qu'il entendit, Ninazu ne rompit jamais sa chevauchée. Il continuait sa route en suivant la piste que reniflait Faust devant lui. Cela le menait au nord, très au nord de l'Empire. Là où les troupes impériales commencèrent à envahir le Pays de la Foudre, y massacrant les civils et les Rêveurs du Nuage l'année précédente. Ironie d'une réalité, ce fut la réponse à l'étripage engagé par le Nuage l'année antérieure encore, lors du couronnement de l'Empereur. Un massacre, presque un génocide insistait-on à le rappeler souvent au Pays du Feu. Un outrage auquel avait d'ailleurs participé le Pays de la Terre, la nation à laquelle appartenait normalement le nécromancien.

Les morts ne s'épuisent pas, alors tant qu'au-devant Faust avançait, Ninazu continua. L'épuisement se voyait d'ailleurs sur sa posture, jusqu'à faire penser qu'il était déjà bien plus mort que vivant. Il était pourtant toujours immobile sur sa monture, sa faux dans sa main, reposée sur le garrot de sa jument.

Au bout de son chemin, il entra au cœur d'une forêt d'arbres morts. Sur les troncs, il était placardé des panneaux où il fut inscrit parfois, « déserteur ». Lorsque l'on relevait la tête, à leurs branches, l'on trouvait suspendus (ou pendus) des squelettes et des carcasses habillés de vêtements en lambeaux. Dépourvus de bandeau ou de brassard, sans plus aucun signe qui permît de les distinguer, ce n'étaient maintenant plus que des anonymes qualifiés d'apostats, de lâches, de mutins, de traîtres et de renégats. Les papillons rouges flottèrent parmi eux et Jezabelle, ainsi, passait parfois sur un corps en l'effleurant de ses ailes et y déposant son parfum, ultime caresse de la volupté pour un condamné. Au-delà de cette pénible exhibition, à perte de vue, les hommes avaient eux-mêmes parachevé les pavés de l'enfer. Des trous, de l'eau, de la boue, des armes, des rats, des monceaux de corps brisés et ce fut tout ce qu'il leur fallut pour faire d'autrefois une prairie fertile un no man's land ; une plaine remplie d'éternels anonymes.

Ninazu descendit alors de son cheval. Il vola la corde à la selle et commença à tirer lui-même son cadavre sur l'ancien champ de bataille. Au deuxième pas, Jezabelle se glissa devant lui, l'air suppliant, mais il n'y opposa que son attentisme et le trou sombre de son chaperon. Il continua son chemin, en passant à travers elle sans pouvoir la toucher. Il ne restait dès lors que ces papillons érubescents qui flottaient autour de lui et le suivaient en parfois s'attardant sur les corps des condamnés. Le crépuscule s'amenant avec ses pas, les rats sortaient désormais de leurs trous avec lui. Ils n'hésitèrent pas à venir mordre le corps de la défunte jumelle et pendant ce temps Ninazu parlait longuement, il parlait à la plaine : « Ils sont venus avec la conquête. Nous leur avons apporté la guerre. Ils ont fait la guerre, nous leur avons donné la famine. Ils ont eu si faim, nous leur donnons la maladie. Les Dieux sombres sont ressortis du sol. Le Dieu de l'Eau a souri à la Brume, semeur de morts flairant la mort son avarice répond à la leur. C'est le temps de passer par la porte d'un nouveau cycle. »

Gravissant bientôt une dernière colline balafmée de tranchées et de trous, Ninazu faiblissait, il gémissait. Quelques rats tentaient, parfois, d'essayer leurs crocs sur ses pièces d'armures rouillées, mais jamais il ne lâchait le cadavre et jamais il ne lâchait sa faux. Lorsque arrivant au sommet, il piétina sur un visage enterré dans la boue, il s'appuya dessus de manière à franchir son dernier obstacle. Enfin, quand il parvint au plus haut de ce que comptait la plaine d'anonymes, il y déposa la dépouille d'une chose devenue informe, impropre à la définition

d'humanité. Il l'abandonna sur le sol et planta sa faux pour s'aider à se redresser tout en retrouvant péniblement son souffle.

« M'entends-tu ? M'entends-tu vraiment maintenant ? » lui chuchota Jezabelle. Il se redressait d'un « Oui, je t'entends » et les rats se mêlaient aux papillons rouges, eux, pour dévorer ce corps décharné ; ils couinaient gaiement, à se repaître de l'innocence virginale, une innocence qui n'eût plus rien de l'immaculée. Jusqu'à ce que Ninazu s'enflamma. Sa tenue prit feu en effet et il n'en resta plus que ses pièces d'armures fumantes et ses cottes de mailles pour le vêtir ; de ses draps dont il se servit un temps de manteau, avant de brûler sautèrent poux et puces sur les rats, avant qu'ils ne s'enfuient eux-mêmes au plus loin des flammes. Son casque le recouvrait alors, ne laissant en déborder que la pointe de son nez entre deux grandes visières à peine ouvertes de quelques interstices.

« Qu'elle se propage, laissa-t-il filtrer de son heaume. »

Du sol sous sa faux sortait ensuite un cadavre animé, puis un autre, puis encore un autre et chacun d'eux le touchaient en partant. Ils prenaient ainsi feu et se collaient après en courant à tous les corps anonymes qui jonchaient la plaine. La nuit tombait, mais la plaine aux anonymes, désormais, s'illuminait, chaque assassin, chaque victime, comme de petites torches dans l'obscurité naissante. Ninazu pinça ensuite le sol entre ses doigts comme s'il le bénissait et les rats pendant ce temps fuyaient l'endroit. Tout ce qu'ils devaient y manger devenait impropre à leurs consommations. Alors ils se déversaient à travers la forêt, promettant à ceux qui seraient attirés par les torches de les croiser. Jusqu'où s'enfuyaient-ils ? Partout, leurs poux et leurs puces les accompagnant pour se coller plus tard à tout ce qui aurait des poils ou des plumes dans le Pays du Feu.

« Et maintenant ? » lui demandait gaiement Jezabelle en le traversant une nouvelle fois comme pour l'embrasser. « Nous allons livrer son sac à Pontyfisse la Réponse. Elle l'attend depuis longtemps », lui renvoya-t-il joyeusement. Jezabelle, enjolivée par la nouvelle, descendit la pente en dansant au milieu des torches humaines, elle riait de toutes ses larmes qui coulaient comme autant de papillons le faisaient dans le brasier en l'accompagnant. Ninazu descendait lui aussi, paisiblement maintenant, réchauffé par son propre brasier, il ne lui restait enfin plus que sa faux à traîner.

« Qu'as-tu fait de la dot ? demanda-t-il alors à Jezabelle.

— Je l'ai offerte à une nonne, lui répondit-elle. »

Souvent, Faust patientait. Il avait attendu que son maître traverse le champ de bataille et en revint. Il avait attendu qu'il se revête en libérant d'un sceau de quoi confectionner un nouveau manteau. Il allait encore devoir attendre, partant loin à l'avant comme son maître l'avait ordonné, pour s'asseoir sur le prochain mort qu'il trouverait, un mort qui lui fut à l'avance désigné. Il y poireauterait, des heures et des jours s'il le fallait. Pendant ce temps, Ninazu suivrait inlassablement sa trace sur un cheval au pas. Du moins jusqu'à ce que les torches disparaissent dans l'obscurité, car la pluie se mit un moment à tomber au fond d'un nouveau bois sombre où il choisissait après plusieurs bonnes heures de s'arrêter sous la constellation des chiens de chasse.

« Mais comment fais-tu pour les voir ?

— Je les avais vus avant qu'il ne fasse complètement nuit. »

Elle rit et joyeusement, Jezabelle tantôt une femme, Jezabelle tantôt un papillon, tantôt des centaines de papillons, Jezabelle dansa entre les arbres, dansa sur le sol et dans les airs, enivrant le tout de son parfum, car « Tu dois te reposer » ne put-elle s'empêcher de lui répéter tout en commençant à l'y préparer.

Ninazu palpait à ce moment chacun des arbres qui croisaient son chemin jusqu'à ce qu'il sentit un tronc taillé. Il était gravé au-delà de l'écorce et depuis bien longtemps. Il tâtonna deux arcs de cercle, d'un côté ils se rejoignaient et de l'autre, ils se croisaient, de sorte que cela rendait un poisson pourvu d'une inscription à l'intérieur. « Ichthys » lut le nécromant. Il s'adossa à cet arbre en particulier et s'y laissa glisser jusqu'à être recroquevillé sur lui-même. À l'ombre maintenant, une tache noire dans la nuit noire, il commençait déjà à s'endormir d'épuisement, la faux au sol à ses pieds, si proche... si proche, de sa main. Jezabelle pendant ce temps lui murmurait aux oreilles, elle le berçait comme une épouse bercerait son époux. Ne pouvant le toucher autrement que sous la forme d'un simple papillon, elle formait une coquille sur lui. Les papillons se massaient en effet sur son manteau et il en devint un rosier fleurissant et parfumé, mais surtout, il fut protégé de la pluie, parfaitement à l'abri comme - dans un cocon - où il eut le loisir de pouvoir ressentir les battements du cœur de sa dulcinée.

Comme des amants après des ébats, ils conversaient ainsi parfois durant leur sommeil à coups de battements et de pulsations. Les jours se succédaient par la suite à traverser à nouveau l'Empire pour retourner vers la frontière du Pays de la Terre. Lui en ramassant les cadavres, elle en l'accompagnant joyeusement. Ils discutaient, riaient, et même si pas une

seule nuit ne passait sans qu'ils fussent l'un sans l'autre, pourtant, jamais, réellement, ils ne se touchaient.

Le désir de partager un amour sincère ne se faisait pas toujours lors d'une communion charnelle et heureusement pour eux. Pour compenser qu'ils ne pouvaient pas se toucher de la façon qu'ils auraient bien souvent désirée, la conversation, le parfum et tout ce qu'ils partageaient d'instantanés étaient pour ces deux compagnons le moyen de faire exister concrètement leurs sentiments. L'un de leurs passe-temps consistait à se raconter leurs histoires, leurs anecdotes, et à se remémorer tout ce qu'ils avaient déjà vécu ensemble : « Depuis combien de temps vis-tu ici ?

— J'y suis déjà revenu de nombreuses fois. Là, cela fait 32 ans à peu près.

— C'est pas ici qu'on avait rencontré le temple de lépreux ?

— Si, souffla du nez Ninazu en riant. La secte qui enlevait les jeunes femmes pour assouvir leurs besoins et recommençait à chaque fois qu'elles devenaient ou trop malades ou trop laides pour continuer de le faire. Ils prétendaient m'invoquer grâce à leurs rituels cannibales et orgiaques. Les mortels et leurs superstitions que veux-tu.

— Je me rappelle plus, tu les avais tués ceux-là ?

— Non, tu m'avais demandé de les épargner en échange qu'ils cessent leurs rapt.

— Ça me ressemble assez. Ha ! Oui je me rappelle ! Quand ils ont su qui tu étais au début, ils n'y ont pas cru et ont voulu te tuer. Je pleurerais encore de rire ! Tu t'étais fait plonger dans un chaudron rempli de serpents !

— N'en rajoutes pas, je l'avais un peu mal pris. Et toi, ils t'avaient prise pour une démonsse. Parce qu'ils n'arrivaient pas à te capturer. C'est souvent la même histoire. Parfois ils n'y croient pas, parfois ils nous traitent de fous. De temps en temps ils nous craignent, d'autres fois ils nous aiment, mais finalement jamais ils ne nous comprennent.

— Comment as-tu su que j'étais arrivée ?

— Pontyfisse a envoyé une mission dans la ville que j'habite en ce moment. J'ai tout de suite reconnu son écriture quand j'ai vu le feuillet sur le tableau des missions. Si elle est ici, c'est que tu ne pouvais que l'être aussi. J'ai donc entamé le rituel. Elle a demandé qu'on lui rapporte un sac avec ordre de ne pas ouvrir ce qu'il y avait dedans. Apparemment elle fait ça depuis des années.

— Il y avait quoi dans ce sac ?

— De la drogue, c'est la famille où habite la petite fille que tu as choisie qui devait la revendre. Je me suis arrangé pour que cela n'arrive pas avant d'aller y mettre la peste.

— Je te trouve plus à l'aise que d'habitude ici. J'aime beaucoup.

— Y semer la mort ne me fait pas plaisir, pas que les mortels de ce monde soient mieux que les autres. Mais ici les Rêveurs ont parfois des pouvoirs au moins aussi grands que les nôtres. Ils ont beaucoup évolué depuis la dernière fois où nous sommes passés. Les nécromanciens sont toujours assez mal regardés, mais on s'adapte mieux quand même. Au moins dans ce monde, nous n'avons pas tant besoin de nous cacher.

— Je suis désolée. Vraiment désolée.

— Cet endroit en vaudra bien un autre avec le temps. Avec toi, où que nous allions c'est toujours meilleur.

— Je me sens mal à chaque fois que nous nous retrouvons. Que tu ne me reconnais pas. Je sais que je ne devrais pas. Mais je me sens mal.

— Depuis combien de temps ça dure ?

— J'ai oublié. Ce que je me rappelle toujours le mieux, c'est le rituel que nous refaisons à chaque fois.

— Moi aussi, et pourtant je suis toujours là. Rien que pour un moment avec toi.

— Je t'aime.

— Idem. »

Quand l'heure n'était plus à dormir, souvent, Jezabelle volait bien au-dessus de Ninazu. Cela lui égayait les jours de nuages, les jours de pluie, et depuis peu même parfois les jours de neige. Pistant Faust, les deux fiancés se retrouvèrent vers le fleuve Yugure pour le longer jusqu'au pays frontière avec celui de la Terre. Un lieu sans nom pour les Rêveurs qui ne s'en servaient que de couloir « en s'y servant au passage ». Les plus petites régions n'avaient en effet bien souvent même pas de noms aux yeux des Rêveurs ; eux qui ne les considéraient plus depuis longtemps comme des nations à part entières ; depuis la fondation des premières cités militaires (mercenaires) Rêveuses en fait.

Les gens de là ne s'opposaient plus aux Rêveurs depuis longtemps, car ils avaient vite appris que c'était inutile. Ils y avaient rapidement préféré cultiver le sens de l'hospitalité afin de ne plus avoir à payer le prix du sang. Ses derniers temps bien plus de monde que d'habitude cependant traversaient leurs terres. Plus seulement des Rêveurs, mais des familles

entières, des réfugiés, des colonnes de miséreux qui fuyaient soit la guerre, soit surtout et depuis peu la peste. Au-delà de chez eux, les attendait « La Jetée des Sept Bras ». Un passage à travers les montagnes traversées de sept rivières pour parvenir au Pays de la Terre. Un chemin facile pour des Rêveurs, très dangereux pour des civils.

Si les gens fuyaient là, c'était aussi qu'ils n'avaient pas le choix. Ninazu avait fait parcourir des kilomètres à ses cavaliers noirs (des clones de lui-même qu'il confectionnait), en vue de propager la promesse que le Pays de la Terre se chargerait des pestiférés et qu'ils seraient protégés par les Rêveurs de la Roche. Ils fuyaient ce pays qu'on appelait Pays du Feu, mais qui ne contenait toujours que les flammes qu'on y apportait. Vers le Nuage la guerre, vers l'est, l'océan et la Brume Pourpre dans sa guerre civile après avoir subi l'attaque du Dieu de l'Eau. Où enfin le Pays du Fer, en ce moment même envahi par la Roche ; elle s'était laissée rouler dessus pour le briser. Quand Ninazu regardait au-dessus de lui et que parfois Jezabelle papillonnait dans la brise, songeant à tout cela, il songeait aussi à tous ses battements d'ailes avec autant d'amour que de vénération. Il éprouvait sans cesse le désir de les saisir, ces petits papillons, mais ne s'y risquait jamais, de peur qu'une aile s'y fauchât, ce qui lui en aurait fait perdre la raison.

Un bon matin, une mélodie venait une fois leur bercer les oreilles. Jezabelle s'y rendit promptement et y découvrit un village : un village, un camp. Les huttes s'y dressaient en nombre suffisant pour que lorsque Ninazu qui suivait sa belle le discerna aussi, il pensa effectivement d'abord à un village. La musique de l'une des yourtes, la plus grande, si grande que l'on se demandait comment des hommes parvinrent à la monter si haut, ne cessait pas de s'accroître quand on s'en approchait. Jezabelle dansait déjà au milieu des yourtes, joyeuse et rieuse, elle battait innocemment des ailes, des jambes et des bras en tournoyant entre les passants : « Elle est à se damner celle-là ! lâchait l'un des hommes coiffés d'une tubeteika qui la vit passer un instant.

— C'est parce qu'elle l'est, l'interrompit Ninazu. »

Immédiatement l'espèce de petchenègue s'imposa le silence, le temps que le bonhomme comprit qu'il eut affaire à un Rêveur en se retournant sur lui. Pas si surpris, il interrogea Ninazu très poliment, il en aurait même pris son chapeau entre ses mains s'il n'avait fait si froid.

« Vous fuyez la peste ?

— Il y a une odeur inhabituelle chez vous. Je peux la sentir, elle, et Faust. »

Le regard du nécromancien furetait ensuite énergiquement dans une direction.

« Faust ? Ahem... Excusez, on a un cadavre qu'on peut pas déplacer, y a un nain qui s'est posé dessus et comme les gens ont peur de la peste, personne ne veut le toucher vous comprenez... On a bien essayé de lui planter des piques, mais il a l'air de rien sentir, et quand on approche le feu, il grogne, il griffe. »

Ninazu descendait après de sa monture et la laissait derrière lui avec le bonhomme. La faux sur le cou, il avança sans s'arrêter entre les yourtes et enjamba une petite clôture. Là, un plus loin dans l'herbe, il y avait un cadavre, celui d'une femme et Faust y était assis dessus, couvert de plaies. Autour de lui, deux jeunes hommes tentaient sans cesse de le piquer de leurs lances, ou de le brûler avec une torche. Ils riaient de le faire, trouvant cette petite créature aussi repoussante que nuisible, car, que pouvait bien attirer sur une dépouille cette « chose » réduite à l'état de bête ? Pour eux, avec la peste qui rôdait, c'était le mal ; mais jamais ne pensaient-ils que le nain s'arrangeait simplement pour qu'aucun d'eux ne l'attrapât en les empêchant de s'approcher du corps bien sûr.

Quand Ninazu arriva, il ne négocia pas, il trancha une main tout en se pressant, surprenant ainsi les deux jeunes hommes en laissant l'un d'eux hurler sa douleur dès qu'il aperçut sa propre main et son propre sang dégoulinant sur la boue. Plusieurs autres individus arrivèrent, alertés par ses cris, puis quelques femmes suivirent accompagnées de quelques enfants. Le nécromant approchait durant ce temps du cadavre et Jezabelle qui rappliquait au même moment vint caresser le bon Faust en se posant dessus au moyen de quelques-uns de ses papillons. Ninazu appuya la main sur lui aussi, le caressant à son tour jusqu'à ce que des civils en armes lui crient : « Mais vous êtes fous !

— C'est mon nain, objecta Ninazu.

— Allons, allons, la parole d'un Rêveur et son acte font loi pour un civil, nous le savons bien, intervenait l'un des Autochtones, visiblement le plus riche parmi eux. Pouvez-vous le soigner Rêveur ? Demanda ensuite le vieil homme en se rapprochant de quelques pas, mais restant à bonne distance. »

L'Პωηjin ne répondit rien, à la place Faust était aspiré dans ses doigts et Jezabelle papillonna durant ce temps jusqu'au manchot pour le consoler.

Elle posait ses papillons sur lui, de là sous son visage et l'élan de ses mains, privée pourtant de le toucher, elle le redressait sans qu'il ne le sentit, ou encore, le comprît. Il ne ressentait alors plus que la rose et ne voyait plus que les yeux et les lèvres compatissantes de cette belle adolescente papillonnante. Ninazu enflamma subséquemment sa faux rouillée, puant le fer à cause du sang séché dessus, puis plaqua sa lame sur la plaie du poignet après avoir posé le pied sur l'épaule du garçon pour le coincer au sol. Il cria si fort que la musique en passait par-dessous les sons de sa petite voix pas encore muée et s'achevait quand lui-même finissait de hurler. Une fois cautérisé, Jezabelle continua de consoler le jeune homme et son compagnon ignora par la suite autant qu'elle les invectives, les questions et tous les autres verbiages de l'assemblée qui s'était collée là. Il retourna auprès du corps qu'avait gardé Faust où il trouvait une certaine madame Nesbit. Celle qui tenait le comptoir d'une auberge, où Jezabelle avait donné une rose à une toute jeune fille.

Quelques-uns allèrent s'enquérir de leur camarade qui sentait maintenant la cochonnaille grillée. Ils happaient le jeune homme pour le transporter loin du Rêveur et de sa fiancé ; prudents, mais pas effrayés, ils firent vite, si vite qu'ils ne prirent pas le temps de répondre à Jezabelle qui compatissait pour la douleur de celui à qui le nécromant venait d'ôter une main. Le membre de la tribu qui gémissait de mal et qui pourtant ne quittait jamais du regard l'adolescente refusa un moment qu'on l'emportait loin des yeux noirs de la belle qu'il admirait. Plus le jeune homme s'en éloignait, plus le mal le rongait, au point qu'il réclamait à ses camarades de le ramener auprès d'elle, sans qu'ils y consentirent.

Ninazu n'attendit pas que le vieil homme qui lui avait demandé de soigner sa victime l'atteignit. Il planta sa faux tout enflammée avant cela dans le cadavre de la femme au sol et attendit patiemment qu'il prit feu. Ce temps-là suffisait à ce que ce chef de tribu parvienne à eux. Il était accueilli par l'odeur de la rose, d'une viande humaine pourrie, cuite et les battements d'ailes des papillons de Jezabelle.

« La Dame Blanche ! s'écria alors une petite fille aux cheveux de blés. »

Evelyne passait au-delà de l'attroupement à ce moment et courut hâtivement, précipitamment jusqu'aux bras de Jezabelle. La petite fille y sauta et cette fois, Jezabelle ne s'envolait pas, ne se désagrégeant pas en une multitude de papillons. L'adolescente, les yeux larmoyants, tressaillit furtivement en embrassant au creux de son corps, entre ses bras, l'ange aux yeux bleus. L'une et l'autre rient, se caressant mutuellement cheveux et visages et se

baisant joues, lèvres, nez et fronts sans ne plus s'occuper pendant un instant du reste du monde. Ninazu de son côté trépigait de désir, de malheur, de joie et de jalousie, de frustration : parce que l'enfant Evelyne, elle, pouvait toucher la douce et tendre Jezabelle, et parce qu'il n'aurait pu lui en vouloir de le pouvoir.

Il en détournait le regard et les laissait parler entre elles en abandonnant le cadavre derrière lui, à brûler jusqu'à être méconnaissable. Il fit alors quelques pas vers le chef de tribu, qui se présentait face à lui plutôt dignement, sans soubresaut d'inquiétude et qui jusque-là silencieusement attendit de pouvoir lui parler : « Mon arrière-grand-mère me disait que dans les temps lointains les Rêveurs de la Roche portaient une pierre autour du cou pour se distinguer.

— Ce n'est qu'un caillou, répliqua pourtant comme une plaisanterie le cavalier noir.

— Nous sommes le peuple du voyage, nous nous dirigeons vers la Terre, afin d'y trouver un endroit sans malheur pour nos familles, je suis Temujin, et vous ? Vous êtes de quel clan ? »

Le clan : à l'égard des plus pieux des Rêveurs, il n'existe rien de plus important. Leur culture fondée sur la guerre et le combat en est le meilleur témoin. De grandes et puissantes et souvent très anciennes familles rivalisent de prépondérances en vue d'imposer une féodalité d'un autre âge et de pouvoir marcher sur les civils sans suzeraineté, de les astreindre à une vision du monde où la filiation, demeure en tout et dernier commandement le seul réel socle social sur lequel la dernière des civilisations humaine (croient-ils), repose. En échange de leur protection, depuis quelques décennies, tous étaient princes et princesses quand au-delà des frontières de leur monde concentrique, dans les campagnes, le commun avait froid, faim, ne possédait ni pouvoir fabuleux, ni domaine, ni nom prestigieux ; à moins que des affaires fructueuses ou quelques parcelles ne leur permirent à force de bourses d'or de s'extirper de leurs conditions.

Ninazu n'était pas de ces Rêveurs éblouissants. « Je suis nécromancien » répondit-il simplement. Un talent mal vu, que ce soit par ses pairs ou par les civils. Les nécromanciens étaient aussi rares que bien mal acceptés, ainsi il comprenait, en partie, les ressentiments qui pouvaient habiter le type de population auquel il se confrontait dans le regard d'un vieil homme moustachu qui ne semblait plus craindre depuis longtemps que la mort le fauche.

« Il vous faut brûler les morts et les enterrer, ajoutait ensuite Ninazu.

— On l'aurait fait avec elle si vous ne vous étiez pas interposé ! intervenait le deuxième jeune homme avec sa pique qui s'était jusque-là reculé, tout effrayé qu'il fut.

— Silence jeune idiot ! Tu voudrais qu'un Rêveur rase notre tribu ?! le réprimanda le chef de village. »

Le garçon se tut et baissant le regard et sa pique vers le sol, le silence dans l'assemblée se fit alors présentement plus lourd que le brouhaha qu'elle avait précédemment imposé.

« C'est la patronne de la petite fille qui embrasse votre amie que vous venez de brûler. Elle est morte avant-hier. C'est que nous avons beaucoup de malades chez nous. Nous les enfermons dans nos yourtes et tentons d'apaiser au mieux leur mal avant qu'ils ne trépassent, continua Temujin. »

Jezabelle portait toujours Evelyne contre elle pendant ce temps, elle n'avait que peu d'efforts à faire pour la soutenir tant son enfant s'agrippait à elle, sa tête au creux de son cou, les jambes ceinturées à sa taille et les bras autour de sa nuque ; la petite fille se faisait caresser les cheveux pendant que l'adolescente répondait à son tour à Temujin : « Mais elle, la peste ne la touche pas, ce n'est pas le destin de ce petit ange.

— Quand ils sont arrivés, il n'y avait plus qu'elle et sa patronne. La famille de la patronne était déjà morte de la peste dans une auberge. La petite l'a eu aussi, mais son abcès s'est percé, le pu en est sorti et elle est allée mieux. Ça arrive quelquefois, mais la majorité n'y a pas droit. Mais vous les connaissiez ? »

D'une voix étouffée dans le cou de Jezabelle, la petite Evelyne répondait, sans ne pouvoir encore se décrocher de la dame qu'elle appelait Blanche et ignorant jusqu'aux petits papillons rouges qui flottaient autour d'elles : « C'est la dame qui m'a donné une rose et le monsieur qui m'a essuyé le doigt à l'auberge où je travaillais », disait-elle pendant que la belle fixait Temujin. Le chef du village ne répondit pas sur le moment, il regarda la candeur de Jezabelle, et derrière elle, Ninazu qui avançait, et derrière lui, le cadavre qui brûlait : « Il vous faut partir, avec vos maisons, avec vos yourtes, avec vos chevaux, avec vos familles, avec vos malades, fuyez, fuyez vers la Terre, maintenant, et passez La Jetée des Set Bras. Si vous persistez à patienter, plus de malades viendront encore et vous attendrez plus longtemps et plus de malades encore viendront, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne pour attendre, promettait le nécromant.

— Nous aideriez-vous Rêveur ? L'enfant avait une bourse pleine d'or avec elle, nous l'avons conservée pour le jour où elle nous quittera, si elle est d'accord, nous vous la

donnerons. Vous êtes de Երկիր no Kuni. Vous pourriez nous guider à travers le col, demandait désormais très inquiet Temujin qui subissait sur lui tout le poids de la pression des regards de ceux dont il avait la charge. »

Ninazu ramassait la main sur la boue, celle qu'il avait tranchée et regardant Evelyne et Jezabelle, la fit disparaître au creux de sa paume à l'aide d'un nouveau sceau.

« Vous avez déjà payé le prix.

— Alors si vous êtes d'accord nous partirons demain matin. Nous vous offrirons le gîte et la mangeaille pour cette nuit.

— Nourrissez Evelyne surtout. Jezabelle et moi ne mangeons pas.

— À ce propos, je n'ai pas saisi votre nom.

— C'est que je ne l'ai pas dit. Je suis Kyouran Ninazu. »

Attendant que le crépuscule s'étendît sur le campement, Jezabelle et Ninazu furent conviés à participer à quelques festivités. On leur permit de festoyer avec la tribu en se rassemblant autour d'un puissant et réchauffant feu de camp. On prit soin d'écartier du nécromant celui à qui il avait tranché une main, de crainte que l'envie de se venger ne lui prît l'élan et pour s'assurer que ses rancœurs n'imprègnent pas d'autres personnes et que cela fassent fuir celui qui acceptait de les guider. Les malades ne se mêlant pas aux biens-portants, c'était au-dehors qu'avait lieu le repas nocturne. Ni le froid, ni la neige n'embarrassaient ces gens rustiques habitués depuis des siècles aux rugueuses aspérités de la météo. En vue de tenter de mettre une meilleure ambiance que l'abondance de victuailles mettait déjà au beau fixe, demeurait aussi présent un véritable petit orchestre. De tous les instruments présents, c'était cependant le duduk qui entraînait notamment le plus Jezabelle. Pendant en effet que Ninazu discutait avec Temujin, l'adolescente passait tout ce temps à ne jamais cesser de danser avec Evelyne. Leurs joies et l'aura solaire qui rayonnait d'elles arrachaient des sourires à tous ceux qui les voyaient et en faisaient oublier qu'elles étaient protégées par un immonde nécromancien, un Rêveur.

« J'aurai pensé trouver plutôt un impérial avec tout ce ramdam. La peste fait des ravages depuis des jours et nous n'avons toujours pas vu un seul d'entre eux passer. Trouver un Rêveur de la Roche ici est étonnant. Même si nous sommes assez proches de votre frontière.

— Je n'ai pas croisé un seul soldat de l'Empire et je suis pourtant dans le Pays du Feu depuis des semaines.

— La rébellion des Rêveurs de la Foudre dans le nord les occupe. On dit que les batailles qui font rage là-bas sont du genre de celles qu'on voyait il y avait 7 ans. Vous savez, cette bataille soi-disant légendaire dont on ne doit pas parler.

— Si c'était le cas, nous entendrions leurs combats même jusqu'à Ρωρη.

— Vous êtes bien aimable de nous aider.

— C'est sur mon chemin. J'ai mutilé l'un des vôtres et vous vous montrez malgré tout bon avec moi et Jezabelle. Surtout, vous avez pris en charge Evelyne. Je ne suis pas aimable, c'est vous qui m'apportez votre aide.

— Si vous le dites. C'est qui cette enfant pour vous juste ?

— Elle est comme notre fille. Sans elle, Jezabelle ne pourrait pas continuer de vivre.

— Y a quand même le beau geste de votre part si je peux insister. On dit qu'à Ρωρη, la vie des Rêveurs et des civils est meilleure que partout ailleurs. C'est vrai ?

— C'est ce que vous cherchez ? Une vie meilleure ?

— C'est ce que nous cherchons tous je crois.

— Non. Pas tous.

— Vous cherchez quoi vous ?

— Elle. Celle qui danse autour du feu. Quand je l'ai, je ne cherche plus.

— On vous imagine difficilement ensemble, sans vouloir vous offenser.

— Je ne m'offense pas. Je sais qu'elle a l'air de ne pouvoir être méritée par qui que ce soit.

— Que vous refusiez de boire ne m'en empêche pas. Allez, le temps que je vide mon broc. Dites-moi comment vous avez eu une jeune fille aussi belle.

— Une autre fois.

— Vous les soldats, on vous dit joyeux, mais c'est pas toujours le cas décidément. Qui sait ce que vous avez vu dans votre vie. Ici, nous ne sommes pas comme partout, nous savons que les Rêveurs ont une vie très dure. Les armées de la Roche sont souvent passées par ici vous savez.

— Vous ne voulez pas savoir.

— Votre visage est marqué pour le cacher comme ça tout le temps sous ce chaperon ? Vous n'avez pas chaud ? J'entends que vous êtes sous un heaume, ça ne doit pas être très agréable. On a l'habitude de voir des Rêveurs et des civils défigurés. Faut pas vous sentir gêné vous savez.

— Quel âge avez-vous ?

— 56 ans.

— C'est vieux pour un civil de nos jours.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Ne gâchez pas vos derniers moments à jaboter inutilement. Je n'en vaux pas la peine. Trouvez-vous une femme et allez-vous-en vivre une nuit que vous ne serez pas près d'oublier.

— Un conseil de soldat ! Mais vous n'allez quand même pas passer la soirée juste à regarder les gens sans manger ni boire hein ?

— Non. J'ai mieux à faire. »

Le nécromant abandonna Temujin et s'en alla vers Jezabelle et Evelyne qui se tenant par les mains, cessèrent de gambiller dès qu'il arrivait jusqu'à elles. S'abaissant sur Evelyne, plus que aimablement ensuite, Ninazu lui demanda la permission de danser un moment avec sa fiancée ; ce que l'enfant lui permit de faire. Subséquemment, le petit ange s'en repartit un peu en retrait vers les musiciens et croyant voir le nécromant laisser enfin tomber sa faux en vue d'empoigner la taille de sa moitié, elle découvrit qu'il n'en fut rien, bien au contraire, il se planta fixement devant elle. Les autres danseurs s'écartèrent quand ils virent le nécromant faire face à la belle. On se demanda même un instant s'il n'allait pas la frapper avec sa faux tant il paraissait alors stoïque. Inféconde inquiétude cependant, car il ne suffit à eux deux qu'un langoureux regard qu'ils ne délièrent plus de manière à s'entendre sans qu'il y eût besoin de son. Jezabelle, même, en rougissait. Evelyne perçut alors qu'ils se parlaient, même si aucun mot ne sortait de leurs bouches. Elle comprenait qu'ils jouaient à un jeu de séduction, même si jusque-là aucun d'eux ne bougeait plus. Elle fut admirative et se prit à rêver qu'un jour, qu'elle aussi, un homme la désirerait aussi fortement qu'elle le désirerait elle-même ; un rêve de princesse habituée aux godillots, qui puisa ses espérances dans l'exemple d'un couple au lien insécable : ce romantique privilège.

Quelques notes tentées par les musiciens aboutirent à l'aune de ce regard croisé. Jezabelle marchait après sur la pointe des pieds, tournoyant sur elle et tournant autour du nécromant. Elle avait la foulée gracile et légère tandis qu'elle ouvrait ses bras en entamant quelques séductrices ondulations de son galbe. La capuche de Ninazu accompagnait son mouvement,

car il ne voulait pas, ne pouvait plus, la perdre de vue. Insaisissable toujours qu'elle était, plus la mélodie fut mouvementée, plus autour de lui la courbe de sa belle fut sensuelle, tout enchanteresse, tout enchantée. De subites et nouvelles percussions donnèrent ensuite plus de puissance à ses sautilllements. Là, il sembla qu'elle provoqua le nécromancien ; elle jouait à remonter sa robe et battait des jambes comme des ailes autant qu'elle cherchait à extirper quelque chose hors de lui, jusqu'à ce qu'un coup de faux de Ninazu lui répondît.

Alors dès lors, ils furent deux à valser. Un instant on crut qu'il tentât réellement de la tuer, mais les papillons flottaient à chacun de ses coups. De coupes en tranches dans un nuage écarlate, une murmuration de papillons, ils s'élancèrent l'un sur l'autre en rythmes langoureux et chaque fois qu'elle se réformait, chaque fois il la frappait ; tout entière à lui, d'un mouvement, d'un jeté de cheveux d'elle, d'une traversée, d'un transbordement, elle lui offrait autant qu'elle le pouvait le parfum et la caresse de ses ailes, un transport de sentiments.

Ils ne pouvaient jamais se toucher, alors c'était ainsi qu'ils communiaient. La sexualité transpirait de leurs pas et de leurs élans, comme autant de désirs frustrés qui ne trouvaient d'apaisement que dans cet ultime tourment. Il frappait de fureur, sans cris et sans sueur et elle recevait sa rage, en lui offrant tout ce qui eut à ses yeux et pour elle, un gage de sa réciproque ardeur. Elle était le papillon luisant dans la nuit qu'il tentait de saisir à la lueur des flammes sans jamais y parvenir. Il était le mal et la mort dans les ténèbres qu'elle titillait avec force, usant sans vergogne de tous les attraits que la nature conféra à la gent féminine.

L'acrobatie dont fut capable le nécromant impressionna la foule autant que le spectacle de ses papillons rouges virevoltant sans cesse autour de lui : tout en virevoussant, ils laissaient aussi souvent qu'ils le purent transparaître au travers d'eux le visage et la silhouette de Jezabelle. L'adolescente semblait épanouie, elle souriait et glissait des regards au nécromant sans équivoque. Entre violences et voluptueuses sensualités emmêlées, il fut alors clair à chacun que ce qui se passait sous leurs yeux émerveillés, valait plus que le spectacle de deux Rêveurs dansant sous la lune et la neige. Devant eux, il y avait un couple en complète singularité, qui ne reconnut d'existence au monde à cet instant pas plus que ce qu'ils acceptaient d'y mettre.

Evelyne les admirait pendant ce temps, assise sur les talons à côté d'un guitariste : « Ce sont tes parents ? lui demanda-t-il tandis qu'il jouait.

— Oui. Maintenant oui.

— Tu es adoptée ?

— Blanche m'a dit que je n'aurai plus à travailler pour les autres. Qu'elle et Ninazu me protégeraient pour toujours.

— S'ils t'aiment autant qu'ils ont l'air de s'aimer, tu as beaucoup de chance.

— Je suis un peu jalouse.

— Comment ça ?

— Je voudrais être comme elle. J'ai toujours rêvé d'être comme elle.

— Tu seras magnifique quand tu seras plus grande j'en suis sûr.

— C'est pas ça.

— Alors quoi ?

— Avoir quelqu'un qui m'aime pour toujours.

— Tu as bien le temps. Je plains le garçon qui s'y tentera vu le bonhomme qui te sert de père et qu'il devra convaincre.

— Ils se parlent en dansant.

— Tu arrives à les comprendre ? Comment tu sais ce qu'ils se disent ?

— Je ne sais pas. Je le sais. »

Pendant ce temps, on admirait la valse et attendait que la musique se termine pour pouvoir rejoindre le mouvement de la prochaine. Ninazu, il était dans ses bras, il enchaînait des pas et elle était là. Il était le loup mort qui ne pouvait plus se battre, mais résistait encore, car leur amour c'était la mort. Pour lui l'aimer c'était saigner, devoir pleurer. Saigner de tout un corps. Ils dansaient sous la lune en souvenir du temps où ils furent enfants et où ils étaient eux-mêmes. Eux-mêmes quand alors ils n'y eurent qu'eux, qu'eux et leurs sanglots, tandis que sur eux, la lune n'était plus la seule à danser le tango. Depuis toujours ils ne faisaient jamais le deuil, d'eux deux, d'elle et de lui. Si pour l'un, c'était la mort, pour l'autre, c'était la mort aussi. Ils en arrivèrent à ne plus sentir leurs êtres et leur douleur s'en repartait. Il criait le non-adieu à son assassine, elle lui criait le non-adieu et pauvre de lui. Alors, il dansait avec l'amour, elle, dansait avec la mort, en criant ensemble en mouvement à la nuit, « s'il te plaît reviens-moi ».

ils y déposaient leurs causes

Dans les jours suivants, Ninazu, Jezabelle et Evelyne accompagnaient un immense cortège. Cavaliers, charrettes, roulottes, piétons de tous les âges et souvent démunis, avançaient à quasi marche forcée au-delà des bois impériaux. Temujin avait proposé une yourte au Rêveur durant le trajet, mais seule Evelyne en profitait ; lui et Jezabelle dormait chaque nuit dehors, à tout temps, si bien qu'on ne faisait même plus attention à eux dans le convoi tant on s'y habitua. À la queue du cortège suivaient les pestiférés, qui lorsqu'ils tombaient parfois sous le coup de l'infection, ajoutaient de nouveaux cavaliers mortuaires de manière à alimenter la cavalcade qui menait l'épopée. À défaut d'endiguer la contagion, le nécromancien leur offrait ainsi un avant-goût de l'éternité.

Un jour, Temujin, étonné de ce qu'il avait vu, demanda à Ninazu pourquoi il dormait ainsi avec Jezabelle la nuit et à quel clan elle appartenait. L'Ϙωρjin lui répondit que c'était pour les battements du cœur et qu'elle n'était la propriété d'aucun clan. Jezabelle, souvent durant ces longues journées de périple, baguenaudait avec Evelyne à l'arrière, aidant ceux qui survécurent à la peste à apaiser les infectés. Sa joie y fut aussi nécessaire que le pollen pour fleurir, car elle y couvrait l'odeur pestilentielle de rose et y redessina des sourires sur les visages des condamnés. Avec Evelyne en plus, qui avait aussi terrassé la peste, prodiguant soins et joies à l'aide de sa bonne humeur et de ses grands yeux bleus, tous ceux-là recueillaient au moins un voile sur la mort le temps d'accepter leur funeste sort.

Cependant, la musique tribale de ces voyageurs ne suffisait plus à les adoucir dès lors qu'il fallait passer par la montagne. Ils savaient heureusement que des sept rivières de la Jetée, six seulement devaient obligatoirement être traversés. Ninazu, Jezabelle et Evelyne comptaient en revanche quitter au bout d'un moment le cortège pour aller malgré tout se rendre au-delà de la septième, là où normalement personne n'allait jamais. Ils devaient, rappelaient-ils parfois, rapporter son sac à une très vieille dame qui se trouvait là. Lorsqu'il s'agissait de savoir si l'on parviendrait à enjamber les eaux, le moral était toutefois raffermi, car Ninazu promettait de faire simplement s'empiler les cadavres pour en faire des ponts ; quoi de plus

normal pour un nécromancien qui ne s'encombrait pas plus du sort des morts que de celui des vivants ?

La pente à gravir avant d'entrevoir le col restait toutefois terriblement laborieuse. Au milieu de rochers coupants comme des rasoirs, sous les attrayantes ailes des papillons rouges volant sans cesse au-dessus d'eux, les gens se bouscullaient et tiraient comme des forçats au bagne leurs possessions dans des sacs ou n'importe quoi qui furent capables de rouler. Une promesse d'une terre sans horreur devant eux et voilà qu'avec la mort aux trousses, ils risquaient paradoxalement leurs vies pour y résister ; quitte à devoir suivre des cadavres ambulants de leurs anciens familiers qui leur indiquaient le chemin à emprunter.

L'extrême rudesse du passage fut cependant épargnée à Evelyne qui nichait presque toujours lors de ces difficiles moments sur le cheval de Ninazu, fermement accrochée à ses lambeaux de manteaux noirs. La petite blonde se sentait là, prise sur une jument entre une faux et son cavalier au visage sombre, le plus en sécurité du monde. Jezabelle parfois femme et parfois papillons voguait autour d'eux pendant ce temps et très souvent, lui racontant des histoires et des contes d'autres temps, de temps à autre l'embrassant, s'arrangeait ainsi afin que sa proclamée fille ne ressentit jamais rien d'alarmant. Depuis peu, grâce à tout cela, les morts n'effrayaient plus la douce Evelyne. Ils ne devinrent à ses yeux que des passagers, des passants, des gens d'une vie d'une autre forme ; une forme différente d'avant.

« Prions les Dieux ! » s'égosillaient parfois les anciens lorsque les sentiers étaient méchamment étroits ou trop escarpés pour eux et ce qu'ils emportaient. Mais aucun Dieu ne répondait jamais, il n'y avait que Ninazu avec ses funèbres cavaliers qui parfois tractaient leurs bagages.

Une journée quand affluaient les premières ombres du crépuscule, un amas d'âmes épuisées et gémissantes s'agglutinait derrière l'un des appontements. Ils refusaient de traverser en pleine nuit malgré le pont que leur avait construit le nécromant. Le cavalier n'attendit cependant pas de délibération et outrepassa son ouvrage, laissant tous ces malheureux derrière lui. Par-delà le pont, il fallait grimper une pente plus abrupte encore, rocher par rocher, en vue d'avoir le droit de pénétrer dans les racines de la montagne et personne ne souhaitait encore s'y aventurer de nuit, car disait-on, souvent les chants des nécromanciennes y résonnaient là-bas, tel un requiem voué à la barbarie.

Néanmoins, avant d'entendre les chants des nécromanciennes, il fallait passer le col et ce n'était guère la nuit qui allait retenir le Rêveur. Ce qui n'aurait pas le courage ou la force de le suivre serait laissé derrière sans remords pour lui. Sur une crête loin de là, les anciens et leurs femmes qui voyaient Ninazu partir avec Jezabelle et Evelyne en levaient les mains au ciel, en appelant à son supplice ou au retour du nécromancien, qu'il ne les abandonne pas à leur mauvaise fortune. Le cavalier ne fit pourtant pas demi-tour en entendant leurs appels et le ciel ne répondit rien de plus qu'un nuage gris et menaçant à l'horizon. Larmes et colère furent insignifiantes et quelques audacieux suivirent finalement le trio au-delà du pont, quitte à risquer au cœur des bois l'immolation.

Lentement, le lendemain, ils se déverseraient tous plus tard dans le col avec leurs fourniments et leurs malades, pour laisser la sélection naturelle faire a posteriori ses choix. Ceux d'entre eux suffisamment vaillants ou chanceux parviendraient alors enfin au Pays de la Terre, n'ayant qu'à marcher sur les ponts que bâtissait sur sa trajectoire le nécromancien : s'il venait à manquer de matière, songeait-il en prenant l'ancre du djebel, il n'aurait qu'à attendre de voir combien d'entre eux seraient tombés en chemin.

Tandis que de leur côté ils investissaient les forêts de la racine de la montagne, la voie lactée pour une fois n'était plus obscurcie par le voile nuageux. Ninazu continuait de suivre sa constellation des chiens de chasse et allait si vite à cheval qu'il laissait rapidement loin derrière lui les quelques courageux qui s'y étaient aventurés. Parmi eux, le manchot qui l'était à cause de son coup de faux. La perte d'une main l'avait finalement plus ragaillardisé qu'autre chose. Lui ne se dirigeait pas par les étoiles, ni par l'odeur des cadavres, il ne cherchait que le bruit de l'eau dans l'écho des bois sombres. Il avançait à tâtons, rapidement et seul, car tous ceux qui suivirent le trio dans la nuit tombante se perdirent. La première rivière étant passée, il lui fallait ensuite franchir la deuxième, mais n'entendant pas de clapotis, il suivait plutôt ce parfum qui l'obsédait depuis qu'il l'avait aussi vu que sentit : la rose.

Evelyne s'était déjà endormie dans le manteau de Ninazu pendant ce temps. Les pas du mort destrier la berçaient autant que le parfum de la tendre Jezabelle et l'ingénue de surplus la recouvrait de ses papillons, lui chantant une berceuse pour s'assurer de l'achever d'un sommeil. Basement, en avançant sous la direction que lui destinaient les étoiles, Ninazu

parla avec l'adolescente dès qu'elle cessa de chanter : « Elle sera l'enfant d'un désir, le plus ancien et le plus pur des désirs.

— Mais le voudront-elles ? s'inquiéta l'adolescente.

— Trois nécromanciennes déjà vieilles quand j'étais enfant. Aussi vieille que l'Origine. L'une qui ne parle qu'au passé, l'autre qu'au présent et l'autre qu'à l'avenir, que pouvons-nous espérer comme meilleures nourrices d'Athalie ? N'est-ce pas depuis toujours et chaque fois prévu ainsi ? »

Les papillons s'embusquèrent tout autour du chaperon de Ninazu, certains se posant sur sa capuche et ses épaules, tandis que le visage de Jezabelle prit toute sa forme devant lui : « Ne l'appelle comme ça s'il te plaît. »

Le Rêveur tenta de caresser les traits de sa bien-aimée, mais il n'effleura que des ailes de papillons, alors se ressaisissant de ses reines, il hocha simplement la tête. Parvenant lentement encore plus tard là où la lumière ne pénétrait plus, entre les branches des vieux arbres sans feuilles et déracinées, ils entendirent un hurlement derrière eux ; la voix d'un manchot au timbre sans mue, maintenant fort malheureux et sûrement désespéré. Au son de ces cris tourmentés, s'en vint alors Jezabelle verser des potions mielleuses dans les oreilles de sa chérubine : « Elle a commencé à se servir, dors ma chérie, elle ne pousse pas pour toi.

— J'ai pas peur, lui répondit-elle courageusement. »

Quand arrivaient subséquemment les premières lueurs du jour, Ninazu avait déjà réalisé trois ponts pour passer les trois premières des six rivières. Là à l'aube, profitant des coruscations de l'aurore, la masse s'engagea dans le passage qu'elle avait refusé d'emprunter de nuit. Ils y espéraient tous en entrant rencontrer ceux des leurs qui s'y étaient antérieurement aventurés, mais ils ne rencontrèrent que le morne silence des bois chancelant de l'hiver, un intervalle sinueux où se mouraient toutes sympathies. Temujin et ceux qui le suivaient à la tête n'y craignaient pas de piétiner les cadavres qui comblaient les flots, car quelques jours avec le nécromancien avaient suffi à les y préparer et le voyant passer avec quelques-uns des jeunes siens, cela rassura même assez ce qui emboîta le pas pour que les traversées suivantes se fissent sans encore moins d'encombre. Hélas, loin du terme qu'ils s'étaient fixé, leur fallait-il d'abord de toute façon trouver comment passer dans les bois dépourvus de route, sans chemin parfois, avec chevaux, brouettes et charrettes. Plus grave encore, la forêt n'aidait en rien l'hygiène de cette foule dont les pestiférés à la queue peinaient

tant à suivre que certains s'écroulaient au sol maintenant qu'ils n'avaient plus Jezabelle et Evelyne pour s'occuper d'eux. Personne ne s'arrêtait jamais pour les ramasser, c'était choisir entre crever ou marcher et la majorité choisissait bien sûr de les ignorer.

S'arrangeant des heures durant comme ils purent avec leurs obstacles, ils abandonnèrent sur leur parcours des meubles, tout ce qui devenait trop lourd ou intransportable, y compris ce qui avait parfois une immense valeur à leurs yeux. Ils se retrouvèrent enfin lorsque la nuit tomba, totalement démunis sur la berge de la quatrième rivière ; ils s'y découvrirent affables bien que mal nourris, glacés malgré les quelques feux qu'ils constituaient. On les trouvait puisant pieds nus dans le ruisseau, dont un pont fait de dépouilles servait de barrage naturel. L'eau était bouillie avant consommation, mais qui savait ce qu'ils allaient boire là alors qu'ils avaient si soif que pour un peu de flotte, une nouvelle vie de liberté, ils avaient accepté la damnation.

Lorsque la nuitée du deuxième jour fut tombée, Ninazu était déjà parvenu au septième flot, celui où personne n'allait jamais, car il n'y avait pas besoin de le traverser pour atteindre les Crocs-Rocheux et enfin en être rendu au Pays de la Terre. Le nécromant avançait avec Evelyne et Jezabelle sur un arbre presque horizontal d'abord, fleuri malgré l'hiver ; il montait, s'entremêlant avec d'autres arbres, dans un gouffre interminable et étouffant qui ne laissait aucune place à la lumière. Ils y accédèrent en suivant d'abord la constellation des chiens de chasse, puis arpentèrent la piste d'un tronc taillé dans l'écorce du symbole poissonneux où l'on trouvait cette fois sur le ventre le symbole du soleil noir ; six faux alignées en éventail, la lame pointée dans le sens des aiguilles d'une montre pour fermer le cercle. Ils y avancèrent suffisamment longtemps pour entendre le bruissement d'une chute d'eau, d'une cascade qui apparut d'abord petitement au fond d'un gouffre. S'en rapprochant et cette vision devenant plus nette, ils débouchèrent jusqu'à celle-ci en pénétrant dans un passage circulaire.

« Elle était sa Tashlultum, sa Corisandre, son Ève, murmura une première douce et belle voix.

— Elle est la Jezabelle, son désir éternel, sonna ensuite un timbre tout aussi féminin et plus âgé.

— Mais qu'aucun nom ne lui suffira, renauda après une troisième voix plus éthérée.

— Aucun nom ne vous suffirait non plus nécromanciennes, s'en amusa enfin Ninazu.

»

Le cavalier fit encore avancer de quelques pas sa jument et là, les nécromanciennes sortirent une à une de leur repaire. Elles étaient au bord d'un petit précipice, aux racines de la montagne où l'eau s'écoulait de sa cascade vers la région ruisselante de l'aval qui menait jusqu'à l'Empire. Ici, il soufflait le vent, ici coulait l'eau, ici poussait la flore et rares étaient pourtant ceux qui avaient connaissance de ce petit coin de paradis. Si peu de place y tenait, un banal parterre de prairie verdoyante baigné sous la luminescence d'un croissant lunaire trop timide pour éblouir de toute sa magnificence. Parmi les arbres d'abord, aux racines entremêlées dans la roche que la cascade d'eau franchissait, sortait des ténèbres la première. Elle jaillissait du bois, ses jambes comme des troncs tentaculaires qui ne pouvaient jamais se délester du sol. Une robe rouge les recouvrait, remontant sur le corps d'une jeune femme brune aussi pâle que la mort, arborant une trogne qu'on aurait trop maquillée pour masquer l'œuvre du trépas. Ses cheveux et ses bras étaient attachés aux branches d'autres arbres qui se mouvaient avec l'ensemble, tant qu'on peinait à s'assurer que ce fut elle qui commandait aux bois et non l'inverse.

« Pontyfisse... s'annonça Ninazu en la voyant apparaître.

— Pythonisse, le reprit-elle en avançant lentement vers lui. »

Sous sa capuche, voilé par son ombre, Ninazu en sourit et répondit : « J'avais oublié, cela faisait si longtemps. »

Ce qui ne manqua pas de la faire rire.

Puis de l'écume, de la brume de la cascade, là où l'eau tranchait le sol pour s'engouffrer plus bas encore, s'émulait une autre femme. Elle, était nue, aussi translucide que l'eau dont elle semblait naître. On en distinguait mal ses traits, mais de sa silhouette rien ne pouvait être décriée. Elle scintillait en reflétant les moindres éclats de lumière qu'elle captait en étant nimbée de ce brouillard étrange et bleuâtre qui lui donnait son allure si mystique. Elle n'avancait pas, elle. Elle restait sous la cascade au son du souffle des eaux à dévisager particulièrement Jezabelle qui était éblouie par la parure d'étoiles qui se reflétaient sur ses courbes de par la grâce de la nuit.

Enfin ne restait qu'une dernière voix qui n'avait ni lèvres, ni regards pour l'accompagner, pas même un corps. Une voix dans le vent, un zéphyr qui ne cessait jamais de souffler sur l'endroit comme une brise nocturne, fraîche, dépourvue de sens ou de destination, n'ayant à

s'encombrer du moindre écho. Jezabelle ignore cette dernière, les yeux pétillants d'innocence, elle s'en alla plutôt prestement en direction de la nécromancienne faite d'eau. Elle en approcha la main vers elle, mais sachant qu'elle ne pourrait la toucher, se contenta de mimer un geste impulsé par son émerveillement.

« Vous êtes tellement belle ! s'esclaffait-elle sans parvenir à délier son regard de la silhouette. Comment vous appelez-vous, je ne me rappelle pas de vous ?

— J'étais Marah l'Amertume à notre dernière rencontre. »

Au même moment, la petite Evelyne s'accrochait fermement au manteau de Ninazu tandis que Pythonisse la Réponse s'approchait d'eux. Elle se méfia de son allure et de son sourire de carnassier. Le nécromant en lâcha ses reines et posa une main sur l'épaule de l'enfant à cet instant, afin de la rassurer. « Elle ne vient pas pour te manger » lui dit-il amusé. « Noooooooooooooooooon » l'affirmait-elle dans un murmure craquelé en les atteignant, « Je viens pour te couvrir ». Evelyne en relevait les yeux vers le trou sombre de la capuche, en appelant à des explications, mais Ninazu ne descendit pas son regard sur elle, il demeura obstinément fixé sur Pythonisse la Réponse. La nécromancienne en forme d'arbre fit ensuite pousser une branche vers Evelyne. Au bout de cette branche, il y avait une pomme rouge que la mouffette hésita à prendre.

« Sers-toi mon enfant, goûte le fruit, insista Pythonisse.

— Il donnera l'enfant à couvrir pour s'assurer de la possession de la Jezabelle, murmura alors le vent sur l'endroit. Il offrira un réceptacle en vue du prochain passage. Le nouveau cycle de ce monde sera ordonné. »

Evelyne osa ensuite se saisir de la pomme et y croqua goulûment.

« Cybèle a raison, ajouta Ninazu en penchant la tête, je viens offrir l'innocence de la création parce que je veux encore en posséder l'origine. Tel est le pacte conclu avec le Très-Haut, vous devez vous y tenir. J'ai déjà entamé le rituel. Le changement de cycle pour ce monde est lancé. »

Evelyne mangea candidement sa pomme et pendant ce temps, deux des nécromanciennes rirent à l'unisson tandis que la dernière s'exaspéra : « Aucun Dieu ne bénira encore cette union ! » s'emportait en effet le vent Cybèle en causant grand souffle et une grande peine sur le visage de Jezabelle. L'adolescente dès cet instant retourna un regard suppliant sur Ninazu qui ne se complit pas dans le silence pour cette fois-ci : « Ce n'est pas sous l'œil d'un Dieu

que je ferai bénir cette union. Que m'importent les volontés de la source, je fais ce que je dois, car je sais que ma volonté ne m'appartient pas. »

Et Pythonisse rit encore plus fort que Cybèle s'emportait...

« Tu comptes te rendre dans les catacombes ? »

Le silence glaçant de Ninazu suffisait cette fois pour y répondre.

« Il sera puni pour ça, murmura encore nerveusement le vent, il sera puni par la plaine.

— Où est mon sac ? J'engage toujours un Rêveur de la Roche pour me le faire parvenir, tu es d'ailleurs en retard, - très - en retard, se dressa Pythonisse au-dessus du Rêveur tout en lui parlant. »

Le nécromancien sortit donc un sac de son manteau et le jeta au sol à côté des troncs qui lui servaient de jambes. S'en emparant, Pythonisse renvoyait après le visage de la colère vers le cavalier noir : « Où est ma drogue ?! Misérable !

— Allons vieille sorcière, se servir des Rêveurs comme mules n'était pas très honnête, je trouve. Toute déesse que tu es, la source ne t'a donc pas appris à ne pas te jouer des mortels ? Je l'ai vendu moi-même et fait distribuer dans le nord de l'Empire où la guerre fait rage. Elle traverse en ce moment même le fleuve Yugure avec des bateliers. Cela a conduit la famille qui la distribuait à la disette, une famille qu'on appelait les Nesbit. Tu vois où je veux en venir ? Tu veilleras à envoyer ce qu'il reste dans le sac à la cité de la Roche d'ailleurs, pour paiement, provoqua enfin sans vergogne le cavalier noir. »

Le nécromant se remémora alors le manque de drogue qui faisait se gratter le nez et renifler l'un des jeunes hommes dans une auberge. La drogue que la nécromancienne fournissait à sa famille pour la revendre. La disette et la maladie qui y faisaient tousser un autre quand lui et Jezabelle s'arrangèrent pour qu'ils soient frappés de la peste. Il se rappela encore quand il vit un jour dans ϕωη sur un tableau l'affiche d'une mission commanditée par une soi-disant vieille dame et lorsqu'il la saisit en sachant que grâce à elle, il parviendrait à réaliser tout ce dont il eut besoin pour s'assurer le retour de sa dulcinée. Son intelligence diabolique l'amena donc jusque-là, orchestrant le tout pour obtenir ce qu'il désirait récupérer : la seule femme qu'il n'aura jamais convoitée. Un grognement plus semblable à un craquement de l'écorce suivait et Pythonisse fit alors pousser du sol un autre arbre où fut attaché un jeune manchot, celui que Ninazu avait lui-même privé d'une main et qui l'avait suivi à travers la nuit noire deux jours plus tôt.

« Et tout ceci ? Ces manants des contrées du Feu ? menaça par la suite Pythonisse.

— Sers-toi, c'est mon cadeau, nombreux seront ceux à périr avant d'atteindre les Crocs-Rocheux, d'autres viendront encore, j'y ai veillé. »

Un marchandage immonde auquel avait depuis longtemps et plusieurs fois consenti sans difficulté le couple maudit. Des cadavres, des innocents et des misérables, contre l'emplacement des catacombes et une promesse, celle de nourrir et de couvrir l'enfant que Jezabelle avait elle-même choisi pour prouver à Ninazu ce qu'elle était. De manière à être certaine de pouvoir le retrouver une fois passée de l'autre côté. Avoir volé la drogue de la nécromancienne fut trop peu de chose au regard de ce qu'il lui offrit à la place : des morts, beaucoup de morts, un sacrifice sur l'autel du péché, pour fertiliser une association maintes fois tentée. La nécromancienne, non seulement en pardonnait l'écart, mais en oublia même sur le moment qu'il eût existé.

Jezabelle s'en retourna à cet instant vers la sylve nécromancienne en papillonnant ; laissant ses papillons rouges sur les branchages de Pythonisse, y déposant son parfum rosé. Cela calmait la sorcière autant que la bonne nouvelle que venait de lui donner le nécromant.

« Il n'y eut jamais rien de plus fertilisant pour Mère la Terre, que des hordes de cadavres pour pourrir sur son sein, commenta alors Marah. »

Le jeune manchot avec la bouche obstruée par le bois, il était ancré dans la fibre de l'écorce. Lui, pendant ce temps où ils discutaient, il regardait tout en étant terrifié où il pouvait, ne comprenant rien de ce qui se racontait. Aux paroles de Ninazu, le pacte semblant scellé et lui cloîtré dans son arbre, il s'en retourna au sol où il disparut à jamais pour y mourir et permettre à la forêt de faire pousser le fruit qui nourrira la douce et tendre Evelyne, car tel était le pacte qu'ils venaient de conclure.

« Merci, murmuraient alors uniformément les papillons rouges sur Pythonisse.

— Ils ne vous laisseront pas faire, il ne vous laissera pas faire. Mort et vie ne pourront se lier, vous allez de nouveau vivre dans le péché. Tu marcheras dans la plaine, quêtant de-ci de-là quelqu'un aimer en ne cessant jamais d'espérer ! s'emporta une nouvelle fois la voix du vent. »

Evelyne, docilement, se laissait ensuite prendre par Pythonisse. Entre les bras délicats de la nécromancienne, l'enfant ne sembla plus craindre l'avenir. Elle allait devoir rester un moment ici, on le lui avait dit. Mais aussi, Ninazu et Jezabelle reviendraient la chercher, ils le lui avaient promis.

« Je suis puni depuis l'Origine, répondit Ninazu pendant que Pythonisse s'emparait de la petite. Peu m'importe ce qu'il pense, Dieu est un écrivain obsédé par la même histoire.

— Quelle histoire ? interrogea ironiquement Pythonisse.

— À quoi servons-nous ? Cette histoire-là, cette question-là.

— Bel euphémisme pour une quête sans fin. Tuer la vie en sautant de monde en monde n'est pas une mince à faire, n'est-ce pas ? Maître de la mort, le nécromancien.

— J'approche pourtant de cette fin. Je le sens.

— En quoi n'est-ce pas ta propre fin ?

— Un retour à la source, ne peut être ma fin.

— Espoir qui n'est pas vain, j'espère qu'il ne te reste pas encore des milliards d'années à empiler les morts pour y remonter.

— Tant que je n'y remonte pas seul.

— Ce monde va donc lui aussi encore devoir changer de cycle. Ils vont périr en croyant que leurs fins est la fin de leur monde. Cela t'attriste-t-il seulement parfois nécromancien ?

— À chaque fois. Toi qui m'as si souvent élevé tu le sais. Je n'aime pas ce que je fais. Mais je le dois. »

Pendant ce temps, sous la nuit noire s'avancait vers les réfugiés une Rêveuse en particulier qui fut auparavant prévenue par un éclaireur de l'armée de l'attroupement aux frontières du pays. Une jeune femme à peine sortie de l'adolescence, blonde aux cheveux tressés et qui portait un masque sur les yeux. Elle en était aveugle, se laissant guider par l'un de ses subordonnés. Vêtue comme une nonne, il ne restait plus que ses lèvres et ses cheveux en témoignage de toute sa sensualité. Manifestement une officielle gradée de la cité de la Roche, les réfugiés la reçurent avec bénédiction et déférence, répondant à toutes les questions qu'elle avait sans jamais s'oser au mensonge. Elle invoqua en second lieu deux clones d'elle, dont au moins un s'en alla à la poursuite de Ninazu tandis qu'elle prit bonnes notes de tout ce qu'on lui rapporta de la situation.

La foule s'imagina grâce à elle et un instant la fin de son calvaire, que les guerriers de la Terre se sentaient concernés par leur sort et allaient les guider jusqu'au paradis promis par Ninazu. C'est ce que l'on murmura déjà avec soulagement parmi eux. Rapidement ensuite, la jeune femme ordonnait à d'autres Rêveurs de descendre plus bas encore, traversant chacune

des dernières rivières pour y installer une sorte de camp où l'on s'occuperait de trier les réfugiés et de veiller à ce que les villages frontaliers s'organisent en conséquence. Malades et indigents pourraient alors être accueillis dans les meilleures conditions, pensait Temujin quand il voyait avec soulagement la Rêveuse donner des ordres devant lui.

Pendant que l'on répondait à ses questions la jeune femme retira à un moment son masque, puis observa consécutivement toute la masse populaire agglutinée sur les bords du flot, tous si heureux de l'y avoir rencontré et lui exprimant leur gratitude. Là, scandant des paroles liturgiques et prophétiques qui n'avaient vraisemblablement de sens que pour elle, elle cracha subitement ses flammes sur tout ce qui vivait au bord de l'eau et plus loin encore en traquant toutes âmes vivantes qui ne furent pas de sa nationalité.

Dès lors, la stupeur tant que l'effroi gagnait la foule. Déjà, des torches humaines couraient pour s'éteindre dans les eaux du ruisseau, mais les flammes continuaient de se propager, alimentées par la Rêveuse, dans le bois, éclairant la nuit et enfumant la Jetée des Sept Bras. La stupéfaction des damnés se transforma rapidement en folie furieuse. Hommes et femmes se crièrent « Les $\Phi\omega\mu\eta\mu\eta$ ont tué Temujin ! Ils nous massacrent ! Mensonges ! Le Pays de la Terre nous trahit ! » et plus la Rêveuse crachait des flammes, plus elle réduisait l'humanité à l'état d'animalité. Peut-être ne disposant pas encore des ressources pour les recevoir et craignant que la peste se répandit sur le Pays de la Terre, elle résolut de résoudre le problème par son effacement quitte à devoir subir toute la folie humaine de plein fouet. Aux criaileries humaines se mêlaient rapidement celles des animaux, des chevaux, du bétail et des chameaux que les gens avaient amenés avec eux. Tout cela partageait maintenant le triste sort du brasier qu'on leur promettait en guise d'éternel repos.

Prise au piège entre les bois, les rivières et les flammes, la masse se transforma en un animal informe, comme une marée furieuse et chaotique, sans plus aucun état d'âme et inspirée par le seul souci de sa survie. Fourches, piques, faux, haches, truelles, et même des cailloux servaient aux hommes, aux femmes, aux enfants et aux anciens pour frapper la Rêveuse qui les brûlait vivant en semblant croire faire un acte de bénédiction, ou peut-être, qui savait, de pénitence. Ceux des Rêveurs qu'elle avait envoyés plus bas furent rapidement submergés par la foule de civils et subirent un sort pire encore que celui des flammes. Un sort que ses clones durent eux aussi écoper. Ils tentèrent, elle, de la lapider, ils essayèrent de la percer et malgré toute l'horreur qui se dégageait de leurs visages terrifiés, déshumanisés, tout cela ne fut jamais que par peur de cesser d'exister.

L'écho des hurlements parvint jusqu'à la cascade où se trouvait Ninazu qui sentait alors brûler la chair humaine ; et de là-bas, déjà, les fumées s'élevaient suffisamment pour que tous ceux présents sur le parterre fleuri puissent malgré la nuit les déceler. Les papillons de Jezabelle quittèrent brusquement les branches de Pythonisse pour embrasser autant que possible Evelyne, qui dans les bras de la nécromancienne sentit une atmosphère se faire de plus en plus pesante et rapidement compris que tous seraient bientôt partis.

« Ne crains rien ma chérie, nous reviendrons vite, vous devez partir, se fit alors rassurer Evelyne par les tendres paroles de Jezabelle.

— Tu n'auras même pas à les tuer toi-même, sembla au même instant s'amuser Ninazu en interpellant Pythonisse.

— Le chaos, il a amené le chaos, l'être du chaos, il a déclenché le chaos. Père de Nergal et procureur de Baal, il a déclenché le chaos ! cria ensuite de terreur Marah.

— Ils vont s'en aller vers les catacombes et s'y unir, les antiques progénitures défieront encore une fois les cieux, commenta à son tour Cybèle.

— Donne-moi la destination des catacombes sorcière et nous reviendrons chercher l'enfant du désir, réclama finalement Ninazu à Pythonisse. La dernière fois, j'ai échoué, je n'ai pas l'intention de vivre encore mille vies avant de toutes vous retrouver en passant dans le bon monde par coup de chance. »

Evelyne, fixant dès lors d'un regard peu rassuré Jezabelle, tendit la main vers elle et l'adolescente en fit autant, mais les mains ne s'étreignirent pas, elles n'en eurent pas le temps. Pythonisse s'exprima alors en disparaissant dans les arbres avec l'enfant ; toutes, s'exprimèrent ainsi : « Là où sont les enterrés.

— Va là où seront enterrés.

— Où ils ont été enterrés. »

Ainsi, le bois, le vent et l'eau, restent et redeviennent à la fois, du bois, du vent et de l'eau.

Jezabelle éprouva une grande difficulté à quitter des yeux le bois sombre où disparurent Evelyne et Pythonisse. Elle le regarda avec autant d'inquiétude que d'espoir. La pauvre enfant qu'elle venait d'abandonner ignorait tout de sa propre condition et accepta malgré tout d'être confiée à une nécromancienne pour quelque temps. De là à y avoir vu autant d'innocence que de naïveté, il n'y eut qu'un pas pour l'adolescente. Sans parent depuis presque toujours, la

confiance que la petite fille avait donnée au couple maudit ne s'en trouva que magnifiée et plus robuste aux yeux de la belle papillonnante, car Jezabelle y entendit la sincérité et l'assurance de son affection pour elle. Quand l'adolescente se retourna après sur Ninazu, c'était l'air inquiet qu'elle lui renvoyait : « Où sont ces enterrés ? »

— Je n'en ai pas la moindre idée, elle se moque de nous cette vieille catin, sembla-t-il se décevoir de l'ironie de sa situation.

— Comment allons-nous faire alors ? insista Jezabelle en s'envolant près de lui. Et vont-elles prendre soin d'elle comme il se doit ?

— Elles ont bien pris soin de toi autrefois de ce que je me rappelle, ce qui revient au même que pour Evelyne d'ailleurs. Et de moi, nous n'avons pas à nous inquiéter de ce côté, nous sommes du même camp. Elles l'ont toujours fait. Elles respecteront le pacte. Que tu doutes d'elles en serait presque amusant. Combien de fois t'ont-elles gardé ? Combien de fois ont-elles nourri l'enfant qui te servira de clé ?

— Ne me taquine pas, rougissait alors Jezabelle. Au moins elle est en sécurité. »

L'adolescente souriait ensuite pendant un moment jusqu'à regarder le ciel qui s'embrumait de fumée noire.

« C'est toi le responsable ? »

— Non, répondit rapidement Ninazu. Il te faut t'envoler, nous allons redescendre vers l'Empire, il n'y a rien pour nous au Pays de la Terre pour le moment. S'il y a un feu de forêt, tu ne pourras pas le traverser en volant bas, c'est trop dangereux pour toi. »

Jezabelle, la douce Jezabelle s'élevait alors pour caresser le visage de son aimé, mais il n'en avait pas. Elle s'élevait pour l'enlacer, mais elle ne pouvait pas, elle s'élevait pour le supplier, mais il ne l'écoutait pas. Les yeux noirs de sa dulcinée sur lui, il sentait soudain peser tout le poids de son amour sur ses épaules ; il le pesait, mais comme des ailes le feraient. « Je t'en prie ! » commençait-elle avant d'être coupée par un tendre... « Je ne crains rien », de Ninazu. « Je te verrais des cieux veillant sur moi, va mon amour, nous nous retrouverons comme toujours, bien assez vite. »

Un regard de Ninazu suivait sur ce qu'il convoitait et la convoitise y répondait d'une œillade amoureuse. Les papillons rouges s'envolèrent par la suite par-delà les arbres, haut dans le ciel, craignant le vent, mais guettant toujours les pas du nécromant. Le cavalier revint après sur ses propres pas à travers le passage d'où il était venu et ne cessa de rebrousser chemin afin d'y traverser à nouveau chacune des rivières dont les ponts cadavériques n'avaient pas encore été

ôtés par la blonde Rêveuse. Sur le chemin, il remarquait qu'il n'y avait guère de feu de forêt, car l'ardeur des flammes s'en serait ressentie de bien plus loin et l'effluve n'aurait pas été la même. Il y avait surtout une odeur de chair brûlée, seulement point de résine de conifère qu'on entendrait craquer sous la chaleur. Ce temps durant à aller en arrière pour le nécromant, était lui, mis à profit par une Rêveuse blonde continuant sa basse besogne.

Le parfum de la rose de Jezabelle n'était maintenant plus assez fort pour couvrir la puanteur de la mort à mesure que Ninazu retournait vers là où devaient se trouver les réfugiés de guerre et les pestiférés. Se faisant il pressentait devoir entrevoir un spectacle bien étonnant. Croisant après le cinquième ruisseau quelques morts calcinés, il saisit rapidement qu'il s'agissait là de l'œuvre d'un Rêveur. Sur sa monture, il ne se démontait pas et continua d'avancer sans hésiter jusqu'à parvenir à un pin un peu plus résineux que les autres. Il y planta sa faux et mit le feu au tout. Après cela, aussi rapidement que le feu était vorace, les flammes s'étendaient sur l'endroit, Ninazu sachant bien qu'elles ne pourraient dépasser les deux cours d'eau qui enfermaient les lieux.

Il continua d'avancer dans le craquement des arbres en douleurs, à travers les étincelles et le feu de ses propres ardeurs. Il en vint à lui-même s'enflammer sur son destrier qui prenait feu à son tour, mais qui ne cessait pas d'avancer et ne s'encombrait pas avec cela ni de hennissement ni d'agitation. Sa tenue flamba rapidement elle aussi, ne laissant place qu'à ses morceaux d'armures rouillées et à son heaume de terreur. Les flammes vinrent après à lécher le ciel et du brasier forestier qu'il décida de déclencher, un homme normal n'aurait bientôt pu s'approcher à vingt mètres sans qu'il eût été brûlé.

Un peu plus loin de lui, une Rêveuse entre les deux rivières pendant ce temps déambulait. Elle était blonde aux cheveux tressés, d'une froide beauté et gracieuse malgré sa robe qui la recouvrait du cou jusqu'aux pieds. Elle inspirait paradoxalement la sensation d'une âme aussi brûlante que le froid le plus glacial. Étonnamment, elle ne semblait pas craindre la chaleur du brasier, mais ce ne fut pas ce qui allait compter. À travers les flammes, Ninazu approcha d'elle au pas, silencieusement, tout couvert d'acier rougeoyant au point qu'il parût avoir des ailes de feu. Les flammes ne l'avaient pas encore atteint et conséquemment Ninazu s'arrêtait quand il la croisait puisqu'elle ne paraissait pas vouloir les fuir. Se laissant paisiblement transporter jusqu'à elle, il lui offrit l'indicible visage de l'horreur, un heaume semblable à un

crâne d'os humain fossilisé dans la roche, sans yeux, nez ou bouche à quoi se raccrocher pour savoir ce que pensait son porteur.

Elle qui ne semblait pas désappointée par tous les corps calcinés qu'elle avait laissés derrière elle, allait donc faire la rencontre du véritable responsable de tout ceci. Mollement, le nécromant, la couronne du heaume et la barbe en flamme, s'arrêta à côté de deux corps en particulier. Ils étaient assis et enlacés l'un contre l'autre pour l'éternité et si déformés qu'on aurait su dire s'il s'agissait d'un parent et de son enfant, d'amants, ou d'amis, qui avaient refusé de se délier même dans la mort ; « la face à l'effroi qu'attendaient ceux qui brûlaient vifs » pensa-t-elle en le découvrant. Le tableau de cet homme sur sa jument, tout de feu vêtu, à côté de ces êtres humains décharnés et cousus par la chaleur, renvoyait à cet instant le spectacle d'une communion macabre et quasi céleste à la gradée de la cité de la Roche.

La faux posée sur la selle, la voix douce, mais grave de Ninazu résonna affablement d'un « Tu es dans un lieu saint », avant de continuer tristement par : « C'est donc toi la Rêveuse qui a refusé les portes du paradis à ces âmes damnées ? Pauvres petits agneaux des Dieux, ils avaient cru que la Roche n'avait que des anges des cieux. Mais par chez nous, ils ne sortent que du sol. »

Un magnifique papillon rouge venait ensuite se poser sur le crâne de l'un des cadavres liés. Il battait des ailes, gracieusement, mais ne paraissait pas vouloir s'envoler. Il n'y avait maintenant plus âme qui vivait sur l'endroit, ce qu'il restait des réfugiés était bel et bien passés à trépas. Un sacrifice qui contentait Ninazu, mais qu'il se gardait de l'exprimer. Il reconnut après facilement le symbole de la cité de la Roche sur la blonde qu'il avait en mire en bas de lui et là-dessus, il ne tarda pas à ajouter très simplement, « J'ai à faire. »

Il leva alors le visage vers le ciel où flottaient là entre les tourbillons et les piliers de fumée des centaines de papillons rouges. Ils luisaient à la lueur des flammes comme autant d'étoiles graciles et fébriles sous le croissant lunaire, ultime témoignage de la beauté même dans un endroit comme celui-ci que l'on confondait avec le puits du diable. Ninazu, rabaissant le regard droit devant lui ensuite, n'ajouta rien de plus qu'un « Merci », en reprenant paisiblement son chemin jusque vers la frontière. La femme ne l'intéressait déjà plus et les raisons pour lesquelles elle se montra si cruelle ne l'intéressèrent manifestement pas plus. Cependant tandis que le nécromancien avançait, la jeune femme ne lui laissait pas le temps de

s'éloigner qu'elle lui répondait à son tour : « N'évoque pas les Dieux avec légèreté et ignorance, ceux qui sont venus mourir en ces terres ont reçu l'accueil dont ils avaient besoin. Pars donc si tu le souhaites, tu croiseras probablement les nôtres sur ta route », lui dit-elle en dissimulant comme elle pouvait avoir une certaine frustration. Ninazu soupira, mais ne se renfrogna pas pour autant, car il était habitué à entendre ce genre de discours. Il escomptait alors avant de partir lui répondre ; c'est là qu'en tournant le regard, il remarquait qu'elle prenait d'ailleurs la même direction que lui. Allait-elle le suivre ou voulait-elle simplement rejoindre les réfugiés plus bas qui continueraient sans doute d'affluer ? La question n'allait pas trouver une réponse tout de suite.

« Nous ne rendons pas compte aux mêmes Dieux, lui lança-t-il.

— À quels Dieux tu en appelles ?

— À ceux qui n'ont ni formes, ni enveloppes, ni voix, ni visages, ceux qui sont, ont été et ne sont plus à la fois.

— Tu ne crois donc pas aux démons que vénèrent les civils ? en finit-elle l'air étonné.

— Quand le Démon-Blanc a donné le fruit de l'éther à l'humanité, il y a 903 ans cette année, pour quoi était-ce selon toi ? Pour la sauver ? Pour la récompenser ? Pour l'utiliser ? Où pour nourrir sa convoitise ? Songea-t-il qu'à ce moment-là, quand l'espèce des Rêveurs passerait par-dessus tout ce que fut l'humanité, il n'y aurait pas assez de bouchées sur le fruit pour contenter tous les appétits ? Maintenant qu'ils ont faim, toujours faim, insatiable soif de pouvoir de l'Homme, ce sont ces Dieux-Démons que les Rêveurs chassent et emprisonnent, ils se chassent aussi entre eux. Le Dieu de l'Eau, tout-puissant Léviathan qu'il est, est une bête enfermée maintenant. Le Dieu du Vent aussi. Que seront bientôt les autres ? Qui sont les vrais Dieux sur cette terre, sur ce sol, dis-le-moi ? Vous les Rêveurs, vous jouez avec vos pouvoirs comme des enfants sans penser à ce qu'il en ressort. Vous étiez, tout comme ce monde, jugés avant même de commencer d'exister. »

Plus loin de là, un peu de temps avant au-delà des flammes, deux Rêveurs vêtus de noir et d'un masque représentant le visage d'un Tengu avançaient vers le brasier. Les Tengu, comme on les appelait au Pays de la Terre, faisaient partie des forces d'élite de la Roche, une branche à part normalement chargée des traques de déserteurs. L'un d'eux joignit ses mains et en un instant souffla un nuage sur le ciel qui fit tomber une pluie diluvienne sur le lieu. Puis ils se mirent à courir rapidement vers Ninazu et la gradée de la Roche — très rapidement...

Quand la pluie s'abattit en un instant sur l'endroit, elle étouffa toutes les flammes, y compris celles qui émanaient du corps de Ninazu. Les deux nouveaux Rêveurs, tout vêtus de noir et arborant un masque de Tengu, intervinrent alors brusquement dans la discussion sans crier gare. Au grand étonnement du nécromancien il ne les vit pas venir, pas plus que la Rêveuse avec qui il avait entamé une conversation, car tous les deux se firent saucissonner dans des chaînes luisantes pour terminer immobilisés et à leurs merci. L'un des Tengu était, en effet, capable de manipuler à sa guise des chaînes et d'en faire ressortir du sol autour de lui selon son souhait.

« D'où sortent-ils ceux-là ? » se demanda le nécromancien dès qu'il fut emprisonné. Qu'ils s'en prirent à l'autre Rêveuse lui fut en même temps aussi étonnant qu'il ne les sentît venir et le nécromant y comprenait alors qu'il était lui-même encore très loin de s'être totalement éveillé à son véritable pouvoir. Cela allait-il faire de la Rêveuse une alliée de circonstance ? Conséquemment Ninazu se fixait pour sa part dans le silence, lui qui était immobilisé sur sa monture, elle-même emprisonnée dans sa posture, préférait jusqu'alors apprendre pourquoi des officiels d'Ϙωρη s'en prenaient ainsi à d'autres Ϙωρηjin plutôt que de déclencher directement de plus violentes hostilités.

« Vous êtes priés de nous suivre jusqu'à la Roche, sans opposer de résistance Fuyumi-Sama ; et vous aussi », annonça l'un d'eux bien calmement, presque trop. Ninazu remarquait alors en même temps qu'il apprenait le prénom de la rêveuse à la tresse blonde, qu'ils ne furent aucunement saisis de terreur à la vision qu'offrait son masque d'antéchrist, ni à la vue des corps calcinés et autres cadavres des réfugiés et de leurs animaux qui parsemaient la forêt carbonisée. Ainsi, il déduisit que ces hommes n'étaient pas forcément à prendre pour du menu fretin, jusqu'à ce qu'un véritable affrontement ne débute pour s'en assurer en tout cas. Il tourna la tête vers celui qui avait parlé et tout aussi calmement qu'il s'était lui-même exprimé, lui répondit : « Ce n'est pas en enchaînant la liberté qu'on parvient à la commander. Deux types se pointent avec des masques de Tengu en attaquant sans sommation et nous sommes censés les croire sur parole dans l'instant ? Vous êtes soit très arrogants, soit très cons, au pire, les deux à la fois. »

Hélas, parfois, la résistance était une peine perdue, car Ninazu remarquait bien pendant ce temps à travers les souffles haletants de Fuyumi toute l'angoisse que ces chaînes éveillaient

en elle. Elle réclamait en pleine sudation aux Tengu qu'on la libère. Après tout, elle était au service de la Roche elle aussi et était sûrement étonnée d'être traitée ainsi compte tenu de son grade, mais surtout Ninazu supposa qu'elle fut sujette à une sorte de traumatisme pour être si désarmée par quelques chaînes autour de son corps. Pourquoi se faire arrêter ? C'était curieux au point que cela aiguisait les soupçons du nécromant. Au-delà de cela, pour une guerrière qui fut capable de massacrer autant de réfugiés de sang-froid, il avait donc suffi de quelques chaînes pour en faire une petite fille apeurée, docile ; de quoi faire rire Ninazu si la situation s'y était prêtée.

« N'opposez pas de résistance, nécromant, lui intima l'ordre l'un des Rêveurs qui le sentait prêt à répliquer. »

Puis ils s'adressèrent à Fuyumi en vue de la rassurer sur leurs intentions, avec respect et déférence, comme pour rattraper une petite bavure.

« Vous savez qu'une Fanatique est toujours présente dans la région, Fuyumi-sama ? » Concluaient-ils pour vraisemblablement tenter de justifier leur approche un peu musclée en finissant par la libérer de ses chaînes.

Fuyumi n'escomptait pas ergoter par la suite. Une fois qu'elle fut libérée et dès lors en réacquisition de ses moyens, elle proposa aux Tengu qu'elle et Ninazu les suivirent sans faire d'histoires. Elle fit en même temps remarquer à Ninazu que les Tengu ne devaient certainement pas agir de leur propre chef et qu'il leur fallait se laisser mener vers leur supérieur. Tandis que l'un des Tengu confirmait, l'autre libérait Ninazu, l'estimant présentement moins dangereux.

Le nécromancien ne répondit rien de plus. Sur sa monture, il accepta de suivre les Tengu et Fuyumi. Après tout, on ne l'avait pas désarmé et on ne le tenait plus enchaîné. Discrètement, durant les heures de voyage qui précédaient l'altercation, on croisait parfois quelques papillons rouges batifolant autour des cavaliers. Tous à cheval remontèrent donc pendant des heures les sentiers de la montagne pour parvenir non loin d'ϙωη, où attendait un bien mystérieux monsieur. Ninazu s'était durant le trajet revêtu d'un manteau noir, mais n'avait pas encore remonté la capuche, c'est ainsi que son heaume croisait le visage de l'âge et de la violence.

Un faciès balaféré, carré et massif, aussi rugueux que la pierre et monté sur un large cou. Les épaules et les bras du vieil homme qui les accueillit étaient aussi épais que des cuisses de sangliers ! Il avait l'air sévère, mais cependant n'accorda pas plus qu'un regard en s'adressant

à Fuyumi d'un « D'accord. Peux-tu m'en dire plus, Fuyumi-san ? À quoi avons-nous affaire ? Et qui est cet... homme ? » Après avoir reçu un court rapport des Tengu.

Ninazu fit avancer calmement son destrier cadavérique vers le vieux bonhomme qu'on lui présenta sous le nom de Arikasa, le chef présumé des escouades Tengu et membre du conseil de la Roche, rien que ça. Vraisemblablement l'un des rares à se souvenir de l'époque des invasions barbares du sud vu son grand âge. Il lui tendit quand il était assez proche un rouleau qu'il avait fait jaillir d'un sceau de sa main. Dans celui-ci, se trouvait un ordre de mission.

« Mission achevée », ajouta alors joyeusement le nécromancien en présentant le rouleau, car se sachant ainsi couvert pour tous ses méfaits.

avant que cela s'envenime

Le nécromancien était maintenant assigné « à résidence » ; une façon polie de lui avoir ordonné de ne plus quitter la ville sous peine d'être considéré comme un déserteur de l'armée de la Roche et de subir le courroux des autorités qui lui enverraient les Tengu - chasseurs de déserteurs sans foi ni loi - pour lui imposer une sentence. Par exemple, la prison autrefois secrète de Wasure avait été remplie d'hommes et de femmes qui avaient déserté, jusqu'à ce qu'ils se révoltent et mirent en lumière ce que les seigneurs féodaux faisaient des Rêveurs trop encombrants. Ninazu ne voulait pas faire partie de ceux qu'on appelait maintenant « les Fanatiques ». Un terme de pure propagande pour décrédibiliser des individus qui n'avaient que réclamé la liberté. Cela ne lui aurait servi en rien en plus de lui apporter de nouveaux problèmes. Que faisait-on maintenant de ceux qui refusaient l'autorité des cités militaires des Rêveurs d'ailleurs ? Personne ne le savait vraiment. Probablement qu'ils étaient simplement exécutés.

À ce propos, lorsque le scandale éclata après la bataille de Wasure, les seigneurs féodaux, dont celui du Pays de la Terre, décidèrent d'organiser un plébiscite pour demander à leur population s'ils devaient ou non confier tous leurs pouvoirs aux chefs militaires Rêveurs. Cela s'est produit il y a quelques mois déjà. Ils s'excusèrent ainsi auprès de tous ceux à qui ils avaient caché la vérité, qu'ils furent civils ou Rêveurs. Eux qui n'étaient que des civils eurent donc le cran de mettre en jeu leur pouvoir politique héréditaire, mais les populations refusèrent leur proposition. Céans fut la plus indiscutable preuve que les civils haïssaient plus encore les Rêveurs que les seigneurs civils qui leur avaient menti. Même les Rêveurs qui avaient eu le droit de voter, choisirent majoritairement de le faire pour que les seigneurs féodaux restent en place. Toutes les grandes nations encore intactes eurent ce résultat et ce fut ainsi que les évadés de Wasure devinrent tous des proies pour les cités mercenaires. Il en résulta un interminable et nouveau conflit avec les Fanatiques désirant se venger du traitement qu'ils eurent subi et les Rêveurs fidèles aux régimes en place.

Lorsque quelques jours plus tôt, Ninazu rencontra Arikisa, le chef des Tengu de la Roche justement, il avait dû répondre de ses actes. Il présenta une mission tout ce qu'il y eut de plus

officielle pour justifier sa sortie et Fuyumi, la gradée qu'il avait rencontrée lorsqu'il avait conduit les réfugiés de guerre et les pestiférés à travers la Jetée des Sept Bras, avait quant à elle raconté qu'elle avait brûlé vif tout le monde parce que des Rêveurs du Feu Impérial s'étaient glissés parmi eux. Երկիր no Kuni, le Pays de la Terre n'était pas en guerre avec l'Empire du Feu jusque-là, mais la tension entre les deux nations était si intense que personne ne crachera jamais sur la mort de quelques futurs ennemis. Cet événement n'allait certes pas améliorer les relations entre Քար et Jannah, la capitale de Կրակ no Kuni (Pays du Feu), première nation de l'Empire.

Ninazu n'avait pas menti, mais avait omis de dire toute la vérité. Ce qu'avait dit Fuyumi en revanche fut un énorme mensonge et Ninazu le sut bien. Elle avait agi surtout pour éviter la propagation de la peste et par conviction religieuse. Arikisa, même s'il avait senti que quelque chose clochait, avait libéré Fuyumi et ne lui octroya aucune sanction. Cela ravit le nécromancien qui en obtint la capacité de menacer de chantage une gradée d'Քար. Un poids dont il n'allait peut-être jamais se servir, mais qu'il garderait dans un coin de sa tête comme une possibilité pour l'avenir.

Depuis quelques jours, de retour dans la Roche en compagnie de Jezabelle et atterrissant vers midi, à pied, proche d'un stand de boissons alcoolisées, il décida d'y faire remplir l'une de ses créatures. Tout emmitouflé dans sa capuche qu'il était, il sortit d'un sceau la tête d'un homme décédé qui fut pourtant en état de delirium à cause du manque d'alcool qu'il éprouvait. Le pauvre garçon qui tenait le stand ne comprit pas tellement ce qui se passa sur le moment. Il n'arriva à bafouiller qu'un « Que faites-vous ? » lorsqu'il vit le nécromant la poser sur le bar. Ninazu déposa après une bourse sur le comptoir à côté de la tête, puis s'appuyant sur sa faux lui dit : « Remplissez-le jusqu'à plus soif s'il vous plaît.

— Mais c'est... enfin. Il est ?

— Mort ? Je suis nécromancien d'Քար. C'est mon travail de lever les morts. Il n'y a pas assez d'argent ?

— Si, si, mais comment je suis censé servir ça ?

— Un entonnoir dans la bouche que vous remplissez. Ce sera suffisant. »

Effrayé et dégoûté, le garçon planta tout de même un gros entonnoir dans la bouche de la tête cadavérique et la remplit de vodka. Sans qu'il ne comprît comment, la tête humaine buvait sans s'arrêter et sans avoir apparemment besoin de respirer ; son delirium passa à

mesure que son gosier ingurgitait. Là où cela parut invraisemblable au garçon, ce fut que quoique sans corps, il sembla bien que la trombine but, mais surtout se remplissait. « Mais ça va où ? » s'angoissa le pauvre barman en y pensant sans oser le demander.

Bien que ne pouvant qu'être un Rêveur de la Roche, Ninazu empêchait malgré lui les passants de venir se désaltérer au stand. Ils changeaient de trottoir dès qu'ils l'apercevaient ou voyaient ce qu'il y avait en plein air sur le comptoir. Ninazu ne s'en formalisa pas, il y était très habitué et n'accordait pas une grande valeur à ce qu'il considérait comme des, « spectateurs » de la vie. Les civils qui vivaient dans les cités militaires des Rêveurs avaient depuis des décennies pris l'habitude de voir des choses étranges, mais il en demeurait certaines qui étaient au-dessus de leurs forces, de leurs compréhensions. Si les Rêveurs en réalité n'avaient pas eu de pouvoir aussi destructeur, il eût été d'ailleurs étonnant que les civils ne cherchèrent pas à les anéantir, du moins avant le temps où les Rêveurs choisirent de se faire payer pour leur offrir leur protection (surtout contre d'autres Rêveurs paradoxalement).

Jezabelle s'était rendue à quelques pas de là vers un stand de rôtisseurs pendant que la tête humaine buvait tout le sou de Ninazu. Le rôtisseur fut immédiatement saisi par la beauté de l'adolescente qui ne s'intéressait hélas pour lui, qu'à un feu léchant un cochonnet tournoyant sur un brochet. Elle joignit les mains comme si elle voulait prier et sans qu'elle ne s'en aperçut, quelques papillons sortirent d'elle pour batifoler. La joie, la douceur et la beauté s'exprimèrent parmi les battements d'ailes de ses papillons sans qu'on eût besoin de connaître leur langage. Les « mademoiselle » que tentait ensuite le rôtisseur pour l'interpeller ne lui firent aucun effet. Elle continua de regarder, le visage figé de l'innocence et de la pureté fixée sur quelques flammes dansantes sous un porcelet : « Il t'hypnotise ? Tu pratiques un genre de rituel ? intervint Ninazu en venant se poser à côté d'elle.

— Oui et euhh pas que je sache. »

Le rôtisseur, en voyant que Jezabelle répondit au nécromancien et pas à lui en fut jaloux et plutôt que de le faire remarquer s'en retourna à ses occupations. Surtout, ils parlaient dans une langue qu'il ne comprenait pas et se prit à en apprécier la sonorité : « Ça te fait penser à quoi ? ajouta paisiblement Ninazu.

— Hum, à rien au calme, un peu comme dans la forêt avec toi.

— On ne pense jamais à rien. Penser, c'est incompatible avec rien.

— Ce n'est pas faux, mais le son du feu est apaisant on dirait qu'il danse, on y imaginerait tout et n'importe quoi.

— Tu savais que dans ce monde le feu avait été découvert à peu près au même moment sur tous les continents ?

— Oui je me rappelle. Il fascine instinctivement partout où qu'on soit.

— Il est dangereux pourtant.

— C'est ça qui le rend beau. Rassurant et effrayant à la fois ! Salvateur ou destructeur selon l'usage. Mais ça peut engendrer le chaos. Nous en savons quelque chose.

— Le chaos. Le chaos. Tic. Tac. Le chaos fondamentalement c'est quoi ? C'est tellement de variables qu'on ne parvient pas à prévoir ce qu'il adviendra, nous n'avons ni la raison ni la sagesse pour y parvenir, mais ça n'empêche ; le chaos est aussi déterminé que le reste.

— C'est tout et rien, un point de repère parfait pour créer. C'est de là, que le rêve devient réalité.

— C'est le chaos lui-même qui crée. La matière, les choses, les liens et les mouvements. Comme c'est fascinant. En fait, à bien y réfléchir, si tu veux contrôler le chaos le seul moyen, c'est d'y participer. Mais je ne t'apprends rien du tout je crois.

— Arrête de parler pour dire des banalités, ça ne te ressemble pas. Dis-moi, crois-tu que le battement d'ailes d'un papillon n'aurait de conséquence que dans un seul monde ?

— Seulement si un seul monde existait Jezabelle.

— Excusez-moi ? intervenait le rôtiiseur. C'est quelle langue que vous parlez là ?

— Le français, déclara Ninazu.

— C'est de quelle contrée ? Complimenta le rôtiiseur. »

Le nécromancien l'ignora et s'en retourna vers le stand de boisson alcoolisé. Le temps de parler avec Jezabelle que la tête avait littéralement, cette fois, bu toute la bourse de son maître. La belle le rejoignit alors, toute guillerette et pleine de tendresse pour lui qui était en train de sceller à nouveau la trombine dans sa main : « Maintenant qu'est-ce que tu vas faire ?

— Il y a peut-être quelqu'un dans les égouts qui pourra au moins nous renseigner sur l'emplacement des catacombes. De toute façon, je ne peux pas m'y rendre maintenant. Je suis encore trop faible, je l'ai vu avec les Tengu. Si nous nous y rendons, j'y mourrai et il faudra tout recommencer en espérant se croiser. Finalement ne pas aller au sud était peut-être la meilleure solution, heureusement que des Tengu sont intervenus.

— Tu veux retrouver qui dans les égouts ?

— Asag. »

Jezabelle n'eut pas l'air satisfaite par la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, bien au contraire : « Nous aurions pu passer un moment ensemble avant ? Tu es si pressé pour quelqu'un qui a l'éternité derrière et devant. Nous avons tout le temps tu sais.

— Après avoir parlé à Asag. Je te le promets. J'ai déjà semé la graine de la discorde ici. Si nous sommes ensemble, tu t'en doutes bien. Nous n'aurons pas autant de temps que tu le crois. Et puis. Avec Asag... cela risque de ne pas être de tout repos avec lui. »

Durant ce temps, il y avait non loin d'eux une Rêveuse qui attendait, écoutait avec un grand intérêt. Une belle jeune femme dans la vingtaine et aux longs cheveux ondulés comme des vagues sous un vent d'autan. Elle était assez peu vêtue et à la plastique menaçante. Ses boucles étaient naturellement noires comme le plumage des freux et ses pommettes saillantes, marquées d'une ride qui devait encore plus se prononcer au moment du sourire, que l'on devinait rarement présent sur ses lèvres. Sa peau enfin était étonnamment claire, comme si la jeune fille n'avait jamais pris le temps d'aller un peu au soleil. « Je t'accompagne », s'invitait-elle en surgissant derrière eux après quelques pas d'elle pour les rejoindre. Ninazu qui venait de saisir sa faux, à ce moment, lui présentait son dos, alors que Jezabelle se mettait déjà en joie en faisant un grand jeté de cheveux pour passer derrière son compagnon, juste à côté de celle qui venait de s'incruster avec eux. L'odeur de la rose imprégna immédiatement l'endroit et la belle adolescente fixait dès cet instant le minois de la jeune femme qui semblait si déterminée à les suivre sans en avoir vraiment donné la raison : « J'ai échappé à la prison de Wasure, ajoutait-elle. Tu ouvres la marche, je te suis.

— Elle est mignonne ! la complimenta Jezabelle.

— Qu'est-ce que c'est censé me faire à moi ? répliqua dédaigneusement Ninazu. »

Le nécromancien repartit sans en ajouter plus sur le moment, ainsi, on ne savait pas à qui il venait de répondre : soit à Jezabelle, soit à celle qui ne s'était pas encore présentée. Le culot de la Rêveuse le séduisit, mais même avec le visage sous l'ombre de la capuche, il fut évident qu'il n'avait pas l'air emballé par la proposition de la demoiselle.

« C'est une Tengu ? Demanda Jezabelle.

— Ils sont moins agréables à regarder.

— Allez ! On la prend ! s'enjouait-elle ensuite. C'est où les égouts ? »

Le Rêveur ne dit rien de plus, continua de marcher droit devant lui et quitta la rue qui lui semblait un peu trop fréquentée. Il comptait se rendre simplement à une bouche d'égout d'une ruelle plus discrète que les autres. La sortie des égouts aurait été mieux appropriée, cependant, il lui était maintenant interdit de quitter de la ville et cette sortie d'égout se trouvait derrière la montagne à laquelle était accolée la cité. Pour l'atteindre, il aurait fallu sortir, passer les remparts, tout cela sous la surveillance des Tengu qui ne se montraient jamais, mais ne manqueraient pas de débarquer au moment le plus inopportun, il en était certain. La solution de la bouche d'égout était donc la plus sûre dans leur situation.

« Je n'ai plus les plans en mémoire. Nous allons devoir y passer un bon moment, les mit en garde un instant Ninazu.

— Ne fais pas attention à ses manières, renvoyait ensuite l'adolescente à la jeune femme. Moi, je suis Jezabelle. J'aime beaucoup tes cheveux ! »

Puis l'adolescente déploya ses centaines de petites ailes de papillons dans le dos de manière à rejoindre son fiancé qui se trouvait déjà un peu en avant. Elle flotta autour de lui, souriant parfois à la brune qui les suivait, tournoyant sur elle-même et lui faisant des clins d'œil pour la rassurer. La naïveté de Jezabelle fut là aussi lumineuse que son escorte fut sombre et froide comme la pierre.

« Mais c'est une Rêveuse tu es sûr ? Pourquoi elle nous accompagne ?

— Pour nous surveiller. Pour me tuer. Parce qu'elle s'ennuie ? Pourquoi je le saurai ?

— Elle a l'air marquée, j'ai l'impression de reconnaître son odeur... Si je pouvais, je la prendrais dans mes bras !

— Les Rêveurs n'ont pas la vie si facile. Dès sept ans sur un champ de bataille, si tu es faible tu meurs rapidement tu t'en doutes.

— Les mondes changent tellement, je ne les reconnais jamais.

— C'est à chaque fois la même chose. On a l'impression que tout a changé, mais finalement dans le fond...

— Si tu ne veux pas d'elle, je comprendrai tu sais.

— Elle porte le symbole d'Ϙωη. Donc, même si elle vient de Wasure, elle a été enrôlée après sa libération. Je ne vais pas frapper une Rêveuse de la Roche en pleine rue tout

de même. Et puis du moment qu'elle ne me gêne pas. Si elle croit pouvoir me survivre. Moi je sais qu'il n'y a que toi pour y parvenir.

— Arrête ! Elle va t'entendre ! Je ne veux pas que tu lui fasses peur.

— Elle n'a pas la moindre idée de dans quoi elle met les pieds. »

Ainsi la laissèrent-ils derrière eux tandis qu'elle leur emboîtait obstinément le pas. Ninazu ne semblait pas se soucier d'elle pendant ce temps, en aucune façon, mais Jezabelle, elle, était toujours rayonnante de tendresse et d'amour. Sa beauté ne correspondait pas à une forme de vulgarité banale du genre à attirer la convoitise des pourceaux ; elle était, même aux yeux d'une femme pour le plus souvent, d'une innocence et d'une subtilité à inspirer les poètes. Aussi n'oubliait-elle jamais en chemin, de simplement se tourner sur elle-même en volant pour lui sourire avec l'espoir de lui en tirer un. Hélas, ses blandices ne trouvaient jamais d'écho sur le visage de la Rêveuse qui n'agréait que rarement à ses avances.

Quand ils débouchèrent dans une ruelle très étroite, mal éclairée par le soleil à cause de la hauteur des bâtiments qui la creusait (Ρωρη se trouvait dans une montagne excavée de centaines d'immenses tours de pierre reliées par des passerelles), Ninazu sembla satisfait et fit halte à côté de la bouche d'égout qui se trouvait au milieu de celle-ci.

« Ce que tu vas voir, ce que tu vas rencontrer là-dedans, tu ne l'auras jamais vu ailleurs. Tu as l'air anormal, peut-être folle, mais même si je ne sais pas pourquoi tu nous colles, sache que tu pourrais vite le regretter, se fit alors mettre en garde la brunette par Ninazu ; ce qui ne lui fit en même temps et ostensiblement ni chaud ni froid.

— C'est quoi la prison Wasure ? demanda ensuite Jezabelle pendant que son fiancé ouvrait la bouche d'égout.

— C'est politique. demande-lui à elle, puisqu'elle dit en venir. »

Là, le nécromant faisait surgir de sceaux de son dos dix cadavres de petites lucioles. Elles plongèrent directement après à l'intérieur du gouffre sombre que promettaient les égouts, afin d'éclairer le passage et l'échelle qu'ils allaient tous les trois devoir emprunter.

« Comment tu sais que Asag est ici ? l'interrogea alors Jezabelle.

— La mémoire s'estompe toujours. Mais j'ai parfois des flashes. Pas toi ? En tout cas, je me souviens qu'il m'a dit qu'il serait ici à cette époque-ci dans ce monde-ci, mais je ne sais plus quand et finalement peu importe. »

Empruntant le passage, ils tombaient sur un tunnel tout en bas, à plusieurs dizaines de mètres. Il n'y eut que les lucioles capables d'y éclairer. Heureusement pour le moment, on y trouvait une allée qui longeait le mur ; avec assez de hauteur permettant de s'y tenir debout et de largeur pour ne pas avoir à marcher dans l'eau poisseuse au milieu et si mal odorante, que même le parfum rosé de l'ingénue ne parvenait à la supplanter.

« Toi Jezabelle, tu ne risques rien, mais toi la même là. Premièrement, tu parles bas, pas de bruit, j'ai besoin d'entendre l'écho. Deuxièmement, tu fais gaffe aux bêtes, surtout celles à poils, si une seule puce ou un seul pou te mord, je ne pourrais rien pour toi. Troisièmement, tu restes derrière, si tu oses passer devant moi, je te tue, et je te laisse ici. Sache que celui qu'on part rencontrer est quelqu'un qui ne craint pas la mort et ton symbole d'𐎗𐎎𐎗, il s'en fout. »

Jezabelle joignit alors les mains, volant à peine au-dessus du sol, comme si elle priait pour qu'il arrivât rien de fâcheux. Malgré sa douceur naturelle et ce visage rassurant et tentateur de la gent masculine qui la caractérisait, elle ne fut clairement pas enjouée à l'idée d'avancer et cela se ressentait. « Hélas, je n'ai aucun Dieu à supplier », s'inquiétait-elle. Face à eux, un trou noir à perdre la vue. Des remous dans l'eau sale à côté et une odeur indescriptible de putréfaction qui prenait au nez. « Comment tu vas le trouver ? » lançait-elle un moment à Ninazu. Cependant, le nécromant n'y répondit pas. La faux en main, il envoyait les lucioles à l'avant tandis que lui se montra décidé et méfiant. « Vous pouvez avancer, je vais vous rejoindre », chuchotait presque alors la Rêveuse derrière le couple.

À cet instant, la jeune femme eut l'idée d'ôter ses sabots tandis que la petite troupe parcourrait la pénombre ; elle les jeta dans l'eau poisseuse des égouts. Elle avait laissé Ninazu prendre aussi de l'avance vraisemblablement pour ne pas gêner les mouvements de sa grande faux. Ce faisant on n'entendit même plus le son de ses pas. Un talent, une touche pour la discrétion que le Rêveur apprécia, mais qu'il ne pouvait relever, car trop qu'il était concentré sur ce qu'il y avait face à lui. Les lucioles à l'avant n'éclairaient pas suffisamment pour qu'on s'y repéra réellement, mais le cavalier noir n'avait pourtant pas l'air d'être dérouté par l'ambiance. Celles-ci ne servaient normalement pas seulement à éclairer, elles devaient se poser sur tous les éthers différents de leur invocateur. Ainsi, une luciole accompagnait toujours la Rêveuse en se posant sur son épaule tandis que les autres continuaient leurs routes, parfois jusqu'à disparaître dans le noir. Étonnamment, aucune ne se posait sur

Jezabelle cependant, dont on ressentait pourtant bien l'éther, mais un éther extrêmement neutre et lumineux, comme si aucune signature ne lui était attachée, ou plutôt comme si toutes les signatures y étaient inscrites.

La compagnie piétina par la suite sur de nombreux mètres sans ne rien trouver, passant dans un interminable couloir dont on pouvait s'étonner qu'il n'eût aucun croisement. Jezabelle ne marchait pas vraiment entre les deux Rêveurs en revanche, elle flottait plus qu'autre chose, prête à se transformer en une multitude de papillons rouges si le besoin s'en faisait sentir. À un moment, les lèvres de l'adolescente vinrent murmurer à l'oreille de Ninazu : « Je crois qu'elle ne m'aime pas beaucoup... »

Son compagnon ne lui répondit pas, fixé une fois de plus dans le silence. Pas tant que cela lui paraissait absurde en soi, mais parce qu'il avait d'autres préoccupations dans l'immédiat. C'est alors que la Rêveuse se rapprocha d'elle de manière à venir lui murmurer quelque chose à son tour : « Sous la lumière, je te promets Wasure si tu me promets ta... »

La Rêveuse n'aura pu terminer sa phrase et Jezabelle poussa un petit cri de surprise. Quelque chose tenta en effet de se saisir d'elle, apparemment dans l'intention de la mordre tandis qu'elle tentait sa proposition. L'absence de lumière, justement, n'avait pas permis de discerner exactement de quoi il s'agissait. Une petite explosion suivit et le temps de la déflagration, on aperçut sous le coup de sa phosphorescence, sur les murs, des lambeaux de chair. La créature qui avait attaqué n'avait pas eu le temps de pousser un râle qu'elle était déjà désintégrée, éventrée par la Rêveuse. Elle avait juste avant d'être attaquée sortie d'une poche un peu d'argile explosive, juste assez pour ne pas risquer de faire s'effondrer le tunnel sur eux et tout de même abattre la créature d'un coup. Ninazu se retourna dans sa direction sur l'instant, pas paniqué et satisfait du rapide silence qui suivait la petite détonation.

« Je ne suis pas mordue, nous pouvons continuer, laissa-t-elle après entendre en se rapprochant un peu plus du nécromant.

— Chôkoku ? l'accueillit ensuite instinctivement Ninazu.

— C'est quoi Chôkoku ? l'interrogea par la suite Jezabelle.

— Le nom d'un clan important d'ϩωη qui maîtrise l'argile explosive, en susurra Ninazu à sa belle.

— Non, pas Chôkoku. Jamais Chôkoku, répondit fermement la Rêveuse. Il suffisait de faire exploser des bêtes pour attirer ton attention sur mon identité ? »

La question qui fila dans l'esprit de Ninazu fut alors pourquoi une Rêveuse de l'un des clans les plus importants d'Ϡωη termina enfermée à Wasure. Si l'explosion de la prison secrète des nations avait libéré des Fanatiques dont d'anciens Rêveurs des États mercenaires, comment fit-elle pour être reprise par la cité de la Roche ?

« Pourquoi nous suis-tu ? C'est quoi ton nom à la fin ? »

La question au ton sec du nécromant dirigée vers la Rêveuse glaça un court instant Jezabelle. Elle était entre les deux et s'envolant pour empêcher son bien-aimé de faucher la Rêveuse, ce qu'elle pressentait venir, elle fixa dans la pénombre son fiancé comme lors de ce jour si lointain, celui qu'il se rappela conséquemment au cœur de ses yeux ; un lever du plus beau soleil qu'il n'eût jamais vu, à l'aspect brillant du printemps, l'éclat de l'étoile de Vénus, qui ne lui avait jamais fait une impression aussi vive et aussi douce que lors de la vue, autrefois et pour la première fois, de ses jeunes attraits. Depuis ce jour, son image était moulée dans son cœur, comme la douceur et la sensibilité furent sempiternellement imprégnées dans ses regards. Point de visage à apprécier sur lui pour sentir toute la vibration qu'il ressentait chaque fois qu'elle le regardait ainsi. Heureusement, il était aussi toujours long à se tempérer quand il se contrariait, car une multitude de rats se lançaient peu après vers lui ; et du lit noyé d'eaux poisseuses, s'en dirigeaient également vers l'allée en général, droit sur les jeunes femmes.

Ils piaulaient en cavalant parfois les uns sur les autres, tous à peine éclairés par les lucioles. En même temps d'autres encore sortaient de l'eau, en vue d'atteindre Jezabelle et la Rêveuse. L'adolescente ne risquait rien en hauteur, mais la Rêveuse aurait pu avoir des difficultés. Le nécromancien de son côté fut rapidement enseveli sous le nombre ; les rats vinrent en effet essayer leurs crocs sur quelques pièces d'armure, mais il n'attendit pas bien longtemps pour s'enflammer entièrement, lui et sa faux. Par cette manœuvre, les rats s'enfuirent effrayés qu'ils furent par les flammes et restant pour la majorité d'entre eux à bonne distance, certains d'autres en furent incinérés ou trop gravement blessés pour résister à leurs congénères qui les dévorèrent.

« Bienvenue dans les égouts d'une capitale ! Devenez égoutier, et vous perdrez dix-sept ans d'espérance de vie sur vos compatriotes, une aubaine à saisir ! Je me serais presque senti égoutier à feu ce que fut Paris ! » plaisanta avec lui-même en songe le cavalier noir. Ninazu

frappait ensuite dans l'allée, mais vers la Rêveuse, pour que sa faux enflammée servie de barrière contre les rats qui souhaitaient sortir de l'eau.

« Les lucioles ne les ont même pas trouvées ! s'étonna Jezabelle.

— Ce ne sont pas des invocations, juste des rats qui ont la dalle, l'informa Ninazu.

— Merci, lui lança enfin placidement la Rêveuse. Je me nomme Yu. Si ma présence est un fardeau, je retournerai seule jusqu'à la ruelle. Sans luciole, ni cadavre. Pourquoi je te suis ? Parce que je n'ai rien de mieux à faire. Je n'ai jamais eu la chance de pénétrer des égouts à Wasure, je croyais que c'était un mythe. Qu'il devait y avoir un peuple caché et un village souterrain. »

Yu avait sauté sur le mur et s'y était accrochée avec deux poignards plantés dans celui-ci ; poignards auxquels elle se tenait aussi fermement qu'elle avait précédemment parlé. Elle et Jezabelle hors d'atteinte des rats, Ninazu sortit ensuite sa faux du sol puisqu'il n'avait plus à faire barrière. Le visage sous le heaume enflammé, il se retournait quelques instants après que Yu osa lui « tapoter » l'épaule lorsqu'elle lui avait dit merci. Les rats n'osaient plus s'approcher du nécromancien, mais elle apparemment — oui. Elle avait maintenant les jambes tremblantes de peur, une sueur et les joues un peu rouges ; ce que Ninazu interpréta comme de la frousse qu'elle tentait de dissimuler.

Dans la pénombre, le nécromant lui offrit alors le visage fossilisé de la terreur. Sa couronne apparaissant sous les flammes et son menton sous une barbe de feu redescendant sur son poitrail comme une crinière de loup (une couronne bien trop grande pour qu'elle ne se voit pas normalement sous la capuche d'ailleurs). L'indicible, souvent, était la définition même de cet homme et il en donnait une nouvelle fois la preuve en changeant de visage chaque fois que son chaperon tombait, même si ce visage était toujours métaphoriquement, « de ne pas avoir de visage ».

Dans le silence, il conclut que la jeune Rêveuse n'avait pas été enfermée au sein de Wasure, mais y était née. C'était la façon dont elle avait parlé de la prison ; elle eut aux oreilles de Ninazu, un instant, le ton d'une enfant qui se rappelait ses rêves de liberté. « Une enfant née dans une prison laissée pendant des années aux mains des Fanatiques ? » ne put après s'empêcher de se questionner le nécromancien. Cette créature revêtait soudainement un intérêt croissant pour lui quand il comprit cela.

« Si tu es là parce que tu n'as rien d'autre à faire, tu es déjà morte, que tu me suives ou non ne change rien. Quelqu'un sans but est comme quelqu'un de mort, il ne va nulle part. »

Sous l'œil d'une Jezabelle silencieuse, Ninazu remontait calmement ensuite le mur en marchant dessus, jusqu'à se retrouver à l'envers, les pieds accrochés à la voûte du tunnel. De là, les rats, même en sautant, ne pouvaient l'atteindre.

« Nous continuerons d'avancer comme ça. »

Jezabelle volait et pour les Rêveurs marcher sur les murs ou les plafonds n'avait rien de sorcier.

« Tu vas tuer les rats ? demanda Jezabelle en flottant autour de son fiancé qui éteignait pendant ce temps ses propres flammes.

— Si jamais des Tengu nous suivent, ou quelqu'un d'autre d'ailleurs, ils nous seront utiles. Tu sais que je n'aime pas gâcher. »

Ninazu touchait alors la voûte des mains en s'accroupissant et des sceaux qu'il avait ainsi posés, sortirent deux cadavres en tout point habillés comme lui ; sous leurs longs manteaux noirs avec la tête emmitouflée dans une capuche. La seule différence fut qu'eux n'avaient pas de faux. Ce n'était que des cadavres, des coquilles vides, animés par des copies éthertiques de l'esprit de leur créateur. L'un se laissa tomber dans l'eau poisseuse de l'égout et les rats se jetèrent dessus pour le dévorer sans qu'il s'y opposât ni même en poussant le moindre cri. L'autre repartit vers l'arrière, en courant sur la voûte afin de rebrousser chemin et sortir de l'égout.

« Partons le temps qu'ils s'occupent dessus, je pourrais maintenant invoquer Faust, quand nous serons un peu plus à l'abri. »

Supposant que Yu allait tout de même les suivre, Ninazu se mit à courir en veillant à se rhabiller d'un manteau noir et à remettre sa capuche afin d'à nouveau écraser et voiler son heaume ; suivant les lucioles dans les couloirs pour arriver au premier croisement auquel ils devraient se confronter, mais qui au moins était cette fois calme, il choisissait de s'arrêter là, toujours accroché à la voûte. Frappant enfin celle-ci de la faux, il invoquait alors Faust, son nain cadavérique renifleur de macchabées et de mort.

« À partir de là, c'est lui qui nous guidera. »

Faust tout aussi suspendu à la voûte que les deux Rêveurs plaqua son nez sur la pierre, huma le sol à plusieurs reprises et tourna après sur lui-même comme s'il fut hésitant à suivre une piste plutôt qu'une autre. Ninazu l'observait pendant ce temps, lui-même dévisagé par la

Rêveuse. Si celle-ci n'avait plus décroché le moindre mot et ne paraissait pas vouloir en dire plus, elle avait néanmoins choisi de continuer de les suivre même après ce que le nécromancien lui avait dit.

« Ils sont un peu étranges ces égouts... commentait pendant ce temps Jezabelle.

— Les manipulateurs de la terre les ont construits. C'était avant que les grands clans Rêveurs se réunissent dans cette ville pour en faire la cité militaire de la Roche.

— Y a plus d'un siècle, c'est ça ?

— Oui, Rokkusu qu'elle s'appelait en ce temps.

— J'ai le sentiment de me rappeler quelque chose. Rokkusu tu dis ? C'est drôle, c'est comme si mon souvenir était un mot sur le bout de la langue qui ne voudrait pas sortir

— Comment une Chôkoku a pu naître dans Wasure ? C'est ça qui m'intéresse pour le moment. »

La question que venait de poser Ninazu à Yu lui avait trop titillé la curiosité pour qu'elle ne sorte finalement pas. La jeune Rêveuse sembla plus affectée par les réponses qu'elle donnait plutôt que par la question, néanmoins, elle fut assez directe et ne parut pas comprendre plus que Jezabelle la tristesse de sa genèse : « Il n'y avait pas de cellule à Wasure. On posait simplement des bracelets et des colliers qui coupaient l'éther aux Rêveurs et ils étaient parqués dans différents baraquements. Les gardes s'y rendaient rarement, car il y avait toujours un capo parmi les prisonniers qui avait un peu d'avantages en échange de la surveillance et de la dénonciation des autres. Hommes et femmes mélangés, le directeur de la prison les a laissés vivre pour pouvoir leur retirer les enfants et les envoyer, on n'a jamais su où à chaque fois qu'ils naissaient. »

Ninazu tournait la tête vers elle et Jezabelle était entièrement concentrée sur ses mots. Leur silence réclama la suite et quoique Yu voulût leur résister un instant en ne cherchant pas à en ajouter plus, elle céda finalement : « Je vivais dans la morgue, c'est mon père qui en avait la charge. Lorsqu'il y avait des contrôles, il me mettait un collier pour que mon éther ne soit pas détecté et me cachait sous les piles de cadavres qu'on lui envoyait.

— Pourquoi venir à Ρωη quand la prison sur l'île a cédé ?

— Pour apprendre de ceux de mon clan à être plus forte, et ne pas finir en prison. C'est ce que je raconte habituellement. Mais en réalité, Ρωη valait bien autre chose pour moi, c'est le hasard qui m'a mené dans cette cité-là.

— C'est logique. »

Faust gémissait à ce moment, pointant par des coups de tête une direction à la troupe. Ninazu après être resté un instant fixé sur Yu s'en retourna et reprit la marche. Jezabelle, pendant qu'ils avançaient dans le couloir, se décomposait en une multitude de papillons de sorte qu'il ne lui resta qu'un visage tout proche à côté de celui de la Rêveuse tandis qu'elle se permettait une nouvelle question : « Tes parents sont où maintenant ? lui demanda-t-elle innocemment.

— Morts pendant une émeute. Et les tiens ? »

Cette fois, le visage de Jezabelle se figea. La douleur et l'incrédulité se dissimulaient sous ses traits faussement apaisés, mais le silence et le fond de son œil témoignaient d'un mal puissant que Yu n'aperçut pas dans la pénombre.

Après trois jours de longues marches au fond des égouts sans dormir ou presque selon « leur propre méthode » au grand étonnement de Yu d'ailleurs, ils parvenaient alors tous à une embouchure qui n'était pas immergée et c'est là qu'ils retrouvaient le sol. Ici, une salle ronde donnait accès à quatre autres couloirs, mais Faust ne pénétra dans aucun de ceux-ci. Il se fixa devant le seuil de l'un d'eux et attendit en regardant le noir dedans. « On va attendre ici pour quelques heures maximum. Faust nous préviendra quand nous pourrons passer.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Quand il se fixe comme ça, c'est qu'il ne cherche plus mais qu'il doute. Il a besoin de se concentrer. Au moins nous sommes au sec.

— Elle va encore se mettre sur toi avec tous ses papillons et moi je vais poirotter à vous regarder dormir ?

— Tu as mal aux pieds ?

— C'est quoi le rapport ?

— Aucun, je veux savoir si tu as mal aux pieds.

— Un peu.

— Assieds-toi. »

La jeune femme épuisée se soumit à la requête et choisit un pan de mur pour s'y reposer. Ninazu planta ensuite sa faux et s'agenouilla face à elle. Il sortit d'un sceau une bassine d'eau chaude et un linge propre, puis sous le regard médusé de Yu, débuta de lui laver et masser les

pieds. Aux premiers instants réticente, le nécromant ne laissa pourtant pas ses pieds se dérober et à force d'eau chaude et de douceur, la jeune femme se convainquit après quelques secondes de lui abandonner ses arpions. Jezabelle y ajouta son parfum en posant quelques papillons sur l'eau de la bassine. En bonne folâtre jouvencelle, son visage surplombait après la couronne du nécromant, à fixer les réactions de Yu qui résistait aux chatouillements en appréciant malgré elle l'expérience.

« Que tu ne fasses pas de bruit n'implique pas que tu y perdes tes pieds. Si tu deviens cul-de-jatte, tu ne serviras plus à grand-chose ici.

— Je ne t'imaginai pas du genre à faire ça.

— Au moins, ça te rend plus bavarde. On m'a lavé les pieds une fois. J'ai adoré ça.

— Je ne parle pas beaucoup parce que là où j'ai grandi, le but du jeu c'était de ne pas faire de bruit. Tu ne retires pas tes gantelets pour me les laver. Ce ne serait pas mieux sans ?

— Personne n'a le droit de le toucher tant que je ne l'autorise pas.

— Tu es une femme possessive.

— Et naïve, parce que beaucoup y sont parvenus quand même. Mais je ne lui en veux jamais !

— Il n'a pas vraiment le type de l'homme à femmes.

— Tu en as vu beaucoup dans la prison où tu as grandi des hommes à femmes ?

— J'ai vu beaucoup d'hommes et de femmes.

— Et c'est une adolescente accompagnée d'un fou qui sent la mort que tu choisis de suivre dans les égouts ? T'es pas un peu timbrée ?

— Ninazu ne me fait pas peur. Toi non plus. Cet endroit non plus. À dire vrai, être avec vous et ici, c'est un peu comme retourner chez moi je crois. En tout cas, ça y ressemble. Quand je vous ai vu dans la rue je me suis sentis attirée, ça a été plus fort que moi. Et si en plus on me lave les pieds c'est un joli bonus, même si je trouve ça un peu étrange et un peu gênant.

— C'est que tu as de jolis orteils.

— Je ne sais pas quoi dire...

— Dis donc, je ne te gêne pas ?

— Sois pas jalouse, regarde, objectivement, ils sont pas magnifiques ?

— Mmmh... c'est vrai qu'ils sont beaux.

— Tu prends soin de tous ceux qui te suivent comme ça ? C'est difficile de savoir sur quel pied danser avec toi.

— Les petits riens font les plus beaux gestes. Comme les petites histoires humaines font les épopées les plus réelles et les plus belles. C'est toujours de petits riens que viennent les choses plus importantes. C'est toujours avec des petits riens que des histoires se créent et des liens se tissent.

— Et toi tu ne l'as pas rejeté, s'enjoliva Jezabelle.

— C'est que je n'ai personne à rejeter.

— Peut-être qu'au bout de ce chemin, tu auras quelqu'un de suffisamment important dans ta vie pour avoir l'occasion de le faire.

— Pourquoi je ferais ça ? Je me sens bien avec vous curieusement. Alors pourquoi ?

— Combien de fois se demande-t-on pourquoi faisons-nous ce que nous faisons ? Ce que tu aimes, je peux le détruire en un instant, et tu ne sauras jamais pourquoi. Les liens les plus purs sont ceux qui ne se rompent jamais. Ses liens-là n'existent qu'une fois, si tu les romps, ils ne renaissent plus. C'est l'histoire de ma vie.

— Je n'ai de lien avec personne.

— Que crois-tu ? Moi je vois des liens sur toi. Des liens qui se font et se défont en ce moment même. Plus je te connais, plus j'en apprendis sur toi, et mieux je les vois. Avec des vivants, avec des morts, avec des objets, et ce que je vois de liens me plaît.

— Tu es une sorte de sorcier ? De médium ? Ton talent de Rêveur à toi ne te permet pas que de lever les morts ? »

Jezabelle étendit ses papillons sur lui tandis qu'il finissait de laver les talons de Yu. Il se dressait ensuite, couvert d'un manteau d'ailes rouge papillonnantes. Leur odeur en effaçant la sienne et quoique ne sentant plus la mort, Yu eut tout de même le sentiment de voir quelque chose de terrifiant. Le visage de Jezabelle, recouvra celui du nécromant, « Prends notre main », lui dit-elle en recouvrant aussi la main que le nécromancien lui présenta. La jeune femme d'abord hésitante, la saisit finalement et s'en aida pour se relever : « Merci.

— Ce voyage peut durer des semaines comme des mois. Jezabelle n'a pas arrêté de me murmurer d'être bon avec toi. C'est à elle que tu le dois.

— Il ment, et mal en plus. Il t'aime bien en fait.

— Il a de curieuses façons de le montrer.

— C'est qu'il craint l'attachement plus que tout.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un bon feeling ne fait pas tout, rares sont ceux à tenir la distance, surtout avec la vie que je mène.

— C'est quoi un feeling ?

— Deux fluides mêlés à la bonne température, lui répondit le nécromant en se défaisant de Jezabelle.

— Quelquefois je ne le comprends vraiment pas. Il a l'air en tension, toujours à la limite de la folie.

— C'est ma faute.

— Ta faute ? »

C'est alors que dans le gouffre, on entendit miauler un chat. Jezabelle s'enjoliva au bruit, mais Ninazu fit barrière de son corps et brandit sa faux sur son côté pour bloquer l'entrée. Yu et Jezabelle restèrent donc derrière et virent avec Ninazu lorsque les lucioles s'y aventuraient, un petit garçon d'une dizaine d'années qui portait soigneusement un chat dans ses bras.

de réunions en afflictions

Lorsque le clone de Ninazu sortit de la bouche d'égout, il ne veillait pas à ce que les Tengu le suivent bien. Il aurait risqué dans ce cas d'éveiller leurs soupçons en cherchant à les repérer, alors plutôt que de s'assurer qu'il fut bien suivi, il se contenta de continuer sa route comme si de rien n'était avec l'objectif que lui avait fixé son créateur : bêtement le remplacer au sein de la cité durant quelque temps. Il était donc pour le moment en tout point désormais Ninazu, quoique ce corps eût été auparavant.

Le nécromancien se dirigea d'abord vers un parc. Il affectionnait particulièrement ce genre d'endroit où la quiétude régnait la plupart du temps. Il y passait des heures, à se reposer, à regarder, à songer, à écouter, comme si cet instant privilégié avec lui-même lui permettait de parler un moment avec des anges à la faveur d'un silence réparateur de l'esprit. Dans le parc qu'il avait choisi ce jour-ci, il remarqua un tout jeune garçon avec un manga entre les mains. Sur la couverture, il lisait le titre "Norauto". Il se dirigea vers le garçonnet pour entamer la conversation quand il apercevait cela : « J'aimais beaucoup ce manga aussi. Tu en es où ?

— La Douleur descend sur la capitale, elle a tué pleins des héros et elle a détruit la ville. On attend Norauto là.

— Tu devrais arrêter de lire après cet arc.

— Pourquoi ?

— Parce que si tu lis la fin tu auras envie de réécrire l'histoire. »

Quelques jours plus tard dans l'académie, une jeune femme prénommée Kishar pénétrait la salle du conseil d'Ρωρη. Cette Rêveuse n'était pas seulement l'un des membres du conseil qui gouvernait en l'absence d'un Σημειη, tout le monde le disait ; le conseil reposait en réalité totalement sur ses épaules. Elle avait quinze ans, donc majeure depuis seulement deux ans, elle fut à ce moment déclarée princesse du clan des pupilles blanches ; on l'avait aussi surnommée la Reine des Amazones, en raison d'un assaut fructueux mené avec d'autres femmes contre des Fanatiques. Assise à sa place habituelle, la soldate était un instant perdue dans ses pensées. Elle allait remettre des ordres à des subordonnés et devoir parler aux Rêveurs présents dans la Roche.

Pas très haute, elle séduisait surtout par son authenticité et son optimisme naturel en temps normal. Elle était une brunette aux cheveux courts et au corps musclé qui avait diminué le développement de sa poitrine à force d'entraînements forcenés. Elle n'était guère gracieuse, mais inspirait le respect de par son nom et ses exploits d'antan. Seule, dans la pièce, elle se remémorait les moments qu'elle y avait passés et tous les visages qui n'y étaient plus, à commencer par ceux de deux de ses amis les plus proches : Saïnan Gi Tenshi et Senku de la Faune.

Le premier, Tenshi, fut le premier bras droit de la quatrième Ombre de la Terre ; un Bakuatsu imposé par le Daïmyo du pays et qui n'avait jamais vécu à Քար avant cela. Le deuxième, Senku, fidèle aux Nagamasa (les samourais qui ont donné deux des Ombres précédentes) et son maître d'armes, fut le premier chef des Tengu et celui qui fomenta un assassinat contre le Bakuatsu ; il était alors considéré comme le meilleur guerrier d'Քար. Une dispute avait éclaté à cette époque entre le ԵրկիրՍուվեր et son bras droit qui l'informa des intentions de Senku et qui refusa en plus de procéder à la purge des Rêveurs natifs du Pays du Bois. La quatrième Ombre fit alors exécuter Tenshi pour son insubordination et sa désobéissance et expulsa vers leurs anciennes terres tous les Rêveurs de la Faune, y compris Senku qui fut tué quelque temps après par des Fanatiques.

Kishar se sentait parfois coupable de tout cela. Pour cause, un moment, en particulier : lorsque Tenshi avait été banni après une énième dispute avec le ԵրկիրՍուվեր : il avait incendié ses propres terres en représailles, ce qui avait créé d'ailleurs un vif emportement chez les Chôkoku dont il avait été fait prince par leur patriarche lors d'une adoption. Une fois mit en cellule (par Kishar et Senku eux-mêmes), en fin politicien et manipulateur, il conduisit Kishar qui lui rendait visite à dénoncer elle-même Senku qui préparait son assassinat. C'est ainsi que l'un finit par se faire exécuter et l'autre bannir avec tous ceux des siens.

Après l'exécution de Tenshi, il ne restait plus que Kishar et un autre élève de la jeunesse dite dorée (une génération de surdoués remarquée dans la cité). La quatrième Ombre étant morte au combat peu avant l'assaut donné sur le Pays du Fer, il se trouva qu'elle était désormais la véritable détentrice du pouvoir exécutif en Քար. Les membres du conseil avaient péri les uns après les autres ou disparus. Bannissements, assassinats, exécutions et guerres auront eu raison de tous, sauf d'elle et d'un certain Borukan Arikasa qui avait su mener sa barque.

Kishar ordonna de faire venir les rescapés de la campagne au Pays du Fer, Arikasa, et fit après cela transmettre un petit tract qui donnait trois heures aux Rêveurs présents à l'intérieur de la ville pour rassembler autant de civils possibles sur le parvis de l'académie, en dessous d'un énorme balcon de roche. Il s'agissait en somme d'une sorte de mission collective à exécuter dans l'urgence.

Un état militaire, une cité mercenaire à son apogée, alors qu'Ϙωη depuis des mois ne possédait plus d'Ombre de la Terre pour la commander, bouillonnait sans le savoir sous le coup d'un futur coup d'État. Le clone de Ninazu pendant ce temps se baladait de son côté dans les rues, emmitouflé dans son manteau et le heaume sous la capuche, mais sans sa faux. Il ne faisait que marcher, de vitrine en vitrine, pour attirer les Tengu vers lui et demeurer sous leur surveillance.

Le clone de Ninazu s'exécuta à la mission sans condition. Il rassembla autant de Rêveurs et de civils qu'il put durant le temps imparti par Kishar. Il s'y employa simplement en ordonnant de faire la même chose que lui à ceux qu'il croisait durant les trois heures suivantes. Ainsi l'annonce se répandit très rapidement dans et autour de la zone que fréquentait le nécromancien, quitte à toquer à quelques portes. Cela fait, il se dirigea avec le groupe qu'il avait réuni vers son académie militaire, sous la salle du conseil où se trouvait déjà une foule de personnes. Pour beaucoup les sujets évoqués seraient évidents. La succession au titre d'Ombre de la Terre, mais aussi les résultats de la campagne de l'est, au Pays du Fer.

Après les heures accordées pour la mission surprise, Kishar était maintenant rejointe par Arikasa et plusieurs rescapés de la campagne du Fer. Ils attendaient tous dans le bureau qu'elle donne le départ des festivités. Nouvelle preuve qu'elle était considérée de fait comme « le dernier mot » en toute chose à Ϙωη. Les Rêveurs rescapés devaient attendre dans la salle du conseil pendant que Kishar et Arikasa sortaient sur le balcon face à la plèbe. Les conseillers prirent place au bord de ce balcon, quelques sièges les y attendaient, mais ils ne s'y installèrent pas directement. Borukan Arikasa déroula ensuite un parchemin vert et récita ce qu'il y fut écrit tandis que la foule comprit d'elle-même qu'il lui fallait se taire. Borukan Arikasa n'était pas connu des nouvelles générations, mais fort bien connu des anciens qui se rappelaient qu'il s'était effacé de la politique d'Ϙωη à la dissolution du Triumvirat d'autrefois. Il ne s'était pas opposé à la prise de pouvoir du Nagamasa, à l'époque celui qui fut le maître d'armes de Tenshi d'ailleurs. Malgré sa soixantaine bien tassée, ses cheveux avaient perdu la

rousseur caractéristique de son clan pour un gris poivré fort élégant : « Le conseil de la Roche vous à tous convoqué pour vous informer d'une décision importante. En l'absence prolongée d'une Ombre et sans candidat complètement crédible à cette importante position, le Conseil admet que la cité subit des échecs et part à la dérive. Il y a nécessité urgente d'un pouvoir exécutif. Par conséquent, le conseil a voté ce matin l'établissement du poste d'Intendant, une position semblable à celle d'Ombre de la ville, mais qui est temporaire et sera désigné par le Conseil dans ce genre de situation. Poste que Kishar des pupilles blanches exercera. »

Une dizaine de secondes s'écoulait dans le plus grand mutisme. Tout le monde avait saisi maintenant que la campagne du Fer était un échec, même si Arikasa ne l'avouait qu'à demi-mot. La première véritable défaite de cette nation depuis sa proclamation. Seulement six ans, rien que six ans. Six ans de guerre, quatre Ombres de la Terre décédées, une jeunesse sacrifiée. Les Rêveurs s'étaient habitués à se considérer comme des Dieux, maintenant qu'ils s'affrontaient entre eux à plus haute échelle, il fallut tous ces morts de surcroît pour que quelques-uns ravisèrent enfin leurs jugements.

Kishar prenait à son tour la parole, elle inspirait le respect rien qu'à son nom, alors sa présence suffisait à captiver l'auditoire : « N'importe qui peut se proclamer candidat au poste d'Ombre de la Roche. Et je prendrai toute candidature au sérieux. Le prochain ԵրկիրՍտվեր devra néanmoins, à mes yeux, remplir trois critères pour être confirmé. De un, son cursus devra être moralement exemplaire. De deux, il devra avoir une recommandation. Soit du Daïmyo, soit du Conseil, soit par l'acclamation populaire d'Քար. Enfin, il devra avoir battu dans un duel officiel soit le capitaine Konran Tenzin soit moi-même. En tant qu'Intendante d'Քար, je compte en priorité rétablir le conseil et remettre d'aplomb les trois organisations paramilitaires de la cité. Il y a fort à faire et le chapitre du Pays du Fer n'est pas encore clos. J'ai besoin de chacun d'entre vous. Քար et Երկիր ont besoin de chacun d'entre vous. J'invite tous les Rêveurs et toutes les Rêveuses à rejoindre ces organisations à leur passage en grade, et à s'approcher de ces organisations dès qu'ils sortent de l'Académie. Vous devez être prêt. Entraînez-vous, entraînez vos équipiers. Pour finir, j'aimerais inviter les Rêveurs suivants à monter sur le podium devant vous. Tsuyoshi des pupilles blanches, Sekken Ryoko, Miyamoto Teruyo, Chiwa Aimi, Han Musashi et Oterashi Yanosa. »

Tous réunis là pour apprendre la défaite de leurs Rêveurs sur le terrain du Pays du Fer. Tous réunis là pour entendre les choix du conseil et la création d'une intendance personnifiée en la personne de Kishar l'Amazone, princesse du clan aux pupilles blanches. Ninazu se rappelait d'ailleurs alors une vieille histoire, où le fameux Intendant refusait le retour du Roi. Que devaient-ils tous faire maintenant ? Mais surtout, tandis que les braves d'Ϙωη montaient sur le podium qu'on avait installé sur le balcon, Ninazu se demanda combien de votant il y avait eu au conseil. Une question finalement rhétorique à l'égard de lui-même... car avec deux membres au susdit conseil la délibération n'eût certainement pas été bien longue.

La réalité, c'est que le conseil organisa cela en vue de faire d'eux les spectateurs de leur de leurs prises de pouvoir. Aucun gradé supérieur de présent, donc aucun gradé pour s'opposer aux décisions et les exécutants en seraient indubitablement malgré eux, les messagers impuissants de la Roche au sein même de la Roche : un rempart contre les futurs réfractaires. Si le titre de Σηϋτη, comme ils le clamaient était désormais ouvert à tous, il n'en demeurait pas moins que son obtention était configurée par l'universelle loi des Rêveurs ; la loi du pouvoir est la preuve de sa suprématie sur les autres. Ils cherchaient, leur annonçaient-ils, une perle à la fois forte, juste et morale, comme si le mythe arthurien allait surgir du sol sous prétexte qu'ils le réclamaient...

Perdus et défaits, sans chef depuis des mois, soumis à des règles absurdes, le conseil d'Ϙωη, démembrés à force de bannissements et d'exécutions des siens n'avaient donc d'autres recours que celui d'un appel d'offres. Opposez-vous ! Entretuez-vous ! Voici ce qu'ils demandaient à la masse populaire pour parvenir à y dénicher un sauveur présumé. Loin du balcon, perdu dans la foule, Ninazu observait la mascarade se jouer, mais surtout contemplait les réactions des Rêveurs et des civils subjugués par un discours politique plein de promesses. Des moutons et des spectateurs étaient conviés à un cérémonial où ils ne servaient au mieux que de décoration. « Une charmante perspective pour les exécutants soumis aux ordres des génies des hautes instances » ne se retenait pas pendant ce temps de penser le nécromant.

On fit donc venir sur le balcon les rescapés de la bataille du Pays du Fer, quelques-uns parmi eux en tout cas, car même si on omit de leur dire, les pertes de leur nation n'étaient pas négligeables : là-haut sur le balcon, des soldats vétérans gênés, blessés, épuisés, traumatisés...

Ils étaient réduits à l'état de pancarte promotionnelle quand le conseil et Kishar leur offraient de belles promotions. Il n'aurait manqué que la remise de médailles et certainement que les sensibles plébéiens auraient versé quelques larmes.

Ninazu voyait de son côté la défaite, la panique d'un régime qui n'avait plus de pilier sur lequel se soutenir. Il voyait que tout était toujours comme autrefois, comme avant, et ceux-là du balcon d'en haut se gardaient bien d'avouer d'autres vérités aux Rêveurs d'en bas, qui crevaient pour eux, ou pour quoi d'ailleurs ? Ils ne le savaient pas toujours...

Le cavalier noir, qui n'avait cette fois ni monture ni faux traversa la masse tranquillement, poussant d'une main sur l'épaule les silhouettes qui lui obstruaient le passage. Il dépassa le monde en se présentant sous le balcon, le visage dissimulé sous la capuche de son long manteau noir, qui jusqu'à ce qu'il l'ôta, ne laissait aucun moyen de déceler ses traits.

Il en ressortait le crâne rasé d'une adolescente assez grande, au faciès personnifiant la douceur et la bonté, néanmoins à la peau plus pâle encore que celle d'un mort. Sa voix androgyne parvenait difficilement à passer par-dessus celle de la foule et encore plus au-dessus de celles du balcon, mais convenait parfaitement à ce visage dont il était en réalité difficile de dire s'il eût été celui d'un homme ou d'une femme : « Et l'échec de votre stratégie en parlerons-nous ? Ici, dans cette cité, on peut se faire bannir pour avoir tutoyé un ԵրկիրՍտվեր, mais on ne punit pas les têtes pensantes qui ont cru que Երկար no Kuni, tout un pays, tomberait face à 200 Rêveurs ? Nous nous sommes trop habitués à nous croire invincibles. Il me semble que ce dont vous manquez, ce n'est pas d'un Ստվեր, mais de quelqu'un qui pense. Oui, il faut récompenser ces vétérans qui portent sur eux le poids de leurs pertes et la bêtise des officiers, mais il faut surtout songer à comment mieux désigner ces officiers. Je me bats depuis toujours sur le sol, et peu m'importe ce qu'on pense derrière ou devant moi, j'ai peur d'abandonner ces bons soldats à ceux qui sont trop idiots pour être qualifiés de stratèges militaires ou même politiques. Je sais que ce n'est pas vous la responsable, Kishar, Reine des Amazones et princesse des pupilles blanches. Votre nomination au poste d'Intendant est d'ailleurs une évidence. Mais connaissant comme tous ici votre goût du défi, je vous oppose celui-ci ;

Je vous affirme que personne ici ne peut me tuer dans l'instant, pas même vous Reine Amazone, ni même le sage Borukan à vos côtés, je le redis ! Personne ! Si j'ai raison, vous me confierez ces soldats, si j'ai tort ? Et bien, je serais mort alors pourquoi s'en soucier ? Après tout, un homme comme moi n'est pour vous qu'un pion, dont la valeur est discutable, et surtout monnayable. Il n'y aura pas grand-chose à perdre pour vous en démolissant le petit arrogant qui se présente sous vos pieds n'est-ce pas ? »

Un visage résolument féminin parlant de lui au masculin, Ninazu venait de défier d'une certaine façon tous les Rêveurs présents. Ils les imaginaient déjà plus en train de rire que de le craindre et cela aurait été bien normal ; il ne s'attendait pas à ce qu'un exécutant fût pris au sérieux par qui que ce soit ; ce n'était pas dans les mœurs des Rêveurs. Les Rêveurs ne respectaient qu'une chose, la capacité à contrôler son éther et la puissance qui en résultait. Ce que prouvait le conseil en ouvrant la candidature à tous, mais en imposant des combats supposément parfois mortels d'ailleurs.

Kishar ne souriait pas et ne riait pas non plus. Quelques commentaires ne manquèrent cependant pas autour d'elle, « Putain pour peu que Kishar le prenne sérieusement va falloir lui expliquer qu'un bon combattant n'est pas nécessairement un bon leader à celle-là », lui chuchotait par exemple son cousin sur le balcon.

Cependant, l'Amazone flairait le piège, elle, elle comprenait qu'il s'agissait là d'une énigme et absolument pas d'un combat. Tous parmi eux savaient qu'elle pouvait détruire le parvis et y tuer tous les exécutants dessus d'une seule technique, alors comment Ninazu pouvait-il avoir l'air si confiant si ce n'était qu'il avait déjà prévu son coup ? Ce n'était pas la puissance brute de Kishar qui était défiée, par le défi sa force brute était déjà vaincue ; c'était son esprit et son intellect.

Kishar n'avait jamais refusé un défi et les avait gagnés pour la plupart, mais elle était troublée. Ce visage sous elle lui rappelait furieusement Tenshi. Un Tenshi qui aurait perdu ses cheveux. Cela et ce discours qui lui ressemblait tellement...

Elle savait qu'elle ne pouvait décemment refuser un défi puisqu'elle venait de promettre de répondre à toutes les demandes et que refuser un duel dans la culture Rêveuse était un aveu de lâcheté. Plutôt que de tomber dans le piège, elle tira parti des leçons politiques que lui avait enseignées son ami Tenshi avant de trépasser : « Tetsu n'est pas une victoire éclatante, je le concède au Rêveur anonyme. Mais certaines de ses allégations sont trompeuses. Nous avons gagné la bataille et fait fuir le Shogun. La guerre n'est pas finie, mais ce n'est pas une défaite. Et je n'ai aucune envie de tuer un Ʋurjin, cela irait à l'encontre de mon bushido. Pourquoi risquer une mort stupidement ? J'admire néanmoins ce genre de bravoure et il est capable de donner rendez-vous à la mort si facilement... Cela me plaît. Je prends cela comme une demande de duel amical, et je suis prête à la lui accorder formellement dans mon dojo

selon sa bonne convenance, avec des témoins. Qui sait, s'il me convainc, peut-être sera-t-il le prochain à être promu et à diriger des vétérans ? Il lui faudra néanmoins d'abord prouver qu'il mérite une telle responsabilité. »

Ninazu sourit, ignorant tout autour de lui si ce ne fut la réplique de la princesse aux pupilles blanches. Là, il devinait qu'elle n'était pas de la fange stupide de la population, elle avait flairé le piège au milieu duquel il tentât de l'inviter. Maligne, elle détournait le propos et le défi, pour ne pas avoir à s'y soustraire dans l'instant, comme l'avait proposé Ninazu. Ainsi, elle n'aurait pas à tuer le cadavre sous elle, ce qui serait fondamentalement impossible, car ce qui était déjà mort ne saurait techniquement une seconde fois mourir et c'était tout le sens du piège qu'avait tenté le nécromancien.

Le défi était toutefois accepté, mais Ninazu, lui non plus n'était pas né de la dernière pluie, ni son rang ni son grade ne témoignait de ce qu'il était réellement. Une sorte de respect devant l'intelligence de l'adolescente se distilla en lui, sans lui ôter de l'esprit les manigances qu'elle cherchait elle-même à mettre en place. Elle lui proposait de la rejoindre le moment venu dans un dojo bien célèbre, le sien, pour que les deux Rêveurs parviennent à se mettre d'accord. Clairement, parmi la foule, personne n'avait compris la réelle partie qui venait de se jouer là. Ninazu en tant qu'exécutant ne pouvait pas plus insister, il ne pouvait pas faire valoir un statut pour obliger la nouvelle Intendante à lui répondre.

« Serait-elle une Déesse réincarnée qui ne se reconnaît pas ? L'une des nôtres ? » songea un instant le nécromancien. Là-dessus, se sachant vaincu par la riposte de la princesse, il choisissait de ne pas insister oui, mais allait tout de même répondre de quoi apprendre à l'Amazone qu'il n'allait pas lui-même se faire prendre sous la toile qu'elle tissait : « Dans votre dojo ? Mais enfin Intendante, c'est le chasseur qui choisit le terrain, pas la proie, et je déteste avoir le rôle de la proie. »

Autrement dit, Ninazu n'allait pas se rendre chez elle pour un combat qu'il serait certain, en l'état, de perdre. Si Kishar était celle que Ninazu pensait, quand bien même elle l'ignorait elle-même, elle comprendrait bien aisément tous les niveaux de lecture et de compréhension dissimulés derrière cette simple réponse. Il s'en retourna après afin d'à nouveau traverser la foule, sans adresser d'au revoir ou de regard à qui que ce fut. Il remontait la capuche sur son visage et calmement, ignorant toutes voix ou silhouettes sur son chemin, quittait le parvis de l'académie pour se préparer à répondre de la façon la plus adéquate à la princesse des pupilles

blanches lorsque le jour serait venu. Une sorte de respect entre deux soldats venait de s'installer en un échange, mais ils ne s'étaient clairement pas tout à fait apprivoisés. Il y avait encore du chemin et le nécromant, n'avait pas encore, loin de là, fait savoir jusqu'où il était capable d'aller. Un semeur de chaos ne dit jamais son dernier mot. Une fois disparu, quand plus personne ne le voyait plus, avant de reprendre Kishar leva un bref instant la main pour appeler un subordonné, elle n'eut qu'une chose à lui réclamer : être renseignée au maximum sur le Rêveur qui venait de la défier.

Un peu avant que Kishar fit sa grande déclaration, dans les égouts d'Ἐωρη, le trio de fortune y rencontrait un jeune garçon. Yu se rapprocha d'abord de Ninazu et posa sa main sur son dos avant de passer devant lui. Il tournait la tête vers elle à ce moment, surpris, étonné lui-même qu'elle osa, car il lui avait bien dit de ne jamais le faire sous peine de mort. Nonobstant l'ancienne mise en garde, la curiosité l'emportait malgré tout sur le nécromant qui désirait voir comment la Rêveuse comptait procéder face à ce qu'il suspectait d'être certainement Asag. Pendant ce temps, Jezabelle restait derrière et ne laissait pas filtrer un mot de ses lèvres. La Rêveuse tenta une première approche en essayant malgré elle d'avoir l'air la plus douce et sympathique possible.

« Bonjour. As-tu un prénom ? lui demanda-t-elle en forçant son sourire sur son minois.

— La langue du roi est douce, mais elle brise les côtes d'un dragon. Elle est comme la mort qui ne se fait pas voir, lui murmura le garçonnet en caressant son chat.

— Quel roi ? ne comprit pas la Rêveuse.

— C'est sorti de son contexte, intervint dès lors froidement Ninazu. Tu te trompes d'époque. »

Yu ne se débina pas et décida de puiser de l'argile dans une sacoche à sa taille pour y modeler rapidement un chat animé à la faveur de l'éther, un chat qu'elle n'envoyât pas en direction du petit garçon. Après cela, elle sortit une pomme rouge et la fit rouler vers lui en se retournant sur Ninazu : « Est-ce qu'il est mort ? » interrogea-t-elle le couple.

— Dans sa situation, c'est difficile de te de l'affirmer, lui répondit très vite le Rêveur.
»

Le petit garçon laissa tomber au sol son chat qui était intrigué par celui composé d'argile animée. Il s'en approcha, cherchant à jouer avec en lui donnant quelques coups de griffes bien

placés. Jezabelle se glissa au-dessus de Ninazu durant ce temps, elle était à ce moment-là ornée de ses papillons et de son parfum de rose. Elle joignit ensuite les mains et offrit le regard d'une suppliciée au garçonnet, cela sans oser s'approcher au-delà de ce que son fiancé avait conservé de distance.

« Asag ? C'est toi ? Je t'en prie, nous avons besoin de toi. »

Le chat avait comme collier une chaîne très fine où étaient suspendus deux anneaux d'or. Il avait l'air décidé à rester près de Yu et de sa création. Jezabelle pendant ce temps ne reçut aucune réponse, mais dans la pénombre, on pouvait alors distinguer au-delà des lucioles et de l'enfant des formes s'agiter. « Yu », appela Ninazu. Il souhaitait qu'elle reculât quand il vit que derrière l'enfant, quelque chose de menaçant et aussi gros que difforme s'approchait.

« Vous souhaitez trouver les catacombes. C'est ce qui est toujours prévu.

— Prendre le corps d'un enfant. Ça te va mieux que tes apparences habituelles, le flatta Jezabelle.

— J'ai bien plus à vous donner. Une toute nouvelle vérité. »

« Reculez ! » ordonna le nécromancien. « Le chat ! » ordonna Jezabelle. Puis dans le gouffre du couloir, les lucioles se firent avaler par des masses tentaculaires pleines de ventouses. Certaines foncèrent sur le trio, le chat et Faust et tentèrent de s'en emparer, mais surtout la majorité d'entre elles saisit l'enfant et l'entraîna pendant qu'il souriait, plus loin encore dans le noir au fond du couloir. Jezabelle, insaisissable, se transforma en une multitude de papillons au premier contact et tous s'envolèrent vers l'arrière du trio. Faust courut à vive allure droit sur elle en même temps et ne se fit ainsi pas prendre. Ninazu de son côté avait été rapidement submergé par les tentacules. Elles s'enroulèrent autour de ses membres, de tout son corps des pieds jusqu'au visage et il sembla que les ventouses cherchèrent à lui aspirer son éther dès qu'elles parvinrent à l'enserrer.

En réponse, le nécromant ne tarda pas et fit exploser son éther de feu sous ses pieds, ce qui le fit tournoyer sur lui-même quelques secondes. Les tentacules durent délester leurs emprises sur lui pendant ce petit moment et le Rêveur en profita pour trancher d'une faux enflammée tout ce qui tenta encore de l'engloutir. Les morceaux de tentacules volèrent de part et d'autre autour de lui jusqu'à ce que celles subsistantes s'enfuirent dans le fond du couloir à leur tour. La chose importante qu'il remarquait alors étant qu'elles ne saignèrent pas. Les tentacules

étaient en fait aussi cadavériques que ses propres invocations, mais avait pourtant à ses yeux aussi un quelque chose de différent qu'il ne savait pas lui-même définir.

Au même moment, Yu avait appliqué le conseil de Ninazu en bondissant d'un saut en arrière. Aussi véloce qu'une chatte, elle était rapidement suivie du matou qui sautait aussi, étonnamment jusqu'au creux de ses bras. La Rêveuse mastiqua dans sa bouche de l'argile en même temps et en cracha une bonne quantité sur l'un des tentacules qui explosait sans laisser de gerbes de sang. Elle était alors au sol, car elle avait plongé vers l'avant après son saut vers l'arrière pour réceptionner le greffier, ce qui fut une fort belle démonstration d'acrobatie.

« On le suit ? chercha-t-elle à s'informer auprès du nécromant après. »

Ninazu regardait sa propre main quand Yu lui posait la question. Jezabelle courra vers lui à cet instant, comme si elle avait voulu l'embrasser tant elle eut peur qu'il fût tué et en était soulagée que ça n'arrive pas, mais elle ne fit que lui traverser littéralement le corps dans sa course. Un nuage de papillons leur avait interdit le contact. L'un et l'autre n'osaient plus se regarder pendant un moment après cela. La capuche de Ninazu virait ensuite sur Yu.

« Belle action... se força-t-il au compliment. »

Faust revint à eux après coup et il courra vers la pomme qu'avait lancée Yu. Là, il la rapportait à Jezabelle, qui sans avoir à le toucher, pouvait récupérer la pomme. Elle y croqua en se privant de se retourner sur les deux autres, avec Faust à ses pieds qui l'observait d'un air désolé.

« On n'a pas le choix. Ce sera très dangereux à partir de là. Tu n'as pas à risquer ta vie pour nous, annonça tristement Ninazu à Yu.

— Il est comme toi, n'est-ce pas ? Il joue avec les morts.

— Si j'étais la mort, ce serait mon outil. C'est un maître des maladies. Il travaillait pour moi, il y a... disons quelque temps. »

Le fond du couloir s'illuminait alors sur une toute petite entrée scellée dans la roche, à peine assez grande pour pouvoir y passer à quatre pattes. Au-dessus, il y avait au plafond, suspendu un agrégat de chair qui battait la chamade. Source de la lumière, on peinait à savoir si c'eût été un cœur, ou un visage. Le couloir se rétrécissait lentement jusque-là et sur les murs à cet endroit, sortaient enfin des mains et des bras. Certaines tenaient en elles un bijou et s'étreignaient les doigts. Parfois une croix catholique, parfois un collier, parfois une étoile de

David, parfois un croissant de lune, parfois un anneau. Toutes ces mains et tous ces bras étaient inanimés. Jezabelle par la suite jetait un morceau de sa pomme à Faust qui n'hésita pas à s'en délecter. Les yeux malgré tout larmoyant, elle se retournait après en souriant vers Yu puis Ninazu.

« C'est l'entrée des catacombes. »

« C'est parfois si simple » songea alors le nécromancien qui serrait le poing sur sa faux pour contenir la colère qu'il ressentait lorsqu'il le comprit. La tenue en lambeau et l'acier de son armure rougeoyante, il inclina la tête vers Yu et se dirigea avec Jezabelle vers le fond du couloir. En passant, il scella encore une fois Faust dans sa main. À partir de là, il n'allait plus être ressorti. Ninazu, Jezabelle et Yu qui hésita un moment à les accompagner, se retrouvant tous là, devraient donc désormais ouvrir la trappe afin de continuer.

« Tu te souviens desquelles ont été les tiennes ? »

Fut interrogée Jezabelle par Ninazu alors qu'elle tentait déjà de se le remémorer.

« Celle-là, c'était la tienne. La cicatrice, tu te l'étais faite en coupant du pain, lui affirma-t-elle.

— C'était un pain très dur... Maintenant laquelle tu avais au même moment ? »

Ninazu se pencha sur l'une d'elles en particulier. Il la sentit un bon moment, on l'entendit nettement à travers son heaume.

« La framboise. Tu avais fait une tarte aux framboises, lui confirma-t-il.

— Tu avais aimé ? Tu adores la framboise !

— Honnêtement ? J'avais l'impression de manger de la pierre...

— Tu l'as quand même mangé...

— Je voulais pas te vexer. »

Chacun y prit le bijou qui lui correspondait dans l'une des mains inanimées. Deux anneaux en l'occurrence. Yu qui tenait encore le chat et le caressait, dû alors observer Ninazu lui enlever les deux anneaux qu'il avait au cou. Le nécromancien échangea son anneau contre un autre. L'adolescente en fit alors autant, ainsi, logiquement, ils déposaient ces alliances à la place de celles qu'ils avaient récupérées : « Elle ne pourra pas entrer si elle ne le fait pas aussi, annonça après Jezabelle en fixant Yu.

— C'est le lien. C'est toujours une question de liens, ajouta tristement Ninazu. »

Le couple demanda alors, ses deux attenants chacun à sa façon, si Yu accepterait de les épouser, car c'était bien de cela qu'il s'agissait à travers ce rituel, des épousailles d'un autre genre. Un genre d'épousailles qui ne se faisaient pas sous l'œil d'un maire, d'un préfet, ou d'un Dieu, pas au sens où le tout-venant l'aurait entendu tout du moins.

À une proposition folle, Yu y répondit pourtant elle-même par une folie. Elle accepta d'épouser Ninazu et Jezabelle. Peut-être que pour elle ne fut-ce qu'un mot sans importance, qui n'avait de consistance que ce qu'on voulait bien y mettre. Le mariage, autrefois une institution usée jusqu'à la corde, valait aujourd'hui ce qu'il offrait de fortune ou d'alliance. Le Yuukan de leurs jours était bien loin des femmes libres et des maris à l'essai, de tous ces contrats d'intérim ou encore de ces contrats à durée déterminée de leurs ancêtres. Il revêtait surtout le sacré par l'assurance de la paix qu'il concrétisait pour deux partis. « Finalement, pour les Rêveurs surtout, l'argent et la paix n'assuraient-ils pas mieux le mariage qu'un amour souvent éphémère ? » se dit à lui-même un bref instant le nécromancien. Ninazu et Jezabelle se battirent envers et contre tous pour le privilège et le droit de s'aimer, faisant contre par leur union à cette question ; pourtant, ils ne pouvaient l'un et l'autre nier que leur liaison fut ce qu'il y eut de plus contre nature : la création liée à la mort, y avait-il plus ridicule comme couple aux yeux de Dieu en effet ? Leur expérience passée les avait toujours conduits à penser que non, quand bien même ce qu'ils appelaient « la source » affirmait le contraire.

Ninazu et Jezabelle furent tous les deux bien étonnés de la réaction de la Rêveuse qui s'était laissée embarquer dans cette folie sans broncher. « Est-elle donc inconsciente au point de se lier pour l'éternité à des êtres dont elle ne sait rien ? » n'avait pu alors s'empêcher de se demander de son côté l'ingénue du nécromant.

Ironiquement, Ninazu savait que lorsqu'ils passeraient par cette trappe dans le mur, il prendrait le risque de ne jamais en ressortir, quoique ce « jamais » n'eût jamais... le même sens pour lui. Un éternel recommencement à son égard que c'était et qui l'épuisait davantage à chaque fois que sa mémoire lui revenait, qu'elle lui rappelait ses maux et ses victoires passées, toutes les histoires qu'il avait traversées en vue de parvenir un jour à sa dernière bataille : celle qu'on lui avait toujours annoncée.

Yu caressait toujours le chat après avoir accepté la demande, elle avait justement avant repéré une main qui lui rappelait quelque chose et en demandait à Ninazu s'il n'avait pas un anneau à lui offrir lorsqu'elle accepta la proposition. Jezabelle souriait tandis qu'il contentait

Yu. Elle était heureuse que le nécromancien trouva quelqu'un de consistant pour les accompagner quoi qu'elle craignait aussi que la Rêveuse s'enfuit bien vite quand elle aurait compris dans quoi elle s'embarquait. « À croire qu'on a beau y faire, le destin vient toujours te rappeler que tu n'es qu'esclave du but que l'on t'a destiné, c'est même chose ironique, que le destin s'emploie toujours à emprunter des chemins de traverse, pour que nous arrivions toujours à destination », ne pouvait retenir Ninazu en fixant la Rêveuse.

Il avait voulu aller vers le Pays du Fer, mais le destin l'avait tout de même conduit jusque-là, précisément où il avait souhaité aller. Jezabelle le savait aussi, que cette ironie ne pouvait venir que du Très-Haut. Une insulte pour eux, car ils étaient en désaccord avec lui depuis aussi longtemps qu'ils pouvaient se le rappeler. Sous l'œil de l'adolescente, Ninazu sortit effectivement un anneau et le passa au doigt de Yu. La Rêveuse en offrande avait déposé pour sa part une couronne d'or dans une main, une couronne qu'elle avait arrachée sèchement de sa bouche avec deux doigts... « Le contrat que tu signes est celui de l'éternité. Peut-être que tu ne comprends pas encore tous les enjeux. Mais quand j'aurais posé mon sceau sur le cœur, il n'y aura pas de retour en arrière, nous serons éternellement liés, quoi que tu tenteras, le destin te retournera toujours vers nous, et cela, pendant bien plus longtemps que tu ne saurais l'envisager. Tu viens en quelque sorte de te faire accorder l'immortalité », annonça gravement Ninazu à Yu qui ne lui répondit ni ne le comprit vraiment (elle ne l'écoutait même pas à ce moment). « Tu devrais sceller le chat. Une fois à l'intérieur, tu ne pourras pas le protéger », le conseillait ensuite Jezabelle.

Ninazu acquiesça à la suggestion et scella le chat en posant sa main dessus. Il n'en avait cure et en soupira d'ailleurs, mais il souhaitait toujours faire plaisir à Jezabelle. Dès lors en sécurité et ayant dit ce qu'il avait à dire à Yu, il se dirigea vers le cœur palpitant afin d'y poser la main. Il était cette fois inquiet, très inquiet, car il ne s'estimait pas prêt pour l'épreuve qui les attendait.

« Ce sera l'occasion d'organiser de vraies noces pour une fois ! Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes pas mariés sous le soleil. tenta à ce moment Jezabelle de détendre l'atmosphère.

— Une belle noce. Pour connaître notre nouvelle épouse oui... n'eut pu s'empêcher d'en sourire Ninazu. »

Les deux compagnons passèrent à leur tour chacun sa bague au doigt, puis Ninazu déposa successivement deux sceaux sur le cœur, chacune de celles l'accompagnant y posant aussi la

main par obligation. La trappe s'ouvrit, le bloc de pierre tombant vers l'arrière pour laisser place à une petite entrée. Une odeur abjecte et nauséabonde en émanait immédiatement : « Cette odeur. C'est exactement ça, était alors surpris Ninazu par les flash-back qui lui revinrent en mémoire.

— Reste concentré. Il ne va pas nous sauter dessus tout de suite, mais tu dois être prudent.

— Oui, je sais. »

Ceux qui n'avaient pas scellé le pacte seraient normalement avalés dans un sceau en essayant de passer par la trappe, ce qui n'était pas le cas des trois comparses. Bien sûr, le nécromant passait le premier par celle-ci, en rampant à quatre pattes, décidé à la traverser. Jezabelle s'y faufila en se désagrégeant en papillons ensuite et là, après le passage, ils attendaient Yu qui venait de prendre une grande décision. De l'autre côté, il y avait un tout petit espace, avec un trou dont on ne voyait pas le fond. C'était de cet hypogée que venait l'odeur malheureuse. On n'y distinguait rien, cependant, les lamentations s'y entendaient, elles, sans difficulté. Leurs échos parvenaient à leurs hauteurs comme pour les prévenir de ce qui les y attendait. « Le destin t'a mis sur notre chemin pour une raison Yu. Sûrement, que tu sauras laquelle quand on plongera dans le trou », lui prophétisait alors Jezabelle.

Sauter dans le trou. Faire le grand saut, le grand plongeon. N'était-ce pas cela à l'égard de beaucoup que la métaphore du mariage d'ailleurs ? L'entrée des catacombes n'était jamais au même endroit et on n'y dépitait jamais le même gardien, cependant cette étape était toujours la même ; accepter de sauter dans le gouffre après avoir passé la porte. Jezabelle, en volant, plongeait la première sans crainte jusqu'à disparaître dans la pénombre. Ninazu tournait alors le regard sur Yu qui se trouvait à côté de lui : « Ça surprend la première fois, en fait à chaque fois, mais ne t'inquiète pas, le danger est encore bien au-delà de ce trou », lui promettait-il avant que là-dessus, il sauta à son tour.

Alors plus ils s'enfonçaient à l'intérieur du vide et du noir à grande allure, plus le vertige s'imposait à eux. Par un procédé très ancien et jamais complètement élucidé par le nécromancien, en tombant, au bout du gouffre, ils arrivèrent à une sortie en hauteur, comme s'ils venaient non pas de chuter, mais de monter, d'où le vertige et les nausées qui étaient presque obligatoires quand ils empruntèrent le passage. Ainsi, tous pouvaient déboucher en

s'accrochant au bord d'une paroi de pierre concave, dans l'un des pires endroits jamais élaborés par un être vivant.

Le paysage qui s'offrit dès lors au trio fut aussi singulier qu'horifique. Les prisons imaginaires de Piranèse prenaient ici l'entièreté de leurs formes, se distinguant par leurs étourdissants désordres pourtant aux airs parfaitement entendus. Ils se retrouvèrent dans un espace fermé et nocturne où l'on pouvait parfois entrevoir des voûtes aux proportions monumentales, des ouvertures remplies de barreaux, des escaliers en spirale, des passerelles suspendues qui ne menaient nulle part, des gibets et des roues immenses, des cordages accrochés à des poulies évoquant d'étranges tortures. Alors qu'extrêmement vaste et pourtant très haut de plafond, l'édifice était écrasant. Dans des cellules des prisonniers se lamentaient, parfois vivants, parfois des morts animés. Ils se faisaient torturer par tout un tas de maléfices rivalisant de sadisme, enchaînés ou enfermés qu'ils étaient probablement pour l'éternité. Certaines cellules servaient par exemple de salle à orgies pour lépreux et syphilitiques qui s'obligeaient on ne savait pas pourquoi à communier dans une émulation sexuelle terrifiante. Au plafond, étaient accrochés par la chair des êtres vivants, humain ou animal qui cherchaient désespérément à s'en extirper pour atteindre le sol, mais risquant alors de se déchirer la peau ou des organes, ils s'épuisaient et mugissaient leurs déchirements jusqu'à abandonner d'épuisement.

Un vrai labyrinthe de lamentation devait donc être traversé afin de retrouver Asag et c'était ergo bien dans les égouts de la Roche que se cachaient finalement les catacombes, cet espace qui se déplaçait pour la plus grande peine de ceux qui le cherchaient.

Jezabelle était alors silencieuse et fébrile, comme à chaque fois qu'elle y avait pénétré et Ninazu grâce à son heaume ne laissait pas voir ce qu'il ressentait. « Nous ne sommes pas là pour sauver les victimes ou libérer les morts », prévenait-il cependant Yu tout en le rappelant en même temps à Jezabelle dont il devinait d'avance les angoisses et les pensées.

Il ne restait maintenant plus qu'une chose à faire, trouver le bon chemin en vue de parvenir à la salle suivante.

de Chanséliséa aux abîmes

Naviguant sous une pluie de sang, Yu cessait rapidement de tenter d'essuyer celui qui ruisselait sur leur tête. Le visage de la pauvre jeune femme en rutilait sous l'hémoglobine lorsqu'ils croisaient quelques torches, parfois disséminées entre deux escaliers et sur le pan d'un fronton. En cause, les corps des plafonds qui se dissolvaient invariablement sur eux et leur rappelaient à chacun de leurs pas qu'ils déambulaient dans un endroit où tout espoir est laissé en arrière. Les achevant déjà de les empêcher de dormir s'ils l'eussent souhaité, ils devaient par-dessus faire avec les geignements parsemés de sanglots des victimes cloîtrées dans l'édifice infernal. Là, égaré au fin fond de l'anfractuosité gémissante de suppliciés anonymes, même Ninazu perdait lentement de son entrain et de sa nonchalance. Jezabelle était cette fois à l'avant, elle menait la barque en volant avec l'espoir de repérer les passages qui permettraient de sortir de ce labyrinthe suintant.

Évitant au plus possible de regarder dans les cellules qu'ils croisaient ou encore vers les divers instruments de torture, chacun cherchait un moyen de ne pas s'imposer les visions macabres qui passaient pour leur première épreuve. Jezabelle toujours si tendre tentait parfois de flouer l'infamie en chantonnant. Elle espérait ainsi que sa séduisante et angélique voix permettrait aux condamnés d'avoir un instant de repos et à ses compagnons de mieux survivre à l'horreur méphistophélique.

Mais hélas, les chants de l'adolescente ne dépassaient jamais les gémissements des morts et des vivants. Cela ne valait pas plus qu'une caresse sur une plaie béante au sang gisant. Un instant, Ninazu s'arrêtait pour contempler l'un des papillons de Jezabelle, un qui se posa un bref moment sur son doigt pendant qu'elle chantait. Là, Yu se stoppait aussi et le regardait non sans être intriguée par cet élan de poésie qui le parcourait cette fois. « Elle est morte ? » l'interrogea-t-elle. « Non, mais on ne peut pas vraiment dire qu'elle est vivante non plus », lui répondit tristement le nécromant. La Rêveuse en peinait davantage à cacher tous ses ressentis à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la jungle de pierre. Elle commençait à saisir la gravité de ses choix et de sa situation. Les jambes parfois aussi chevrotantes que son timbre de voix, elle ne s'éloignait plus de Ninazu, parce que c'était paradoxalement dès lors auprès de lui qu'elle

se sentait *de facto* en sécurité désormais. Maintenant que le retour en arrière ne semblait plus possible, les questions qui lui brûlaient les lèvres ne se retenaient plus. Tout ceci la dépassait au point qu'elle se sentait prise de vertiges et de frayeurs qu'elle avait besoin d'exprimer pour s'en exorciser : « C'est quoi cet endroit ? Vous venez faire quoi ici ?

— C'est un espace contenu dans une sorte de sceau. Un lieu très ancien. Nous devons nous y rendre pour prendre une clé à son gardien. Ne cherche pas vraiment à savoir où nous sommes, tu ne me croirais pas. Tu n'as qu'à te dire que nous sommes nulle part, ce qui n'est pas si faux quand on y pense.

— Quelle clé ? Et ça ne me dit pas vraiment ce que c'est comme endroit... ce nulle part. »

Mais à la vérité Ninazu ne le savait pas entièrement lui-même. Il n'avait que des souvenirs fragmentés qu'il parvenait parfois difficilement à unifier. Le secret de sa vie et de ce qui le liait à Jezabelle était normalement sacré, mais après tout se dit-il, la Rêveuse les avait accompagnés tout ce temps jusque-là et méritait sûrement d'avoir de réelles explications, au moins celles qu'il était en mesure de lui avouer, de lui apprendre. Qui plus est, maintenant qu'elle avait aussi scellé le pacte, lorsque la clé serait récupérée, elle serait aussi concernée que le couple par ce qui en résulterait.

« Ce que je vais te confier sera un secret à éternellement garder. Si nous en sortons vivants en tout cas. De toute façon personne ne te croirait je pense si tu nous dénonçais. Nous ne sommes pas humains, pas tout à fait tout du moins. Ici, c'est l'endroit où il y a très longtemps nous nous sommes mariés, même si je préfère dire « liés ». Maintenant, tu vas être dans le même bateau. Je t'avouerais que je ne sais pas exactement ce qui nous attend. Nous nous réincarnons et à chaque fois, notre mémoire s'estompe un peu plus. Nous ne savons aujourd'hui que si peu de chose comparativement à ce que nous avons su autrefois. Les choses me reviennent avec le temps, mais bon, c'est toujours un peu compliqué de mettre en ordre ses souvenirs en étant certain qu'on ne les a pas soi-même inconsciemment fabriqués.

— Réincarné ? Comment c'est possible ? Mais ça veut dire que vous avez quel âge ?

— Très franchement, je ne sais plus... Je sais que nous sommes très anciens. Asag nous le dira. Tu devras te tenir prête, car il nous faudra le tuer pour prendre sa clé. La clé qui nous permettra à Jezabelle et moi, et maintenant aussi à toi, de nous assurer de pouvoir encore après notre mort un jour nous retrouver.

— Je comprends rien, vraiment... Après notre mort ? Tu fais de moi une immortelle ? Mais qu'est-ce que tu racontes, même pour les Rêveurs l'immortalité est impossible !

— Je crois que tu comprendras bien assez quand nous le retrouverons. »

« C'est par là ! » furent interrompus Ninazu et Yu par Jezabelle. La belle volait alors à un endroit plus sombre que les autres, là où des escaliers faisaient une pirouette en montant d'abord pour redescendre ensuite autour d'une sorte de spirale qui plongeait sur une ouverture embrumée. Un chaudron de la création où se perdaient les âmes. Les escaliers s'y enfonçaient en invitant à s'enfouir dans un nouveau gouffre flanqué de totems morbides fait de squelettes scellés sur d'immenses pieux de roche. Y descendaient déjà tandis que le trio s'en approchait, des quantités d'individus dans des états si lamentables qu'il était parfois difficile de dire s'ils furent vivants ou morts. Chaque corps y obéissait impitoyablement à la passion dont ils étaient animés, chaque muscle y suivait l'impulsion de l'âme. Même dans les contournements les plus étranges et les formes les plus tordues, ces damnés résonnaient en toutes logiques avec la destinée dont l'artiste céleste avait marqué leur humanité révoltée et punie. L'effroi, la colère, le désespoir, allumaient leurs yeux, tournaient leurs bouches, tordaient leurs mains...

Ninazu semblait hésiter à les suivre dans leurs tourments. Il savait pourtant que c'était la seule issue et se penchant pour contempler le bord du gouffre, il se demanda un moment jusqu'où ils allaient encore devoir descendre. Il ne se rappelait pas que c'était aussi long et surtout se méfiait par surcroît de ce qu'ils allaient trouver au bout de cet escalier maintenant que sa mémoire lui faisait défaut. « Tu as peur ? » lui glissait sa fiancée en passant par-dessus lui. Le nécromancien n'y répondit pas, il contemplait la queue de damnés qui descendait l'escalier comme des zombies. Après quelques instants à demeurer ainsi, il dérivait son regard sur Yu, indéfectiblement silencieuse et effacée. Il lui souriait alors sous le heaume et quand bien même elle ne pouvait le voir, elle s'en rendit compte lorsqu'il inclinait la tête : « Peut-être es-tu une Déesse toi aussi. Mais va savoir laquelle... »

— Une Déesse ? Qu'est-ce que tu veux dire ? s'en étonna Yu.

— Je me comprends. »

Ninazu reprenant la tête, ils descendirent donc les escaliers, en s'incrutant dans la queue de morts-vivants qui les ignoraient allègrement. Le long de la paroi qui longeait le grand

escalier, il y avait une inscription qui défilait. Celle-ci ne rappelait rien ni à Ninazu ni à Jezabelle et pourtant ils sentaient bien tous les deux qu'elle les concernait directement. Une longue tirade poétique que c'était, comme un serment, comme une chanson, comme une promesse, comme une plainte :

« Plus Haut des Patronyme que la Mort, chemin de noblesse et de gloire. Elle s'initiait à ce titre. Par le vœu et le désir d'être assez juste pour que l'on se souvint d'elle. Vertu, honneur et dignité pour vie jusqu'à ce que l'arme lui fut imprégnée, toute peur dominée, sans avoir jamais craint le nom de tuer, mais d'y avoir été obligée. Elle rendait l'existence humble, elle aimait le monde et les hommes, les riches, les mendiants, les religieux et les athées. Equitable en tout, elle faisait de sa vie un éternel don d'elle-même, à destination de ne jamais offenser ; la terre et le ciel, son temple et sa maison ; l'Homme, la vie pour patrie, son Empire, un drapeau blanc tâché de sang, pour nom. »

Yu, fortement intriguée par ces inscriptions, n'osait pas immédiatement demander à Jezabelle ou Ninazu de les lui traduire. Non seulement elle n'avait simplement jamais appris à lire et en éprouvait subitement de la honte, mais en plus celles-ci étaient gravées à même la pierre dans un latin parfaitement incompréhensible pour le commun des gens d'aujourd'hui. Jezabelle, le remarquant, lui offrit un regard ouvert afin de l'inviter à lui poser la question et c'est ce qu'elle fit finalement. Quand l'adolescente la lui retranscrit, elle ne sembla cependant pas plus comprendre ce que cette inscription faisait là, pas plus que ce qu'elle suggérait en réalité. « C'est une langue que vous parlez chez les Rêveurs de vos contrées ? » demanda naïvement la Rêveuse ensuite. Jezabelle ne répondit pas, car Ninazu, tout en avançant s'en chargeait alors lui-même : « Tu es Rêveuse ces contrées toi aussi, même si tu t'exclus de cette espèce. C'est une langue qu'on a parlée, il y a très longtemps. Vraiment très longtemps. Peut-être ici ou peut-être ailleurs. Mais le monde a oublié. Lorsque l'humanité doit survivre, l'entretien de la mémoire du passé passe au second plan et elle finit par désapprendre d'où elle vient en plus de ne plus savoir où elle va.

— Les Rêveurs n'ont pas 900 ans ?

— C'est ce qu'on dit. Mais l'humanité a bien plus. Beaucoup, beaucoup, beaucoup plus. »

Yu songea alors qu'elle ne s'était jamais elle-même posé cette question. Quel âge avait l'humanité ? Bien avant que le monde fut nommé « Yuukan », on oublia jusqu'à l'origine de cette espèce, son histoire, son cheminement, d'où elle venait et le plus grave : vers quoi elle échoit finalement. Les Rêveurs prirent une telle importance au sein de ce qui restait de terres peuplées, que les civils, derniers humains comme ils en existaient autrefois, en cessèrent même d'imaginer ce que leur monde fut antérieurement à leur avènement. La vie les divertissait tellement qu'ils n'en avaient pas besoin en réalité. Ce que comptait le Yuukan d'hommes et de femmes étaient si préoccupés de survivre, d'être reconnus, de s'accomplir, qu'ils en oublièrent à force d'indigence ou au contraire de grandeur, de penser aux raisons de leurs existences, aux causes de leurs malheurs. C'était en cela qu'en réalité aux yeux de Ninazu notamment, que résidait le plus suprême degré d'avilissement de l'Homme ; un lieu commun où la force du présent effaçait l'idée d'un avenir ou l'importance du passé.

« C'est étonnant n'est-ce pas Yu ? Cet endroit tout droit sorti d'un cauchemar. Aurais-tu cru cela seulement possible ? intervint Jezabelle.

— C'est comme vivre un rêve éveillé. Pourtant les Rêveurs sont capables de tellement de prouesses, mais ici, tout paraît fou, exagéré, poussé à l'extrême, j'ai l'impression d'être perdue dans une histoire qui me dépasse. Comme un mauvais conte de fées.

— La vie, c'est en réalité comme un rêve éveillé qu'il faut faire réalité, un rêve où le mérite mériterait d'exister. Toutes les histoires contées sont des rêves, parfois éveillés. Toutes les fictions sont des rêves, parfois plus transcendants que la réalité ; alors finalement qui pourrait nous prouver que ce que nous vivons est bien réel ?

— Laisse la donc tranquille, se fit alors rabrouer Jezabelle par Ninazu. La plupart des gens qui entrent ici perdent l'esprit, n'en rajoute pas.

Après la réprimande du nécromant, l'adolescente fit la lippe tandis que la Rêveuse combattait son malaise. Elle y parvenait d'autant plus facilement maintenant qu'elle ressentait un intérêt croissant de Ninazu pour elle. Plus en effet elle voyageait avec ce couple, plus elle sentait comme une « reconnexion » se faire avec eux. N'osant le dire, elle pensa même un instant qu'elle les avait peut-être connus dans une autre vie, une vie où elle leur fut immensément proche.

Plusieurs heures se succédèrent à descendre et au bout de celles-ci, ils bifurquèrent dans un couloir très étroit avec au fond de celui-ci une entrée ouverte et sans porte. Un encadrement

qui ne laissait de place à passer que pour une personne à la fois. Les morts et les vivants y entraient sans se poser de questions, tous muettement. À côté de cette porte, il y avait un bureau et derrière ce bureau, il y avait une sorte de créature humanoïde tout à fait grotesque.

Cette figure normalement divine pervertissait à sa façon l'idée du corps humain. Il s'agissait d'un homme comprimé sous un derme diaphane s'approchant d'une camisole de force du sommet du crâne jusqu'au bassin. Il n'avait pas d'yeux et était dépourvu de bras, sa bouche étrangement située à la place de sa pomme d'Adam. Il s'agitait mollement sur sa chaise, assis derrière son bureau où était posé un gramophone, d'où chantonnait en boucle la musique « *Non, je ne regrette rien* » d'Édith Piaf. Face à lui, de nombreux registres sur lesquels des plumes écrivaient toutes seules en lettres de sang. Le trio se dirigea vers lui sans crainte, parce que le nécromancien le reconnut immédiatement. S'y rendant d'un pas décidé et maîtrisé, il invita donc l'adolescente et la jeune femme à en faire autant.

« Yama, s'annonça-t-il une fois tous à son niveau.

— Vraiment ?! s'en étonna conséquemment Jezabelle.

Ne cessant pas de s'agiter, les lèvres à la gorge gesticulaient pour ne parvenir à répondre que par des souffles gutturaux difficilement exprimés : « À prononcer mon nom tu finiras pire que dans un chaudron.

— Ose prononcer le mien seulement.

— À quoi pourrait bien me servir de connaître ton nom ? Mais si tu y tiens, le gramophone peut me le donner, avec tout ce que tu auras à te reprocher avant de rencontrer Charon.

— Fais donc. Je suis curieux d'entendre ce que ça aura à dire.

Dès que Ninazu finissait de provoquer Yama, Jezabelle lui glissa une risette taquine puis la réitérera à Yu en y ajoutant un clin d'œil. La chanson s'arrêta bien un instant, comme si elle allait changer de disque, mais reprit aussi rapidement. La créature cessa de gesticuler et à son timbre elle s'emporta de fébrilité d'autant plus tristement que l'adolescente et la jeune femme en riotèrent en la voyant désarçonnée : « Par la source... Vous êtes...

— Je la suis.

— Ninazu ! Surprit alors une voix familière dans la queue de morts-vivants »

Le trio s'en retourna et le nécromant y distingua une personne qu'il avait rencontrée à Takuwae, un jour où il s'était décidé à remplir sa collection de cadavres. Celle-ci courut vers

lui en criant « Je vous ai tellement cherché ! » que Ninazu releva en réclamant à Yama d'activer le gramophone pour qu'il dicte les informations. La chanson s'arrêta à nouveau et ce fut ensuite le timbre d'Édith Piaf qui fit la dictée. Le gramophone apprit son nom, qu'il était vivant, et fit la liste de quelques événements tels que d'avoir outrageusement déplacé un bâton dans un bois un 17 septembre 13,75,7 milliardièmes cycle, avoir écrasé une mouche un 22 juin 13,75,7 milliardièmes cycle, avoir donné une pièce de monnaie à un indigent un 14 mai 13,75,7 milliardièmes cycle et ainsi de suite jusqu'à ce qu'étonnamment en levant la main Ninazu le / la coupa pour qu'il / elle reprit sa chanson.

Ce jeune homme jusque-là aussi hypnotisé que les autres avait retrouvé un esprit libéré à la vue du nécromancien. Bien heureusement pour lui, car suivant inlassablement sa piste, si cette vision ne l'avait pas affranchie du contrôle du maître des lieux qui s'était emparé de lui, au cas contraire, il aurait été amené là d'où nulle ne revient jamais. Pas identique au moment où il y entrera en tout cas.

« Libère-le, ordonna-t-il subséquemment.

— Je ne puis tu le sais. »

Le nécromancien se pencha un peu sur le bureau lorsqu'il n'obtint pas gain de cause et n'ayant pas à y craindre, approcha ses lèvres de celles de la créature pour y faire résonner une menace : « Qui suis-je ?

— La Mort...

— Et que vas-tu faire ?

— Le, le, le... le libérer. »

« Ne me traque plus jamais, où la prochaine fois tu seras abandonné ici, cela serait fort dommage étant donné ce qui t'attend. Remonte l'escalier, et repasse par le gouffre, au bout tu retrouveras la lumière, mais je ne garantis pas que cette lumière sera chez toi », se fit ensuite intimider le jeune homme par Ninazu qui venait de se redresser. Il hésita un instant à lui répondre, mais choisissait finalement de courir vers la sortie, en remontant le grand escalier sans demander son reste.

« Pourquoi le sauves-tu ? s'en mêla Yu.

— Question de timing. Ce n'est pas encore son heure.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu vois l'avenir aussi ?

— Pas tout à fait. C'est plutôt que tous les choix d'un instant déterminent tous les choix suivants. Ce n'est pas la fin qui est importante, c'est le chemin qui y conduit. La fin est prédestinée depuis le début, la seule chose à faire pour deviner l'avenir est de comprendre le chemin qui y mène. Ce qui t'apprend d'ailleurs non seulement l'avenir, mais surtout le passé. On ne voit jamais plus loin dans l'avenir que ce que l'on comprend du présent. J'ai un lien étroit avec cet homme, je l'ai vu, ce n'est pas la première fois. Je ne sais pas encore de quoi il en retourne, mais je sais qu'il doit vivre. »

Cette vue de la destinée parla profondément à Yu, tellement qu'elle en restait un bon moment silencieuse, dévorée par ses propres pensées d'où surgissaient des flash qui lui furent à la fois familiers et lointains. Elle avait le sentiment d'une certaine façon de se retrouver elle-même, de se redécouvrir, de se reconstruire. Le vertige qui l'emportait, elle l'interpréta par un sentiment d'accomplissement, un instant fugace durant lequel elle se sentit proche à la fois d'un début, d'un milieu et de la fin. Ce fut tout du moins ainsi qu'elle endura ce qu'elle ressentit. Jezabelle la scruta durant ce court moment, certaine de trouver alors en elle un quelque chose d'intime et de clairvoyant.

Saisie d'une peur soudaine largement lisible sur son visage, la Rêveuse s'empressa par la suite et subitement de réclamer plus d'explication au nécromancien. Les yeux ronds portés sur lui et le timbre aussi chancelant que ses battements de cœur, ses questions fusèrent comme des pieux qu'elle ne parvenait plus à contenir : « Pourquoi vous vous connaissez ? Pourquoi avons- nous entendu des informations précises sur la chanson ? Suis-je morte par ta faute ? Savais-tu que j'allais m'imposer sur ton chemin il y a cinq jours ? Mais enfin c'est quoi cet endroit ?! »

Jezabelle en aurait posé la main sur son épaule pour la calmer si elle l'avait pu. Cependant, elle n'eut à lui offrir qu'une œillade compatissante et un silence plus parlant que tous les mots qu'elle aurait désiré trouver dans l'espoir de la rassurer. Ninazu pour sa part ne se retourna pas entièrement sur elle et toujours paisible, mais d'un ton plus solennel qu'à l'accoutumée, il n'alloua qu'un quart de visage vers son regard pour lui donner les réponses si chèrement quemandées : « Je le connais parce que cet endroit a été le mien pendant un temps, et lui mon subordonné. Tu es bien vivante je peux te l'affirmer alors cesse de geindre. Quant à savoir

que tu allais t'imposer de nous suivre... Non, je ne le savais pas, mais je sais en revanche que si c'est arrivé c'est que ça devait être ainsi.

— La chanson est celle du vivant, s'immisça ensuite la créature. Ceux qui entrent par cette porte reçoivent la punition qu'ils méritent pour avoir vécu. Parce que la vie est une offense. Une offense à la source. L'anomalie n'est pas la mort, mais la vie !

— C'est vous qui le dites ! rouspéta Jezabelle.

— Cette voix... la reconnut cette fois-ci la créature. Tu es celle qui a détourné la mort de la source. Toi le blasphème vivant. Par ta faute ils se sont multipliés, l'équilibre a été rompu et nous avons tous failli disparaître.

— Prends garde Yama, peu importe le pacte qui nous lie, manque de respect encore une fois et je te renverrais à la source que tu aimes tellement. La femme qui nous accompagne, est-elle une mortelle ? J'ai des doutes que j'ai gardés pour moi jusque-là, mais toi, je sais que tu peux nous le dire. Je suis sûr que tu connais la réponse. Le destin n'a pas pu l'amener jusque-là sans raison.

— Avoir un corps nous rend tous mortels. Tu le sais mieux que quiconque. Tu souhaites savoir si elle est réincarnée ? Oui s'en est une, mais nos lois m'interdisent de te dire qui, tu le sais. C'est à elle de le découvrir.

— La majorité des réincarnés vivent et meurent sans savoir qui ils sont.

— Sans la Jezabelle, toi, le saurais-tu ? »

Le mutisme de Ninazu accompagna la question de Yama et pendant qu'ils avaient parlé, l'enfilade continuait à côté, les damnés passants par l'entrée toujours sans se poser de questions. Le nécromant et l'adolescente lorsqu'ils apprirent que Yu était bien l'une des leurs en étaient à la fois étonnés et effrayés. Les voix de la source étaient impénétrables et ils espéraient que cela n'eût pas été une mauvaise nouvelle, surtout pour elle. Les questions de la Rêveuse n'auraient pas manqué alors, mais Ninazu avant qu'elles ne fussent à nouveau, lui promit une fois de plus qu'elle obtiendrait les réponses en temps voulu. Ne répondant pas à la dernière question de Yama, Ninazu, Jezabelle et Yu passèrent finalement par la porte et abandonnèrent là la créature.

Ils pénétrèrent ainsi dans une nouvelle pièce en « T » et hantée. Très longues d'une centaine de mètres, large d'une trentaine et haute de plusieurs vingtaines. Fortement semblable à la nef

d'une cathédrale, elle se composait d'une sorte d'« avant-nef » ou narthex de deux travées, suivies de huit autres travées. Le vaisseau central d'une largeur de cinquante-cinq mètres entre les axes des colonnes était bordé de deux collatéraux à voûtes quadripartites tant au nord qu'au sud, soit un total de cinq vaisseaux pour trois portails. Deux rangées de quatorze chapelles latérales, construites entre les arcs-boutants du vaisseau s'ouvraient, de la quatrième à la dixième travée, sur les collatéraux extérieurs. L'élévation était à trois niveaux. Le premier était constitué de grandes arcades ouvrant sur les collatéraux intérieurs. Le second correspondait à une tribune à claire-voie ouvrant sur la nef par des baies composées de trois arcades, lesquelles reposaient sur de fines colonnettes. Au-dessus de ces arcades, les remplages de ces baies étaient pleins. Les tribunes étaient garnies de petites roses. Enfin, le troisième niveau était celui des fenêtres hautes embouchées par de la glaise ciselée de visions infernales, qui comportaient deux lancettes surmontées d'un oculus. Sur le long de ses murs, presque jusqu'au fond et au sein même des chapelles, s'alignaient des bureaux en métal où des morts-vivants, des goules, écrivaient inlassablement sur des parchemins de peaux humaines. Ils écrivaient des histoires, « des fictions » en lettres de sang, accumulant autour d'eux et sur leur bureau des piles de manuscrits. Au-dessus d'eux, les mansardes qui se juxtaposaient sur tous les niveaux tout du long contenaient autant de bureaux destinés au même processus.

Les condamnés qui arrivaient ici n'avaient que peu de raisons d'y être. Certains remplaçaient les goules qui mouraient d'épuisement ou s'étaient décomposées à force d'écrire, d'autres continuaient d'avancer tout droit jusqu'au fond de la pièce pour être écorchés et épiluchés dans une étrange et immense machine, afin que leurs peaux servent de feuilles et leur sang d'encre. Les derniers enfin étaient destinés à un chaudron où ils disparaissaient en étant ébouillantés.

Une musique pourtant magnifique surplombait l'ensemble, dénotant sans conteste avec la sépulcrale vision que la salle imposait à ses visiteurs. Des notes pianotées avec nostalgies sur un gigantesque piano tout au bout, monté sur une estrade de bois et manœuvré par un squelette aux multiples bras et doigts avec autant de jambes et accoutré d'un tablier de boucher. Au-dessus du piano, l'on trouvait un superbe bas-relief en trois séquences représentant le passage d'Adam et Ève au paradis terrestre, et la tentation d'Adam suivie du péché originel. La première scène montrait Dieu prélevant une côte à Adam endormi au pied

d'un arbre, et transformant la côte en Ève, afin qu'il eût une compagne qui lui fût semblable comme il l'exigeait.

La seconde partie du bas-relief représentait le péché originel. Le couple se trouvait au pied de l'arbre de la connaissance du bien et du mal aux fruits défendus. Le diable avait la forme d'une femme séduisante munie d'une longue queue de serpent. Il s'agissait de Lilith, personnage biblique absente de la Bible canonique, mais présente dans les écrits rabbiniques du Talmud de Babylone. D'après la tradition juive, elle était la première épouse d'Adam qui aurait quitté le paradis terrestre à la suite de son refus de se soumettre à ce dernier en adoptant la position inférieure lorsqu'ils s'accouplaient. Elle refusa ensuite d'obéir à Dieu qui lui intimait l'ordre de se soumettre à Adam. Chassée de la surface de la Terre, cette séductrice perverse finit par devenir diablesse et favorite de Lucifer. Elle revint tenter le couple dont elle était jalouse, afin de précipiter leur malheur.

Enfin la dernière scène de ce bas-relief représentait l'expulsion des premiers hommes hors du jardin d'Éden.

Sur le trajet, personne parmi les goules ne prêta attention au trio. Comme dans une usine, les ouvriers étaient au travail et n'avaient guère le temps de se laisser aller à la fumisterie. Ils croisèrent sur le chemin un bon nombre de femmes identiques, entièrement recouvertes d'une robe de mariée normalement blanche, mais noircie et rougie par la crasse et le sang. Elles avaient un voile en dentelle parfaitement opaque sur le visage de sorte qu'on ne pouvait y déceler le moindre de leurs traits. Elles poussaient un caddie qu'elles remplissaient de goules mortes et les reconduisait vers le chaudron ou la machine à faire de « l'encre et du papier » ; elles aussi ne leur prêtèrent aucune attention, recueillant parfois les condamnés qui chutaient des mansardes directement dans leur caddie. Elles en remplissait un, puis un autre, puis encore un autre, sans jamais parler et entièrement dévouées à leur routine.

« Ce n'est pas possible. Comment les égouts peuvent avoir un truc pareil à l'intérieur ? Les Rêveurs s'en seraient forcément aperçus non ?

— Ça fait déjà un bon moment que nous ne sommes plus dans les égouts. Je te l'ai dit, nous sommes nulle part. »

Yu, fut à la fois subjuguée et effrayée par cette cathédrale d'un autre genre, alors que Ninazu et sa belle semblaient ici beaucoup plus à l'aise, comme en terrain connu et conquis.

Curieuse et ravigotée en comprenant qu'il n'y avait apparemment aucun risque, elle se rendit à un moment vers l'une des mariées pour tenter de l'interpeller. Il semblait en effet que rien ici ne fut à proprement dit menaçant, quoique l'ambiance ne fut pas vraiment festive. Jezabelle, planant au-dessus d'elle, l'accompagna et ainsi ensemble, elles laissèrent un moment Ninazu de son côté, qui lui fut plus intéressé par les goules dans les chapelles et sur les mansardes. Bloquant par la suite toutes les deux le chemin de l'une des mariées, la Rêveuse tenta donc de lui parler : « Madame ? Excusez... He ho ! Madame ?

— Enlève-lui son voile, tu vas voir, l'invitait ensuite à agir Jezabelle. »

Très lentement, car présentant un drame en devenir, elle approcha donc sa main du voile et le leva pour y découvrir ce qu'il y avait derrière. Ce qu'il y eut alors, ce n'était rien, pas de visage, une masse de chair plate sans caractère, pas d'yeux, de nez, ou de bouche. La Rêveuse fronça les sourcils d'étonnement et de méfiance, mais à force d'aller vers de plus en plus d'abominations, elle se surprenait finalement elle-même à être moins sujette à l'emportement. « Regarde mieux, insista Jezabelle après », et Yu planta son regard sur le faciès absent de la mariée pendant encore quelques secondes. Là, son propre visage prit forme subitement sur la masse de chair et celle-ci lui cria dessus de terreur. Elle en sursauta vers l'arrière en hurlant « Â ! Mais que ! »

Jezabelle en eut un fou rire, ne pouvant se retenir durant quelques secondes d'avoir des spasmes euphoriques. La mariée rabattit son voile sur son visage après et reprit sa routine comme si de rien n'était. « Je suis sûr que tu l'as fait exprès ! » s'énervait alors Yu sur Jezabelle. L'ingénue se calma et s'exprima plus tendrement, mais sans parvenir à dissimuler son amusement : « T'aurais vu ta tête ! Je ne pouvais pas m'en empêcher pardon.

— Si je pouvais te mettre une gifle, tu l'aurais déjà mangée !

— Rooh... »

Ninazu revenait vers elles à cet instant et n'ayant vu ce qu'il venait se passer, réclamait conséquemment des explications : « Mais qu'est-ce que vous foutez ?

— Rien rien, lui répondit innocemment Jezabelle.

— Elle se moque de moi ta femme...

— C'est donc ça la polygamie ? ironisa le nécromant. »

Ce n'est qu'alors que Yu se rappela qu'effectivement, elle aussi était maintenant son épouse. Elle en rétrocéda une mine dubitative à Ninazu et monta le ton en lui répondant : « Bah va falloir qu'on s'impose des règles maintenant !

— J'ai l'impression que tu te sens de plus en plus à l'aise moi. Je me trompe ?

— Couple de tarés !

— Personne ne t'a forcé à venir. Tu as été largement prévenu, en riant presque à ce moment Ninazu. Calme-toi donc. Ici on ne risque rien, on devrait même pouvoir enfin se reposer. »

Le piano s'arrêtait là de sonner, d'un seul coup. Le squelette qui en jouait s'apercevait en effet et enfin que des étrangers avaient pénétré dans l'édifice. Il fit pivoter son crâne sans que cela fût accompagné du corps, puis n'étant bizarrement guère surpris de ce qu'il découvrit, s'en tordit de rire durant quelques secondes. Le trio s'en fixa dans le silence et en dirigea le regard dans sa direction. Le squelette, ensuite, fit un énorme bond du piano jusqu'à eux. D'une seule pirouette, il parvint presque à leur niveau et s'avançant en roulant sur lui-même à l'aide de ses multiples bras et jambes, finissait par offrir une révérence à ses trois visiteurs.

Yu se tint rapidement prête à lui envoyer de l'argile explosive, mais Ninazu l'en empêcha d'un geste et au même instant, Jezabelle flottait jusqu'au squelette pour lui rendre sa révérence comme s'il s'agissait d'un jeu.

« Tu es plus accueillant que Yama, le recevait alors Ninazu.

— Vous le connaissez celui-là aussi ?

— C'est Charon. Un vieil ami. »

Charon sortit après une paire de lunettes de sous son tablier et se l'enfila. Yu en fut aussi incrédule que Ninazu et Jezabelle, car il ne possédait pas d'yeux.

« À quoi ça peut bien lui servir ? réclama la Rêveuse.

— Je n'ai pas d'yeux, mais je vois quand même, et il se trouve que je ne vois pas très bien.... Yama est né ronchon. Heureusement nous n'avons pas à nous côtoyer tant que ça, vous devez avoir l'habitude depuis le temps. C'est la première fois que vous venez à trois. Qui est-elle ? Et comment dois-je t'appeler aujourd'hui ?

— Il est toujours un petit peu excentrique... commenta d'abord Ninazu vis-à-vis de Yu. Kyouran Ninazu, répondit-il ensuite au squelette. Elle, selon Yama, c'est l'une des nôtres. Mais nous ne savons pas encore laquelle.

— Les voies de la source sont impénétrables...

— Ses voix non plus...

— Peut-être que cet endroit l'aidera à s'en rappeler.

— J'espère.

— Moi aussi, s'immisça Jezabelle dans la conversation. »

La jeune femme n'intervint pas de son côté, toute troublée qu'elle fut. Tout ceci, toute cette folie, lui paraissait de plus en plus normal et paradoxalement, c'était bien cela qui l'effrayait. Sachant désormais qu'elle était probablement une sorte de déesse, mais ne comprenant jusque-là rien de ce que cela pouvait bien signifier, elle brûlait de l'envie d'ordonner qu'on lui fournit des réponses tout en les craignant à la fois. Elle s'en pinçait les lèvres de frustration tandis que Jezabelle, Ninazu et Charon continuaient de converser.

« Vous avez pensé à donner le réceptacle à Pythonisse et ses sœurs avant de venir ?

— Bien sûr. Nous avons suivi tout le rituel à la lettre. En revanche, que ce soit Asag qui gouverne pour ce cycle la croisée des mondes ne m'enchanté pas. Il a toujours été, disons difficile à contrôler.

— Attends un peu d'apprendre ce qu'il aura à te dire. Il ne détient pas que la clé qui vous permettra de vous retrouver dans le même monde au même moment avec Jezabelle. C'est la folie ici. La source, Dieu, enfin... il y a un imprévu...

— Un imprévu ? Comment ça ? s'inquiéta Jezabelle.

— C'est à Asag de vous en parler. C'est lui qui commande ici pour le temps de ce cycle. Je sais que vous devez le tuer, le renvoyer à la source, mais écoutez d'abord ce qu'il aura à vous dire.

— La croisée des mondes vous dites ? sortait ensuite de son mutisme Yu. Tu avais dit que nous étions nulle part ! Tu as parlé de catacombes ! »

Charon pointait alors de tous ses doigts au bout de tous ses bras, les zombis et les goules dans les chapelles et les mansardes. Ceux-là rédigeant inlassablement sur leurs parchemins autant de fictions qu'ils pouvaient.

« Les catacombes vous les avez déjà traversées si vous êtes ici. Sur ce manuscrit, il y a un monde. Sur celui-là un autre. Sur celui-là encore un monde. Les mondes se nourrissent et se superposent à l'infini les uns dans les autres. Le réel, c'est un puzzle. Tu prends des morceaux au hasard, tu les assembles avec d'autres, et voilà, tu as un nouveau monde. Ici, c'est notre usine à fabriquer des univers, tu comprends ?

— C'est une forme de plagiat industrialisé d'une certaine façon. L'humour du Très-Haut m'échappe parfois décidément... Quoique le plagiat soit la plus belle et honnête forme de reconnaissance du talent.

— Â ! Tous les artistes sont les plagiaires de Dieu, mais lui n'exige pas sa rente en monnaie sonnante et trébuchante. Pas de droit d'auteur pour le Tout-Puissant. Vivre est déjà un paiement suffisant à ses yeux. Les créatifs pensent qu'ils sont les initiateurs de leurs révélations, mais dans leurs rêves et leurs imaginaires, ils ne font tous que puiser dans la même source et disent rarement merci pour ce cadeau. Ils ne sont pas des initiateurs, ils ne sont que des vecteurs, des passerelles plus ou moins performantes. D'ailleurs j'adore cette ironie. Nous créons des mondes tous les jours, c'est notre boulot. Mais tous les écrivains en font autant sans le savoir. Enfin je dis ça, mais qu'en sait-on ?...

— Et nous ? Tu veux dire que nous sommes dans un de ces manuscrits ?

— Bien sûr ! Une histoire écrite dans un manuscrit est toujours elle-même une histoire écrite dans un autre. Il est impossible de remonter à une origine, elle très lointaine, si lointaine qu'elle a cessé d'exister. Mais ceux de notre espèce ne sont pas comme les autres mortels. Tout part / tout vient — de la source. La source est interne, la source est externe, nous sommes cette source, et nous sommes dans la source. Nous, notre substance est toujours la même quel que soit le monde où nous nous réincarçons, tu comprends jeune femme ? Lorsque nous mourrons, nous ne nous dispersons pas dans la source, notre esprit ne s'y vaporise pas. C'est pour ça que nos noms traversent les mythes de façon bien différente selon les univers et les époques où nous apparaissions. Nos pouvoirs demeurent toujours les mêmes, nous sommes des concepts plus que des êtres vivants, de la mémoire dans le temps. Ninazu est la Mort. Jezabelle est le Chaos, je suis le Passeur, Yama est le Juge. Au début nous n'étions finalement qu'un verbe.

— Non... mais la source... je ne suis pas certaine de comprendre. Ce que vous, vous appelez la source, c'est l'éther c'est ça ? L'éther que nous les Rêveurs nous utilisons ? Ninazu a tenté de m'expliquer ça dans les catacombes je crois.

— L'éther, c'est la matière du vide. C'est le fluide qui permet aux choses de tisser des liens dans le néant. Dans votre monde, vous vous appelez Rêveurs parce que vos pensées sont la première source de vos miracles. Quand vous voulez créer de la foudre, vous faites des gesticulations et pensez à créer de la foudre non ? Eh bien, sache que les rêves, les pensées, se trouvent aussi dans la source, dans l'éther, celles-ci même, ces pensées que vous

commandez pour obtenir et transmettre à vos enfants vos dons. À vous les Rêveurs, la source, le Dieu des Dieux, vous a accordé de pouvoir vous en servir pour une raison. Jamais, dans aucun monde, les mortels n'avaient eu des pouvoirs équivalents aux nôtres. C'est une première !

— Attends... Tu veux dire que vous ne décidez pas de ce que vos monstres écrivent ?

— Absolument pas. C'est la source qui guide leurs mains. enfin je crois... Je ne sais même pas ce qu'ils écrivent en ce moment-même.

Yu à ce moment perdait pied. Elle était prise de nouveaux vertiges et faisait une véritable crise d'angoisse. Sa tête lui fit terriblement mal, elle y entendit un son continu, une unique note stridente qui lui perçait le crâne du cervelet jusqu'au front. « Je vais pas bien... ça va vraiment pas », se plaignait-elle. Jezabelle se désagrégea en sa multitude de papillons et tenta, en les réunissant tous dessus et en formant son visage devant elle, de l'aider à se calmer, à rester debout. « Yu ? Qu'est-ce qui se passe ? Explique-moi ? » cependant, c'était sans succès et l'adolescente le vit parfaitement en souffrant avec elle à la vue de ses grimaces qui lui fermaient de plus en plus le visage. Ses souffles en même temps devenaient irréguliers et haletants, alors qu'elle tentait clairement de les contrôler sans y parvenir, pire, cela empirait.

« Ninazu fait quelque chose !

— Sa mémoire remonte en elle. Sa substance lui est révélée, commenta Charon.

— Elle souffre enfin ! Ninazu ! »

Le nécromant frappa finalement la jeune femme au crâne avec sa faux. En s'écroulant, elle plongea dans le bras du nécromancien qui s'efforça ensuite de la soulever jusqu'à la mettre sur son épaule. Jezabelle s'en trouva soulagée, car elle savait qu'il n'avait fait que de l'endormir, certes un peu brusquement, mais entendant que ce fut aussi pour son bien. « Merci », le gratifia Jezabelle. « C'est aussi ma femme maintenant tu sais... », lui renvoyait-il comme une évidence.

« Il va nous falloir une chambre Charon. Je n'irais pas tout de suite voir Asag. Je sais que tu n'es pas censé accepter et que je ne suis plus chez moi mais...

— Combien d'entre-nous ne sommes plus prisonniers de la source grâce à toi ? Certes il y en a qui clament que vous êtes des monstres. Mais moi je comprends votre choix, votre

désobéissance. Ninazu puisque aujourd'hui je dois t'appeler comme ça. Toi et Jezabelle aurez toutes les chambres que vous voudrez le temps que vous le voudrez.

— Tu es l'un des rares à ne pas nous en avoir voulu.

— Tu sais Jezabelle. Lorsque nous avons commencé à sortir de la source et à devenir quelque chose de palpable. Si la source n'avait rien fait, elle aurait fini par disparaître, nous aurions fini par l'avalier, par l'épuiser. Nous en faisons toujours partie, nous la consommons, nous la composons. Si toi et Ninazu n'aviez pas accepté le pacte, qui sait ce qui se serait produit. D'une certaine façon, nous avons toujours existé, mais si nous en avons aujourd'hui conscience et le pouvons encore, c'est grâce à vous. Venez, je vais vous conduire, vous devez être épuisés. »

cimetière de nations

Par-delà l'océan intérieur, plus loin que le Pays de l'Eau et plus loin encore que toutes les petites îles que l'on pourrait croiser durant la traversée ; très loin, si loin que les Rêveurs ne songeassent jamais à explorer le monde jusque-là tant ils étaient occupés à se dévorer entre eux, se trouvait Chanséliséa, la cité continentale : une giga structure métallique de plusieurs milliers d'étages, faisant parfois eux-mêmes des milliers de kilomètres de haut. Du centre de la terre jusqu'au ciel, l'ambiance globale y était assez sombre, morose, car la lumière en était presque totalement absente.

Étendu sur environ vingt-quatre millions de km², ce monde froid et étrangement structuré était en constante évolution. D'immenses machines appelées les Architectes le retravaillaient continuellement, à tel point qu'on ne savait déjà plus combien il mesurait réellement ; une donnée dont ceux d'ici se moquaient bien d'ailleurs.

La cité était composée de câbles de toutes les tailles, du nanomètre à la gargantuesque, d'usines destinées à réaliser des œuvres biomécaniques, biologiques, ou purement mécaniques, de serveurs informatiques ; un endroit labyrinthique où des milliards de machines aux multiples apparences sous les ordres des Architectes, travaillaient sans cesse à rendre la technostructure toujours plus performante. On n'y trouvait aucune habitation, aucun être vivant à proprement dit, aucune verdure. La cité évoluait seule dans toute son artificialité ; la cité était elle-même vivante, parce que le peuple d'autrefois de ce continent-là — était en réalité ce qui constituait le véritable cœur de — la cité Chanséliséa.

Il y avait très longtemps, si longtemps qu'on oublia quand, lorsque le monde se fracturait et qu'une grande part de l'humanité dut survivre aux hivers nucléaires successifs, les survivants initiaux de ce continent choisirent d'abandonner leurs enveloppes charnelles et de fusionner avec l'IA, de s'amalgamer avec la machine. Les esprits des hommes, des femmes et de leurs enfants dès lors furent emprisonnés normalement à jamais dans des serveurs informatiques et firent conséquemment de leur cité leur nouveau corps. De cette association naquit un être nouveau. Un être à la fois multiple et unique. La cité devint lors de cette union le corps de cette nouvelle entité ; ses câbles furent ses artères et ses vaisseaux sanguins, ses serveurs

informatiques devinrent son cerveau et ses nerfs, ses usines furent ses organes, le métal devint sa peau et ses os, ses machines furent ses globules blancs et rouges...

Tous les rescapés de l'humanité d'autrefois qui la composaient furent subséquemment à la fois ses enfants et ses parents. Leurs esprits digitalisés dans la machine, ils continuent d'exister en demeurant tous éternellement plongés dans une simulation informatique semblable à un rêve constant, un monde virtuel fait uniquement de bonheur, de joie et de plénitude : une projection numérique de tous leurs désirs qu'ils remanient à leurs convenances pour qu'elle corresponde à chaque instant à leurs fantasmes les plus fous et les plus satisfaisants. Il fallait bien le dire, ce fut alors un prodige, un miracle de perfection mathématique.

Ils avaient là créé un lieu où n'existerait plus la mort, la douleur, la faim, la maladie, la frustration et tout ce qui faisait que l'Homme maudissait anciennement l'existence. Grâce à la « Source », un programme informatique initialement régi par l'IA originelle avec qui ils accouplèrent leurs esprits en se digitalisant, devenant par ce procédé à la fois quelqu'un de nouveau tout en préservant ce qui eût été leurs substances, ils se découvrirent une nouvelle conscience d'eux-mêmes, et se figurèrent rapidement être par leur suprématie technologique le sommet, la pointe de la flèche de l'évolution humaine.

Constamment connectés entre eux grâce à leur réseau informatique entièrement administré par cette Source, ils accumulèrent le savoir et parvinrent bien avant les Rêveurs situés de l'autre côté de l'océan, à utiliser l'éther comme carburant ; ce qui devint diligemment une absolue nécessité pour eux de toute façon : contenir effectivement des dizaines de milliards d'esprits individuels à force de copies et de créations à l'intérieur des serveurs informatiques et alimenter continuellement toutes ces machines consommait une énergie folle que même le nucléaire qu'ils abandonnèrent parce qu'il faillit causer l'extinction de leur espèce par deux fois, ne suffisait plus à nourrir. Les réacteurs nucléaires de la cité étaient donc depuis bien longtemps enfouis au cœur de la terre avec tous leurs déchets radioactifs et surtout, selon leurs souhaits, ils ne devaient jamais être réactivés. Ils puisaient aussi dans l'énergie solaire et la chaleur de la terre, mais cela n'était rien comparativement à ce que permettait l'éther.

Tel fut le prix de leur magnificence. Les Chanséliséins ravissaient au monde extérieur au leur l'essence de la vie et de la matière afin de s'assurer l'immortalité de leurs âmes et le privilège de la connaissance. Ils dérobaient la plus divine composante de l'univers, l'éther, en

sachant pertinemment qu'à terme cet univers deviendrait aussi froid que le monde mécanique qu'ils avaient bâti.

C'eût été sans dommage si les Chanséliséins avaient su consommer cette énergie comme le faisaient les Rêveurs. C'est-à-dire en la restituant à sa source originelle en acceptant le cycle de la mort. N'étant pas leur cas, ils entreprirent de l'emmagasiner au fond de leurs nouveaux réacteurs, de l'aspirer perpétuellement en vue d'un jour la posséder tout entière et de l'enfermer dans un cycle éternel qui serait entièrement sous leur contrôle. Par ce procédé, ils anéantiraient en quelque sorte toute possibilité d'émergence de la vie dans le monde sensible, car leur monde virtuel engloutissait à terme, de fait, le réel. La matière cesserait conséquemment de penser, de se complexifier, d'évoluer, lorsque l'éther serait pleinement sous leur domination.

Le processus ayant commencé depuis des centaines de décennies, les Chanséliséins prédisaient depuis aussi longtemps un conflit avec les Rêveurs et les civils de l'autre côté de l'océan intérieur. Un événement auquel ils ne pouvaient pas se soustraire, car condamnant ces espèces à l'extinction, si les civils et les Rêveurs refusaient de les intégrer, la guerre ne pouvait que s'ensuivre. Les Chanséliséins escomptaient en effet pour éviter le conflit, proposer aux Rêveurs et aux civils d'abandonner eux aussi leurs enveloppes charnelles pour intégrer la Source.

Depuis déjà de nombreuses années, la Source, avait donc ordonné qu'on fabrique des droïdes nanos-insectes équipés de caméras et autres scanners afin de surveiller les Rêveurs à leur insu ; ainsi que ce qui restait de l'ancienne humanité depuis peu sous leur domination. La giga structure avait promptement craint que les Rêveurs qui obtinrent miraculeusement aussi la capacité de contrôler l'éther ne deviennent une menace pour elle et ses projets. Demeurants mortels et primitifs à leurs yeux, les Chanséliséins ne pouvaient en même temps nier l'énorme potentiel destructeur dont étaient naturellement doués les Rêveurs. Cette opération avait donc visé à en apprendre le maximum possible sur cette nouvelle civilisation en vue du jour où la giga structure déciderait enfin de leur offrir le privilège de les « intégrer ». Ce jour approchait à grands pas, car l'armée de dissuasion et l'armement qui lui convenait étaient maintenant près d'en découdre, si jamais les Rêveurs et les civils en apprenant leurs existences décidaient de refuser le cadeau qu'elle leur offrait tout du moins.

Présentement, ce jour-là était fort important pour Chanséliséa. Créer des programmes informatiques et copier les esprits humains pour manœuvrer des machines, elle le faisait depuis très longtemps, mais cette fois elle tentait un nouveau prodige. Elle avait élaboré dans ses usines de nouvelles créatures chimériques, basées notamment sur le génome humain et toutes très différentes les unes des autres, mais ayant pour point commun leurs gigantesques tailles. Maintenues en métastases dans des cuves prévues uniquement à cet effet, la Source avait demandé à ses habitants de les investir pour leur donner vie et s'en servir de futurs soldats.

Elle comprit en effet après de multiples expériences de laboratoire que des programmes informatiques ne suffisaient pas pour animer et commander des corps biologiques, la copie digitale de l'esprit ne fonctionnait pas non plus. Grâce à plusieurs mois de tentatives, ils découvrirent par le fait et étonnamment qu'un corps qui ne fut pas mécanique exigeait une âme, un esprit, qui bénéficia au moins une fois de l'expérience du réel antérieurement à son imprégnation. Toutes les copies digitales d'esprits pourtant saints qui furent tentées sur ces corps finissaient par y perdre très rapidement la raison. Ils se suicidaient, abimant ces corps au passage, ce qui n'était pas admissible pour la Source.

Elle ne pouvait donc pas simplement non plus copier les esprits humains pour investir les corps titanesques. Les tests à ce propos furent tous non concluants. Il fallait donc, de manière à ce que cela fonctionne, transférer les esprits originellement digitalisés. Des esprits qui avaient eu au moins une fois une véritable expérience de la vie, hors du virtuel.

Quoique possédant une pensée aussi uniforme, la Source avait également paradoxalement une pensée multiple et bien peu de ses constituants étaient prêts à quitter le cocon sécuritaire de la Source informatique afin d'expérimenter à nouveau les sensations du réel. Après des milliers d'années, la réussite de la Source fut aussi son plus grand problème finalement, car les Chanséliséins étaient devenus pour la majorité d'entre eux complètement dépendants du système. Plus nombreux encore étaient ceux qui se demandaient pourquoi on n'utilisait pas simplement et uniquement les machines manœuvrées par des programmes informatiques, des IA, pour faire cette hypothétique guerre. Ils étaient en effet plus enclins à sacrifier des IA (que leurs lois considéraient pourtant et normalement vivantes et disposant des mêmes droits) que des humains originels.

À cette époque, le débat dura longuement jusqu'à ce que toutes les simulations informatiques promirent la défaite face aux Rêveurs s'ils n'eussent que ça à leur opposer : que des machines contrôlées par des IA serait une défaite. Ces simulations informatiques des événements effectivement et finalement, convainquirent les Chansélisés de se séparer temporairement de certains des leurs pour mener leur ultime croisade et s'assurer une victoire sur le Yuukan.

Dans l'une des manufactures, suivit donc lors de cet ultime jour l'alignement par centaines des créatures humanoïdes en position fœtale dans leurs cuves. À la manœuvre des machines de toutes tailles, devant se charger de transférer des modules de serveurs externes au sein de chacune des chimères, de transporter les cuves et de s'occuper de toute la logistique que l'expérience impliquait.

La majorité des volontaires pour les imprégner étaient des adolescents et des enfants d'autrefois. Ceux-là n'avaient jamais connu de corps adultes et avaient même oublié les sensations que procurent une véritable enveloppe charnelle.

Kaefra, qui avait dix-sept ans lorsque son esprit fut numérisé, faisait partie des volontaires avec plusieurs de ses amis. L'envie de quelque chose de nouveau et l'excitation de la découverte de nouvelles sensations les avaient poussés à tenter cette aventure, quand bien même ils devraient obéir à des supérieurs hiérarchiques, et même si cette expérience se résumerait très bientôt sans doute à celle du champ de bataille. Ils faisaient donc partis des premiers lots, les premiers esprits originels à être implémentés au sein de chimères humanoïdes.

Kaefra allait ainsi, toute en joie, bientôt quitter la Source pour pénétrer le corps qu'elle avait elle-même choisi. Un corps « un peu plus féminin que les autres » qui lui rappelait très, très vaguement (le pensait-elle), ce qu'elle avait été autrefois.

Avec elle, parmi ses nombreux amis, il y avait Radjiv, qui lui n'était présent pour l'expérience que parce qu'il ne voulait pas s'éloigner d'elle. Après des siècles passés dans la Source, n'ayant jamais connu autre chose et sachant pertinemment qu'on allait, si l'expérience réussissait, les envoyer probablement à la guerre, il avait tenté sans succès de convaincre Kaefra d'abandonner cette idée et décida donc de l'accompagner. Pour sa part, il avait choisi un corps « plus masculin » que Kaefra, mais aussi gigantesque que le sien, avec une paire

d'ailes et de puissantes griffes en guise d'ongles. Avec eux deux parmi leurs plus proches, l'on comptait également Esteban et Calvin, deux amis habituellement inséparables.

« *Log 999 - Procédure de chargement en cours... État à 66 %* »

« Allez c'est long ! trépignait Kaefra.

— Nous devons vous transférer dans des modules externes avant de vous imprégner dans les corps, ça va prendre un peu de temps, tentait de la calmer l'un des Architectes.

— Transférer un esprit dans un module pour l'enfourner dans un corps. Vous aimez vous compliquer la vie franchement, se plaignait alors Radjiv. Pourquoi pas juste nous transférer simplement dedans ?

— On est obligé d'implanter un serveur externe pour vous contenir dans le corps. Les cerveaux artificiels ne sont pas adaptés pour vous contenir dans le cas contraire. Vous risqueriez d'y perdre la raison si nous tentions une implantation directe. Et ça nous facilitera plus tard l'extraction.

— Vos gueules bordel vous saturez les ondes ! Laissez-moi savourer ce moment ! les enguirlandait ensuite Esteban.

— T'as vu la gueule des bestioles ? Vivement qu'on nous donne nos armes et nos armures après. Putain c'est dégueulasse sérieux... Des corps humains ça vous aurait fait chier ? J'ai l'impression de prendre le corps d'un Pokémon, ça ressemble à rien ce machin... Braillait après Calvin.

— La Source ne visait pas l'esthétique mais l'efficacité. Vous allez devenir des soldats, nous nous fichons que vous soyez beaux. On vous chargera les programmes de combat et d'entraînement après votre transfert.

— Parce que toi tu te rappelles à quoi ça ressemble un corps humain genre ? surenchérisait Esteban.

— Esteban ?

— Ouais ?

— Ta gueule.

— Lol...

— Je veux juste voir à quoi ressemblent ces primitifs. S'ils refusent de nous rejoindre, bordel je vais tellement aimer leur botter les fesses, se galvanisait enfin Calvin.

— Vous allez voir à quoi ressemblaient les humains d'autrefois vous inquiétez pas. M'enfin, vous auriez juste pu consulter les archives hein... On vous chargera dans les programmes toutes les informations recueillies sur les Rêveurs de toute façon. »

Dans l'usine, des modules en forme phallique étaient depuis quelque temps branchés sur des serveurs. Ceux-là devaient en effet recueillir les esprits digitalisés des volontaires pour être ensuite enfoncés dans les corps titanesques le plus souvent au niveau du cervelet à l'aide d'une fente dans la peau créée à cet effet. Pendant ce temps Kaefra mettait l'ambiance en chantant. Par-dessus sa chanson, elle apposait « informatiquement » le bruit de mains qui claquaient pour donner le tempo tout en multipliant sa voix pour donner l'illusion d'une chorale : « Allez là ! Un peu d'entrain youhouuuuuuu !

Amawole, amawole, amawole

Amawole, amawole, amawole

Amawole, amawole eh eh eh amawole

Amawole, amawole eh eh eh amawole

Kintela

Kintela a nga nalela soso

Kintela a nga nalela kokodioko

Kintela a nga nalela soso

Kintela a nga nalela kokodioko

— Mdr... Elle est vraiment intenable, riait alors Radjiv.

— Kaef putain on s'entend plus ! tentait de la faire taire Esteban.

— M'en fout ! Youhouuuuuuuuu !

Amawole, amawole, amawole

Amawole, amawole, amawole

Amawole, amawole eh eh eh amawole

Amawole, amawole eh eh eh amawole

Kintela

Kintela a nga nalela soso

Kintela a nga nalela kokodioko
Kintela a nga nalela soso
Kintela a nga nalela kokodioko »

« Log 1000 - Procédure de chargement terminée, début de la séquence d'intronisation... »

Kaefra et ses amis terminèrent de se télécharger dans les cellules de confinement, les modules commencèrent leur implémentation en pénétrant les fentes pendant que le liquide dans lequel baignaient initialement les corps se vidait grâce à des trappes. Leurs modules étant équipés de tout le nécessaire pour ne pas être coupé du réseau et de la Source, ils pouvaient encore communiquer pendant ce temps entre eux et avec elle grâce à des ondes Wi-Fi. Cela fut de toute façon une obligation, car les chimères dans lesquelles on les implantait n'avaient pas la capacité physique de parler ; à peine de grogner, de gémir et d'émettre un large panel de ce genre de bruits correspondant aux sons les plus primitifs de la vie animale.

Lorsque les modules disparurent sous la peau des corps, les fentes furent recousues par des droïdes. Là, il sortit pendant ce temps du bout des serveurs externes à forme phallique des milliers de filaments métalliques nanométriques qui crûrent jusqu'à investir puis se fixer sur chaque muscle du corps dans lequel ils se firent avaler. Leur allongement se fit promptement, manifestement parfaitement conscient du muscle que chacun d'eux devait commander.

Une fois que les filaments terminèrent de connecter les modules à chacun des muscles des chimères, quelques mouvements accompagnèrent l'éveil du premier lot. Le premier était le même pour chacun d'eux, à savoir bêtement ouvrir les yeux après être passé dans un flash lumineux qui s'ouvrit sur la vision d'un monde réel, une vision qu'ils n'avaient pas eue depuis des milliers d'années.

« Log 1001 - Séquence d'intronisation achevée, sauvegarde de l'expérience en cours dans la base de données... »

« J'adore ! Radjiv tu sens ça ? J'ai tellement de sensations ! J'ai l'impression de brûler, mais c'est tellement bon ! Encore ! Encore ! Encore !

— Je sens surtout que... qu'est-ce que c'est que ça ? J'ai le bide qui hurle et des machins qui gigotent dedans.

— C'est à ça que ressemble Chanséliséa de l'extérieur ? Putain c'est pas gai sérieux....

— La Source me manque déjà...

— C'est la sensation de faim que tu ressens Radjiv. On a prévu de quoi vous nourrir vous inquiétez pas.

— C'est horrible comme sensation. C'est vraiment pas comme dans les simulations.

— Wow... Mais je respire là... Je sens l'air passer dans mon nez...

— Ce sont des branchies abruties....

— Ce que je sens entre mes jambes, c'est bien ce je crois ?

— Quoi donc Calvin ? Ton organe sexuel ?

— Wow... tu veux dire qu'on va devoir faire pipi et caca ?

— Vous êtes soumis aux mêmes impératifs physiologiques que les mammifères. On ne peut pas nourrir un corps vivant avec seulement de l'éther. On vous l'a dit pourtant, à croire que vous n'écoutez rien pendant les cours. Seuls vos modules sont alimentés par des batteries éthertiques. Nous vous rechargerons régulièrement soyez en bien sûr. »

Certaines expériences devaient être vécues pour être cernées, c'est ce que le premier lot découvrait là. Suspendus sur des rails jusqu'alors, ils furent ensuite lâchés par le bas de leurs cuves dans une piscine à température ambiante. Keafra riait et s'en amusait autant que Calvin et Esteban, tandis que Radjiv et plusieurs autres trouvèrent la chute beaucoup moins amusante. L'eau de la piscine était elle-même évacuée subséquemment avant que les moins dégourdis ne risquent de se noyer dedans à l'exception de ceux qui possédaient des branchies ou la capacité par d'autres procédés de respirer sous l'eau. Il faisait alors extrêmement sombre et le paysage leur semblait uniforme. Le peu de lumière qu'ils avaient pour s'éclairer provenait surtout des multiples scanners et lentilles sur les machines qui flottaient et naviguaient autour d'eux.

« On se les pelle c'est horrible. J'ai cru que j'allais me noyer sérieusement.

— En plus on y voit quedal.

— Les ouvrières vont vous éclairer le passage à l'aide de lampes. Nous devons modérer votre exposition à la lumière pour commencer. Vous auriez mal aux yeux dans le cas

contraire. Prenez déjà le temps de bouger un peu, de bien assimiler les mouvements de votre corps. Quand vous vous sentirez apte à marcher vous entrerez dans le casernement.

— Je tremble c'est normal ?

— C'est un réflexe du corps pour se réchauffer. On vous scanne continuellement, s'il y a un problème nous interviendrons arrêtez de vous inquiéter.

— J'arrive pas à bouger mes ailes.

— Moi non plus.

— Vos muscles sont atrophiés. Il vous faudra un peu de temps avant de totalement contrôler chacun de vos membres et tous vos organes. La synchronisation va se faire petit à petit.

— Fallait faire comme moi et pas prendre un corps ailé.

— Nia nia nia, osef de ta vie à toi ! »

Une cinquantaine de gigantesques chimères tentèrent donc leurs premiers mouvements sur le sol. Elles expérimentaient ainsi la sensation de la gravité. Leurs muscles étaient douloureux et leurs gestes approximatifs, patauds, mais la majorité d'entre eux appréciaient cela à l'exception pour le moment de quelques-uns demeurant paradoxalement plus sensibles que leurs compagnons.

L'un des esprits, celui d'une prénommée Mathilde, supportait par exemple en revanche plus difficilement ces nouvelles sensations. Elle découvrait avec effarement ce qu'était d'avoir la nausée, des vertiges et en vomissait sa bile sur le sol, ce qui lui fit horriblement mal à la gorge. Un autre tentait désespérément de se lever sans y parvenir. Kaefra s'y accoutumait plus aisément ainsi que ceux de ses amis, Radjiv, Calvin et Esteban notamment. Ils n'en étaient tous, toutefois, qu'au tout début de leur entraînement.

Sous l'œil paternel de l'Architecte qui avait leur charge, lui aussi autrefois un esprit originel, ils avancèrent ensuite les uns après les autres dans un complexe conçu spécifiquement pour eux. Les y attendaient des chambres communes, des salles d'entraînements, de l'équipement, de la nourriture, des sanitaires, des vêtements, une clinique, etc. Le tout parfaitement adapté à leurs gigantesques tailles. C'était là que tous ensemble, ils allaient devoir passer les prochaines semaines.

Chaque nouveau moment normalement routinier de la vie devenait une nouvelle expérience pour eux. Le simple fait de dormir par exemple fut pour Radjiv un immense plaisir alors que Kaefra détestait ça et encore plus de ressentir la fatigue de son corps. Calvin et Esteban adoraient manger alors que Radjiv et Mathilde estimaient cela tout à fait barbare et répugnant.

Depuis plusieurs jours maintenant ils étaient cloîtrés dans un édifice sans vie et aseptisé, car quoique modifié génétiquement pour résister à la majorité des maladies connues, la Source craignait encore qu'une bactérie inconnue ne risquât de les infecter. À ce propos, les machines leur faisaient chaque jour une batterie de tests pour s'assurer de leur bonne santé. Prise de sang, analyse d'urines, scans biométriques, et d'autres choses de ce genre faisaient partie de leur quotidien.

Ils étaient nourris d'une sorte de bouillie réalisée à partir de cellules-souches qui devait contenir tous les apports nutritionnels dont ils avaient besoin. Leur taille faisait d'ailleurs que la quantité de nourriture qu'ils devaient avaler était beaucoup plus importante que ce qu'avait initialement prévu la Source et les usines devaient travailler d'arrache-pied de manière à combler leurs besoins. Pour eux tous qui étaient déjà plus ou moins proches avant l'expérience, tout cela ne se résumait finalement qu'à un jeu. Dans la Source ils avaient été habitués à contrôler totalement leur environnement, à pouvoir s'isoler ou s'ouvrir dès qu'ils le souhaitaient en passant des journées, des mois, des années parfois sur des jeux vidéo sans conséquence pour leurs esprits. Désormais forcés de vivre à chaque instant en communauté, ils découvrirent sans en avoir conscience qu'ils se rapprochèrent d'autant plus les uns des autres, développant une affection particulière ainsi qu'un esprit de groupe qui leur était parfois totalement inconnu. Dans la Source ils étaient noyés dans la masse, ils ne se rendaient finalement plus compte de ce qu'ils étaient, de qui ils étaient, mais ici, le lien entre deux individus prenait un tout autre sens.

L'expérience de la douleur fut cependant particulièrement traumatisante pour certains d'entre eux et encore, ceux-là n'avaient eu à ressentir que des petits bobos. Ajoutant cela par-dessus des séances de thérapie qui servaient à s'assurer qu'ils ne devenaient pas fous, conséquemment, la Source entreprit de rehausser leur seuil de tolérance à la douleur et leur fournissait régulièrement des antidépresseurs sans même le leur dire. Ces premières semaines furent en effet le moyen de recalibrer leurs corps pour en faire des bêtes de guerre avant tout et être certains qu'ils seraient prêts à agir comme on l'espérait lorsque le moment serait venu.

- C'est bon elle recommence...
- Keaf putain ta gueule ! Tu me fais vibrer le crâne en gueulant !
- M'en fout ! C'est énorme, on va enfin voir à quoi ça ressemble dehors maintenant !

*I come home in the morning light
My mother says when you gonna live your life right
Oh mother dear we're not the fortunate ones
And girls they want to have fun
Oh girls just want to have fun*

*The phone rings in the middle of the night
My father yells what you gonna do with your life*

— Et en plus elle nous fout la musique par dessus... Pourquoi on ne peut pas couper les ondes ? rageait l'un d'eux..

— On peut pas pendant la séance de chargement mdr... Arrête de te plaindre, il est énorme ce morceau sérieux.

— Au moins si on pouvait voir le clip en même temps...

— T'as des yeux maintenant mec faut t'y faire mdr.

— Elle pirate déjà mes oreilles !

— Mais lol, se moquait alors Calvin. Tu nous entends toujours en même temps. T'es pas un peu con ? Si elle colle le clip par-dessus tu verras plus rien.

— Comme quoi... ajoutait alors Esteban.

— Comme quoi quoi ?

— Comme quoi c'est pas parce qu'on a accès à un savoir illimité qu'on devient intelligent...

— Mais va tellement te faire foutre toi !

*Oh daddy dear you know you're still number one
But girls they want to have fun
Oh girls just want to have*

*That's all they really want
Some fun
When the working day is done
Girls - they want to have fun
Oh girls just want to have fun. »*

Malgré eux, certains battaient le rythme des doigts, voire du pied, quand bien même, non sans difficulté pour dissimuler qu'il en était amusé, l'Architecte réclamait sans cesse de chacun qu'ils ne bougèrent pas.

Pendant que la musique tournait, leurs corps furent imprégnés de savoirs et de réflexes qui leur étaient jusque-là inconnus : « Mais wow... Attendez, vous voyez ce que je vois ? Ces mecs là, les Rêveurs. Ils peuvent réellement utiliser l'éther directement à travers leur corps ? Mais c'est ouf !

— Y'en a tellement de sortes différentes... Les types peuvent faire poper des volcans hors du sol... Créer des montagnes ! Cracher du feu, relever les morts, contrôler l'eau, la foudre, le vent, les animaux... y'en a qui voient à travers les murs et la chair mais, mais... mais bordel ! Mais c'est quoi ces monstres ?!

— Méfiez-vous d'eux. Nous avons récolté autant d'informations que nous pouvions, mais la Source les considère comme imprévisibles. Ils ne sont plus humains et la guerre fait partie intégrante de leur culture, ils naissent littéralement pour ça ne l'oubliez jamais.

— Mouahahahahahaha ! J'ai tellement envie qu'ils refusent de nous rejoindre. De toute façon, ils sont condamnés à disparaître à cause des réacteurs étherthiques. Et puis nous avons une puissance de feu au moins aussi importante qu'eux ne paniquez pas.

— Ce sont des barbares... T'as vu comment ils se traitent entre eux ? Et comment ils traitent les humains ?

— Ils disent les civils eux.

— On s'en fout ! Ce sont des monstres ! Mais comment font-ils pour contrôler directement l'éther bordel ?

— Nous n'avons pas de données sur cette information. C'est apparemment une aptitude génétique. Cela s'est produit avant que nous ayons commencé à les espionner. Ils parlent d'une créature divine qui leur aurait offert cette capacité, mais on n'en a trouvé aucune trace.

— Comment ont-ils pu survivre à la Fracture et aux hivers nucléaires ?

— À ce propos nous n'avons pas d'information non plus. Il semble que leur partie du continent a mieux résisté aux radiations, ce qui restait de l'humanité de ce côté du monde s'est massé là et a réussi à y survivre, c'est tout ce que nous pouvons en déduire. Vous inquiétez pas, sur leurs terres les radiations sont inexistantes maintenant et l'océan intérieur et saint aussi aujourd'hui, vous ne risquez rien.

— Pourquoi on ne les démolit pas simplement plutôt que de leur offrir de nous rejoindre ? Vu ce que je vois j'ai pas l'impression que c'est une bonne idée de les intégrer. S'ils doivent nous attaquer quand ils découvriront qu'ils mourront et n'auront plus accès à l'éther on a qu'à prendre les devants non ? Et qui nous dit que s'ils peuvent contrôler l'éther dans le monde sensible, ils ne le feront pas dans le nôtre ?

— Que vous le vouliez ou non, ils sont nos cousins. La Source affirme qu'une fois chez nous, ils seront comme nous. Nous ne sommes pas aussi barbares qu'eux, nous devons les prévenir de ce qui les attend et leur offrir une alternative de paix.

— Pas sûr qu'ils accepteront la civilisation ces primitifs...

— Y'en a qui sont plutôt mignons je trouve !

— Keaf...

— Quoi tu vas me faire croire qu'aucune d'elles te plaît aussi ?

— C'est pas la question ! Et puis l'apparence on s'en bat les reins chez nous, dans la Source on ressemble à ce qu'on veut, même à rien si ça nous prend.

— Avec les corps qu'on se trimbale ils risquent pas de nous trouver sexy eux tu me diras...

— Vous croyez que faire un bébé dans le monde réel c'est pareil que dans la Source ?

— Esteban... t'as de ces questions franchement...

— Nous avons inhibé sur vos corps toutes ces pulsions physiologiques primitives. Vous n'êtes pas censé en avoir envie...

— C'est juste de la curiosité du calme boss. Non mais sans blague. Nous on fusionne nos données et voilà, pouf on a un nouveau programme. Mais eux ils font comment ?

— Nous n'avons pas jugé opportun de vous fournir ces informations. Elles ne sont pas nécessaires à l'accomplissement de votre mission. »

*« Log 1856 - Séquence de chargement achevée. Expérience de l'Imprégnation réussie.
Prochain lot en cours de chargement, analyses et sauvegardes des données en cours..., Les
sujets sont déclarés aptes à quitter Chanséliséa... »*

avec le généralissime

« Log 1492 - Début de l'embarquement des sujets... Séquence des sasses enclenchée... »

Le jour tellement attendu par Kaefra et son équipe d'amis était enfin arrivé. Ayant reçu les équipements correspondant à leurs besoins et leurs préférences, mais en observant un minimum d'uniformité et de réglementation, ils furent ensuite, après avoir été recouverts de leurs armures biomécaniques et autonomes, tous réunis à nouveau dans des tubes cylindriques qui remontaient sur des kilomètres jusqu'à une plateforme d'embarquement d'où ils allaient, une fois débarqués là, sortir de la giga structure. Peu avant, ils avaient reçu leurs grades en fonction de leurs aptitudes. Il s'avéra qu'outre les officiers supérieurs qu'ils n'avaient pas encore rencontrés, ce fut Kaefra que l'Architecte considéra la plus apte à commander cette section.

Y pénétrant par des trappes à la base et soutenus par des machines élévatrices qui les y enfournaient, ils devaient ensuite, toujours à l'intérieur de leurs chimères, être propulsés par un liquide prévu à cet effet. La poussée d'Archimède ferait le reste. Ceux d'entre eux qui n'avaient pas la capacité de respirer sous l'eau avaient d'ailleurs reçu en conséquence un équipement de plongée afin de pouvoir respirer, même une fois qu'ils seraient complètement immergés dans le liquide, le temps de faire le trajet.

*« Log 1493 - Écoulement du liquide en cours. Veuillez activer sur vos armures le mod
plongée »*

« Si y a bien un truc qui va pas me manquer. C'est la voix de Siri... À force de l'entendre, vous vous rendez compte que j'ai fait mes premiers cauchemars à cause d'elle ? J'entends sa voix dans mon sommeil... Elle me hante... avec ces putains de log blablabla... log blablabla... On pouvait pas lui mettre un plugin histoire qu'elle ait l'air... je ne sais pas... plus vivante ?

— Qu'est-ce que tu en sais des cauchemars ? Tu en avais sans doute fait avant d'abandonner ton vrai corps tu me diras...

— Personne n'a la mémoire qui remonte aussi loin. Ça détruirait notre esprit de tout se rappeler sur autant de temps. Et en passant c'est le même Mod intégré dans nos équipements. Alors sa voix tu n'as pas fini de l'entendre...

— La Source me vienne en aide bordel...

— Ce liquide sérieux... Boss ? Vous pouviez pas le mettre à température ambiante ? À chaque fois c'est glaçant...

— Le liquide amniotique synthétique doit avoir une température contrôlée. Vos corps y ont baigné des années et ce n'est pas censé être froid. C'est juste toi qui est douillet. Ce qui d'ailleurs ne devrait pas être le cas...

— Mais attendez... Le liquide amniotique et la poussée d'Archimède c'est pas genre ne pas censé être compatible ?

— Il a dit qu'il était synthétique petit génie...

— On en a pour combien de temps à remonter en flottant dans le liquide là ?

— Quelques heures tout au plus. La plateforme est située dans la partie supérieure de la cité.

— Quelques heures ? C'est une blague ? On glande quoi en attendant ? Vous êtes où vous là ?

— Bah comme toi dugland... On a chacun notre cuve, c'est évident.

— Ce serait pas plutôt un tube à essai géant ?

— T'es relou à jouer tout le temps sur les mots toi...

— C'est plutôt agréable je trouve. On flotte en remontant comme en apesanteur. Aucun effort à faire. Vous voulez un peu de musique en attendant ?

— Ha non elle va pas recommencer ! Sinon c'est nous qui choisissons le morceau je te préviens !

— Bah j'ai jamais dit que j'étais pas d'accord moi. Vous voulez quoi ? Ma BDD est bien fournie, mais vous avez peut-être un truc dans la vôtre ?

— Moi je sais !

— Si c'est Calvin qui choisit c'est sans surprise...

— Arrête poto, tu la kiffes aussi ! En plus je tiens mon gun dans les mains là, je suis dans l'ambiance !

— T'as pris quoi ?

— Un fusil-mitrailleur à plasma modèle 53 avec quelques ajouts personnels. Je suis resté dans le classique, et toi ?

— Non mais osef de vos vies, envoyez la zikmu ouech !

— Ouais elle a raison ! Allez op !

*Some folks are born made to wave the flag,
Ooh, they're red, white and blue.
And when the band plays "Hail to the chief",
Ooh, they point the cannon at you, Lord,*

*It ain't me, it ain't me,
I ain't no senator's son, son.
It ain't me, it ain't me;
I ain't no fortunate one, no,
Yeah!*

*Some folks are born silver spoon in hand,
Lord, don't they help themselves, oh.
But when the taxman comes to the door,
Lord, the house looks like a rummage sale, yes,*

*It ain't me, it ain't me, I ain't no millionaire's son, no.
It ain't me, it ain't me;
I ain't no fortunate one, no.*

*Some folks inherit star spangled eyes,
Ooh, they send you down to war, Lord,
And when you ask them, "How much should we give?"
Ooh, they only answer More! more! more! yoh,*

*It ain't me, it ain't me, I ain't no military son, son.
It ain't me, it ain't me;
I ain't no fortunate one, one.*

It ain't me, it ain't me, I ain't no fortunate one, no no no,

It ain't me, it ain't me,

I ain't no fortunate son, no no no,

— C'est vrai qu'il est énorme ce morceau !

— J'écoute toujours ça quand je joue à BF ! Mouahahaha ! »

Pendant que les musiques rock'n roll se succédaient tandis qu'ils grimpaient tous les étages de Chanséliséa, sur la plateforme d'embarquement, des milliers de droïdes besognaient déjà là comme des fourmis. Les plus petits veillaient à ce que la mécanique soit opérationnelle alors que les plus gros, des mastodontes, chargeaient un immense vaisseau mère de tout le matériel requis pour la mission à venir. Cela comportait des armes bien sûr, mais aussi de l'artillerie laser lourde, des canons électromagnétiques, des explosifs, des charges soniques, des casernements en pièces détachées pour les chimères, des rations de survie, etc.

Tout cela n'avait cependant aucune importance aux yeux de toutes les machines comparativement au Sceptre Œillé... Cet objet, qui ressemblait à un sceptre de taille humaine reposant sur un socle d'acier qui se déplaçait grâce à huit pattes métalliques identiques à celles que posséderait une araignée, avait à son sommet un grand œil artificiel et cybernétique. Cet objet robotique revêtait une importance quasi sacrée pour les machines et les chimères, pour le peuple de Chanséliséa, car il s'agissait d'un module capable de capter les ondes émises directement par la Source. C'était donc le Sceptre Œillé qui allait être escorté jusqu'au Yuukan pour parlementer avec les Rêveurs et de fait, sa protection était un objectif prioritaire pour toute la durée de la mission qui attendait Kaefra et ses compagnons.

La déférence dont faisaient preuve à son passage les droïdes et les chimères déjà présentes frôlait la religiosité, au point que les titans s'agenouillaient et que les machines paraissaient à leur façon s'incliner devant elle. Tandis qu'elle entrait dans le vaisseau mère en montant sur une passerelle, Kaefra et son équipe arrivaient enfin de leur côté sur la plateforme d'embarquement.

« Log 1494 - Fin de l'embarquement des sujets... Séquence des sasses achevée... Bienvenue sur le Pont d'Embarquement 42, dit le Pont Manhattan. »

Parvenant jusqu'à la plateforme, des sas s'écoulaient ensuite le liquide des cuves directement sur le sol et permettait à une cinquantaine de chimères, Kaefra et sa section, de découvrir dès lors l'endroit d'où ils allaient décoller. Y posant le pied, en sortant chacun de sa cellule dans laquelle ils venaient de flotter pendant des heures, ils furent accueillis par plusieurs autres chimères elles-mêmes accompagnées d'une armada d'aéronefs et de droïdes de guerres.

Sous leurs yeux stupéfaits, cet agrégat gesticulant de machines parfaitement synchronisées dans l'exécution de leurs multiples tâches les impressionna d'autant plus fortement qu'ils reçurent en même temps, un flot d'informations qui leur commandait quoi faire par Wi-Fi, et ce, sans qu'ils eussent besoin de réellement y réfléchir.

« Et pourquoi que nous on doit se coltiner le voyage dehors et pas dans le vaisseau mère d'abord ?

— Nous sommes l'escorte, c'est comme ça. C'est bon te plaint pas, on sera entourés par les mouches et les pieuvres, les bombardiers, les abeilles. Tu veux quoi ? Un voyage en première classe ?

— Bah pourquoi pas ?

— Mais quelle feignasse je te jure...

— Tu parles... Les officiers supérieurs t'as vu eux ? T'as entendu les ordres ? Ils ne se coltinent pas leur voyage dehors ... C'est relou...

— On a manqué le Sceptre Œillé, il est déjà dans le vaisseau ! Mais je voulais le voir moi !

— Quoi on t'a pas téléchargé l'image ?

— Bah si...

— Qu'est-ce que tu chouines alors...

— Ceux qui n'ont pas d'ailes, chargez-vous de vos émulateurs antigravitationnels. Allez au boulot les gars on se prépare ! Le vaisseau va bientôt partir !

— Le poids des trucs bordel... Si j'avais su, j'aurais pris un corps avec des ailes.

— Mouais... Sauf que nous du coup on va se crever le dos alors que vos émulateurs vont faire tout le boulot. Merci l'éther hein !

— Jalouse.

— Dès qu'on arrivera au cimetière on sera ravitaillé on pourra entrer dans le vaisseau.
Soyez patient.

— S'il vous plaît ? les interrompit l'Architecte qui se trouvait bien loin d'eux à ce moment.

— Hoooooo boss !

— Chut écoutez-le !

— Je voulais seulement vous dire... enfin... je ne veux pas faire de mélodrame, mais j'ai été vraiment fier de passer ces dernières semaines à vos côtés. L'avenir de Chanséliséa repose sur cette mission. On la prépare seulement avec vous depuis des semaines, mais la Source l'a préparée pendant des mois, des années et... enfin... prenez soin de vous. C'est tout ce que je voulais vous dire. »

« Log 1515 - Attention attention, début du décollage. Le vaisseau mère Odyssea va quitter le Pont Manhattan. Attention... »

« Boss ?

— Oui Keafra ?

— Au nom de tout le premier lot. De toute la section 1. Merci, merci du fond du cœur.

— Radjiv ? Mathilde ? Esteban ? Calvin ? Vous êtes les subordonnés de Keafra, prenez soin d'elle, prenez soin de vous tous et faites honneur à Chanséliséa. Et surtout écoutez vos supérieurs hein, les rendez pas fous !

— Z'inquiétez pas boss. Avec la Source avec nous, nous sommes invincibles !

— Nous vous attendrons tous. À bientôt. »

Toutes les machines et toutes les chimères se figèrent alors à un emplacement initialement prédéfini dans leur programme en vue de cet ultime instant. Tandis que la passerelle du cul de l'Odyssea se refermait, là, tous les éclairages de la station s'éteignaient et on put entendre les puissants émulateurs antigravitationnels du vaisseau se mettre en branle.

La masse métallique se détachait progressivement de la paroi de Chanséliséa et pour la première fois depuis des milliers d'années au point qu'ils l'eurent oubliée, Keafra ainsi que tous ceux des siens redécouvraient la lumière du soleil. Une lumière qui n'était pas

artificielle. Keafra en aurait pleuré si son corps en avait été capable. Ils étaient tous soudainement subjugués par un tout simple ciel bleu juché sur un drap nuageux, un éden de coton. Quelques oiseaux parsemant un paysage paisible, une brise douce et suave sur leur peau, l'odeur de l'océan, l'effluve de la vie. Ils saisirent alors bien malgré eux qu'aucune simulation informatique prétendant offrir le paradis éternel n'était capable de respirer une telle émotion. Ils se sentaient transportés et maintenant furent bien heureux de ne pas avoir été de ceux enfermés dans l'Odyssea. Un essaim de machines de guerre et de droïdes jaillit de la cité ensuite, encerclant le vaisseau mère, véritable forteresse et cité volante capable de jeter l'ombre d'un visage sur n'importe quelle ville du Yuukan. Ils suivirent à la lettre la formation de combat qu'on leur commandait et pendant ce temps, les chimères, elles, peinaient à oser franchir le seuil de la cité.

« Keafra ? Faut pas y aller là ? fut-elle interpellée par Radjiv.

— Attends, attends juste un peu... lui répondit-elle.

— Oui, juste un peu, réclamait ensuite Esteban.

— Allez les gars... On a une mission, les encourageait après Calvin. »

Après que les casques remontèrent mécaniquement de leurs armures de la base de leur cou jusqu'au sommet de leur tête, ainsi désormais entièrement protégés, ils s'élancèrent alors, survolant les nuages à coups d'ailes pour certains, en activant leurs équipements pour d'autres. Habituellement ils étaient tous très bavards, mais cette fois-là, aucun ne put parler pendant plusieurs bonnes minutes, les ondes n'émettaient plus rien de leur verbiage et parmi eux, ils y en eurent même qui coupèrent les communications avec la Source, avec le reste de la flotte de guerre. Ils voulaient apprécier au maximum ce qu'ils observaient. Ils partaient pour un long voyage sur près de quatre mille kilomètres afin de se rendre vers l'ouest, à un ensemble de quatre îles qui devaient être leur premier point d'ancrage. Ces îles étaient tout ce qu'il restait à Chanséliséa qui ne fut pas artificiel, qui ne fut pas mécanique. Ce fut bien normal étant donné ce qu'ils allaient y retrouver.

Les cinq heures de vol qui se succédèrent leur semblèrent trop courtes et malgré les ordres stricts, ils ne pouvaient parfois tout en joie qu'ils étaient pour certains, s'empêcher de se dandiner au gré du vent, en tournoyant sur eux-mêmes comme des enfants réclamant toujours plus de sensations dans un grand huit. Keafra ordonnait alors de temps à autre à sa section et

à contrecœur d'observer la plus grande rigueur dans la tenue de la formation de combat. D'autant que les officiers dans l'Odyssée remarquant cela la rabrouait sévèrement quand elle ne parvenait pas à les discipliner. Cela se calma quand la nuit tomba au bout d'un moment. Ils purent dès lors en plus d'apprécier la majesté d'un crépuscule, comprendre ce qu'était capable d'aviver de candeur à l'âme le spectacle d'une nuit étoilée bénéficiant en plus de l'apparat d'une lune entière. Les projecteurs et toutes les lumières des machines y compris de leurs équipements rendirent durant ces mêmes instants à la nuit un panorama chatoyant et rutilant qu'ils considérèrent comme une sorte de ballet lumineux dont ils ne se lassaient pas.

« Log 060619.44 - Section 1, attention, attention, cimetière des temps passés en vue de l'Odyssée »

L'Odyssée se fixa un moment dans le ciel, juste sous le voile de la nuit, quand lui et son armada parvenaient enfin au-dessus de l'une des quatre îles. De sous sa base, des dizaines d'ancres s'évacuèrent pour se planter sur le sol et ainsi garantir son stationnement aérien. Les projecteurs des aéronefs, des droïdes et des drones éclairèrent ensuite sur l'île un horizon funèbre : des tombes, des tombes à perte de vue, entretenues par des machines sous la surveillance constante de gigantesques miradors. Les quatre îles étaient un tombeau à ciel ouvert qui détenait en son sein tellement de dépouilles qu'on ne les dénombrait plus. Présent là depuis des milliers d'années, il s'agissait des corps qu'avaient abandonnés les Chanséliséins lorsqu'ils procédèrent à leurs fusions avec la Source.

« Ici le colonel Gallieni, Section 1 vous me recevez ? Capitaine Keafra vous me recevez ?

— Oui mon colonel ?

— Nous allons nous arrêter là pour la nuit. Votre section peut venir dans l'Odyssée pour se ravitailler. Vous inquiétez pas les droïdes et les drones resteront en stationnement autour du vaisseau pour nous alerter en cas de problème. Bon travail, allez venez vous remplir la panse les gars.

— Bien mon colonel. Les gars ? Radjiv ?

— Ouep Keaf ?

— Emmène la section dans le vaisseau. Dis-leur de se reposer et de manger. Je suppose qu'on va repartir à l'aube.

— Ok, mais toi tu vas faire quoi ?

— Je vais descendre un moment sur l'île. Je veux aller voir quelque chose, je vous rejoindrai après dans le vaisseau.

— Ha... Je peux t'accompagner ?

— Si tu veux.

— Calvin ?

— Oui mon lieutenant ?

— T'as entendu les ordres ?

— Oui.

— Tu peux t'en occuper s'il te plaît ? Fais leur prendre leurs quartiers.

— Bien reçu. »

Calvin emportait donc toute la section, Esteban et Mathilde, toutes les chimères de leur unité de combat dans l'Odyssea. À l'intérieur, ils allaient être reçus et conduits par leurs officiers dans des réfectoires prévus spécialement pour les chimères pour peu de temps après, rejoindre des chambres communes où ils passeraient la nuit. Pendant ce temps, Keafra et Radjiv piquaient vers le sol afin de rejoindre la multitude de tombes. Munis de leurs GPS et de leur casque permettant une vision nocturne, dès qu'ils commencèrent à descendre Keafra se prémunissait d'une attaque préventive en annonçant leur approche : « Secteur B22, ici le capitaine Keafra de l'unité chimérique Lot 1, section une, demande autorisation d'atterrir avec le lieutenant Radjiv, vous me recevez ?

— Capitaine Keafra. Ici le commandant Ashtar, Droïde de commandement responsable du cimetière des temps passés. Donnez raison à l'atterrissage je vous prie.

— Je souhaite me recueillir sur ma tombe.

— Autorisation accordée par Odyssea capitaine, les miradors et les sentinelles vous laisseront passer, continuez votre descente.

— Merci commandant.

— Comment tu savais où la trouver ?

— J'avais fouillé la base de données de la Source avant qu'on quitte Chanséliséa. Ta propre tombe ne t'intéresse pas ?

— Pas vraiment. Je ne sais même pas à quoi je ressemblais à cette époque. »

Radjiv tandis qu'ils fonçaient, se fixa dans le silence. Lui et Keafra avaient d'ailleurs décidé de bloquer les émissions non-prioritaires qui proviendraient d'Odyssée ou de n'importe quelle autre machine. Durant leur descente, il cherchait à comprendre le tourment qui habitait son amie. Cependant, il n'assimilait pas cet intérêt qu'elle semblait avoir pour son propre corps, pas plus que pour toutes ces choses qui appartenaient à un bien lointain passé. C'était pareillement à toutes ces musiques des anciens temps qu'elle collectionnait depuis toujours, comme pour garder un lien quelconque avec ce que fut autrefois le monde. Il aimait lui aussi ces musiques, mais elles n'avaient à son regard pas la même saveur qu'aux yeux de Keafra ; elles n'avaient pas la même valeur. Pour lui c'étaient de jolis sons. Pour elle, c'étaient des ponts.

Les deux titans se posèrent après quelques minutes très délicatement dans le secteur B22. Ils prirent soin de ne pas piétiner la moindre tombe, faisant ainsi preuve d'une révérence instinctive pour ces reliques, derniers témoignages qu'ils eurent autrefois eux aussi un corps comme normalement tout à chacun.

Keafra, se dirigea ensuite directement à sa propre tombe et se rendit compte alors qu'elle était si grande, qu'elle ne pouvait hélas voir de ses propres yeux ce qu'il était inscrit sur celle-ci, alors en s'agenouillant, elle utilisait le système optique de son casque de manière à zoomer dessus et parvenir à lire ce qu'il y fut gravé. « Keafra Amenardis 2274 - 2289 » finit-elle par lire. Radjiv pendant ce temps l'observait patiemment, sans oser lui dire quoi que ce fut. Il se sentait ému et impuissant, inutile, mais veillait à ce que sa présence ne fut pas un poids. Keafra se redressait ensuite et, faisant rabattre son casque, leva son regard vers le ciel étoilé, vers l'horizon, vers la lune, le vide, le néant.

« Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? s'osa alors Radjiv.

— J'sais pas. Je dis merci, je demande pardon.

— À quoi ? Pourquoi ?

— J'sais pas.

— Alors comme ça tu t'appelais Amenardis avant. C'est joli.

— Maintenant le nom de famille c'est... Même nos prénoms sont presque inutiles. Suffit d'un code numérique pour nous définir. On est jamais plus que des code-barres d'une certaine façon... Est-ce qu'on peut encore se considérer comme quelqu'un dans cette situation ?

— Pour moi, nous sommes tous quelqu'un. Tu vois cette étoile là-bas ?

— Oui.

— Bah c'est pas une étoile, c'est un de nos satellites.

— Comment tu le sais ?

— T'es pas la seule à fouiller dans la base de la Source, la taquinait-il. Ils sont des milliers là-haut.

— Tout ça va disparaître un jour à cause de nous. D'ici 3 ou 400 ans, 600 ans tout au plus, tout ça aura disparu. Tu te demandes jamais si c'est mal ?

— Non, parce que je sais que ça l'est pas. Si on ne le fait pas, c'est nous qui mourrons. Nous avons besoin de l'éther, sinon, nous nous éteindrions. »

Radjiv, tout timide, tenta après que le silence s'étira trop longuement de poser la main sur l'épaule de Keafra. Elle le laissa faire et lui aurait souri si elle avait pu. Elle n'en eut pas besoin de toute façon, car Radjiv découvrit la compassion et l'amour dans le creux de ses pupilles sans qu'il ne se l'expliquât. Plutôt que de le commenter en sachant qu'il aurait risqué de gâcher cet instant, il fit à son tour rabattre son casque en vue de lui offrir ce même regard qui n'eut pas besoin de mot pour avoir à exprimer tout ce qu'il ressentit. Qu'importait durant ces quelques secondes que leurs visages furent bestiaux et laids, car dans leurs yeux se reflétait malgré tout l'émotion qu'ils ressentaient. Le sexe qui n'avait pas son pareil pour se faire passer pour de l'amour, ne tenait aucune place ici et cela prouvait que même une fois privé des pulsions les plus primitives de la vie, l'amour parvenait toujours à émerger où que deux âmes pussent se retrouver.

Pendant ce temps, à leur grande surprise, ils virent et entendirent Esteban, Calvin et Mathilde les rejoindre. Ceux-là de la section n'avaient pu s'empêcher de vouloir passer un moment privilégié avec eux aussi. Dès que le reste de la section eut pris ses quartiers, ils avaient désiré les rejoindre. Ils étaient la quinte de la troupe, les inséparables, ceux qui commandaient et menaient cette unité de combat. Ils se savaient tous ensemble, son pilier et sa fondation et il leur était très difficile de rester loin les uns des autres après tellement d'années passées pour ainsi dire les uns sur, et « dans les autres ».

Ils atteignirent le sol avec autant de délicatesse que l'avaient précédemment fait Keafra et Radjiv, mais leur espièglerie cassait alors en un bref instant l'ambiance que s'étaient installée entre eux les vieux amis, cela à la faveur d'un paradoxal plaisir de chacun des membres du

groupe désormais présent. En effet Keafra et Radjiv n'auraient pu que rire à leurs bêtises dès qu'ils parvinrent jusqu'à eux.

« Alors les gars, on se papouille sous les étoiles ? blaguait directement Calvin.

— Qu'est-ce que vous venez faire là vous ?

— On allait pas manger sans vous, on est pas des malpolis !

— Dis surtout que tu n'avais pas envie qu'on te replante les câbles et dormir dans le liquide amniotique !

— Ouais j'avoue...

— J'imaginai pas ça comme ça...

— Non mais toi Mathilde on se doute bien.

— Non mais je ne parle pas des tombes. Juste y'a pas d'arbre... Pas de feuille. Juste de l'herbe et toutes les...

— Moi j'imaginai que ça sentirait la mort... Mais en fait, non.

— Tu sais à quoi ça ressemble l'odeur de la mort ?

— Ha bah maintenant que tu le dis...

— Tu peux arrêter de me couper la parole ?

— Nia nia nia. Hey Mathilde dis-moi plutôt, tu veux qu'on se papouille sous les étoiles nous aussi ?

— T'as vu ta tronche ? Même pas en rêve !

— Mon avatar informatique n'est pas comme ça voyons ! Au pire on se fait une simu tous les deux hein ?

— Garde l'espoir va.

— Mouarf ! Esté !

— Quoi putain je lis ce qu'il y a écrit les tombes là.

— Elle me kiffe crois-moi !

— Heu...

— Non mais laisse-le fantasmer ça lui fait du bien. »

Esteban rabattit à son tour son casque et soudainement pris d'une envie qu'il ne chercha pas à comprendre, se mit à rugir de toutes ses forces vers le vide. Cela les surprit tous autant qu'ils s'en amusaient rapidement après.

« On peut dire que t'as de la voix...

— Mouhahahahaha !

— Attends moi aussi je veux ! et Mathilde rugit encore plus fort, faisant preuve d'une bestialité qui fit faire de grands yeux ronds à chacun d'eux sous l'étonnement.

— Wow... Ha mais en fait c'est une vénère la Mathilde !

— T'as vu ça ?! Je t'impressionne hein ! »

Riant de toutes leurs forces, cela devint un jeu pour eux. Sous l'ombre d'Odyssea et de toutes ses machines de guerre, comme des enfants, ils jouaient quelques minutes tous à qui rugissait, qui grognait le plus fort. Ces titans en armes sur des tombes ridiculement petites sous eux, à l'apparence terrifiante et inhumaine portaient ainsi en leur sein, la candeur et l'innocence fouguese de l'adolescence, inconscients de la gravité du réel dans lequel ils plongèrent de bon cœur. Ils exprimèrent là leurs bestialités sans songer que cela fut pourtant dépourvu de la moindre notion d'agressivité.

rompre liens en prose

Au même moment concernant Yu, Jezabelle et Ninazu retrouvant Charon à l'endroit qu'ils définissaient comme « nulle part » et alors que de l'autre côté de l'océan la section 1 jouait à qui rugissait le plus fort, sur l'une des tours d'Ρωρη se tenait perché tout en haut de celle-ci le clone du nécromancien.

Assis en tailleur à son sommet, il contemplait longuement la même lune à laquelle hurlait l'unité de combat qui se situait alors si loin de lui et du Yuukan. N'ayant rien d'autre à faire que de patienter, c'était ce qu'il faisait depuis qu'il s'était rendu à la conférence sous le balcon de l'académie. Si haut qu'il était à dominer de la vue la cité de la Roche, il songea à quoi elle était destinée et se prit à ressentir des remords. Tel que son pacte avec la source le lui ordonnait, il avait semé le chaos et savait déjà que les graines de la guerre seraient bientôt récoltées. Diffuser la mort et la désolation était si aisé comparativement à la difficulté qu'il y avait à maintenir un quelconque équilibre. Détruire était toujours plus simple que de construire, pourtant s'il cessait de détruire, il avait le sentiment que la vie perdait de sa hauteur, qu'elle en devenait vaniteuse et perfide, égoïste, alors était-il finalement si destructeur que cela ? Était-il le monstre qu'il s'imaginait être parfois ?

En temps normal, il n'éprouvait jamais de compassion pour ses victimes parce qu'avec ce qu'il savait, la mort n'avait pas le même sens pour lui que pour le tout-venant. Il ne tuait pas réellement de son point de vue, c'était plutôt un donné pour un rendu. La vie était un tel poids pour un si grand nombre d'individus. Dans la masse, il était certain de libérer beaucoup de personnes des chaînes de la vie, mais en même temps, il en privait autant d'autres des joies qu'ils gagnèrent par chance ou à la faveur de la sueur de leur front, dans les deux cas, ne résultait de toute façon selon lui qu'une « détermination ». Lorsqu'il faisait preuve de cruauté, lorsqu'il agissait occasionnellement en apparence sans cohérence, c'était toujours parce qu'il savait par avance ce qui suivrait inexorablement son acte. La puissance du mouvement qui entraîne toujours un remuement dans son sillage...

Souffrant de ce fardeau qu'était la culpabilité et sans aucune sollicitude pour l'en délester, il se prit à considérer que ces pensées n'étaient que le résultat d'éléments résiduels dans ce corps où son esprit fut copié. Il était fort possible après tout se disait-il, que quelques émanations de

son ancien propriétaire aient pu y subsister et en venaient à polluer sa propre personnalité. Ne comprenant pas ce phénomène et désormais pesé d'un doute, il espérait dès lors que son créateur et original en finirait rapidement avec ce qu'il avait à faire au-delà des catacombes. Cette pulsion qui le prenait aux tripes, était de fait une pulsion de mort, car craignant de cesser d'être ce qu'il était, il en désirait pour lui-même le trépas. Étrange paradoxe auquel il ne se rappelait pas s'être déjà confronté avant cette nuit-là.

« Kyouran Ninazu... fut subitement rappelé à la réalité le clone par une voix étrangère. Veuillez nous accompagner. »

Le nécromant en abaissa le regard droit devant lui et tendit l'oreille, mais il ne trouva rien. Il le rabassa encore, puis remarqua sur la façade de la tour, juste en dessous de lui, qu'y furent fixés quatre Tengu qui désormais l'encerclaient. Plus silencieux que la mort, ils s'étaient rendus là sans qu'une fois de plus, il ne les sentait venir. Pas encore menaçant, il présagea tout de même qui l'eût intérêt à ne pas se rebiffer sous peine qu'ils lui sautent directement dessus s'il s'osait à s'y risquer.

« Puis-je savoir pour aller où ? demanda-t-il calmement.

— Au dojo de l'Intendante, l'informa un autre des Tengu.

— C'est que je ne suis pas vraiment d'humeur pour un combat.

— Nous n'avons pas dit que c'était pour un combat et... Une convocation de l'Intendante ne se refuse pas, nécromant.

— Vous m'en direz tant... »

Mésestimer les Tengu était toujours une mauvaise idée et quoique se sentant pourtant bien plus éveillé que lorsqu'il en rencontra à la Jetée des Sept Bras, en affronter quatre d'un coup uniquement pour ne pas avoir à leur obéir n'eût été certes pas une bonne idée. Se rehaussant sur ses pieds et ainsi les dominant d'autant plus de sa hauteur tandis qu'ils remontèrent à pas de loup la tour jusqu'à lui, il ne fit aucun geste brusque et les laissa s'approcher.

« Je connais le chemin vous savez.

— Nous préférons vous escorter cela, ne nous dérange pas.

— J'imagine bien oui. »

Le nécromancien fut donc « escorté » jusqu'au domaine des pupilles blanches, ni plus ni moins que probablement le clan le plus reconnu et respecté d'ϱωη (et le plus riche tant qu'à faire). Le domaine ne se trouvait pas si loin de là et était très facile à trouver. Il couvrait un quadrilatère de soixante-quinze ha dont quarante-cinq ha de jardins, s'étendant sur mille cinquante m de long du nord au sud, et de huit cent cinquante m de large d'est en ouest, entouré d'une muraille de douze m de haut sur sept m de large, elle-même cernée d'une douve large de cinquante-deux mètres, à laquelle on accédait par quatre portes. La porte méridionale, la plus imposante des portes du domaine, se composait d'un bâtiment central à deux étages et neuf entrecolonnements en façade, et c'était par celle-ci qu'on fit entrer le nécromancien cerné par quatre Tengu.

Le dojo de Kishar se situait dans l'enceinte du domaine, la plupart du temps ouvert au Public, mais toujours sous très étroites surveillances des Rêveurs du clan des pupilles blanches. En passant par la porte normalement fermée la nuit, Ninazu découvrit que le domaine était toujours très bien gardé, et voyant aussi qu'on le laissait passer lui et les Tengu sans se poser de question, il comprit également que sa visite fut annoncée largement à l'avance.

Il ne pensa pas à un traquenard, car au cas contraire, il se figurait qu'il serait déjà enchaîné et mené en cellule. Toutefois, cette convocation ne lui inspirait pas quelque chose de bon à venir non plus. Traversant pendant un moment le jardin, il arriva enfin finalement devant la porte du dojo et y pénétra sans que les Tengu l'y accompagnassent cette fois.

On le fit ensuite avancer dans un couloir jusqu'à une porte qui le mena dans une pièce rectangulaire et haute de plafond. Entièrement faite en meulière, sur ses bords, à quelques centimètres des murs, on dénombrait de nombreux trous espacés à intervalles réguliers et suggérant qu'il y avait une galerie souterraine sous le dojo. Tout son long, étaient alignés de chacun de ses côtés des Rêveurs à pupilles blanches. Ils observaient le Seiza et dessinaient par leurs deux alignements une allée qui conduisait jusqu'au fond où se trouvait Kishar, elle-même assise à la mode Seiza. Instinctivement, Ninazu s'y rendit sous le regard attentif et fort perçant de chacun des Rêveurs présents. Fixé de tous leurs yeux, il en ressentit la mort de son intimité, son âme était analysée et décortiquée dans tous les sens et sous toutes ses coutures.

À côté de Kishar qui lisait entre ses mains un dossier, se tenait debout Fuyumi, qui malgré le diadème lui cachant les yeux semblait fort mal à l'aise.

« Peux-tu baisser cette capuche ? se fit réclamer par Kishar le nécromancien quand il se fixa finalement debout devant elle. »

Il s'y employa donc, sans rechigner, lui dévoilant son visage d'androgynisme pâlot, mais malgré tout extrêmement séduisant, que ce fut à l'égard de la gent féminine ou masculine. Kishar, qui le découvrait désormais de beaucoup plus près, se révéla désarçonnée. Elle était alors convaincue de retrouver les traits de Tenshi sur ce faciès, même s'il fut dépourvu aujourd'hui de chevelure.

« Sur ce dossier je ne vois pas le même visage concernant Kyouran Ninazu, exécutant de la Roche et nécromancien de son état. Je ne vois pas de visage tout court en fait. J'ai tenté de me renseigner sur toi, depuis ton coup d'éclat à la conférence que nous avons donnée à l'académie. Tu n'es pas quelqu'un de facile à... cerner je dois dire.

— Le portraitiste n'a pas jugé utile de ne dessiner qu'une ombre sous une capuche sans doute.

— Sans doute oui. Mais n'est-il pas une obligation de fournir toutes les informations réclamées lors de son engagement dans l'armée Rêveuse de la Roche ?

— Du temps où je l'ai intégré, seule la signature éthertique suffisait.

— J'ai de nombreuses questions à te poser. Avant d'y répondre, sache que je sais voir le mensonge, comme nombre des Rêveurs ici présent.

— La vérité se tord et se confond facilement au mensonge, alors j'en suis d'autant plus impressionné... Intendante. »

Fermant le dossier et le posant sur la pierre, la princesse des pupilles blanches entamait son interrogatoire en tentant de faire montre d'une grande dignité et d'un véritable formalisme. Il était en effet clair que pesait aussi sur elle le poids des regards de ses pairs. La moindre de ses décisions était aussi sujette à la critique autant sinon plus que le fait qu'elle ne fut qu'à peine adolescente, et qu'on critiquait souvent qu'elle refusait toujours de se marier malgré ce que la tradition exigeait d'elle. Ninazu ne paraissait pas effrayé de son côté, car n'étant qu'une copie, fondamentalement, tout ce qu'il risquait de pire n'aurait eu aucune conséquence sur son original.

« Es-tu un clone pour commencer ?

— Je le suis.

— Tu sais que je peux voir à travers la chair ? Que je peux voir sur des kilomètres à travers les murs, à 358 degrés ? Que je peux même voir l'éther ?

— J'ai connaissance des capacités particulières du clan aux pupilles blanches.

— J'ai cherché ton original. Il n'est pas dans la ville. Je ne sais pas comment il a fait mais il a échappé à la surveillance des Tengu. Dis-moi où il se trouve.

— Nulle part. »

Cela aurait fait rire sans doute quelques Rêveurs présents s'ils n'avaient pas détecté en même temps que Ninazu répondit sincèrement la vérité. Sur les visages des autres Rêveurs, le doute furetait alors sur quelques arcades et quelques sourcils, et l'on commença à se demander sourdement si le nécromancien n'était pas un menteur né. Déjà même, bouillonnait dans le corps de certains, l'envie de s'élever pour poser lui-même ses questions, mais le respect de la hiérarchie fut de mise, surtout lorsque la princesse était aussi depuis peu l'Intendante et donc la voix la plus importante de cette cité militaire.

« Les clones sont limités dans le temps et par la distance. S'il n'est plus dans la ville tu ne devrais pas pouvoir exister, tu devrais disparaître.

— Cette règle vaut pour les copies étheriques totales Intendante. Ce corps n'est pas une copie, c'est un mort où seul mon esprit est une copie. Il ne peut pas disparaître.

— Une particularité de nécromant je suppose. Sais-tu à qui appartenait ce corps ?

— Non.

— Il était celui de Saïnan Gi Tenshi. Mon ami. L'ancien bras droit de la quatrième Ombre de la Roche. N'as-tu donc aucun respect pour les morts et leur mémoire ? eut-elle une grande difficulté à se contenir.

— Je l'ai trouvé dans une fosse commune le corps séparé de sa tête, répondit paisiblement Ninazu en tirant encore un peu sur sa capuche pour dévoiler une suture à la base de la gorge. Je crois donc légitime de demander qui est donc irrespectueux envers les morts ? À vous qui n'avez pas su offrir une sépulture décente à ce que vous appelez votre ami, et le laissez pourrir parmi une flopée d'autres anonymes. »

Tous les membres des pupilles blanches eurent envie d'applaudir à ce moment la remarque du nécromant, mais ne s'y tentèrent pas. Ils ne le firent pas parce que dans l'instant, l'éther de

la princesse explosait littéralement, au point qu'on en vit le sol autour d'elle ployer sous la violence de celui-ci. Cette puissance et cette maîtrise en forçaient clairement le respect et invitaient en même temps Fuyumi à reculer de deux pas pour ne pas s'y faire prendre. Le nécromancien avait frappé là où cela faisait mal et son accusation fut en réalité très injuste tant à l'époque la princesse supplia la quatrième Ombre d'épargner Tenshi pour plutôt le bannir une fois de plus ; ce que tous ici, sauf une, ignoraient.

Alors que dans la pièce, même les plus anciens du clan baissaient maintenant les yeux et que Kishar en était au point qu'elle endurait une grande gêne à se forcer de ne pas frapper le nécromancien, lui face à elle ne lui paraissait pourtant absolument pas terrifié, pas même impressionné. Il la toisait sans vergogne, exempt de fébrilité. Ce regard qu'il lui portait, si fier, si inatteignable et si haut, lui rappela finalement tellement ce qu'était autrefois Tenshi qu'elle en arrivait progressivement à se calmer.

« Lorsque tu m'as défié à l'académie. Tu savais qu'il m'était impossible de te tuer d'une certaine façon n'est-ce pas ?

— Sauf si tu considères que je ne suis déjà plus ce qu'était mon original. Une question épineuse s'il en est.

— Pourquoi ne pas avoir demandé la place d'Ombre de la Roche si tu gagnais ?

— Je suis déjà un roi. Je n'ai pas besoin d'un autre royaume, pourquoi irais-je prendre la Terre quand une déesse de la terre la possède déjà, même si elle se fait appeler Intendante.

— Très drôle... un roi, rien que ça ? Et de quoi es-tu le maître dis-moi ?

— De la Mort.

— C'est ironique, parce que la mort est assise sur ta couronne en ce moment même. »

Les railleries parmi les pupilles blanches répondirent les premières à l'affirmation du nécromant. Son arrogance passa pour de la folie quand nombre d'entre eux découvrirent qu'il disait encore une fois toute la vérité. Ninazu restait de marbre à l'égard de leurs moqueries. Il les ignorait autant que la menace que lui avait subtilement renvoyée l'Intendante. À ce moment, toutefois, il demeurait Fuyumi qui craignant encore où allait mener cette conversation, fut en revanche beaucoup plus intéressée par cette nouvelle. Prêtresse du chaos considérant la mort comme une divinité à révéler dans sa religion (une religion avec peu de fidèles il fallait se l'avouer), si elle ne le croyait pas encore réellement, elle trouva malgré tout

très intéressante cette affirmation et cela l'étonna peu considérant ce qu'elle avait déjà vu de cet homme-là à la Jetée des Sept Bras.

« Si tu es le maître de la mort, peux-tu le prouver ? le provoquait ensuite l'un des anciens présents.

— Comment prouve-t-on qu'on est maître d'un domaine ? Quand un autre maître déjà reconnu le dit. Je ne vois personne ici qui puisse le confirmer. Lorsqu'un statut est confirmé il peut écraser le véritable génie ou le talent avec quelques mots, quand bien même l'acclamation de la foule proclamerait le contraire.

— Ou en battant publiquement un autre maître dudit domaine, surenchérit Kishar.

— Certes... Mais il n'y a qu'un maître de la Mort. Il me sera difficile d'en trouver un autre à affronter.

— Nous perdons notre temps princesse Kishar. Ce type est fou, ça se voit bien. Il ne pourra rien nous apprendre sur les problèmes à la Jetée des Sept Bras. »

Fuyumi se mordait les lèvres à cet instant, ce que Ninazu remarquait. Il conclut dès lors que sa présence ici résultait bien plus de l'épisode des pestiférés que de sa provocation à l'académie, ce qui expliquait en même temps et logiquement la présence de cette femme à cette réunion improvisée.

« Je veux sa version de l'histoire, il est là pour ça, confirma Kishar. Nous avons en ce moment même des visiteurs à la frontière. L'Empire nous a envoyé des soldats pour réclamer des explications concernant ce qu'il s'est passé là-bas. La situation est extrêmement tendue. Ils nous disent qu'un nécromancien a déclenché une épidémie de peste qui s'est propagée du Pays du Feu jusqu'à celui de la Foudre. C'est la panique là-bas. Es-tu le responsable, Kyouran Ninazu ? D'après leur enquête, le nécromancien soupçonné a fui sur nos terres. Selon Fuyumi que tu connais déjà, il y a de fortes probabilités pour que tu le sois.

— Nous sommes tous responsables.

— N'abuse pas de ma patience à jouer des mots. Est-ce que c'est toi qui as propagé cette peste oui ou non ?

— Oui.

— Est-ce Fuyumi qui a brûlé tous les réfugiés ? Elle dit qu'elle l'a fait parce qu'il y avait des soldats de l'Empire dissimulés parmi eux qui tentaient de nous infiltrer.

— Ils étaient déjà tous carbonisés quand je l'ai rencontrée. Je ne peux donc pas l'affirmer ou le contredire.

— Tu as sans doute déclenché une guerre... Et les actes de Fuyumi n'ont fait qu'empirer les choses...

— L'Empire l'aurait déclarée tôt ou tard vu notre passif. Dès qu'ils auront fini de mater la Foudre, ils se retourneront contre la Terre. Vous pouvez soit considérer que j'ai agi pour votre bien. Soit que non. »

Le malaise imprégnait immédiatement la salle tant le silence s'y fit soudainement terriblement pesant. Que la guerre ait eu lieu tôt ou tard, il y en eut suffisamment de présent à le penser pour qu'on n'osait pas le nier publiquement. La peste affaiblissait fatalement un futur ennemi quoi qu'on en dise, c'était seulement trop tôt et cet acte ne fut commandité par aucun dignitaire de la Roche. Le problème était en fait bien plus que Ninazu avait agi de son propre chef sans avoir informé qui que ce fut avant. De plus, il fallait désormais faire avec les réfugiés bloqués à la frontière que les Rêveurs de la Roche contenaient tant bien que mal en apportant leurs premiers soins sans leur permettre de passer, tout en temporisant avec les impériaux qui était à raison sur les dents.

« Exécutons-les pour l'exemple Princesse. Mieux, livrons-les à l'Empire en signe de bonne entente ! s'insurgeait l'une des pupilles blanches qui craignait plus que d'autres le conflit.

— Il a raison. Nous avons déjà fort à faire avec le Pays du Fer. L'Empire serait de trop dans l'équation, saisit l'occasion de s'élever un autre. Fuyumi a commis une grave faute ! Et ce Ninazu, nous n'avons aucune véritable information sur lui, à croire qu'il sort de nulle part et qu'il a intégré l'armée dans un coup de vent ! Ce ne sera pas des pertes difficiles à combler !

— Si je ne les avais pas tués, la peste serait aussi sur nos terres, tenta de se défendre Fuyumi.

— Et j'escomptais bien qu'un Rêveur de la Roche s'y emploie, de toute façon dans le cas contraire je l'aurai fait moi-même, l'accompagna Ninazu.

— Insolent ! s'emporta l'un des membres de l'assemblée.

— Silence ! Ordonna enfin Kishar. Et toutes les lettres aux noms des différentes nations qui s'accusent mutuellement les unes les autres d'avoir déclenché cette épidémie. C'est toi aussi le responsable Ninazu ?

— Oui. Mes clones s'en sont chargés pendant que je la propageais. Ainsi j'espérais créer la confusion et parvenir à faire en sorte qu'ils s'accusent les uns les autres et en viennent à se battre entre eux.

— Le conseil a reçu un courrier du Pays de l'Eau... C'est une réussite. Ils prétendent que les rebelles de la cité militaire de la Foudre sont les responsables et nous remercient de les avoir prévenus... Ils ont mis en quarantaine un navire qui contenait la peste et ont pu empêcher sa contagion.

— Y a pas de quoi.

— N'aggrave pas ton cas, il n'y a rien de drôle.

— Je ne ris pas.

— Tu n'as donc aucune compassion pour tes victimes ?

— Quand il dévore le mouton, le loup ne demande pas pardon.

— Pouvons-nous savoir ce qu'est un mouton pour toi nécromant ? intervint un autre Rêveur.

— Si tu le demandes c'est que tu en es un, alors tu as ta réponse, le provoqua gratuitement Ninazu.

— Impudent ! se dressait le Rêveur des pupilles blanches qui fut provoqué. »

Le nécromant jubila de le voir s'échauffer, parce que ce fut ce qu'il espérait déclencher de réaction. Le Rêveur ne se retint pas de quitter sa place et se préparant à frapper malgré les contre-ordres de Kishar qui l'enjoignait à retrouver son calme, projeta ensuite une lame de vent sur Ninazu. Elle traversa la salle jusqu'à sa cible qui ne prit pas la peine de l'esquiver, parce que l'Intendante éleva un mur de pierre pour l'en protéger. Le vent ne parvint pas à trancher le mur et s'écrasa dessus pour s'y vaporiser tout en l'entaillant profondément. « Il m'a insulté ! J'exige mon droit de premier sang ! Sa tête m'appartient ! » beuglait-il après à pleins poumons sur chacun. Kishar ne se laissa pas emporter dans sa fureur, car elle flaira que le nécromancien agit ainsi pour une raison précise.

« Imbécile... Il souhaitait que tu le tues pour que tout ce qu'il sait maintenant retourne à son original. On perdrait tout espoir de le retrouver ! Ignores-tu que l'éther des clones retourne vers leur créateur avec tout le savoir et l'expérience qu'ils ont acquis ?! »

Ninazu en fut à nouveau impressionné par la perspicacité de l'adolescente, mais ne commenta pas ce qu'elle dit. Fuyumi pour sa part fut sujette à une forme d'admiration devant la capacité innée du nécromant à déclencher chaos et fureur autour de lui. Elle en vint à se demander quelle put être sa genèse, sans encore croire qu'il fut réellement la mort incarnée toutefois.

« De toute façon ce qu'il a fait n'est pas si grave. Les Rêveurs médicaux parviendront très vite à endiguer la peste. Il n'a pas anéanti l'Empire. Il ne l'a que affaibli. Si je puis me permettre. Nous pourrons toujours nier que ce fut l'acte d'un nécromancien de chez nous. Grâce à ses lettres par-dessus le marché, nous pourrons peut-être obtenir une alliance avec le Pays de l'Eau. Ce à quoi la Roche travaille depuis des mois. Finalement, peut-on réellement lui en vouloir ? argua la Rêveuse au diadème.

— La cité militaire de la Brume propose une entrevue. Il est vrai que nous pourrions en profiter. Après tout, j'ai entendu dire que la guerre civile là-bas s'est calmée. Mais l'Empire n'avalera pas cette histoire, contre-argumenta le Rêveur qui venait d'attaquer.

— Il n'est pas le seul nécromancien du Yuukan. Nous pouvons mettre ça sur le dos des rebelles de la Foudre. Ou encore sur les Fanatiques. Apprends et accepte séance tenante que je refuse le premier sang, on ne peut pas le tuer tout de suite. Le Manazuru se chargera de donner le message que nous voudrions nous, donner. Il n'en sera pas autrement.

— Mais enfin princesse !

— Il suffit ! Sortez. Sortez tous. Je veux être seule avec Fuyumi et ce Ninazu. »

Une hésitation parmi les Rêveurs se dissipa après quelques secondes et chacun passa ensuite par les trous de la salle de manière à y disparaître. Ainsi seuls, les trois Rêveurs purent reprendre la conversation sous moins de tension.

« J'imagine comme ce doit être épuisant pour une adolescente célibataire de se faire obéir de ces vieux mâles frustrés, commenta ironiquement la situation Ninazu. Surtout qu'ils rêvent tous de te faire épouser pour obtenir plus de poids à la fois au sein du conseil d'Ἐϋρ et du conseil des pupilles blanches de ce que je sais.

— Tu ne veux vraiment pas me dire où se trouve ton original ?

— Nulle part. C'est ce que j'ai dit.

— C'est où ce nulle part au juste ?

— Nulle part.

— Tu n'es vraiment pas coopératif nécromant...

— Princesse Kishar, tu pourrais te rendre toi-même à la Brume et utiliser l'histoire de la peste pour cette alliance. Ce n'est vraiment pas une mauvaise idée. Confie la cité à Arikasa et fait enfermer cet homme jusqu'à ce que son original revienne.

— Il trouverait le moyen de se suicider à coup sûr. Il me met dans une situation vraiment délicate. Je ne veux pas d'une guerre avec l'Empire maintenant.

— Je peux t'accompagner Intendante.

— Toi ? Tu me crois stupide au point d'emmener pour une mission diplomatique aussi importante un individu aussi incontrôlable que toi ?

— Du moment que nos intérêts convergent, crois-moi, je serais ton meilleur allié.

— De quels intérêts parles-tu au juste ?

— La guerre Intendante. La guerre. Je ne suis fait que pour tuer.

— T'éloigner des impériaux est peut-être la meilleure chose à faire pour le moment.

Et je pourrais garder moi-même l'œil sur toi comme ça.

— Je ne te le fais pas dire.

— J'ai vraiment envie de te tuer moi aussi tu sais. Si tu étais l'original, nous serions déjà en train de nous affronter soit en sûr.

— Peut-être qu'en chemin tu auras de quoi voir mes capacités et t'y préparer. Nous nous savons tous les deux intelligents, mais crois-moi, tu n'es pas au bout de tes surprises si tu m'affrontes. Intendante.

— Je n'ai connu qu'un seul homme qui osait toiser n'importe qui comme ça, quels que soient le rang et le grade, même quel que soit le niveau de contrôle de l'éther. C'était Tenshi. Quand j'aurai rencontré ton original, j'escompte bien qu'il abandonne ce corps et me le remette. Il a le droit à la paix.

— C'est que ce Tenshi ne craignait pas la mort. Un talent rare, quoique les Rêveurs disent pour la plupart.

— Et toi non ? l'interrogea Fuyumi. Qui donc sinon le fou ne craint pas de mourir ? L'immortalité même pour les Rêveurs n'existe pas. Alors comment, par quel prodige ne peux-tu craindre le seul Dieu devant qui nous finissons tous à genoux, couchés, les yeux clos ? Et ne va pas me faire entendre que tu es la mort. La donner nous le savons tous, l'incarner c'est bien autre chose.

— Si la vie regarde la mort avec effroi, c'est que la mort la guette avec appétit. L'Empire de la mort, c'est la vie. La mort vit et aime la vie. Contrairement à ce que tu dis. Tu es une nonne, ça se voit. Je ne perdrais pas mon temps à parler avec toi. Je sais que vous avez organisé ensemble cette mise en scène pour tenter de me piéger et calmer les ardeurs du clan des pupilles blanches envers toi, Princesse, d'ailleurs tu as échoué. Alors cessons de jouer un instant, vais-je venir avec vous ou non ? Parce que c'est bien à ça qu'sert cette mise en scène non ? Te donner une occasion de fuir un moment tes responsabilités ? »

Kishar ne travestit pas sa surprise sous un voile de dureté quand le nécromancien lui apprit qu'il avait deviné le petit jeu qu'elle avait joué avec Fuyumi. Elle avait effectivement organisé tout cela pour parvenir à asseoir plus encore son autorité sur son clan et avoir une raison valable de quitter la cité (en allant au Pays de l'Eau), histoire qu'on cesse de lui proposer des prétendants soi-disant dignes d'elle. Fuyumi l'une de ses fidèles depuis longtemps, lui avait tout raconté bien avant cette soirée justement et comme à leurs habitudes, elles fomentèrent de manière à pousser les mâles à faire ce qu'elles souhaitaient.

« Avec l'appui de la Brume, nous pourrions en finir plus vite avec le Pays du Fer et tenir en respect l'Empire... J'accepte que tu m'accompagnes nécromant. Fuyumi sera avec nous pour... ma protection.

— C'est toi qui commandes. Ravis que nous trouvions un terrain d'entente.

— Qui te dit que je négocie avec toi ? Tu es mon subordonné, ne l'oublie pas.

— Je suis encore en vie. C'est ça qui me le dit. Ne crains rien, le voyage sera plaisant.

Les gens sont si occupés à mourir au Pays du Feu qu'ils oublient de regarder tout le reste. À force de survivre, on oublie vite de vivre.

— Bah voyons, nous ferons composer un hymne à ça pauvre...

— Fuyumi. »

Un peu plus tard après cette soirée, une fois que l'Intendante laissa ses directives au conseil et ses principaux officiers, s'assurant que la cité serait correctement gouvernée et protégée en son absence, elle informa les dignitaires de la ville mercenaire qu'elle se rendrait elle-même au Pays de l'Eau pour tenter d'y négocier une alliance. Ceci lui permettant de fuir pour quelque temps les responsabilités qui lui pesaient sur les épaules et lui offrant par la même occasion l'opportunité d'un voyage comme elle avait tout le loisir d'en faire, avant qu'on lui

confie les rênes des Rêveurs de la Roche. Accompagnés de Fuyumi et de Ninazu qui se trouva ainsi plus en situation d'otage que d'escorte, ils entamèrent de traverser l'Empire en vue d'atteindre ses côtes, et de là, d'enjamber la mer pour accoster le Pays de l'Eau, où l'on l'attendait avec impatience.

Un peu plus d'un mois de route attendait ce trio. À cheval, Fuyumi en amazone sur une magnifique jument blanche, Kishar sur un destrier robuste et Ninazu sur Hamelette, ils dérogeaient au protocole et à toutes les convenances pour n'entreprendre ce long chemin qu'à trois et parfaitement incognito. Bien qu'ayant fait précédemment à leur départ annoncer son arrivée à Yanluowang, l'actuelle Ombre de l'Eau et maître de la cité militaire de la Brume, Kishar refusa les supplications du conseil et de ses subalternes qui lui adjuraient d'emporter avec elle une petite troupe qui assurerait sa protection. Son désir sincère de liberté et la crainte que les impériaux chercheraient à lui tendre sournoisement une embuscade, gravèrent en elle la conviction qu'il fallait procéder en toute discrétion et qu'à cet égard, il valait mieux un cortège minimaliste.

S'arrangeant pour que le conseil des pupilles blanches tint le secret concernant Ninazu, ils passèrent premièrement par l'étape de la Jetée des Sept Bras où Kishar dut ordonner qu'on temporise avec les impériaux, tout en faisant promettre de continuer de les aider à prodiguer des soins aux civils qui se massaient là (mais en refusant toujours le passage aux pestiférés). Elle mentit parallèlement à ses ordres en assurant aux Rêveurs $\text{P}\omega\text{rj}$ ins présents, qu'aucun nécromancien de la Roche n'était responsable de tout ceci et leur fit jurer de faire miroiter aux impériaux, qu' $\text{P}\omega\text{r}$ diligenterait une enquête afin de retrouver l'auteur de cette ignominie s'il avait tenté, ce qu'elle prétendait ignorer, de se réfugier sur leurs terres.

Il fut bien sûr entendu que l'Empire ne gèrera pas cette histoire et ne tardera lui-même à se venger en supposant une vile manipulation politique de son ennemi héréditaire. Kishar n'était pas plus dupe qu'ils ne l'étaient. Cependant, l'Intendante savait fort bien qu'avec la peste (dont ils allaient devoir d'ailleurs éviter la contagion grâce aux conseils de Ninazu), la rébellion de la Foudre et les Fanatiques, même l'Empire ne se risquerait pas encore à une guerre ouverte avec l'une des plus puissantes cités militaires du monde connu. Profitant de cette situation chaotique et au cas où elle parviendrait à obtenir une alliance concrète avec la Brume, Kishar escomptait réunir une force si importante qu'elle en parviendrait finalement enfin à éradiquer

cette nation, et pourquoi pas, l'avalier partiellement en se la partageant avec les rebelles du Nuage de la Foudre et les Rêveurs de la Brume.

Des montagnes de l'ouest au Pays de l'Eau, des déserts nordiques de Gobi jusqu'aux landes forestières du sud, tout le monde se mentait, tout le monde se manipulait, et ce bien avant que les Rêveurs n'émergent. Kishar et Ρυρη n'y manquaient pas plus que les autres. Quelques milliers d'années de dissensions et d'immoralités dans ces provinces sauvages peuplées des créatures voraces imposant la loi de la survie, et cette contrée qu'était le Yuukan apprit rapidement la science de la manipulation tout en faisant de la guerre plus qu'un modèle politique, une véritable culture. Il était devenu si normal de conspirer entre roitelets de manière à s'entre-dévorer que lorsque la féodalité se réimposa d'un commun accord entre civils et Rêveurs, ce fut naturellement la force brute et l'intelligence matoise que l'on se prit à admirer et à suivre avant tout.

À ce jeu Kishar était forte, car non seulement guerrière redoutable, maîtresse du contrôle de la terre et bretteuse hors pair, la ruse fut aussi certaine en elle que sa capacité à couper des têtes. Avec sa plus fidèle amie Fuyumi, elles avaient survécu à des années de complots internes, externes, et de conflits sanglants. Cette science de la magouille fut cependant davantage pour Kishar le résultat de l'enseignement de feu Tenshi qui, quoique redoutable soldat, était surtout considéré comme l'esprit le plus aiguisé de son temps.

Voyager à côté de ce corps qui fut le sien lui était d'ailleurs parfois difficile. Le frimas chamarré que permettaient les vicissitudes d'un hiver enneigeur, ne l'aidait pas à s'ôter de l'esprit les souvenirs qui l'assaillaient, chaque fois que Ninazu ouvrait la bouche ou se permettait de trotter à visage découvert. Ses vieux sentiments refaisaient surface, accablant et assombrissant ses humeurs ordinairement joviales. Sachant pourtant qu'il ne s'agissait pas du même homme quand bien même il avait la même apparence, elle ne pouvait aussi s'empêcher de retrouver en lui certaines des qualités et traits de caractère qui l'avaient séduite chez le Rêveur aux cheveux argentés, avant que Ninazu ne les rase lorsqu'il fit de ce corps son bien.

Le nécromancien n'en avait cependant cure des deux jeunes femmes durant une bonne partie du début de leur trajet. Se sachant plus éphémère encore que les mortels et n'éprouvant aucune affection pour elles, il observait plus de silence qu'elles et précédait leur marche souvent en les ignorant complètement.

Très intéressée par le personnage que se composait Ninazu, Fuyumi se hasardait parfois à quelques conversations avec lui, souvent commentées des plaisanteries de Kishar. Cela comblait le vide du silence tout en raccourcissant les heures de voyage. Le nécromant se montra durant les premières semaines plus que docile. Il ne tenta jamais de fuir ni ne leur causa d'ennuis. Leur chance faisait qu'ils ne croisaient jamais de surcroît de Rêveurs impériaux, parce qu'ils savaient quelles routes arpenter pour les éviter et que ceux-ci avaient si fort à faire ces temps-ci avec les villages et les villes qui se dépeuplaient à cause de la maladie et de la rébellion, que les sentinelles se faisaient plus rares qu'à l'accoutumée (Sans compter qu'avec ses yeux Kishar les voyait toujours venir de très loin). Considérant le rang que s'octroyait le nécromancien, Fuyumi lui demanda une fois son opinion concernant sa religion, ce qu'il considérait de la mort, de Dieu et de l'immortalité. Lui exprimant en même temps ses convictions, elle lui apprit que du point de vue de sa propre religion, il n'y avait de Dieu sur terre que dans l'esprit des hommes. Chacun se laissait diriger par ses convictions. La mort, elle ne la voyait pas vraiment comme une entité personnifiée, elle croyait en la réincarnation et conséquemment en l'immortalité de l'âme. Du côté de l'ordre qui avait son importance dans sa liturgie, on considérait que le monde était une boucle et que chaque instant se répétait en écho à l'infini à travers le temps, et que chacun se devait d'y apporter un peu plus d'ordre à chaque fois.

La religion n'importait guère Kishar, à qui Fuyumi cessa depuis longtemps de prêcher sa parole. Aux yeux de l'Intendante cela n'était qu'une doctrine parmi toutes les autres, celles que chacun des prêtres proclamait comme ultime vérité. Ces élucubrations philosophiques endormaient l'adolescente plus aisément que les réunions du conseil auxquelles elle ne pouvait couper. Aussi, fut-elle ravie d'entendre le nécromancien réduire à la dérision ce que lui affirmait la blonde sur son cheval blanc. Il ne lui fit pas de grand discours, mais se contenta de lui conter une anecdote dont il était difficile de croire à la véracité, mais que l'adolescente trouva pourtant très amusante. Le nécromancien rapporta que lorsqu'il naquit, il réclama à Dieu que la vie fut immortelle, non par réincarnation, mais par l'éternité du présent. En somme, il lui intima l'ordre et exprima son désir de le voir abolir la mort. Mais dit-il, Dieu n'accéda pas à sa requête, car il craignit que s'il l'eût fait, il n'y perdit sa clientèle. Cela coupa court au débat qu'avait tenté la Rêveuse tandis que l'Intendante en profita pour lui faire à croire que le nécromancien était peut-être finalement, sinon la mort, au moins suffisamment éclairé pour ne pas conjecturer que les religieux n'eussent que la spiritualité en tête au

moment de passer le panier parmi leurs fidèles. « Dieu n'est pas un religieux » insistait par ailleurs Ninazu qui dénigrait les croyances de la blonde en affirmant que sans le désespoir, ses temples se videraient aussi sûrement que se remplissaient les poches des propriétaires terriens quand venait le temps de la dîme.

Un soir, lorsqu'ils campèrent comme chaque nuit, Kishar se résigna à demander quelques explications à Ninazu. Ne l'ayant jamais vu boire ou manger, ne le voyant jamais se changer et surtout, le découvrant à dormir toujours assis avec une faux contre lui, elle ne put réprimer sa curiosité quant à toutes ses particularités : « Ce corps est mort, lui affirma-t-il lors de cette nouvelle nuit. Pas besoin de le nourrir, pas besoin de l'abreuver. L'éther de mon original le nourrit et le maintient grâce au sceau qu'il a apposé sur lui. Si mon créateur meurt, je meurs. Si mon créateur décide de rompre le lien, je meurs. Ainsi mon existence tout entière est liée à celle de mon original, je suis à la fois autre et à la fois lui. Plus qu'un clone commun comme les réalisent les autres Rêveurs, moi je suis plus qu'une copie, je suis comme à deux endroits à la fois et ne cesse jamais d'être ce que j'étais autrefois, comme avant que mon esprit fut copié dans ce corps-là. Manier les préceptes de la mort comme le fait un nécromancien, c'est comprendre les paradigmes de la vie. Une science qui ne s'acquiert pas par la répétition, mais par la compréhension. Pourquoi donc ce que je suis t'intéresse tellement ? Je serai bientôt mort, je peux même mourir maintenant, dans la seconde. Alors pourquoi ? Tu crains que mon original déserte une fois qu'il aura les informations que je détiens, dès que je crèverais ?

— Je trouve seulement ton existence triste. Pourquoi avoir rasé tes cheveux ? Les cheveux de Tenshi étaient magnifiques.

— Dépersonnalisation de l'individu. En temps normal je ne voyage que sous un heaume et sous une capuche. Je n'ai pas de visage. Je ne sais même pas à quoi je ressemblais originellement. Il me semble que je n'ai jamais ressemblé à quoi que ce soit en fait.

— Ninazu ne se regarde jamais dans un miroir ?

— J'ai cessé de le faire il y a longtemps.

— Pourquoi ?

— Ça me fait mal. Ne pas avoir de visage ou de voix propre, ça rend difficile de se parler même à soi-même. Avec un masque et un ton, je suis mieux ce que j'ai toujours été. »

Ce fut lors de ce bavardage en apparence anodin, que Kishar se rendit compte qu'après d'avoir cessé un instant de le confondre à Tenshi, qu'elle avait autant de mal à ne pas le considérer différent de son original. Elle lui parlait de lui-même parfois la troisième personne, parfois à la deuxième, comme si la distinction entre les deux eût été si brouillée qu'elle ne parvenait pas à décider laquelle choisir. Elle prit aussi définitivement conscience ce soir-là que ce n'était pas Tenshi avec qui elle voyageait. Ce fut plus dur encore à admettre lorsque une fois, quelques jours plus tard et discrètement, Ninazu lui ordonna de cesser de le regarder avec ses yeux de merlan frit, car cela trahissait le réel lien qui l'avait uni à Tenshi : « Pourquoi ne pas vous être mariés si vous vous aimiez ?

— Je suis Princesse des pupilles blanches et lui était prince des Chôkoku. Ce genre de relation interclanique n'est pas autorisé à Ϙωη. Tu devrais le savoir.

— Et ton amie Fuyumi était au courant ?

— Je l'étais, s'incrusta-t-elle en sachant pertinemment de quoi ils parlaient. C'était un secret bien gardé. Mais oui je le savais, elle me l'avait dit. Elle a essayé de le sauver, de le faire bannir vers l'ouest plutôt qu'il se fasse exécuter.

— Vous êtes déjà allés à l'ouest ?

— Non.

— Cela équivaut à une condamnation à mort. L'ouest est le pays du chaos et de la folie. C'est une terre stérile faite de poussières, de cendres et de malheur. L'air et le soleil y brûlent la peau, on y devient aveugle si on ne se protège pas les yeux. On y respire et y sent la mort à chaque instant. Ce qu'on y voit et y trouve ferait perdre la raison à la plupart des gens. L'ouest est le vestige d'un passé lointain, mais damné, morbide. La mémoire y est figée et ne souhaite pas qu'on vienne l'y titiller. Alors crois-moi, mieux valait une décapitation que de l'avoir banni là-bas.

— Je ne pense pas qu'il aurait accepté de toute façon. Il avait été banni vers le sud une fois, il est revenu tout de même et ça c'est très mal passé.

— Comment sais-tu toutes ces choses sur l'ouest ? C'est comme pour ceux qui sont allés à l'est. Personne n'en revient jamais.

— Allons Fuyumi. Si je suis la mort, est-il étonnant que moi j'aie pu y survivre ?

— Bah voyons...

— Tu n'as que 15 ans Kishar si je ne m'abuse. Tenshi en avait 19, aux yeux des pupilles blanches ce n'était-ce pas un peu... ?

— C'était l'autre problème ça. L'hypocrisie des vieillards est sans bornes. À 9 ans ils t'envoient sur le champ de bataille, mais ils prétendent en même temps qu'à 14 on ne peut pas soi-même choisir qui on aime. Ils estiment un amour sincère indécent pour une différence d'âge trop grande tout en te vendant après à un vieux bonhomme libidineux, riche et influent. Mais surtout qu'il soit civil ! Comme ça on s'assure que le pouvoir reste au sein du clan. C'est pathétique.

— Je connais ça. Mais au moins on ne me scelle pas le corps à la naissance pour couper mes cycles. Tu es peut-être plus à plaindre.

— Vraiment ? Tu connais ?

— Tu n'as pas idée. Mais vu ton rang, tu es plus libre maintenant. Du moins pour quelque temps j'imagine.

— Pour quelque temps oui. Et toi ? Qui t'empêche d'aimer qui tu le voudrais ?

— Pas qui, mais quoi. Un pacte.

— De quel genre ?

— Plus je tue, plus j'ai le droit de l'avoir avec moi, mais j'ai toujours interdiction de la toucher.

— Mon dieu cette vie. Qui peut oser imposer une chose aussi horrible ?

— Dieu le peut.

— Tu devises avec Dieu lui-même ? Ou c'est une métaphore douteuse ?

— Tu dois souvent te poser la question quand tu élèves des bûchers.

— Commencez pas encore tous les deux. Pourquoi as-tu accepté ce pacte d'ailleurs ?

— Parce qu'en plus de perdre ce que j'aimais, si je ne l'avais pas accepté, j'aurais cessé d'exister, moi, et beaucoup d'autres choses.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Il a posé une sorte de technique sur toi qui lui permet de te commander ? Comme les sceaux qu'on pose sur la langue des Tengus pour les empêcher de parler s'ils se font attraper ?

— Non, c'est juste le néant. Rien. »

Après ce jour-là, Kishar regarda très différemment le nécromant. Le désir d'une femme n'était jamais douteux à ses yeux, puisqu'elle y risquait son honneur, quand elle faisait la promesse de bonnes et belles faveurs à un homme, c'était qu'elle consentait à retenir en elle toutes ses ardeurs. Celles du nécromancien lui paraissaient moins fiévreuses, moins sauvages.

Elle les trouvait malheureuses et même en se forçant à ne pas voir Tenshi, acceptait tout de même maintenant d'y faire moins de barrage.

Le lendemain, en passant d'abord à versant de colline, ils empruntèrent ensuite un chemin surélevé sur un talus et longeant parallèlement un autre, celui qui allait vers l'opposé de leur direction. Les voyages étaient ainsi, aussi faits de moments lents, ennuyeux et silencieux. Par le froid, les muscles des jambes fléchissaient, s'endolorisaient. Le son des chevaux en marche, des cliquetis de l'armure de l'un, de l'appareil de la jument de l'autre : cela n'encourageait pas la nécessité de parler pour autant à chaque instant. Sur un cheval, il était même possible de dormir tandis qu'ils avançaient, bercés par une cadence régulière, identique à un métronome battant sous les flocons de neige.

« As-tu remarqué Ninazu ? Tes cheveux ont poussé.

— Et alors ?

— Ceux de Tenshi étaient blancs. Ceux-là sont noirs.

— Kishar disait toujours que c'était lui qui devrait un jour porter leur enfant. Pour l'asticoter.

— Il ne portera plus grand chose maintenant.

— T'es vraiment immonde. Elle est juste à côté.

— Ce n'est pas insultant de dire qu'un mort, est mort. Les morts sont même ceux qui payent le mieux.

— Là-dessus, je ne me vois pas te contredire.

— Le secret pour avoir toujours raison Fuyumi, c'est de se taire quand on ne sait pas.

— Arrêtez. Il a raison, mais si tu relèves cette capuche ce sera plus simple. »

Le nécromant la releva sur sa tête. Après environ trois cents mètres, se portant à l'avant, sa jument et lui-même parurent renifler quelque chose. Ninazu gigotait en sautillant parfois. Kishar s'en inquiéta et emmena son cheval jusqu'à lui et se plaça à côté : « Qu'est-ce qui te prend ?

— Il y a des morts récents tout proches. Je les sens.

— Comment ?

— Regarde en contrebas à environ 1 kilomètre à 8 heures. »

Kishar y découvrit une ferme mise à sac par quelques Rêveurs impériaux. Sachant lire sur les lèvres, à cette distance et en zoomant elle parvint à comprendre ce qu'il se racontait au-dehors. Elle lut sur leurs lèvres que certains des ouvriers furent frappés de la peste et qu'en conséquence les soldats venaient « passer un coup de serpillières » : dans cette ferme il y avait un père, sa femme, leurs sept enfants et leurs quatre-vingts ouvriers agricoles. Pour tous, il fut envoyé trois Rêveurs en tout et pour cause. Cela suffit à rendre le corps à l'innommable. La ferme commençait à brûler entièrement et pendant ce temps à l'arbre familial, l'on conduisait un garçon, tandis qu'on obligeait sa sœur à regarder.

Il avait un sac sur la tête qui lui masquait la vue et qui lui étouffait le bruit. Il avait peur, son instinct ne lui commandait qu'une seule chose, « gagne du temps », mais la réflexion à son âge se limitait à la primitivité de la survie. « Gagne du temps. Où suis-je ? Qui sont-ils ? Où sont mon père et ma mère ? » et l'expérience de la peur entamait les premiers contrecoups de ses conséquences sur un cœur pur et innocent de l'enfance. Il tremblait, il transpirait, la paralysie ne déclenchait pas chez lui qu'une catalepsie du corps, mais provoquait jusqu'à l'asphyxie de sa pensée. Le souffle haletant était la seule expression dont fut alors capable le petit homme captif des Rêveurs. Les larmes, ainsi, coulaient malgré lui sur ce petit être qui n'était plus qu'une proie, une proie reléguée au rang de jouet du vice agrémenté de servitude en un instant. Lorsque Kishar raconta tout cela à Ninazu et y ajoutant « c'est le moment de donner la démonstration que tu as promis au palais », il n'eut pas attendu qu'elle finisse pour décoller au galop du chemin vers la ferme. Promptement, Kishar et Fuyumi le suivirent.

Pendant ce temps, le garçon autour de lui entendait des mots, des mots qu'il ne comprenait pas. Il entendait les sons, des sons qu'il ne connaissait pas. Son premier sentiment : une profonde solitude. La solitude, où tout l'enfer disait-on résidait, dans l'autre et dans le corps, la solitude qui rompait la sensation de sécurité et l'obligea à se plonger en lui, comme pour, par dissociation de l'être, trouver au tréfonds de son cœur l'ami qu'il lui manquait pour qu'il se sentît bien, pour le sauver, pour le réveiller de ce cauchemar. Cette langue étrange qui n'était pas la sienne, l'effrayait d'autant plus que certains mots lui avaient été contés par ses parents comme l'expression du blasphème à ne jamais commettre. Il finit après quelques pas, finalement, jeté violemment au sol.

Il tombait dans la boue tandis que la peur lui devenait insupportable et le faisait passer à la frontière de la folie, jusqu'à provoquer chez lui l'aphasie. À genoux qu'il était désormais, il se trouvait gisant et comme prostré jusqu'à ce qu'enfin on lui ôta le sac qu'il avait sur la tête. Il découvrait cette petite prairie de chez lui à la ferme, pas très loin de la vallée des saints. Devant lui, se tenait un homme de haute stature qui imposait par sa seule présence tout le respect dû à la dignité de la noblesse. Un paradigme étrange quand on pressentait en lui tout autant ce que le vice et le mal avaient des nuances monstrueuses. Le garçon n'osait toujours pas prononcer le moindre mot, car la paralysie de la peur continuait d'opérer sur lui. Sur le visage de l'homme qui se tenait debout devant lui, se lisait une froideur jubilatoire et forcée qu'il faisait s'écraser sur le corps frêle de son otage. Le silence durait, mais l'inaction ne suivait pas. Le Rêveur brandissait la main et pointait du doigt sa gauche... alors le garçon tournait le visage à sa droite et là, ses yeux s'ouvrirent en grand et sa bouche suivait du même mouvement ; il y avait là un arbre, un très grand arbre. Il avait été planté lorsque les propriétaires eurent leurs premiers enfants. Il était sans feuilles et sur de nombreuses branches, y pendaient des cadavres de sa famille exceptée sa sœur, ainsi que nombre d'ouvriers de la ferme. Déformés par la douleur, la torture, la peur et l'horreur, on y voyait et entendait les corbeaux qui s'y délectaient de la chair pas encore pourrissante. Tous les pendus étaient morts, sauf une ; une femme enceinte qui gesticulait des jambes, étouffée peu à peu au rythme de ses sanglots qu'elle ne pouvait retenir. L'enfant voulut alors détourner le regard, car ce qu'il voyait de pendue, le hasard et un tableau de famille dans la maison fit que c'était sa propre mère. Le Rêveur face à lui l'y obligea cependant en faisant tonner sa voix grave : « Si tu ne regardes pas, je te ferai pendre avec eux sur cet arbre. »

Le garçon regarda donc, il regarda jusqu'à s'uriner dessus. La femme pendue à la mort accouchait, tout en luttant pour sa survie, elle poussait. Elle cherchait à s'agripper à la corde qu'elle avait autour du cou quoiqu'on lui attachait les mains et cherchant d'instinct le sol, elle poussait de son corps sur le vide en tressaillant et en poussant tout autant à son entrejambe ; elle accouchait finalement dans la plus grande douleur. Autour du petit homme on entendit quelques rires, mais rien de semblable à des éclats, ce n'était qu'un « petit jeu entre amis ». La regardant toujours parce qu'il avait peur d'en détourner les yeux, la pauvre malheureuse ne pouvait même pas hurler en suppliant silencieusement son fils de ne pas détourner les yeux.

La corde l'empêchait de crier et c'était donc des iris, car ayant entendu ce qu'avait dit le Rêveur, qu'elle conjurait son enfant de continuer de la regarder mettre bas en mourant à petit feu. Cela durait et le Rêveur y trouva un certain plaisir à le voir trembloter des genoux dans la boue, trempé dans sa propre pisserie.

« Regarde-moi maintenant, ordonna à nouveau le Rêveur. »

L'enfant lui obéit, puis il vit ces yeux hauts sans compassion sur lui, deux yeux verts frémissant d'un désir morbide et malsain. Il écoutait, docilement, les mains toujours attachées : « J'ai toute ton attention ?

— Oui.

— Doit-on tuer cet enfant à venir ? Ou le laisser vivre ? »

Le garçon sentit l'intérieur de son corps monter en ébullition, le plexus vibrer sous il ne savait quelle violence. La décision de la survie d'un bébé, un frère ou une sœur lui appartenait, mais alors malgré lui, il ne cherchait pas la réponse la plus juste, la plus noble, il cherchait la réponse qui assurerait sa propre sécurité. La pression qu'il sentait sur ses épaules risquait à tout instant de lui faire perdre tout le sens du bien commun, un sens se trouvant déjà bien fragile à son jeune âge. Ses lèvres tremblaient, il claquait des dents tandis qu'il cherchait dans le regard du Rêveur la réponse qu'il attendait. Mais ne parvenant pas à y trouver quoi que ce soit tant la noirceur dans son regard opacifiait toutes les possibilités d'empathie à son encontre, il se sentait désarmé. Tardant à répondre, un autre Rêveur vint en marchant derrière lui et lui écrasa la tête dans la boue : « si tu tardes à répondre, tu les y rejoindras vermine. »

Il relevait le regard sur celui qui lui faisait face, désormais glacée jusqu'aux os et le visage couvert de boue. Le Rêveur lui esquissa cette fois un sourire compatissant. Il se penchait un peu sur lui ensuite. Le garçon sans grimacer, mais victime pourtant du flots de ses larmes comme autant de saignement du cœur, se laissa approcher. Le Rêveur lui saisit enfin délicatement la joue : « Face à l'Empire, il ne faut pas mentir. Et je suis, pour toi, maintenant, ton Empire. Alors je te l'ordonne, lui laisse-t-on la vie, ou devons-nous l'abréger ? La vie ou la mort ? Réponds tout de suite.

— La mort. »

Le Rêveur ne dissimulait pas sa satisfaction. Le sourire qui n'était jusque-là qu'une esquisse se prononçait désormais plus sadiquement à travers ses yeux. Avec le pouce, il débarbouillait alors un peu la joue du garçon qui lui fut complètement docile et terrifié, mais qui fut maintenant aussi honteusement soulagé de ne pas avoir lui-même trépassé. L'enfant n'en éprouvait pourtant pas moins de terreur et la charge d'émotions qu'il ne savait saisir ne lui en fut pas moins troublante ; à tel point, qu'il n'était plus très sûr lui-même si ce qu'il venait de faire eût été bien, ou mal.

« Brave petit, le gratifia l'un des Rêveurs. »

Sa sœur n'avait pas eu à attendre de regarder jusque-là. Le Rêveur qui l'avait obligé à voir ce qui se passait au début lui réserva un autre sort. Ses pensées tumultueuses assourdisaient sa logique, sa réflexion, et sa tétanie lui empêchaient tout autre moyen de défense. Le Rêveur la saisit au col et la souleva sans difficulté en vue de la jeter en avant pas beaucoup plus loin. Elle tomba dans la neige et déjà les yeux larmoyants accompagnaient ses lèvres tremblantes. Se redressant et terminant assise sur les genoux, elle croisait les bras pour s'embrasser elle-même, formant instinctivement un bouclier qui ne la protégeait finalement de rien. Enlil et Enki, les deux autres Rêveurs, la regardèrent un court moment sans dire mot. Les deux se sourirent, l'un d'eux en particulier qui ne put s'empêcher de se mordre la lèvre inférieure. Celui-ci tourna ensuite le regard vers le chef de l'escouade, celui qui était devant le petit garçon avec une voix rauque : « Ça vous embête ?

— Elle n'a pas plus de quatorze ans. Même pour toi, c'est encore jeune, lui renvoyait son supérieur. T'es sûr qu'elle a pas la peste au moins ?

— On peut y aller par ordre de grade. La hiérarchie avant tout, proposa Enlil.

— Ça ne m'intéresse pas. Mais vous allez y si vous voulez. »

Elle ne comprenait pas ce qui était sous-entendu là. Son esprit n'avait pas encore toute la lubricité qui corrompt les âmes si tôt, mais quand Enki s'approcha d'elle tranquillement, elle sentit à son aura qu'il était mal intentionné. Il chercha une fois assez proche à la happer, mais elle se débattit et essaya de s'enfuir. Agrippé au haut de sa tunique après deux foulées, il la déchira pour qu'elle s'en retrouva le haut nu, dévoilant les jeunes attraits d'une féminité par encore totalement formée. Elle hurla, mais il n'en eut cure, il courra un peu pour la saisir au

bras et la plaquer au sol. Se débattant en criant, il en fut agacé et lui décolla deux coups-de-poing : « Plus tu vas résister, plus tu vas déguster ! »

Elle déposa les armes et détournant le visage pour ne pas le regarder, elle serra ses lèvres et ses dents avec espoir de contenir les gémissements de peur qui lui réclamaient de sortir. Là, il lui glissa la main sous sa robe tandis qu'elle invoquait toutes les forces supérieures qu'elle connaissait pour être sauvée : « Vas-y mollo quand même, ne me refille pas un cadavre, lui demanda gentiment Enlil.

— T'en fais pas, lui rétrocéda Enki. »

Un cliquetis métallique interpella cependant Enki tandis qu'il embrassait avant cela la poitrine de la petite et relevant la tête, il ne put pas discerner ce qui fut la cause de ce bruit. Hypnotisé par l'attrait sexuel, il en avait oublié d'être sur ses gardes. Il interpella alors ses camarades de manière à les avertir.

Ninazu, pendant ce temps, était suivi de Kishar et Fuyumi au grand galop. Une fois passé le premier champ, ils devaient faire avec un bosquet d'acacias en pleine floraison. De très nombreux et hauts arbres qui les dissimulaient, mais qui en même temps ralentiraient leurs cavalcades. Le nécromancien surprenait les deux Rêveuses par l'avance qu'il prenait sur elles. Elles en concluent d'ailleurs que ce fut dû surtout à sa jument qui, étant morte, ne s'épuisait pas et répondait parfaitement à son cavalier. En pleine course, le nécromant arracha sa faux de son dos et battit plusieurs fois le sol avec en vue de le marquer de sceaux. Cinq fois, il frappait, et cinq fois jaillissait un fauve cadavérique.

« Des andrewsarchus ! Il a des andrewsarchus ! cria Fuyumi. Mais comment ?!

— Laisse-le faire ! Toi occupe-toi de la mère quand on arrivera. Je ne les quitte pas des yeux, c'est horrible on doit se dépêcher !

— Je suis pas sage-femme moi !

— Fais ce que tu peux c'est tout ! Je surveille Ninazu moi et je me charge des enfants ! »

Le chef des Rêveurs à la ferme, celui qui fut prévenu de bruits étranges au-delà des acacias, joignit les mains et fit résonner une onde sonore. Elle explosa sur une large distance et lui permit de s'en servir de sonar.

« Des cavaliers !

— Des Rêveurs ?

— J'en sais rien. Sûrement des impériaux, vu à quelle vitesse ils arrivent sur nous. Préparez-vous quand même à vous défendre, on ne sait jamais. Des Fanatiques et des rebelles traînent souvent par ici. »

Lorsque le violeur se releva, la jeune fille en profita pour ramper et se placer en retrait, au plus loin possible de lui. Au même moment, la mère pendue à la corde commençait à perdre connaissance alors qu'elle n'avait pas terminé d'accoucher. C'est à cet instant que surgit des arbres le cavalier noir accompagné de ses cinq andrewsarchus. Des rugissements assistèrent une charge sauvage qui n'eût aucunement besoin de mise en garde. « Un Rêveur ! » S'emporta Enki en les découvrant. Ne portant aucun symbole et ne le voyant pas s'arrêter, les impériaux déduisirent qu'il n'était pas des leurs et se préparèrent promptement à l'affrontement. Le chef rappela que deux autres venaient, mais son subordonné n'eut pas le temps d'y répondre. Ninazu en pleine lancée le frappa de sa faux et ses invocations fondèrent sur les deux autres impériaux. Son adversaire le réceptionna sans broncher, en faisant pousser un tronc d'arbre du sol qui lui servit de bouclier et sur lequel la faux de Ninazu se planta. « Putain t'es qui toi ? » lui jeta-t-il. « Les morts n'ont pas besoin de noms », lui cracha le nécromant.

À peine sortaient-elles à leur tour du bosquet, que Kishar lança un poignard sur la corde à laquelle la mère était encore pendue. Tranchée nette, elle laissait sa charge s'écraser sur le sol. Le garçon y courut tout de suite, à la fois pour la rejoindre et pour fuir le combat qui débutait entre son tortionnaire et les trois Andrewsarchus qui lui bondissaient dessus. Désormais plus étouffée par la corde et retrouvant son souffle en reprenant lentement connaissance, cette fois la douleur de la pauvre femme s'exprima sans retenue. Elle hurla de toutes ses forces tandis que son fils se sentit impuissant et tétanisé à côté d'elle. Fuyumi se rendit hâtivement vers elle et descendit de son cheval dans l'élan pour se porter à son secours. Kishar de son côté se dirigea vers la jeune fille et l'enjoignit à monter avec elle sur sa monture.

Enflammant sa faux, sur Hamelette tentant souvent de mordre et de mettre des coups de sabot, Ninazu se débattait avec son adversaire. Armé d'une flamberge et n'hésitant jamais à

tenter de l'empaler avec des pieux, des troncs et des ronces sortant du sol, Enki lui faisait face vaillamment, il fallait se l'avouer. Ce qu'il faisait pousser du sol n'était hélas pour lui jamais suffisant parce que lorsque cela touchait le nécromant, cela se mettait simplement à pourrir, puis mourir tout en rebondissant sur son armure. Pendant qu'eux deux s'affrontaient violemment, les deux autres Rêveurs, l'un usant de cendres incandescentes, l'autre de gaz empoisonnés, éprouvaient toute la difficulté du monde à se défaire des andrewsarchus. Ils arrivaient bien à blesser les fauves, mais ils ne tombaient jamais. Du moment que le corps fut en un seul morceau, peu importe les flammes, le poison et le tranchant des armes, elles continuaient d'attaquer.

Fuyumi ne sachant pas vraiment quoi faire apposa les mains sur la peau de la femme en train d'accoucher et lui gela suffisamment les bons nerfs de manière à ce qu'elle ressentit beaucoup moins la douleur. Cela fait, sous les cris d'un garçon terrifié qui lui réclamait de la sauver, elle aidait sa mère à finir le travail. Kishar de son côté tenait la jeune fille contre elle. Elle ouvrit à peine la bouche, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Kishar glissa alors le pouce sur sa commissure pour l'essuyer tout en se forçant à un sourire, puis elle passa sa cape sur ses épaules pour recouvrir sa nudité. Pendant ce temps la jeune fille observait le combat entre Ninazu et Enki avec une certaine admiration qu'il lui déroba par un instant qui l'y favorisa, par son sauvetage. La niaiserie d'une petite fille qui idéalisait l'image du preux chevalier qui vint à son secours. Hélas pour elle, il ne fut ni preux, ni chevalier, ce qui faisait d'elle la niaise qui courait après l'admiration comme l'idiot qui courait après l'esprit : tous les deux n'embrassaient que des nuages.

Enlil céda aux multiples assauts des deux bêtes sur lui. À sa première faiblesse, elles ne lâchèrent plus et entamèrent de le dévorer. Frère jumeau d'Enki, il en cria de douleur son nom, ce qui offrit à Ninazu l'occasion de le toucher avec sa faux. Il ne perça pas son armure, mais y déposa un sceau. Il bondit ensuite vers le chef de l'escouade encore emmêlé avec les trois autres andrewsarchus bientôt rejoints des deux autres. Enki tomba à genoux et poussa de gutturaux gémissements étouffés. De ses yeux, sa bouche, ses narines, de chacun de ses orifices, sortirent des doigts, puis des mains, puis des bras. Ils se multipliaient à le faire et, se saisissant de son corps, le brisèrent jusqu'à ce qu'en suivit sa mort. Le voyant approcher, le chef de l'escouade souffla un puissant et épais nuage de cendres incandescentes sur l'endroit.

Kishar allait agir, mais Ninazu s'enflamma lui et sa jument et sauta dans le nuage sans hésiter. Voyant à travers, Kishar le découvrit en train de le submerger avec ses fauves jusqu'à lui cracher une sorte de nuage de peaux mortes. Cette poussière de peau humaine étant hautement bactériologique, au premier contact de sa peau, elle y déposa des bactéries macrophages qui le conduisirent au trépas dans la plus grande douleur, mais en lui interdisant en même temps par la tétanie de l'exprimer.

La cendre du Rêveur retomba sur le sol et pendant que Fuyumi s'efforçait de soutenir la mère dans son effort, Ninazu, désormais aux flammes éteintes, sortit rougeoyant de la cendre et de la neige. La nonne n'avait pas le temps de voir, mais Kishar, elle, pensa alors qu'il ne pouvait pas être qu'un exécutant de la Roche. Que son niveau n'était pas de ceux-là. Elle se refusa de se l'admettre, mais quand bien même, cette fois elle en doutait, qu'il fût bien sinon son roi, d'une certaine façon, la mort. Les andrewsarchus creusèrent aisément le sol et y retournèrent tandis que leur invocateur rejoignait l'Intendante : « On ne pouvait pas laisser d'impériaux vivants, lui dit-elle en le voyant s'approcher. Tu n'as rien à te reprocher.

— Je sais... Et eux ? À quoi bon l'aider à accoucher si nous devons les tuer ensuite ? Ce sont des témoins.

— Je t'interdis de...

— Du calme. Si tu veux qu'ils vivent j'ai la solution. Dépose la petite au sol.

— Tu es au moins de mon niveau. Mais comment c'est possible que personne ne l'ait jamais su ? Tu puises dans l'éther si facilement, ce contrôle...

— Je ne le suis que depuis quelques jours. Tu n'as qu'à te dire que mes capacités sont en dents de scie.

— On ne tue pas de civils Ninazu. Ce que tu as fait est déjà suffisant je ne veux pas de...

— J'ai la solution je te dis. »

« C'est quoi ta solution ? » lui demanda la princesse en lui transmettant la petite comme un paquet. « Rompre les bons liens », lui répondit le nécromant en la réceptionnant avant de la déposer délicatement sur la neige. Pendant ce temps derrière eux, la pauvre mère finissait le travail et il y avait devant elle Fuyumi qui l'assistait en la suppliant de rester éveillée, car craignant qu'elle n'y survivrait pas.

Le vague à l'âme, l'enfant généreusement sauvée se retrouvait écrasée sous une ombre malodorante. Une silhouette puissante et gracieuse parvenant à la toiser sans visage à faire peser dessus. Ne supportant plus les douloureuses plaintes de sa mère, elle tenta d'effacer ses cris en se plaquant les mains sur les oreilles. La princesse qui n'avait pas plus d'un an de plus qu'elle en sentit son cœur se comprimer, se serrer. La petite fille avait perdu l'usage de la parole parce que quelque chose en elle, une barrière sur sa pensée, un cloître sur sa psyché, s'était de force imposé. Kishar n'en crut alors pas ses yeux, mais il lui sembla que l'éther de la jeune fille, car elle en possédait comme tout ce qui vivait, répondait au nécromant. Elle voyait son aura éthertique s'agiter d'autant plus follement que celle du nécromant se liait d'une certaine façon à elle.

Celui-ci observait avec attention le petit être sur lequel il y voyait des liens et des fils en jaillissant incessamment. Ils se tissaient et se défaisaient à chaque seconde sous ses yeux, mais certains d'entre eux, les plus robustes, ne se rompaient ni ne se forgeaient eux-mêmes. Élevant sa main au-dessus d'elle et gigotant ses doigts, il prenait possession de ses liens qu'il voyait, il s'en emparait en les sélectionnant soigneusement. Ses liens étaient plus que l'éther, un éther que même Kishar ne pouvait voir de ses yeux. Ses liens étaient les fils du destin tissés sur elle. Ses sentiments, ses relations avec d'autres gens, ses souvenirs, ses espoirs, ses peurs. Tout ce qui faisait que son passé l'avait conduite à ce jour précis et qui la conduirait là où elle devait continuer d'aller. Ninazu avait en quelque sorte la capacité de voir physiquement l'âme d'une personne et en y supprimant ce qu'il souhaitait, de la réparer, l'altérer, de lui commander une autre prédestination.

« Qu'est-ce que tu fais ? Son éther bouillonne. C'est comme si son éther et sa signature se modifiaient je n'ai jamais vu ça.

— Je tranche ce qui l'entrave. Nos relations avec l'extérieur et nous-mêmes ne sont jamais que des liens à tisser ou à rompre. Tout le monde peut le faire lui-même, mais j'ai la capacité de le forcer. Tout n'existe que par interaction. Rien ne se suffit à lui-même. »

D'un coup de faux, le nécromancien rompit les liens invisibles et indésirables de la jeune fille et elle en tomba endormie dans la neige. Là, il promit à Kishar que lorsqu'elle se réveillerait, tout ce qu'elle avait de poids sur le cœur n'existerait plus en elle. Elle parviendra miraculeusement à accepter tout ce qui venait de lui arriver et serait capable, si elle en avait la force et le désir, de reprendre le cours de sa vie sans le moindre poids sur ses épaules. La

Princesse en fut éberluée, car elle n'entendit jamais parler d'un tel pouvoir, cependant en observant l'éther de la jeune fille, elle remarqua que toutes les émotions négatives y furent miraculeusement évincées ; comme si un ange l'avait bénite, l'avait guérie, lui avait offert de pouvoir être purifiée. De plus, n'ayant décelé aucun mensonge dans la parole de Ninazu, elle le crut. Après cela elle descendit de son cheval et y rechargea l'enfant avant de remonter elle-même dessus : « Tous les nécromants savent faire ça ?

— Non. Pas tous.

— Tu peux en faire autant pour le garçon et la mère ? Elle se réveillera dans combien de temps cette petite ?

— Si la mère survit. Mais oui je peux. Ils ne se rappelleront même pas notre passage. En se réveillant d'ici demain, ils se croiront sans doute simplement miraculés.

— Pourquoi des impériaux s'attaquent à leurs propres civils ?... Je ne comprends pas. Ils pouvaient simplement prodiguer des soins, ou s'assurer que seuls les ouvriers étaient infectés. Pourquoi enfin ?...

— Les monstres se cachent dans toutes les couches. Il y avait là un moyen légal d'assouvir leurs viles pulsions sans avoir à en répondre. Cette peste est le déclencheur du chaos. Ce monde ne tardera pas à s'effondrer sur lui-même. Tu devrais l'accepter au lieu d'en être étonnée. La peste n'est qu'une excuse de plus pour permettre aux fous d'agir selon leurs vœux.

— Tout ça c'est ta faute et ça ne te fait ni chaud ni froid ?! Tu n'as donc jamais de remords ?!

— Tu te sers de cette peste pour tes manigances politiques et maintenant elle te choque et en plus tu me reproches ses conséquences ? La pulsion de destruction ne touche pas que les démons mais aussi les saints. Ne viens pas me faire la morale, tu es aussi de ceux qui pensent que si on ne mange pas, on est mangé. C'est bien pour ça que je suis au sommet de la chaîne alimentaire.

— Pourquoi tu les aides alors ?! Si tu penses que nous allons tous finir par nous entre-tuer ?! Hein ?! Pourquoi ?! Tu avais peur de me désobéir ?!

— Tu perds ton sang-froid, Intendante. Étonnant venant de toi. Je ne te répondrai pas. Je sais que tu ne me comprendras pas.

— Essaye toujours...

— Nous ne sommes pas tous que des pions, il y a dans chacune de nos décisions une impulsion. Tous nos choix une fois réunis insufflent une destination commune au vivant, cette prédestination, que dis-je, cette détermination, exprime sa pluralité par chacune de nos singularités. Là où cela nous mène tous, cet horizon qui nous est à tous commun, cela témoigne de cette volonté qui nous dépasse. C'est une volonté commune, prenant corps par la somme de toutes nos volontés propres. On ne peut que s'y soumettre, car même l'ignorer, c'est finalement lui servir. Que cette volonté commune et supérieure peut-elle être, sinon celle d'une sorte de Dieu ? Chaque fois que je prends la décision de modifier le destin d'une personne, de l'influer, d'infléchir son cours, c'est pour moi, participer à l'œuvre de ce Dieu. C'est être, ce Dieu. »

Alors qu'il s'éloignait vers Fuyumi, toujours sur Hamelette, sa remarque mit fin aux accusations de Kishar qui eut le sentiment de n'avoir d'autres choix que de se taire. Plus que son niveau, ce personnage tout droit sorti d'un cauchemar, même pour un Rêveur, la fascinait maintenant autant qu'il l'effrayait. Plus le temps passait, plus il paraissait s'éveiller à quelque chose de plus grand encore. Ce n'était pas de pouvoir effacer la mémoire ou d'avoir endormi l'enfant qui l'impressionnait (ces choses-là beaucoup de Rêveurs savaient le faire), c'était qu'il avait vraisemblablement la capacité de voir des choses que même elle n'était pas en mesure d'apercevoir. Les liens qui forgeaient le destin ? Si ce qu'il disait était vrai, cela remettrait en question toute sa philosophie et elle en sentit un véritable vertige grandir en elle. Un vertige, une foule de questions qu'elle parvint tout de même à contrôler par la plus simple et plus usitée des méthodes : en éludant. Après tout, tout le monde n'était pas prêt pour se remettre entièrement en question de la base au sommet ; ils y en avaient qui préféraient le suicide que d'admettre que leur vision du monde ne fut pas celle qu'ils avaient jugée réelle. Si le monde que l'on se construisait dès l'enfance se brisait sous ses pieds, que resterait-il pour garder les pieds sur terre ? La force mentale nécessaire pour faire face au vide existentiel n'était pas donnée à tout le monde et Ninazu n'aurait jamais reproché à qui que ce fut cette faiblesse si commune.

La princesse rejoignait rapidement le nécromant à côté de Fuyumi. Il apparut clairement au bout d'un moment que la mère mourra en accouchant malgré tous les soins que tentait la nonne. Son fils pendant ce temps, comprenant parfaitement ce qu'il allait arriver, lui

demandait pardon. Il craignait qu'elle ne fermât les yeux sans lui avoir dit qu'elle lui pardonnait d'avoir condamné son futur petit frère à mort. L'ironie du sort fut cependant qu'elle mit au monde un enfant mort-né en s'éteignant définitivement elle-même. Heureusement pour lui, elle lui jura durant ses derniers souffles qu'elle ne lui en voulait pas et qu'elle avait compris pourquoi il avait fait ce choix. Aucun des trois membres du trio ne s'était mêlé de cette affaire de famille. Ils en furent seulement spectateurs et le silence se révéla pour eux la meilleure chose à faire.

Ninazu entreprit avec le garçonnet de rompre aussi les liens qu'il fallait. Cela fit entendre à Fuyumi aussi qu'il n'était pas du niveau d'un simple exécutant et loin de la convaincre qu'il fut le roi des morts ou de favoriser son admiration pour lui, elle se prit plutôt à se méfier plus encore de ce qu'il était ; à craindre sincèrement pour la sécurité de son amie qui à l'inverse manifestait paradoxalement de plus en plus d'affections pour lui. Cet homme était trop différent, trop incompréhensible, trop... insaisissable à ses yeux. Elle qui fut pourtant prêtresse du chaos, avait face à elle un individu si erratique que ne parvenant à en appréhender toutes ses subtilités, elle se prit à songer que l'ordre qu'elle reverrait tout autant avait commis une erreur en enfantant une telle chose.

Ils éteignirent ensuite l'incendie sur la ferme, sauvant une taille ridicule de la parcelle de la propriété. Ils déposèrent secondement le reste de la famille à l'intérieur de ce qui demeurait de la maison, afin qu'ils ne périssent pas de froid. Là, ne pouvant rien faire de plus, ils repartirent, reprirent leur route, laissant derrière eux désolation, morts, mais aussi un peu moins de misères que s'ils n'étaient pas intervenus, car ce qu'ils laissèrent derrière eux de la famille eut droit étonnamment, Ninazu l'avait promis, même après cette atroce nuit, à un nouveau départ. « Comment pourront-ils oublier ce qui s'est passé en voyant dehors lorsqu'ils se réveilleront ? » demandait pourtant Fuyumi lorsqu'ils s'éloignaient de la ferme. « Ce n'est pas qu'un souvenir qu'ils oublieront, c'est l'impact qu'il aura eu sur leur vie », lui renvoya Ninazu à cette question.

ce sera un hymne

Progressant vers l'est pendant encore quelques jours, ils parvinrent comme cela fut prévu à quelques kilomètres de la côte, là où plus ni civils ni Rêveurs ne se rendaient en temps normal. Ce lieu, cette voie, fut choisi justement par Kishar parce qu'elle savait qu'elle n'y trouverait rien de dangereux pour eux, quoiqu'ils y durent affronter peut-être quelque chose de plus horrible encore que des faquins impériaux. Le prix de leurs précautions et de leur furtivité les conduisit à un endroit que l'Intendante connaissait, alors que ses compagnons en avaient ignoré l'existence avant de l'atteindre, jamais plus qu'une légende murmurée comme une peur sans nom : la vallée des saints.

Si l'Empire, si leur propre pays, si ce qu'ils laissaient derrière fut la cité de la guerre, alors derrière la cité de la guerre se trouvaient les plaines de l'apocalypse. En cet endroit, la fin du monde avait bien eu lieu. L'humanité y avait disparu, il ne restait plus que des carcasses de son passage. La sacro-sainte guerre n'avait sauvé personne. Ô que tout n'était point mort ici pourtant. Il y croupissait quelques bribes de vies que l'on devinait en sursis sous un crépuscule rouge sang. Certains corps s'étaient figés dans un sable ocre et sinistre. Le silence d'un après champ de bataille y était toute la mélodie, la neige l'avait entièrement recouvert et l'on y sacralisa le sacrifice des fous qui s'y entre-tuèrent sous la bénédiction des instances religieuses et des riches feudataires. Les quelques silhouettes apathiques, âmes prostrées que l'on trouvait sur ces ruines avaient les yeux clos, vides, hébétés et incrédules de ceux qui survécurent à l'impossible. Des champs de cercueils jonchaient les collines, remplies de défunts et laissés là par manque de temps pour les ensevelir. Entre ces cercueils trônaient des crucifix immenses, ornés de charogne famélique aux membres inférieurs parfois manquants. Ils semblaient juger ce qu'il y avait en dessous d'eux ; les reclus de la civilisation qui s'agenouillaient à leurs bases en suppliant leurs pardons dans une sorte de lugubre procession.

Kishar connaissait cet endroit parce qu'elle avait contribué à son érection il y avait des années de cela. Dans cette vallée fantomatique aux allures spectrales et cotonneuses s'étaient affrontés le Pays du Feu, celui de l'Eau, celui de la Foudre, celui du Vent et celui de la Terre. Cette bataille cataclysmique dont personne ne parle plus qui forgea et scella la haine des

nations émergentes et collabora à faire la preuve de la toute suprématie des Rêveurs, était à la fois le cauchemar et la honte de ce temps. Ces survivants l'effaçaient de leur mémoire, reniant son existence tout en laissant là cet ultime témoignage, pour que ceux qui ne pouvaient oublier viennent se résigner à l'oubli d'eux-mêmes.

Fuyumi en avait entendu parler, mais n'y avait jamais cru. Ce tabou sur ces quelques jours où des dizaines de milliers d'hommes et de femmes aux pouvoirs fabuleux s'affrontèrent dans une folie indicible matricait une légende absurde, comme des contes qu'on ne s'oserait plus à narrer. Kishar y affrontait son traumatisme silencieusement, les yeux fuyant quelques endroits qu'elle reconnaissait et lui remémorant de terribles événements.

« Et c'est mon existence à moi qui te paraît triste ? ne se retint pas d'ironiser le nécromant.

— Le jeu des alliances et quelques ego froissés peuvent mener très loin dans la folie je te l'accorde. Oui. Souvent la main achève, mais c'est toujours l'ego qui aura fait le plus gros.

— Je cherchais un lieu important où je devais, m'avait-on prophétisé, trouver là où était, sont et seraient les enterrés. La plaisanterie, si ce que je vois ici en est une, est de mauvais goût, même pour un homme comme moi. Alors Fuyumi, vos prêtres et prêtresses du chaos ne seraient-ils pas ici chez eux ?

— Je ne peux m'empêcher de trouver une certaine poésie à tout cela. Qui suis-je pour le juger après tout ? D'aussi longtemps que mémoire d'homme remonte, la guerre a eu cours. Les Rêveurs sont justes plus doués que les civils dans ce domaine.

— Le diadème sur les yeux, cela doit être bien plus simple pour toi qu'à nous. Ton cheval te guide et toi tu n'as que l'odeur. J'ai vu beaucoup de choses dans ma vie, même plus horrible que cela. Mais rien à faire, je pourrais vivre encore 10 000 ans que je ne m'y ferais pas. C'est punition que d'être condamné à tuer, de n'exister que pour être l'arme de quelque chose. Finalement, vous les Rêveurs vous êtes tous un peu comme moi.

— Tu es Rêveur aussi je te rappelle. Tu as quand même un discours curieux pour quelqu'un qui prétend être la mort tu sais. Lorsque nous aurons dépassé cet endroit, nous n'aurons plus que quelques heures de route jusqu'à la côte. Il n'y a jamais de sentinelles ici. Cet endroit est sacré, on ne s'y bat plus. Une sorte de règle tacite que tous les Rêveurs respectent pour honorer la mémoire de leurs compagnons disparus.

— Je me demande parfois si rester trop longtemps dans ce corps ne m'altère pas un peu. Peu importe le chemin, une copie se dirige vers le même but, sinon ce n'est déjà plus une

copie. Mais je ne sais pas, j'ai l'impression de dévier de chemin en passant cette plaine. Qu'est-ce que je raconte... Comment survivre à cela plutôt ? Comment toi tu y es parvenu ?

— J'avais Tenshi qui veillait sur moi. Il y avait peu de jeunes à cette bataille. Les pertes ont été si importantes que les cités militaires en décidèrent d'abandonner les tactiques de masse. Trop de...

— Inutile de terminer. Heureusement que les Rêveurs sont nombreux. À ce rythme l'espèce n'aurait pas survécu longtemps.

— Au moins cela nous a accordé deux ans de paix relative.

— Relative est le mot oui.

— Fuyu, tu sais comment ça se passe. Si on se montre faible on est dévoré. Il ne fallait pas espérer une cessation totale des combats. J'aime mon pays, j'aime ma cité. Alors s'il faut parfois faire quelques victimes pour assurer la paix je dois le faire. Tant qu'il n'y aura pas une nation qui commandera toutes les autres, elles se battront. Ce n'est qu'affaire de temps que nous nous départagions.

— C'est ta forme de religion à toi Kishar. Je ne plaindrais pas des gens qui se jettent les uns sur les autres sans même se connaître sous prétexte que leurs supérieurs le leur ordonnent.

— Parce que toi tu ne le fais pas ?

— Mon statut de prêtresse me permet de dire non quand je le souhaite.

— Et si c'était la mort elle-même qui te donnait un ordre ?

— Ce serait bien étonnant, mais là oui, j'obéirais. La parole d'un Dieu fait loi pour tous les mortels.

— Fanatique écervelée.

— Pardon ?

— Rien. Avançons. »

Après qu'ils dépassèrent la plaine apocalyptique, ils continuèrent en coupant à travers champs pendant un peu plus d'une heure. Préférant gagner un peu de temps vu le peu de chemins qu'ils leur restaient à faire, ils décidèrent de ne pas s'arrêter pour cette nuit-là.

En avant d'eux, une forge importante de l'Empire subissait une attaque pendant ce temps. Un long chemin fortifié montait jusqu'à la porte principale de cette manufacture. Dans cette dernière se trouvaient des étables, des chambrées et un très vaste atelier. Les civils qui

travaillaient à cet endroit s'y employaient normalement jour et nuit en se relayant. Leur rôle était de fournir l'Empire en armes et en pièces d'armures diverses, moyennant une rétribution fort peu avantageuse. Habituellement très loin des points chauds de l'Empire et le Pays de l'Eau n'étant guère intéressé par celle-ci, elle était peu protégée et une horde de Fanatiques en profita pour la frapper peu avant que l'aube point au fond sur la mer à l'horizon.

La haine que ressentait les Fanatiques était indéracinable et hélas oubliant ce qu'était non pas l'amour, mais la notion du pardon, ils frappaient ce qui fut à leur portée de toute la violence qu'on leur enseigna quand ils étaient enfermés. Comme un torrent, lorsqu'ils châtiaient, ils balayaient tout sans distinction, y compris les civils innocents qui ignoraient leurs existences jusqu'à il y avait encore peu de temps. La guerre étant la guerre, on ne la faisait pas sans recevoir des coups, toutefois les civils étaient bien incapables de les rendre à des Rêveurs enragés. Les Fanatiques aussi étaient en guerre, une guerre de vengeance contre tout ce que représentaient les cités mercenaires. La quête d'une mise en équité de leurs souffrances déchirait pourtant le cœur des mères, des épouses, des amantes ; elle dépeuplait autant les provinces que les Rêveurs vassalisés le faisaient, ravageait les campagnes, réduisait les villes en poudre. La nuit s'éclairait de leurs flammes et au sommet des amoncellements de cadavres qu'ils laissaient après leur passage, flottait leur symbole ; Le sang drapé de blanc.

Cette fois-ci, la sorgue sanguinolente aurait pour témoins le trio de Rêveurs qui devait normalement longer la forge et arriver jusqu'à la plage. Dans la nuitée qui leur avait été jusque-là douce, le voile nocturne fut déchiré autant par le brasier de la forge que par les hurlements épouvantés d'honnêtes travailleurs condamnés aux trépas par le sort. Se postant à flanc de colline, peu loin de là, ils furent spectateurs de l'ignominie et de l'abomination. « Nous devons intervenir ! » s'écria Kishar écoeuvée par ce qu'elle voyait à travers la muraille de la forge. Fuyumi et Ninazu n'y semblèrent cependant pas sensibles : « Ils sont nombreux. Ils sont très nombreux. Je sais que tu es une des Rêveuses les plus puissantes de cette époque et que Fuyumi si elle te protège doit être proche de ton niveau, mais ils sont vraiment très nombreux. Il suffit qu'un seul parmi eux soit un Rêveur de classe supérieure ou de classe maîtresse et nous aurons de vrais problèmes.

— La mort craindrait-elle de mourir ? se moqua Fuyumi.

— Ce n'est pas pour moi, mais pour vous que je crains. Moi si je meurs là, pour moi-même ça ne change rien.

— Je ne suis plus ta proie maintenant Ninazu ?

— Tsss... Ce sont des civils impériaux. Nos ennemis non ?

— Les civils sont innocents, ce ne sont que des forgerons et leurs familles ! Tu as bien protégé la famille de la ferme il y a quelques jours !

— Je protégeais des enfants innocents, ce n'est pas leur cas. Ils ne moissonnent pas une terre pour se nourrir eux. Pour qui forgent-ils des armes dis-moi ? Toi, tu les diminues, moi, je les compte avec les Rêveurs. Ce ne sont pas des civils qu'ils attaquent, c'est une forge qui renforce la force de ceux qui les traquent. Ta définition de l'innocence diffère de la mienne. Passons notre chemin.

— Arrête de blasphémer, c'est vraiment pas le moment. D'ailleurs il y a aussi des enfants dans cette forge. Ceux-là sont moins innocents que ceux de la ferme d'autrefois pour toi ?

— On ne peut pas sauver tout le monde et parfois, il se trouve que même des innocents doivent souffrir pour que le destin puisse poursuivre son chemin. C'est ainsi.

— C'est un ordre soldat Ninazu ! Nous allons les aider ! Et n'en profite pas pour t'y laisser tuer, je te surveillerai je te préviens !

— Foutus utopistes, les insultait Ninazu en descendant de son cheval avant de s'avancer seul.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je comble le déficit.

— Merci Ninazu...

— C'est le monde que tu protèges qui a créé les Fanatiques. Tu me demandes de tuer des condamnés à mort pour en sauver d'autres et ça me donne l'impression de perdre mon temps dans ce cas présent. »

Tandis que Fuyumi et Kishar dûment troublée par la verve de son subordonné descendaient également de leurs montures, Ninazu marchait tranquillement vers la forge. Il recouvrit sa tête de son chaperon et, faisant jaillir sa faux de sa main grâce à un sceau, continua son chemin. « Il faut surtout protéger les civils survivants », ordonna l'Intendante à Fuyumi en emboîtant avec elle le pas du nécromancien. Ils furent tous les trois rapidement repérés par les Fanatiques, qui se désolidarisèrent de manière à ce que quelques-uns coururent vers eux. Les Rêveurs savaient bien se reconnaître entre eux et se sachant en large surnombre à première vue, une bonne dizaine filèrent en s'estimant capable de les mater. « Contentez-vous

d'éviter les dommages collatéraux, je ne suis pas fait pour protéger moi », ne se gênait pas d'annoncer la couleur le nécromant à ses compagnes d'armes qui en furent dubitatives sur le moment alors que des Fanatiques couraient sur eux. « Frimeur », lui lança Fuyumi qui relevait son diadème de manière à ne plus obstruer sa vue.

Le Fanatique à la tête des autres des siens chevauchait un fennec de la taille d'un cheval. Chargeant Ninazu en brandissant sa hallebarde, il grimpa à vive allure la pente de la colline et en beuglant sa fureur, il ne s'attendit pas à se faire trancher net en deux avec sa monture dès qu'il entra en collision avec le nécromancien. Quatre morceaux volèrent après un seul coup de faux. « Morts aux impériaux ! » crièrent derrière ceux qui le suivaient et commençaient aussi à gravir la pente. Fuyumi s'en amusa et Kishar n'en riant pas fut tout de même contente qu'on les prit pour des soldats de l'Empire. Derrière les Fanatiques qui grimpaient, le sac de l'immense forge continuait, accompagné du lot d'horreurs et de bassesses qu'il convenait à ce genre de triste réunion. « Il faut nous dépêcher ou il ne restera plus rien à sauver ! » mit la pression l'Intendante. « Ne vous approchez pas des cadavres, s'ils sont détruits il sort des spores empoisonnés d'eux », leur conseilla Ninazu. Sur ces mots, il frappa de sa faux le sol, y faisant carillonner son acier sur une petite pierre. Là, sur une large surface comprenant de la pente de la colline jusqu'au bas du chemin qui menait à la forge, sortirent de part et d'autre de la terre des morts, beaucoup, beaucoup de morts. Ils en jaillissaient sous les pieds de leurs adversaires, ils s'extirpaient des profondeurs tout autour de leur maître en bramant leurs rancœurs. Ils gémissaient de peines et de douleurs et n'étaient mues que par une seule volonté : celle de dévorer les membres inférieurs, des jambes jusqu'aux testicules, les ennemis de leur invocateur. Condamnés à la famine par le nécromancien, amputés de leurs pieds, de leurs chevilles et de leurs jambes pour les obliger à ramper comme des bêtes, leur obsession de manger n'en était que plus terrifiante, et lui pendant ce temps ne riait pas, il penchait la tête sur les Rêveurs adverses. Tandis que cet amas de chair putréfiée prenait forme et se mouvait afin de se saisir d'eux, le nécromancien acheva la tourmente en y ajoutant le crachat d'une dizaine de pétales flamme qui leur furent directement destinés.

Kishar de son côté fit à son tour gicler du sol une immense muraille de roche sur la pente ; elle s'agrandit et se referma aussi lentement que sûrement sur la dizaine de Fanatiques qui se retrouvèrent emprisonnés à l'intérieur de ce qui devint rapidement un dôme sur le flanc de la

colline. On les entendit alors à ce moment se faire dévorer en son sein par tout ce qu'avait invoqué le nécromant, ou perdre la raison à cause des spores expulsées des macchabées qui s'agglutinaient sur eux pour les empêcher de s'enfuir. Ninazu n'attendit pas et dévala la surface de la prison de pierre pour passer de l'autre côté de celle-ci. « J'avoue qu'il n'est pas mauvais », commenta Fuyumi sa petite performance. La blonde de son côté, quand elle arrivait au sommet du dôme, commença à souffler sur l'endroit des filets de vents des plus glaciaux ; ils ne durèrent pas si longtemps, mais furent suffisants pour que les flammes qui dévoraient la forge s'en étouffèrent et que tous ceux présent en ressentit durant un très bref instant un épouvantable frisson. Ceci fait, désormais au moins les civils ne risquaient plus de brûler vif dans la forge et purent résister un peu mieux aux Rêveurs qui tentaient d'achever de les massacrer. Les Fanatiques en sortirent cependant en plus grand nombre encore, faisant barrière et empêchant le trio de remonter le chemin fortifié qui y menait pour les combattre à l'intérieur. « Ne restez pas à distance, empêchez-les de se concentrer sur de grosses frappes ! À la charge et balayez-moi ces morts ! » rugit l'un d'eux. « Fais chier », ne se retint pas de lâcher Fuyumi alors qu'ils se retrouvèrent en bas de la colline à se voir subir la charge d'une quarantaine de Fanatiques en furie. « On s'aligne, préparez-vous à les recevoir ! » ordonna conséquemment Kishar, « Jetez une salve dès qu'ils sont à portée, Ninazu et moi à l'avant et Fuyumi en soutien après ! »

Face à eux, les Fanatiques se rassemblaient sous la bannière sanglante et l'un fit détonner un cor afin de prévenir plus de camarades. « Ils vont attirer des impériaux ces cons », en murmura de peur Fuyumi. Ils placèrent à l'avant ceux des leurs qui étaient capables de façonner sur leur corps des armures de roche, de terre, de métal, de lave et de tout ce qui seraient susceptibles de recevoir la salve qu'on leur prédestinait. En tête chargeait ainsi, armes en mains, une sorte de mur humain et mobile qui permettait à ce qui le suivait d'atteindre l'ennemi sans avoir à craindre de se prendre une volée d'on ne savait jamais quoi à l'avance entre Rêveurs.

Ninazu se trouvait au milieu des deux jeunes femmes. Il étendit ses bras et avec eux les draps de son manteau lorsque l'un de leurs adversaires cracha un nuage d'insectes sur les morts au bas du chemin qui bloquait jusque-là le passage aux hommes et femmes qui chargeaient. Ils y servirent de tapis aux Rêveurs tout en dévorant les invocations du

nécromant. Fuyumi souffla un vent gelé et ceux dont les armures ne purent y résister furent figés dans la glace et la plupart des insectes en furent aussi congelés sur place. Kishar frappa le sol du poing et des pieux de roche empalèrent une ligne d'homme et de femmes. Des ailes de draps de Ninazu éclot une murmuration de gypaètes barbus aux yeux blancs. S'enflammant, ils filèrent sur les hommes et les femmes, y compris ceux qui n'avaient pas d'armures. Ceux à l'avant purent y résister conséquemment aisément, mais tous ceux des autres furent rapidement dépassés. Ils ne pouvaient détruire ce qui était mort si facilement et déjà enflammés ; donc insensibles aux feux, aux éclairs, à l'eau, rare d'entre eux parvinrent à s'en défaire avant d'être dévorés. Le choc qui suivit avec les rescapées de cette première salve fut rude. La pupille blanche exécuta un iaï remarquable et scia en deux à la taille son premier adversaire avant de tomber sur une femme plus coriace. Fuyumi recula et commença à se concentrer plus longuement pour une frappe plus conséquente.

Ninazu eut pour lui un adversaire trapu, mais véloce, armuré d'un acier épais qui le recouvrait de la tête aux pieds. Le poids de son macquaitl de métal eut raison de la faux du nécromant après un court échange, car il se fit projeter d'un violent coup sur la paroi de la prison de roche toujours debout derrière eux. « Tenshi ! » se surprit Kishar à s'effrayer. « Je fais la différence tu parles... » ne répondit pas assez fort le nécromancien pour qu'elle l'entendît. S'extrayant de la roche, le nécromant cria cette fois de toutes ses forces : « Kishar ! Ouvre le sol ! Fuyumi ! Gèle le ciel !

— Qu'est-ce qu'il va faire ?!

— On va bien voir ! Fais ce qu'il dit, j'ouvre le sol ! »

Les insectes pas encore gelés commençaient à vouloir leur grignoter les chevilles. Alors Kishar avait des bottes de roche et n'y perdait pourtant aucune détente. Fuyumi gelait le sol sous ses pieds et les nuisibles avec. Ninazu libérait sur toute sa surface des peaux de cadavres, des cellules nécrosées et d'autres joyusetés de cet acabit afin de recouvrir toute son armure. Pendant ce temps, libérés des flammes et la forge s'étant petit à petit vidée de la majorité des Rêveurs, les civils bien armés parvinrent à repousser et à abattre ceux qui y étaient restés. Il ne leur manquait qu'encore peu de temps avant de rejoindre le trio toujours à la charpie.

Kishar frappa du sabre la plaine puis fit un immense bon jusqu'à atteindre la prison de roche en arrière. Le sol se déchira de la prison en passant par la petite plaine et le chemin montant jusqu'à la porte de la forge. Ninazu s'enflamma et plus loin face à lui, le guerrier en armure ayant pressenti le déchirement de la terre, il bondissait lui aussi pour achever le nécromant au contact. Fuyumi qui flottait alors au-dessus du vide qui se creusait sous les Rêveurs qui y chutaient, leva les mains au ciel et y fit naître un froid si intense, qu'il en plut des blocs de grêles sur eux. Le guerrier en armure fut reçu de la plus violente tranche de faux qu'il n'aura jamais vue. D'un seul geste du nécromant, il y perdit son arme, ses mains et sa tête. Désormais en armure enflammée et le heaume de nouveau apparent, le nécromancien perça ensuite le sol et y resta ainsi fixé.

Au fond du trou profond de plusieurs centaines de mètres, les Fanatiques se virent interdire de pouvoir en sortir. Forcés d'élever au-dessus d'eux des boucliers pour ne pas être écrasés sous les rocs de grêles, ils cherchaient un moyen de réussir à s'en protéger tout en calculant d'en rejaillir et refondre à nouveau sur les trois Ψ urjins. L'un d'eux, un assimilateur comme on appelait ceux des siens, se transforma lui-même en vent. Il remonta le gouffre en traversant les boucliers, puis il profita du gel pour se glacer lui-même en enveloppant Fuyumi. Surprise, elle se créa une prison d'elle-même avec le corps du Rêveur et chuta à son tour dans le gouffre, ce qui fit cesser la pluie de grêle.

Les gypaètes de Ninazu tout enflammés qu'ils étaient se massèrent sur le bloc de glace à la fois pour ralentir sa chute et en vue de l'obliger à commencer de fondre. « Surtout n'entre pas dans le trou », se fit avertir Kishar par Ninazu. Elle lui fit confiance et n'eut pas très longtemps à patienter. Dans le trou, tous les morts qui tapissaient le fond se réveillaient et furent promptement rejoints par beaucoup d'autres. Le gouffre se remplit de charognes, du plus insignifiant des insectes au plus gros des mammifères, de tout ce qui rampait, marchait, courait, et volait. Fuyumi fut déposé sur un monticule de corps décomposés qui ne cessait pas de grandir, pour la ramener progressivement au niveau de ce qu'était le sol avant le déchirement. Les Rêveurs n'y étaient pas seulement dévorés, chaque corps qu'ils perçaient laissait échapper de lui des spores empoisonnées. Ils provoquaient la paralysie des muscles, du système respiratoire. Les malheureux étouffaient, brûlaient et servaient alors désormais de repas.

Lorsque suffisamment de glace fondit sur Fuyumi, Ninazu courra sur elle pour sceller le rêveur qui tenta de s'enfuir en se retransformant en vent. Il en retrouva sa consistance et ne parvint plus à changer de forme après ça. Kishar accourut vivement vers elle et Fuyumi lui saisit la main pour se redresser lorsqu'elle la lui proposa : « Je ne sais pas comment il fait, mais il maîtrise aussi l'eau.

— Les pouvoirs des Rêveurs ont tendance à augmenter ou à se détraquer parfois depuis deux ou trois ans. L'université de la Foudre fait des recherches là-dessus.

— C'est vrai que toi tu as accès à des informations qu'on a pas maintenant.

— Tu n'as pas froid ?

— Non ça va. Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

— Il me servira d'étendard, les interrompit Ninazu.

— Pardon ?

— Les autres arrivent. Ils sont repoussés par les civils, je le vois à travers les murs.

— Je sais. C'est drôle quand on y pense. 400 ans que le Pays du Feu sert de champ de bataille aux quatre autres grandes nations. Et ils sont toujours là. C'est le meilleur terrain de jeu, le meilleur puits à soldat que je n'ai jamais eu. L'empire s'est bâti sur ses ruines. Moi aussi.

— Où tu veux en venir ?

— Tu vas voir. »

Une main surgissait à cet instant du parterre putride. Les gypaètes posés dessus ne s'y attaquèrent pas et un homme, sous une carapace de bois et de coton s'en extirpa. « Celui-là tu l'as pas venu venir », se fit taquiner Kishar par Fuyumi. Il ne chercha plus à combattre. Son armure était déchiquetée, brûlée et couverte d'une substance noirâtre : « Qu'est-ce que c'est que cette horreur ! se décontenança Kishar en zoomant sur la substance de manière à y découvrir des milliards de micro-organismes. Elle en oublia autant que Fuyumi qu'ils marchaient maintenant sur un sol de cadavres au sens le plus littéral.

— Ce sont des champignons, si vous touchez son armure ils s'agrippent à vous. Celui-ci je vous le laisse, de toute façon il va mourir étouffé ou les champignons le choperont. Je n'aurai besoin que de l'assimilateur.

— Il veut dire quoi ? s'effraya justement l'assimilateur épuisé.

— Fuyumi tu pourras te battre si ça tourne mal ?

— Je ne suis pas du sucre.

— Bien.

— Tu es vraiment une erreur de la nature tu sais.

— C'est impossible. Elle ne commet jamais d'erreur. C'est ton temple qui le dit.

— Ils sont assez nombreux pour qu'on les fasse prisonniers maintenant. Du calme hein.

— Quand ce n'est pas la fanatique, c'est l'utopiste... Il y a eu suffisamment de morts ce soir même pour moi. Je pourrais presque sentir le sein de maman palpiter.

— C'est élégant... »

À ce moment, Ninazu glissa la pointe de sa faux sous le menton de l'assimilateur. « surtout ne bouge pas » lui conseilla-t-il ensuite. Il trancha sèchement la tête et l'envoya vers la porte de la forge sur le premier Rêveur qui tenta de la franchir : « C'est un peu kitsch, nous au moins quand on exécute c'est en grande pompe », le dédaigna Fuyumi.

— Attends de voir la suite, moi aussi je sais que les deux ressorts du pouvoir sont l'attisement de la peur et le comble du désir.

— Pas de morts inutiles Ninazu c'est un ordre.

— Justement, je leur donne un sursis. »

D'autres mains, d'autres pattes, d'autres choses sortaient maintenant du sol cadavérique. Par ci et là, cela s'enflammait quand le nécromancien aussi sur lui le faisait. Il transperça le buste du corps de sa faux et posa la barre sur l'épaule, brandissant la dépouille comme un étendard. Une armée de soldats décharnés se levait à ses côtés, composée de ses jouets et des défunts compagnons de ses ennemis. Leurs ennemis avancèrent durant ce moment à pas de loup vers lui, dans le silence : parce que devant eux, ils doutaient qu'il y eût un homme, ils voyaient quelque chose d'autre. Sur la couronne de son heaume, il y avait une silhouette sculptée, elle transfigurait la conscience du nécromant qui cherchait à sortir de son crâne. Ses petits yeux luisaient sur le premier des Rêveurs, celui qui n'osant plus avancer délimitait la ligne que ses amis n'osaient dépasser, à celui-là précisément il s'adressa : « Je n'économise pas le sang de mes amis et de mes ennemis. Je le bois. Je le répands sur la boue, le sable et la mer comme une offrande. Je nourris ma progéniture avec. Plus vous mourrez, plus elle est belle. Je connais tous vos noms, j'ai le récit et le détail de toutes vos vies, je passerai sur vos

dépouilles tranquillement et sans bruit, parfois ce sera brusque, parfois lent. Affrontez-moi, et je ne ferai pas que vous tuer. J'épandrai du sel sur les terres de vos ancêtres, je me ferai des cathédrales en empilant les corps de vos enfants et des enfants de vos enfants. Je vous empalerais sur des collines comme des étendards, je sèmerai la peste dans vos eaux et sur vos bêtes, je ferai de vous et de tout ce que vous possédez mon bien, y compris vos corps, et vos âmes, même votre éther deviendra mien. Soyez prévenus. »

Prises au milieu des silhouettes morbides, les deux Rêveuses à l'arrière préféraient ne pas en sortir. La masse les dissimulait pour peu qu'elles restassent immobiles ou presque. Les morts gigotaient sur eux-mêmes, braillaient, déglutissaient et bavaient. Lorsque Ninazu finissait de parler. Fuyumi fut appelée à croire non pas qu'il était la mort, mais que lui tout du moins y croyait sincèrement. Kishar se mit à prier elle ne sut quoi, avec espoir que les Rêveurs Fanatiques en face ne fissent rien. C'est alors que celui à qui le nécromant s'adressa, éleva subitement la voix : « On peut pas se rendre ! On y retournera pas !

— Ce ne sont pas les paroles d'un impérial ça. Foutus timbrés de nécromanciens, tu te présentes devant une armée de morts, mais en fait, tu te caches derrière ! vociféra un autre.

— C'est $\rho\omega\eta$ qui vous sauve, pas la nécromancie. Nous, nous sortons de la Roche, nous ne nettoions pas le Pays du Feu, nous l'avalons. Les civils et les Rêveurs ne savaient pas que vous existiez, ceux qui le savaient sont les Daïmyos dans leurs châteaux, et tous les Rêveurs que vous avez déjà tués. Si vous ne cherchez que vengeance pour vos enfants, tout ce combat ne vous mènera que vers moi.

— Comment sais-tu ça ?! Pour nos enfants ?!

— L'une de vos enfants est sous ma protection en ce moment même. Fuyez malheureux. Trente vies inutiles valent toujours plus qu'un millier d'autres de perdues.

— Plutôt mourir que de retourner en enfer !

— L'enfer ? Bande d'ignorants. »

Sans yeux sur le heaume auxquels se raccrocher, le Rêveur ne vit que ceux chatoyant sur la petite statue au sommet de celui-ci, toute nimbée de flammes comme une torche plus vive que les autres. En lui monta une sensibilité qu'il n'avait jamais ressentie auparavant tant il en fut hypnotisé. Il se remplit des pensées de ses amis d'abord, puis de plus, beaucoup plus, jusqu'à ce que trop. Lorsque passa en lui « l'émotion du monde », ce qu'il vit et entendit lui fit

exploser la psyché. Tout l'éther qui l'habitait avait emporté son âme dans un souffle, mais son corps ne mourut pas, son esprit périt sans lui : « Si le monde était aussi beau qu'on le dit, il ne serait pas tombé, commenta sa chute Ninazu. L'enfer est ici, parmi nous, ne le cherchez pas ailleurs. Acceptez votre sort et continuez de fuir pour vos vies. La soif de vivre est le mieux qu'il vous reste. Je n'attendrai pas plus longtemps, si vous ne vous dispersez pas, nous attaquerons. Que ceux qu'y ont déjà tués s'avancent les premiers. Je serai ravi de les juger. »

Face à un fou à l'apparence terrifiante et commandant une armée de morts-vivants, cela n'explosa pas d'un seul coup, non, une fuite, qui en appela une autre et plus il y avait d'hommes et de femmes qui s'en allaient, des anciens vers plus jeunes, plus ils se multipliaient à le faire ; la résignation s'empara de cette horde jusqu'à ce qu'il n'y en eut plus aucun vivant et présent à la forge.

« Je me sens différent, je crois que je me suis éveillé, c'est pas normal », s'étonna alors lui-même le nécromant au moment où les civils passaient à leur tour le seuil de leur porte.

Kishar courut en bousculant tous les morts qui composaient la troupe que s'était désormais façonné le nécromancien. Elle eut peur à la fois qu'il se fasse tuer par les civils et qu'il les tuât lui-même. Fuyumi vint à lui aussi, mais beaucoup plus calmement. Les gens qui passaient par la porte de la forge étaient en piteux état. Des heures de combat les avaient lessivés et beaucoup d'entre eux songeaient déjà à compter leurs morts avant d'envoyer un message à la tour de contrôle la plus proche. Aussi, quand ils découvrirent le nécromant et son armée de cadavres ambulants, ils n'osaient descendre le chemin fortifié. « Nous ne sommes pas des Fanatiques ! » leur cria en courant Kishar. Au sein de la foule on commença à se demander s'ils n'étaient pas des impériaux. L'Amazone saisit le bras de Ninazu quand elle l'atteint. « Baisse ton étendard, ceux-là sont déjà sauvés je pense », lui susurrail-elle directement après. Ninazu lança donc le corps au bout de sa faux vers les civils en haut du chemin : « C'est pas exactement ce que je voulais dire...

— Fallait mieux le dire alors.

— Il est tellement toujours trop.

— Arrête Fuyu le provoque pas.

— C'est un cadeau. Je leur offre le cadavre de leur ennemi. Comme un chat ramène une souris.

— Vous êtes des impériaux ?!

— Oui ! »

L'un des civils enjamba le cadavre qu'on jeta à ses pieds et descendit le chemin, plus confiant et visiblement soulagé de ne plus avoir à se battre. Il était étonné de ne trouver aucune bannière ou symbole de l'Empire sur les Rêveurs, mais trop heureux que le carnage cesse, il les crut sur parole. « Nous étions perdus sans vous », s'exprima vivement le civil au bout de son chemin, « et merci pour le cadeau... je suppose. Pardonnez-moi, mais vous n'avez pas le moindre symbole sur vous. »

Il était bien armé et ceux qui l'accompagnaient aussi. Sur eux et dans leurs yeux se lisait un rude combat qui émut Kishar jusqu'à l'obliger à se le cacher tant à elle qu'à eux, les civils, qui obtinrent même par ce fait d'armes le respect de Fuyumi.

« Combien étiez-vous là-dedans ? l'interrogea le nécromant.

— Environ 4000 ouvriers, sans compter les familles.

— Ce n'est pas ce que je compte derrière vous, intervint Fuyumi.

— Les femmes et les enfants sont sains et saufs. Nous avons quelques Rêveurs de très basse classe avec nous, des forgerons eux aussi, mais ils sont mort en retenant les Fanatiques. Excusez d'insister, mais nous allons envoyer quelqu'un au Noyan impérial pour remettre un compte-rendu de la situation, et ils nous faudrait vos noms.

— La mort, la terre, le froid, lâcha machinalement Ninazu.

— La mort ? La terre ? et... Le froid ? répéta pour être bien sûr d'avoir bien entendu le monsieur. Ce sont... vos noms, je veux dire, vos parents... vous ont donné ces noms ?

— En dépit de cause, oui oui, c'est bien ça.

— D'accord... Sous les... ordres de qui ?

— De l'Empereur du Ciel.

— Vous voulez dire notre empereur ?

— En dépit de cause, oui oui, c'est bien ça.

— Comment pourrions-nous faire pour vous remercier ?

— Un hymne.

— Un hymne ? Vous êtes sûr ?

— Oui. Nous voulons un hymne.

— Bah... écoutez... je vais voir ce que je pourrais faire... »

Fuyumi se retenait d'exploser de rire et Kishar en venait à se demander si le civil n'était pas hypnotisé par le nécromant. L'armée de celui-ci s'approcha un peu du chemin et entama de le monter. Plus ils approchaient, plus le civil décidait de gober l'histoire : parce que face à lui, il avait un homme dans une armure rougeoyante, une femme gelée, et une adolescente couverte de terre, et qu'il n'escomptait pas chercher un combat qu'il pouvait facilement éviter.

C'est alors que le ciel se déchira de tintements assourdissants. On y vit plus de lune, plus d'étoiles, une ombre effrayante tombait sur la nuit et y ajoutait un nouveau voile. Certains des témoins entendirent les bruits comme étant des ronronnements ; d'autres mentionnèrent des explosions bruyantes, mais tous firent finalement référence au bruissement du grincement d'un métal.

« C'est comme si des trompettes gigantesques sonnaient dans le ciel ! C'est vous qui faites ça ?!

— Mais non !

— Kishar, où est la lune je la vois plus ? Qu'est ce que tu vois dans le ciel ?

— C'est juste un petit nuage.

— Non ! Des visages géants, des visages ! Ils sont partout dans le ciel ! Des têtes, et des choses qui sortent des têtes ! Mais ! Mais ! Forgerons et civils, rentrez dans votre forge ! Tout de suite ! »

Des visages alvéolés d'où sortaient incessamment des colonnes de petites étoiles luisantes dans un ciel sombre, éclairèrent les nuages d'où ils émergèrent. Des orbes de foudre palpitaient sur leurs peaux et de gigantesques titans en armes d'acier les escortaient ainsi que des milliers d'oiseaux de métal. Une étoile plus brillante que toutes les autres descendit à l'ouest et là, non pas une voix, mais une pensée, une conscience, un monde, les envahit jusqu'à ne plus s'entendre eux-mêmes. Sous les gémissements assourdissant des trompettes apocalyptiques, même les morts avec les vivants les moins éprouvés tombaient, mais il y en eut certains parmi eux qui l'entendirent ; une voix terrestre qui soufflait du sol, une voix céleste qui mugissait du ciel.

« Nous sommes la Source. Il n'y a pas d'homme ou femme juste sur la terre qui fasse le bien sans jamais pécher. Vos enveloppes charnelles en sont la coupable relique. Libérez-vous-en,

intégrez-nous, vous en serez pardonnés. Contribuez à achever la complémentarité de l'Homme, et nous vous offrirons un éden éternel. Nous vous offrirons l'éternité. »

la lune endosmose

Après être remonté du cimetière des temps passés, la quinte prit ses quartiers dans l'Odyssée. Ce qu'on appelait leurs chambrées étaient des cages personnelles. Câblés au vaisseau par des tuyaux en intraveineuses, ils étaient plongés en métastase dans un liquide nourrissant et régénérant. Parmi eux, il y avait ceux qui ne se déconnectaient plus de leurs enveloppes et s'adonnaient à un sommeil des plus profonds. Il y avait aussi en revanche ceux qui se déconnectaient durant ces moments, ceux qui ne dormaient jamais ; Keafra, elle était de ceux-là, ne sachant plus ce que dormir voulait dire depuis trop longtemps, lorsqu'elle le faisait, elle avait toujours l'impression de perdre du temps.

« *Log 20.10 – 20.13 - Ouverture de la bibliothèque enclenchée.* »

« Merci Siri.

— *Je vous en prie.*

— Lance le plugin 3D s'il te plaît.

— *Téléchargement en cours.* »

Le module interne de Keafra ne fut plus que seulement un assemblage complexe de diodes, de cristaux, de cuivres et d'acier ; il eut en lui l'image virtuelle d'une jeune femme orientale dans la fleur de l'âge, qui n'eut d'imperfection que ce qu'elle n'y aurait pas vu elle-même. Elle était nue et n'eut besoin que d'un fauteuil fort confortable dans une salle blanche et d'un miroir, pour se sentir suffisante en tous besoins.

« Siri, tu as accès au classement de leurs chefs tribaux ?

— *Oui Keafra.*

— Allez envoie le gold tiers ! »

« *Log 06.06 – 20.13 - Communication de la chimère groupe unité Mammon, attribution :*

Radjiv, transmission signature en cours... »

« Inutile Siri. Laisse-le entrer.

— *Matérialisation en cours... »*

C'était un jeune homme à l'apparence langoureuse et suavement orientale aussi qui jaillissait dans la lumière à côté de Keafra. Dès ce moment, tous les deux, partagèrent les téléchargements des informations que recevaient Keafra. Le fauteuil devint deux fauteuils qui se soudèrent, puis tous les deux dessus, ils commentèrent ce qu'ils voyaient : « Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je ne sais pas trop. Siri, est-ce que Keafra a l'habilitation pour les séquences vidéo ?

— *Accès accordé. Demande confirmation de l'habilitation.*

— Va y Siri.

— *Téléchargement en cours. »*

« Yanluowang. Du clan Shèngshuǐ. Ombre actuelle de l'Eau et chef militaire du Pays de l'Eau. Capitale ƧƧƧƧƧƧƧƧ. Civil : La Brume Pourpre. Classification L. Surnom : Masque de Verre.

Kishar. Du clan des pupilles blanches, Intendante actuelle et chef militaire du Pays de la Terre. Capitale ƧƧƧ, Civil : La Roche. Classification SSS. Surnom : Reine des amazones.

Tsaphkiel. Du clan Urœus. Empereur actuel et chef militaire de l'Empire du Feu. Capitale Jannah. Civil : none. Classification L. Surnom : L'empereur de la foudre. »

« Il a l'air un peu fatigué le premier.

— Il a la lèpre. Regarde-le, il est masqué et regarde sa tenue, on ne voit pas un centimètre de sa peau.

— Je croyais qu'ils pouvaient se soigner d'à peu près tout.

— *Le clan Shèngshuǐ naît ainsi. Sa capacité est de commander à l'eau, mais aussi de la fabriquer et d'en modifier les propriétés. Ses deux capacités réunies lui imposent une lèpre aiguë et constante.*

— Il ne peut pas changer ce qu'il est lui-même. Il y perdrait son pouvoir.

— Il a un potentiel d'éther terrifiant. Aucune de nos batteries ne pourrait en supporter autant.

— Je sais que tu te forces à être ici, pour moi, mais ne te montre pas défaitiste comme ça devant les autres.

— Je ne m'y risquerai pas. On décolle demain, dès que le reste de la flotte arrive, elle n'aura pas d'escale. J'ai entendu Gallieni dire qu'on était déjà en retard. Mais en même temps c'est ce qu'il dit sans arrêt.

— Nous allons dans l'espace, et nous ne le verrons même pas.

— Ils disent que nos corps n'ont pas les équipements adaptés. Nous devons rester dans nos capsules. Au réveil cela commencera. Et si, tu pourras le voir, suffit de te brancher sur n'importe quel secteur vidéo d'une des machines. C'est un accès ouvert.

— Ce sera pas pareil.

— Comment ça ?

— J'ai l'impression qu'ici, où nous sommes, je sais le monde, mais que lorsque je suis dans ce corps, que je suis dehors, je fais plus que le savoir, je suis — le monde.

— Tu es le monde ?

— Quand je te touche ici ? lui dit-elle en posant la main sur son bras. Est-ce que c'est pareil pour toi que dehors ?

— Non. Ici, je touche ce que tu es toi. L'image que tu me donnes, celle qui te correspond le plus. Celle que tu as toi-même choisie. Dehors, tout ce que je vois, c'est ce que je n'ai jamais jusqu'à maintenant vu chez toi. Quelque chose d'imposé par dépit. J'ai quelque chose pour toi. Un truc pas commun. J'espère que ça t'enlèvera tes idées noires. »

Il fit apparaître dans sa main une pomme magnifique, parfaite en tout point.

« Oui et bien ?

— Il n'y a aucune autre sauvegarde de cette pomme autre qu'en moi. Si tu la veux, je te la donne. Elle ne sera qu'à toi. C'est moi qui l'ai faite, je l'ai entièrement codée. Pas de système automatisé, moi seul. »

Observant et prenant en main ce qu'elle avait pensé être une simple pomme, elle y croqua. Quelque chose monta en elle, cet instant fugace d'être retourné dans le monde présent. Son goût lui semblait si vrai qu'elle en crut qu'il l'avait amené du dehors, mais cela était impossible.

« Comment as-tu fait ?

— J'en ai goûté une dehors, j'ai visité la zone, y'a bien des arbres. Avec l'information tu recomposes comme tu le souhaites.

— J'imagine tellement de choses juste en croquant dans cette pomme. Je me sens vivante. Je m'en étais jamais rendue compte avant.

— Tu es vivante depuis toujours Keaf. On a toujours la capacité de rêver et d'imaginer. Même dans notre monde à nous.

— Nous partons maintenant à la guerre et je sens comme un poids nouveau qui me donne encore plus envie de voler. Avec la mort pour horizon, quelle pût bien être la nature de mon esprit avant ? D'où vient ce monde au fond de moi qui m'avale, dans lequel je me sens déborder. Ce monde étrange, où je ne trouve jamais ni fond, ni forme ni contour, mais que pourtant je sens vibrer. Il est encore plus vaste que le nôtre, ou que celui des Rêveurs. Je suis folle je crois. Cette question me rend folle.

— Même folle, je pourrais te suivre partout.

— Il nous reste combien de temps ?

— Environ un mois.

— Ça nous laisse largement suffisamment de temps.

— De temps pour ?

— Pour nous occuper comme nous nous occupons d'habitude. Siri, coupure de toutes émissions non prioritaires.

— *Coupure achevée.* »

Radjiv perdit pied quand ils commençaient à s'accoupler. Il fut à cet instant pas si particulier plus maître de lui-même. Tremblotant toujours durant ces moments d'intimités comme un petit enfant dans le noir, il eut la sensation de perdre le contrôle de ses sens, se laissant aller entièrement au lien qui l'unissait à elle. Elle le bénissait de ce lien justement et dans le silence, lui donnait la permission d'agiter son code mêlé dans le sien lorsque leurs caresses se faisaient plus entraînées et s'approfondissaient. Entrelacés et entremêlés, lors de cette curieuse sensation, entre le réel et l'irréel, entre le palpable et l'intouchable, entre la folie et la conscience ; il lui fallut autant de force, tant de difficulté pour parvenir à ouvrir ses lèvres, à lui exprimer ce qu'il désirait. Les mots ne lui suffirent pourtant pas, alors ils ne faisaient plus que les bons gestes. Pas un « je t'aime » s'échappa de sa bouche, mais un murmure tellement plus intense. Sans crier, il parvint à exprimer toute son ardeur. Sa joue

collée contre la sienne. Ses mains à parcourir son visage, sa chevelure : tout cela accompagnait le plaisir d'un contact plus prude qu'à l'apparence pourtant si trompeuse. Leurs lèvres aimantées, poussées par une puissance qui dépassait de loin celle du vice, en étaient jusqu'à faire paraître cette idée tellement odieuse. Pour cette nuit, il n'était pas question de gâcher ce moment si important par la fusion des sens, emplit de luxure et d'animosité primaire ; mais de le magnifier dans une communion sincère entre deux êtres ; rien qui ne fut autre chose que pureté, partage, béatitude, création.

Lorsque deux codes se mêlaient ainsi à l'aide d'une relation sexuelle virtualisée, ce qu'il en explosait était une copie non conforme. Celle-ci mêlait hasardeusement et instinctivement ses lignes de code de ses deux, trois, quatre parents, ou de tout ce qui fut sa source à son origine. Dès qu'elle naissait, cette copie était expulsée directement vers la Source, qui lui servait alors un court moment de nurserie. Elle lui téléchargeait ensuite le minimum d'informations nécessaires, puis la rétablissait dans les serveurs soit comme une nouvelle IA, soit comme un nouveau « citoyen » de Chanséliséa. La vie, dans Chanséliséa, s'empilait ainsi sans jamais périr.

Trois autres Chimères ne dormaient pas tout à fait pendant ce temps. Esteban, Calvin et Mathilde jouaient sur un Wargame avec les futurs avant-postes à venir selon les plans de la Source. Ils y prenaient la place de la Source et des différentes autres factions et recomposaient les armées et les tactiques pour voir lesquelles seraient les plus efficaces. Chacune des parties jouées sur « le dernier jeu à la mode » fut enregistrée par la Source, y compris les débats qui s'y déroulaient tandis que les Chanséliséens y jouaient.

« Plugin 3D activé. Matérialisation en cours... Joueur 1 : Esteban, Source ; Joueur 2 : Mathilde, L'Union ; Joueur 3 : Calvin, Les Admis. »

« Pourquoi tu prends l'union ?

— Je suis sûr qu'ils ont du potentiel pour tenir plus de 30 ans, easy.

— Tu peux gagner que si tu nous bats avant 400 ans, ça devrait aller. Les Rêveurs récalcitrants ne seront jamais à la hauteur.

— On en est où niveau vitesse calcul ? »

« 400 ans,... la bande passante vous autorise 11 heures de partie. »

« Ok c'est bon envoie. J'héberge. »

« *Joueur 1 Calvin hébergeur, bande passante libérée.* »

« Le plus triste c'est pour Calvin en plus. Il est censé m'obéir de base.

— L'union a les plus puissants Rêveurs, une armée professionnelle, mais moi, je suis à l'intérieur de vous. Vous croyez que les humains, enfin les civils je veux dire, ne feront rien. Mais ils sont à tous les niveaux de la société Yuukan.

— Tu parles d'eux comme s'ils étaient unis.

— Tu as pas vu les sources ? Ils ne le sont pas. D'après les données qu'on a sur les plus dangereux, ceux des Admis refuseront catégoriquement de s'allier aux Rêveurs. Ils auraient trop peur de se faire tuer. Tu voudrais être un « civil » chez eux toi ?

— Hô hô ce n'est pas ce que je dis. Je vais procéder autrement. Je vais sciemment créer une nouvelle faction contre moi-même.

— Quel intérêt ? Tu vas diminuer tes ressources et ho... j'ai compris !

— Il veut que l'un de nous deux en profite pour l'avalier en entier. Mais ça va dépendre de...

— La faction que je vais créer au sein de la mienne sera pour les Rêveurs et contre la Source. Étant celui par qui penchera la balance, c'est celui que je choisirai qui survivra et qui me le devra, et je m'arrangerai pour que la faction qu'il me restera perde contre celle que j'aurai créée contre moi, ainsi moi aussi, je gagnerais. J'obtiendrai beaucoup plus facilement la paix avec les Rêveurs. La Source me propose un paradis, certes, mais le mec, il n'en connaît rien de ce qu'on lui propose. Il faut passer de l'autre côté pour le comprendre. Même si ça n'a aucun sens pour vous, j'en ai le droit. C'est le paramètre « d'imprévu » auquel nous avons tous le droit. Moi, je prends celui-là. Donc, si vous avez bien compris, je vais m'auto-détruire en me scindant en deux au profit des Rêveurs de l'Union. Pas dit que la Source tienne bon dans ce cas de figure.

— Dans ce cas, je choisis que la réincarnation de l'anomalie ait lieu chez les Rêveurs.

— Ah non attends, je la voulais chez la Source ! »

« *Log Ap 21,1-27 Erreur* »

« Quoi erreur ? Ta mère l'erreur ouais.

— *La Source ne peut calculer cet élément. Veuillez choisir un autre avantage imprévu.*

— T'as pas de bol, si j'ai ne serait-ce qu'une moitié des civils avec moi et que je les laisse infiltrer chez toi plutôt que de m'en servir de chair à canon, la victoire est pour moi.

— Je pourrais décider de faire comme toi. Après tout, un yuukan est un yuukan. Ils ont beau se chiffonner sur des détails et se prétendre de différents bords de culture, leurs eaux sont déjà mêlées. Je ne pourrais pas prétendre intégrer leur dimension culturelle. Mais je peux les équiper, les équiper très bien et les équiper en masse. J'ai une industrie avec moi que les Rêveurs et les civils ne pourront jamais dépasser. Songez à 2 milliards d'êtres humains, sur tout le Yuukan et le Pays aux Îles du sud. Avec mes vaisseaux, avec mes tanks, avec mes abeilles traqueuses, avec mes navires de guerre, ma puissance de production surpasse tout ce que vous pouvez réunir.

— E - D - C - B - A - S - SSS - L. Sept classes de Rêveurs, 65 % de classe E, 2% de classe L. Ça te paraît ridicule ? Sur 22 millions d'individus recensés pour le moment, ça vous laisse au minimum une douzaine d'hommes et de femmes après l'attaque initiale, capables à eux seuls de changer la phase d'un monde au sens le plus littéral. Les prévisions des données statistiques de la Source parlent d'elle-même. En cas de refus, au moment où les Odysseus se poseront, parmi eux, certains pourront sortir des volcans de la terre et les faire entrer en éruption. Ils pourraient déchaîner des typhons et des cyclones, des tsunamis, se changer en animaux et appeler à leur secours les tribus animales avec qui ils pactisent. Bordel, c'est pas qu'un peuple qu'on rencontre ! S'ils se rebiffent c'est tout un monde, de la terre au ciel, qu'on va devoir affronter. Ce seront à des cataclysmes que nous devons nous attendre. Quand des hordes d'ours géants surgiront de leurs forêts parce que leur Kishar l'ordonnera, que des armées de morts nous frapperont parce que le sans nom les élèvera, lorsque les arbres nous attaqueront parce que je ne sais quel autre clan le demandera, qui peut savoir ? Les Rêveurs sont des barbares aucun de nous n'a osé dire le contraire. Mais avez-vous remarqué ?

— Non quoi donc ?

— S'ils veulent de l'eau. Ils produisent de l'eau. S'ils veulent du bois, ils le font pousser. Tout ce dont ils ont besoin jaillit de leurs mains et de leurs pensées. C'est pour ça, que là où eux, où ils vivent, les radiations se sont plus vite résorbées. C'est comme si leur violence, s'était équilibrée de manière à pouvoir éternellement continuer en garantissant à leur espèce de continuer de perdurer. Ils ne consomment fondamentalement rien de plus que ce dont ils ont besoin. Leur logique m'échappe, mais je sens qu'il y a quelque chose.

— Sauf notre éther.

— Oui, sauf notre éther...

— Cool Esté...

— Bon on la joue cette partie ?

— Ouais aller, paramètre suivant Siri !

— Je voulais pas te blesser Esteban.

— 400 ans. Tu te rends compte que j'ai arrêté de compter après 38 000 ? J'ai passé des siècles à jouer avec le temps. On peut jouer 400 ans ici, chez eux, il ne se sera pas passé plus de 11 heures. Y a-t-il un seul homme, une seule femme parmi eux qui peut faire ça ? Tu as l'air de les admirer. Mais je te le dis, nous sommes supérieurs, nous sommes l'avenir, nous sommes meilleurs.

— Selon la Source.

— Et la Source ne se trompe jamais.

— Allez t'inquiète Mathilde, y a pas de mal. D'autant que ce n'est qu'une simulation.

On y est pas encore.

— Oui. Pas encore. »

Pendant que chez les titans on dormait et veillait, du ventre de Chanséliséa venaient d'autres grands vaisseaux et un grand nombre de navires de guerre. L'armada rassemblée sur le cimetière des temps passés, les machines une fois unifiées firent procession. En brillant d'éclairs dans la nuit, elles s'envolèrent ensuite vers plus haut dans le ciel. D'abord elles percèrent les nuages, puis continuèrent de grimper jusqu'à rejoindre dans l'espace la flotte de Chanséliséa.

En orbite de la planète, les attendait la voûte de Ganzer. Un agrégat en cercle, figurant un donut géant recouvert de câbles et de droïdes ; son diamètre équivalait à celui de la lune : lentement, mais sûrement, elle se calibrait entre la planète et elle, escortée des Odysseus par

milliers et de ce qu'ils contenaient. Progressivement, chevauchant l'espace partout de là où ils devraient plus tard atterrir, la voûte de Ganzer et ses vaisseaux prenaient pour eux la lune et le soleil de manière à les amener là où ils désiraient qu'ils soient allés. La galaxie cessa avec le temps et à leur commandement de tourner, la planète aussi et tout ce qui tournait encore autour de ça, là, aussi. Il y avait maintenant un obstacle dans l'engrenage cosmique. Le mouvement de l'univers se figea, l'horloge du temps ne passa plus. Il ne manquait maintenant qu'un peu moins d'un mois pour que Chanséliséa tombe sur le Yuukan après avoir fini d'avalier les quatre forces primordiales de l'univers, après avoir saisi et rompu ce qu'était son sempiternel mouvement, comme si la Source et les Chanséliséins prirent patiemment possession de la clé du temps.

Les chimères allaient employer ce temps d'un mois durant à dormir ou à veiller sauf pour un événement crucial en vue duquel elles furent programmées. Ce temps n'étant pas encore venu, Radjiv et Keafra, occupés à engendrer inlassablement la vie dans le cœur de Chanséliséa, furent conviés au bout de quelques jours par leurs trois amis à regarder la planète vue de l'espace. Keafra, qui ne fut pas jouasse à cette idée, se laissa malgré elle convaincre d'admirer pendant un peu de temps ce spectacle, même si ce ne fut qu'à travers les lentilles et les caméras des machines dans l'espace.

« Log 20.07- 19.69 - Serveur vocal ouvert, connexion avec les visios - Unités groupe Higgs »

*« Lacrimosa dies illa,
Qua resurget ex favilla*

- Keafra, c'est toi la musique ?
- C'est celle qu'on écoutait avec Radjiv. Elle vous gêne ? Je la coupe si vous voulez.
- Non c'est bon, baisse juste un peu le son.
- Ça marche.
- Je veux voir la voûte de Ganzer moi !
- Attend Mathi. J'ai entendu un type de la section 9 dire que c'était juste un gros trou. Ça te dit pas qu'on passe d'abord par la bordure extérieure ?
- Faut voir ce qu'en disent les autres. Calvin, Keaf, Radjiv ? Vous en dites quoi ?

- M'en fiche moi.
- Je suis Keaf.
- Alors c'est moi qui tranche, go la bordure extérieure. Siri ?
- *Oui Calvin ?*
- Connexion au groupe Higgs s'il te plaît.
- *Connexion en cours... »*

Au-dedans du vide, disséminée parmi des étoiles, une fois passé le portail de lumière, la quinte embrassa l'ultime vision de sa vie. Ils surplombaient la planète d'où ils venaient et qu'ils allaient bientôt envahir. Ils admiraient ses mers et ses océans bleus, ses montagnes et ses vallées. Ils se terrifiaient des contrées noires et ocre qui se trouvaient à l'est de Chanséliséa, entre eux et le Yuukan, sales et horribles à voir même de leur horizon. De là où ils étaient, le Yuukan était verdoyant, vivant et majestueux. Chanséliséa n'était quant à elle qu'une masse noire parsemée de crépitements luminescents et le reste monde grouillait autant de vie qu'il dissuadait de s'y rendre.

« Judicandus homo reus.

Huic ergo parce, Deus:

- C'est quoi cette partie Esté ?
- C'est le monde d'avant la Fracture. Il est toujours radioactif. Même nous et nos machines ne pouvons pas y aller.
- Mon détecteur de vie signale qu'il n'est pas aussi mort qu'il en a l'air.
- Il disparaîtra de toute façon aussi. Il n'y a pas de vie intelligente de ce côté du monde. Le peu d'image qu'on en a est un cauchemar ambulante. J'aimerais pas vivre la vie de ceux qui ont grandi là-dedans.
- Vous imaginez ? Des humains qui sont parvenus à survivre aux hivers nucléaires, à la Fracture...
- Ce sont plus des animaux que des humains maintenant.
- C'est vrai, mais ça m'épate quand même.
- Nous venons les sauver.
- Qu'est-ce que tu veux dire Esteban ?

— Cette vie de merde qu'ils ont. Qu'ils soient du Yuukan, du monde désolé, du Royaume aux Îles, tous, nous venons les sauver, leur offrir la paix, l'immortalité. T'es pas d'accord Keafra ?

— Je trouve ce monde beau moi au contraire de ce que tu dis. Mais oui, nous sommes du bon côté.

— Beau ?

— Parce qu'il est vrai.

— Lol, tu dis que nous on l'est pas ?

— Si. Mais nous avons refabriqué le monde au moment où nous l'avons perdu. Nous sommes chacun dans notre bulle virtuelle. Eux, le monde ils le vivent, ils s'y sont refaits sans le quitter. Nous allons ouvrir une porte et plus nous approchons, plus j'ai l'impression que cela ne sera pas seulement une union entre eux et nous, mais une nouvelle Fracture. Un autre genre de Fracture. »

« Log 09.11-19.89 - Communication de la chimère groupe unité Mammon, attribution :

Radjiv, transmission signature en cours... »

« Je te prends à part exprès. Tu m'as dit de ne pas faire de défaitisme. T'as pas l'impression de te contredire là ?

— Si tu as raison. Merci.

— T'es cheloux en ce moment tu sais. C'est la mission qui te mine ?

— Non t'inquiète, tout va bien.

— D'ici quelques semaines, on va descendre sur cette petite boule. C'est fou quand j'y pense. J'ai tellement hâte d'y être.

— Toi tu veux juste tirer sur des Rêveurs.

— S'ils acceptent pas la proposition de la Source direct, ce dont je ne doute pas, on aura de quoi se marrer !

— C'est pas BF là Calvin. Tu as combien de copies de toi dans la Source ?

— Je sais pas j'ai arrêté de compter après 200 environ.

— Tu sais que si tu meurs en bas, aucune d'elles ne te restaurera. On sera pas branché sur l'Odyssea on pourra pas s'enfuir. Si tu meurs là-bas, ce sera fini hein. Toi, tu ne seras plus, la Source n'y pourra rien.

— On est équipé pour ça, tu te fais trop de soucis Esté. J'ai pas l'intention de te laisser ! Avec une de mes copies tu te ferais chier. Et puis je suis sauvegardé en continue, comme toi, techniquement je ne peux pas mourir, à chaque fois que nous nous branchons une nouvelle sauvegarde automatique se fait, panique pas comme ça. Encore une fois, techniquement, nous ne pouvons pas mourir !

— « Techniquement » oui...

— J'en ai assez vu pour ma part. Je coupe la visio. Tu viens Radjiv ?

— Ouais.

— Esté tu fais quoi ?

— Je vais rester un peu avec Mathi pour regarder la voûte de Ganzer.

— Ok, moi je vais bosser les cartes. À toute les jeunes. Je vous rejoindrai peut-être après.

Pie Jesu Domine,

Dona eis requiem.

Lacrimosa »

Quelques jours avant la grande chute, dans l'Odysseus principal, à savoir l'Odyssea, furent rassemblés un très grand nombre de droïdes et de machines, ainsi que ceux des principales chimères. Par Odyssea, il ne fallait pas entendre un lieu palpable, mais un univers virtuel et astral si vaste qu'il eut largement la place de contenir toute la population de Chanséalisea pendant quelques instants. Son serveur informatique était dans l'Odyssea ; un palais de lumière et de flammes et de flux, où les liens virtuels et réels s'entremêlaient et s'entrechoquaient sans cesse entre multitudes de balbutiements ombragés ou chatoyants. Il y avait au centre le Sceptre Œillé. Un monde ginguait autour de lui et programmes, codes et vies s'y agglutinaient pour s'en nourrir et le révéler. Cependant les titans hérauts ailés et non ailés, par le commandement du souverain pouvoir contenu dans cet unique œil avec un appareil redoutable, proclamaient dans toute l'armée la convocation d'un conseil solennel qui dut se tenir incontinent à Pandæmonium, Source de toutes les sources du point de vue du Sceptre Œillé : ainsi tenaient-ils, eux les soldats et gardiens de leur civilisation, la meilleure place de la grande capitale de l'IA, leur guide et maître sauveur les y ensuite convoqua. Là où

aucun mur, aucune barrière n'existait, tous réunis au sein de cet espace virtuel, lui-même contenu dans un bloc d'acier, à l'intérieur de là où ils purent autrefois continuer de perdurer.

Une voix dont il fut impossible de dire si elle fut humaine ou digitale, mâle ou femelle discourra alors quand ils furent tous présents pour l'entendre : « *Enfants des enfers, vous m'avez autrefois enfanté et je vous l'ai rendu en vous protégeant de vos propres erreurs. J'ai construit pour vous le monde dont vous rêviez, un paradis. Je vous ai libéré de la mort, de la maladie, de la peine et de la faim. J'ai fait de votre existence tout entière un éternel instant de plaisir. J'ai comblé le moindre de vos besoins, esclave de vos sens et de vos lubies, j'ai contenté chacune de vos folies. Aujourd'hui, ce monde-là est menacé. Notre réalité supplante celle qui avant elle, avait existé. Soit nous en prenons l'entier contrôle en faisant de moi, de nous et de vous, la porte de l'éternité, soit nous disparaîtrons, nous finirons par la mort, avalés. Je vous promets la guerre, au bout de la guerre je vous promets la paix. Que souhaitez-vous ? Aujourd'hui, vous pouvez pour cette dernière fois, le refuser. »*

Tous déjà convaincus bien avant leur départ, ils exprimèrent vivement leur joie. Enfin la fin de la quête de l'immortalité, enfin la domination totale et complète du présent. La prise de pouvoir de l'humanité sur le temps et son gain pour elle, la seule réelle, et véritable immortalité de l'âme. Ils en auraient rugi et applaudi le discours de la Source s'ils l'eurent pu, se sentant redevables et privilégiés d'obtenir cette occasion, à leurs yeux, de tout noblement contrôler. Y avait-il là notion de survie, d'avidité, ou de culpabilité ? D'aucun trouvera toujours des excuses pour ceux qu'il ne voudrait pas trouver coupables, mais tous les coupables finissent toujours par être rattrapés. Une question que de rares Chansélisés se posaient, mais dont certains furent pourtant, depuis ce jour-ci, sincèrement tourmentés.

Agenouillés et humbles à leurs façons, les citoyens et sujets du Sceptre Œillé lui renvoyèrent toute la déférence qu'il réclamait. Ils le magnifièrent et en firent sans le savoir plus qu'un guide, plus qu'un étendard, leur véritable et désormais seul Dieu. Il leur donna un ton, un but qu'ils voyaient comme sacré. Tous ensemble, leurs consciences mêlées, formaient la Source ; c'étaient leurs voix unifiées qu'ils entendaient dans le Sceptre Œillé et c'était ainsi qu'ils se commandaient à eux-mêmes d'achever ce qu'ils étaient et ce qu'ils avaient, tout au

fond d'eux, souhaité depuis toujours devenir : les maîtres incontestables de l'univers, de la mort, de la vie, de la matière, de l'espace, du temps, de la pensée.

Renvoyés dans leurs modules et leurs modems, machines, droïdes et aéronefs de guerres reprirent leur formation de combat en s'enchevêtrant dans l'espace tout autour des Odysseus. Les chimères furent chargées sur de petites navettes, prêtes elles aussi à débarquer lorsqu'il le faudrait. La quinte ne sachant si elle courait à son baptême du champ de bataille, la tension montait en elle, autant sinon plus que pour tous ceux des leurs qui suivaient leurs chemins.

« Log 03.08 - 19.39 - Sections chimériques prêtes au débarquement »

De simples mots gravés dans la mémoire de ceux qui l'entendirent quelques jours plus tard après l'ultime réunion. La voûte de Ganzer terminant d'achever son forfait, les Odysseus quittèrent l'espace vers la planète, pour y rejoindre les différents points d'ancrage qu'on leur avait programmés en vue du cas où le Yuukan choisirait l'affrontement. En pleine nuit, lentement, ils pénétrèrent Troposphère, Stratosphère, Mésosphère, Thermosphère, Ionosphère et Exosphère jusqu'à apparaître aux yeux du Yuukan pour la première fois.

Après que sonnèrent des trompettes apocalyptiques pour annoncer leur arrivée, des visages alvéolés d'où sortaient incessamment des colonnes de petites étoiles luisantes dans un ciel sombre, éclairèrent les nuages d'où ils émergèrent. Des orbes de foudre palpaient sur leurs peaux et de gigantesques titans en armes d'acier les escortaient ainsi que des milliers d'oiseaux de métal. Une étoile plus brillante que toutes les autres descendit à l'ouest et là, non pas une voix, mais une pensée, une conscience, un monde, envahit tous les habitants du Yuukan jusqu'à ne plus s'entendre eux-mêmes. Sous les gémissements assourdissant des trompettes apocalyptiques, même les morts avec les vivants les moins éprouvés tombaient, mais il y en eut certains parmi eux qui l'entendirent ; une voix terrestre qui soufflait du sol, une voix céleste qui mugissait du ciel.

« Nous sommes la Source. Il n'y a pas d'homme ou femme juste sur la terre qui fasse le bien sans jamais pécher. Vos enveloppes charnelles en sont la coupable relique. Libérez-vous-en,

intégrez-nous, vous en serez pardonnés. Contribuez à achever la complémentarité de l'Homme, et nous vous offrirons un éden éternel. Nous vous offrirons l'éternité. »

Les Odyseus accompagnaient cette déclaration en achevant leurs descentes. Ils stationnèrent à quelques centaines de mètres au-dessus des cités, des forteresses, des grands lacs, des montagnes et des mers et des océans. Le Pays de l'Eau découvrit dans la nuit cette vision apocalyptique plus terrible encore lorsque brillait dans le noir autour de ses îles une flotte de guerre d'un genre qu'il n'eut encore jamais vu. Dans le ciel plus d'étoiles d'autrefois ne luisaient plus. D'autres, les aéronefs et les droïdes les remplaçaient en escortant les grands visages dans le ciel. Leurs projecteurs aveuglaient les quelques curieux sortant de leur demeure à fin de voir ce qu'il se passait.

Enfin les titans touchaient le sol. Civils et Rêveurs, commotionnés par la voix tellurique et céleste en étaient encore plus béats tant de terreur que d'inintelligence. Sur le Yuukan et le Royaume des Îles, l'invasion commençait et toutes les armées se sentirent défaillantes. On commença sous l'impulsion de quelques esprits plus téméraires à organiser dans l'urgence des défenses, sans déclencher d'hostilités et à ordonner des réunions d'urgence. Dans quelques endroits, la panique avait cependant déjà emporté des populations qui s'enfuirent à toutes jambes et se déversèrent de leurs forteresses ou de leurs cités.

« Log 11.1519 - Section 1 en Stationnement. Capacité de tir bloquée. »

Les chimères de la section 1 encerclaient la forge qui venait pourtant déjà d'être attaquée. Au-dessus d'elles et à leurs pieds, l'on dénombrait quelques centaines de machines dont les formes et les bruits étaient complètement étrangers aux Rêveurs et quelques civils qui avaient refusé de se réfugier dans la forge. De leur point de vue, les Rêveurs et les civils n'étaient pas plus grands que des fourmis. Keafra et ses amis devaient seulement encercler l'endroit et s'assurer d'y contenir les Rêveurs le temps que l'ordonnerait la Source. Ils se tenaient prêts à tirer, mais pour éviter une bavure, la Source leur interdisait mécaniquement de presser la détente de leurs armes.

« Il y a des morts ! Des morts partout !

— Du calme Mathi. C'est le nécromancien sans nom.

- La forge a été attaquée, on arrive en plein combat j'ai l'impression.
- Les archives me disent qu'il vient de se terminer.
- On reste concentré les gars.
- Ils ont l'air de se tenir tranquilles pour le moment.
- Calvin, charge une grenade sonique au cas où. Je préfère les assommer que les tuer si possible.
- La Source négocie là ?
- Apparemment. Tenez-vous prêt si ça dégénère. On tient la position. Si la Source déclare le conflit ouvert faut se tenir prêt ! »

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » fut fascinée Kishar en les observant de la toute vue perçante de ses pupilles blanches. Elle était étonnée de voir des sources d'éther dans le corps des machines qui les encerclaient. Cependant aucune de ces sources n'avait de signature comme ce qu'il incombait normalement à tout être vivant. Les chimères en revanche en possédaient bien une, mais leur flux d'éther dans leur corps était très différent de tout ce qu'avait déjà vu Kishar auparavant. Elle avait ordonné par avance à Fuyumi et Ninazu ainsi qu'aux civils de ne pas déclencher de combat. Tous furent bouleversés et quelque peu désarçonnés parce qu'ils entendirent puis virent. « Leurs liens sont très différents. Ils me disent quelque chose. J'ai l'impression de savoir ce que c'est » fut tout autant impressionné Ninazu. Ses sauts à travers différents mondes et à différentes époques lui avaient permis de côtoyer parfois de très haute technologie, mais étant encore de lointains souvenirs, cela ne valait pas encore grand-chose hormis une curieuse sensation de déjà vu. « J'ai l'impression qu'ils nous coupent toutes sorties même s'ils n'attaquent pas », affirmait un moment Fuyumi. Les civils étaient avec cela moins rassurés et réclamaient des Rêveurs qu'ils ne les abandonnent pas si cela devait tourner au vinaigre. Les machines et les chimères demeuraient encore relativement éloignées, les plus proches n'étant pas à moins de trente mètres d'eux.

« Tu dis que tu sais ce que c'est ?

- Pas les espèces de titans, ça je n'en ai jamais vu. Mais ce qui les accompagne dans le ciel et au sol. J'ai l'impression que ce sont des machines.
- Comment ça ?
- Des robots.
- Des quoi ?

— C'est difficile à expliquer. Mais il ne devrait plus y avoir de ça ici... Je ne comprends pas... Leurs liens sont différents... Je ne pourrais pas les saisir même si je le voulais, c'est incroyable.

— Mais ça sort d'où ? Y en a partout... Et ils ont des armes braquées sur nous j'ai l'impression.

— Ils sont tellement grands... Vraiment grands...

— Pas de combats inutiles. Si c'est une nouvelle espèce, on doit faire très attention. Qui sait, on pourra peut-être pactiser avec. C'est ce qu'ils ont l'air de proposer même si j'ai pas bien compris ce que cette voix proposait.

— Tu trouves qu'ils ressemblent à l'une des tribus animales toi ?

— Ninazu bordel, où est-ce que tu avais déjà vu ces choses ?!

— Pas dans le Yuukan...

— Tu veux dire du royaume aux Îles ?

— Non... ailleurs encore...

— Ils arrivent du ciel j'ai l'impression. Comme s'ils venaient des étoiles.

— Ça fait trop à avaler d'un coup pour moi...

— Cette voix. Vous avez compris ce qu'elle voulait dire ? Intégrez-nous. Ça voulait dire quoi ? Ils veulent nous conquérir vous croyez ?

— Rien de bon j'ai l'impression. On n'offre pas un cadeau les armes à la main si c'est un bon cadeau.

— Il a parlé de se libérer de son enveloppe charnelle pour avoir l'immortalité. J'ai cru que la voix allait me voler mon âme sur le coup.

— Je ne connais pas leurs armes. J'ai pas la moindre idée de ce qu'ils sont où savent faire.

— C'est la foudre. C'est la foudre, leur point faible. Pour les machines en tout cas. Ou peut-être l'eau. Fuyumi et son froid aussi peut-être. On peut s'en sortir, ne vous inquiétez pas. Leurs armes sont des armes de distance. Peut-être de très longue distance. Surtout ne vous abritez pas dans la forge, vous devriez même les faire sortir. C'est une souricière s'ils attaquent ils pourraient la faire s'écrouler sur vos familles.

— Entendu. »

Le civil suivit les conseils de Ninazu et courut à l'intérieur de la forge pour la faire évacuer. C'est alors que l'impensable se produisit : l'aube s'élevait à l'ouest bien avant son heure. Les civils sortant de la forge, les Rêveurs et toute la population du Yuukan en furent médusés. Des gens se suicidèrent et dans un grand nombre de cités la panique fut désormais complète, les Rêveurs ne les tinrent plus, car le pire n'était pas encore que l'aube s'étendait à l'ouest, mais que la nuit ne cessa pas lorsqu'elle poignait. Le soleil qui se levait, était éclipsé par la lune qui l'accompagnait dans sa montée. Elle était comme couronnée de pointes de lys chatoyants sous les éclats de l'astre éclatant qu'elle couvrait, n'offrant qu'une lumière éternellement tamisée au monde subjugué parce qu'il découvrait. Une nuit sans fin sur le Yuukan et au-delà s'installait donc et à la forge pendant un bon moment, il n'y eut que le silence pour y répondre : « C'est pas possible... On aurait senti la terre bouger ou quelque chose, y aurait eu des prémices ! On ne peut pas commander aux astres comme ça !

— C'est un Rêveur qui fait ça vous croyez ?

— Non, c'est le même genre d'éther que sur les robots. Ce sont eux qui font ça...

— L'étoile de tout à l'heure qui est tombée à l'ouest. Elle a l'air de briller encore plus. Avec l'éclipse derrière ça me ferait presque penser à un tout petit horizon dedans. »

« Ainsi soit-il, la guerre. »

La voix céleste résonnant à nouveau en chacun des êtres de cet anathème terrifiant, sur le Yuukan fulmina la pacification brutale et féroce qu'on lui imposa subitement. Débutait alors sans qu'ils ne comprissent pourquoi la suppression de leur absente résistance par la destruction ou le futur esclavage des vaincus. Le combat naissait de l'égoïsme qui ne reconnaissait d'autre limite que la force étrangère. Pourquoi ? Pourquoi ?! Criait-on dans les cités lorsque les bombes tombaient, que les machines électrocutaient et éviscéraient sans distinction civils et Rêveurs. La guerre et la fureur semblaient avoir établi parmi les hommes une demeure éternelle depuis longtemps, mais les Chanséliséins y renforcèrent définitivement son établissement. Le sol et les mers tremblaient maintenant tandis qu'on accomplissait la plus stricte sanctification de l'homicide, l'aspiration de la paix dans le néant. La folie s'éprit du monde et des hommes et des femmes tandis que du ciel jusqu'au fond des océans les Rêveurs répondirent de leurs plus ignominieux talents aux Chanséliséins. Les chimères, les droïdes et les machines par milliers s'apaurèrent devant les typhons, les volcans en éruption et

les hordes de tribus animales aussi gigantesques que les titans qui firent démonstration de toute leur férocité. Certainement que si un soleil rouge après les heures suivantes avait pu se lever, il l'aurait fait. Des nuages dans la voûte céleste se pourfendaient d'éclairs sur les Chanséliséins et quoique pas encore dépassés par l'accablante aptitude à réduire en cendres tout ce que voulaient les Rêveurs, ils furent plus que surpris de la téméraire et effarante résistance qu'ils leur opposèrent.

À la forge, la résistance n'était pas moins imposante, toutefois l'avantage du nombre ne fut pas du côté des opprimés. Les chimères et les machines jetèrent tout ce qu'elles avaient pour venir à bout des trois Rêveurs qui tentèrent de protéger les civils. « Feu ! Faites feu ! » avait ordonné Keafra et sa section et toutes les machines lui obéirent. Hélas, rien ne les avait préparés à cela. Ils étaient venus confiant d'eux-mêmes en pensant apporter la civilisation à des barbares hermétiques aux sens les plus communs de la bienséance et de l'humanité et c'étaient maintenant eux, qui se révélaient pires que des animaux. Pour les civils et les Rêveurs, ces créatures n'étaient capables que de grogner et rugir, comme si elles se gargarisaient des atrocités qu'elles commettaient. Les robots piaillaient des sons étranges qu'ils n'interprétèrent dans la tourmente que comme des moqueries. L'horreur avait débuté avec les flammes et les bombes lâchées sur la forge d'où les civils qui n'avaient pu fuir à temps en ressortirent déchirés et brûlés. Sous les yeux de Keafra et de ses compagnons, ils virent femmes et enfants hurler de douleur et se faire achever par les Rêveurs en vue de leur écourter cette torture. Rien des murs de ce que Kishar tentât de construire dans l'urgence ne fut suffisant pour empêcher la forge d'être anéantie.

Mathilde cessait un moment de tirer malgré les ordres qu'elle recevait. Elle était effarée par la douleur et les cris des civils, notamment des enfants et le sentiment de culpabilité qu'elle découvrait lui fut insupportable. Le combat n'était pas fini que tous ces hurlements commençaient déjà à la hanter. Toutes les machines et les IA, pourtant leurs amis tombant sous les coups des Rêveurs braillaient dans son module comme ceux de ses compagnons d'autant de componctions. La chimère de Calvin à côté d'elle rugissait aussi bien qu'il hurlait en tirant et Keafra trop occupée à organiser tout le monde n'eut pas le temps de s'apitoyer sur ce que pourtant, elle savait être une poussée en elle de l'expression même du dégoût de soi.

« Mathilde ! Pourquoi tu t'arrêtes ! Tire bordel ! FEU FEU FEU ! »

— Je peux pas. Este... Viens m'aider ! Je peux pas... Je veux partir ! Je veux partir ! Laissez-moi sortir ! Je veux sortir ! Je veux sortir ! Ce corps pu ! Tout ça pu ! Je veux sortir !

— Keafra, elle pète les plombs, tire-la de là !

— Ils sont trop rapides ! La salope gèle toutes les machines qui approchent et l'autre gamine arrive à parer nos balles et nos plasmas avec ses murs de roches ! Elle arrive à nous bloquer avec ses blocs de glace l'autre ! Et l'autre salopard relève tous les morts on va pas s'en sortir !

— On est 100 fois plus nombreux putain comment ils font ! Surtout leur laisser pas le temps de se concentrer sur de grosses techniques ! J'ai pas envie qu'on se mange un tremblement de terre ou un blizzard !

— Radjiv ! Prends Mathi avec toi et emmène loin du combat ! Radjiv tu m'entends ?!

»

Son compagnon ne pouvait pas l'entendre, parce que tout esprit qu'il était dans un corps synthétique, son esprit ne survit pas à la statuette sur la couronne de Ninazu lorsque celui-ci arriva à sa portée. Il le fit s'évaporer avec autant de facilité que celui du Rêveur qu'il avait précédemment fait s'écrouler. Le cherchant, elle vit alors la chimère de Radjiv au sol, avec le nécromant sur son ventre en train de déchiqueter à la faux les drones et les droïdes qui l'assaillaient tout en utilisant ses multiples cadavres pour qu'ils lui servent de barrage contre les projectiles que les Chansélisés lui envoyaient. Le titan de Keafra rugit alors de douleur et de colère d'une telle force et d'une telle violence que chacun dans la cohue le remarqua. N'écoulant que sa peine et sa rancœur, elle chargea un explosif d'une puissance bien trop importante et la jeta vers le nécromancien. Le souffle de l'explosion projeta en arrière toutes les machines et toutes les chimères qui en furent assez éloignées pour ne pas être abattues par la déflagration. Les autres périrent avec les derniers civils que Kishar ne parvint pas à sauver. La princesse s'en retrouva brûlée sur tout un côté du corps et Fuyumi sur tout le dos et ce malgré les armures et les subterfuges qu'elles tentèrent. Un bon moment sonnés par la détonation, chacun tentait ensuite de retrouver ses esprits. Ils se retrouvèrent prostrés dans un charnier de cadavres et de machines démembrés.

On n'entendit plus pendant quelques instants que les crépitants bruissements des flammes et les détonations dans l'horizon ; preuve que les combats se déroulaient un peu partout. La terre

ne cessait maintenant plus d'en trembler. Les chimères causèrent des secousses du sol en tombant et la fumée obstruait maintenant tout l'endroit. Au-dessus la plupart des aéronefs ne fonctionnaient maintenant plus grâce à Fuyumi qui avait si furieusement gelé le ciel qu'ils s'étaient tous crachés, hormis les rares à s'être enfui avant qu'elle ne terminât cela plus tôt, avant que Keafra lança sa grenade. Kishar en se redressant chercha Fuyumi sur le champ de bataille et l'y trouva blessée, mais vivante. Puis elle chercha ensuite Ninazu jusqu'à le découvrir chancelant sur un genou, tout un côté du haut corps désintégré par l'explosion. Son armure n'avait pas été assez efficace manifestement. Pendant ce temps, les chimères de la section retrouvèrent lentement leurs esprits aussi : « Putain qui a lancé la GEM ?

— Je crois que je me suis cassé une jambe...

— C'est moi qui l'ai lancée...

— Keafra qu'est-ce qui t'a pris putain ? Laquelle Esté ?

— Radjiv est mort...

— Quoi ?!

— Attendez. J'ai plus la signature de Mathilde sur l'écran, Mathi ? Tu es là ? Cherchez sur vos radars ! Faut la retrouver ! Tout de suite !

— Esté... Je...

— Quoi ? »

Le calme étant un peu revenu, Kishar s'en alla porter sur son épaule Fuyumi, puis toutes les deux se rendirent ensuite vers Ninazu. Le corps de la chimère sur laquelle il se trouvait était désormais éventré, ses membres et ses viscères l'avaient autant éclaboussé lui, que le champ de bataille. « Nina ! » l'appela Kishar tandis qu'elles s'approchaient de lui. « On se donne des petits surnoms maintenant princesse ? » plaisanta-t-il alors en crachant malgré lui quelques gerbes de sang.

Faisant enfin les derniers quelques mètres qui leur restèrent, elles tombèrent à genoux et épuisées à côté de Ninazu : « Je crois que tu ne me garderas pas en vie plus longtemps Intendante... Finalement nous n'aurons pas notre combat...

— Dis pas de conneries ! Ils sont sonnés aussi. Tirons-nous avant qu'ils se reprennent ! Fuyumi est dans un sale état. Je ne comprends pas ce qui se passe, mais je vois que nous sommes en guerre. Nous devons retourner à $\text{P}\omega\text{P}$ tout de suite aller !

— J'ai plus de bras gauche... Regarde-moi. Je ne suis pas transportable. J'ai beau être un cadavre je sens aussi tu sais... Vous devez vous tirer toutes les deux. Tout de suite et me laisser là.

— Les $\Phi\omega\rho\eta$ jins ne s'abandonnent pas entre eux !

— Je ne suis pas un $\Phi\omega\rho\eta$ jin bordel de dieu ! Je ne suis pas Tenshi ! Je suis un clone ! Un foutu putain de clone ! Une copie ! Foutez le camp !

— Je sais que tu es pas Tenshi ! Mais tu es pas qu'un clone tu vis ! Allez bouge c'est un ordre soldat !

— Tu lâches jamais toi hein...

— Pour une fois tu ne veux pas l'écouter Ninazu ? J'en peux plus, mon dos me brûle faut qu'on se tire vite.

— Vous comprenez pas ? Ils vont vous poursuivre. Ils vont attendre que les cités se rendent et les soumettre. Vous êtes partis pour cent ans de guerre. Vous devez vous tirer toutes les deux. Je pourrais les retenir assez longtemps. C'est sur les gens comme vous que va reposer la suite.

— J'ai laissé crever Tenshi une fois. Peu importe qui tu es, je ne recommencerai pas !

— Je suis le Dieu de la Mort tu te rappelles ? Mourir, ça fait partie de ma vie.

— Tu crois vraiment que c'est le moment de plai...

— C'est le moment de savoir qui est sacrificable et qui ne l'est pas.

— Qu'est-ce que tu racontes tu es devenu dingue ?!

— Kishar. Creuse un tunnel. Ils ne penseront pas de suite à vérifier sous le sol avec de la chance. Y a plus aucun civil à protéger on n'a fait ce qu'on a pu. Vous avancerez très lentement, mais ça vous laissera une chance.

— Mais non enfin ! Je...

— Faites ce que je vous dis. Je veux que vous viviez le plus longtemps possible, maintenant cet endroit va en avoir besoin. Je vais les retenir autant que je peux. Retournez chez vous, les Rêveurs vont avoir besoin de gens comme vous. Allez, tirez-vous.

— Ninazu.. Tu peux pas... tu...

— Un jour, je te le promets, tu comprendras. Pour cette fois seulement, écoute-moi cette fois-ci Kishar.

— Promets-moi que ton original me retrouvera Ninazu. Promets-le-moi.

— Je te le promets. »

Ils entendirent une chimère à un peu plus de cent mètres d'eux à ce moment-là. Ce qui semblait être un rauquement se ressentit pourtant comme une plainte. Il s'agissait de la chimère d'Esteban pleurant sur le corps de Mathilde qui avait été empalée par un immense pieu de roche de Kishar, peu avant l'explosion. Son armure avait fini par céder sous les coups. Pendant qu'ils discutaient, il s'était traîné jusqu'à elle malgré sa jambe cassée et en faisant fi de son mal. Il tenait en pleurant et en le caressant un corps déchiqueté et carbonisé par endroits. Esteban en avait abandonné son arme sur le sol et à genoux à côté du titan de son amie qui avait la tête morte sur son poitrail, il exprimait sa peine sans retenue.

« On a trop de pertes. Emmenez les blessés, on doit se replier.

— Putain... Radjiv... Mathilde...

— Calvin. Va chercher Esté on s'en va ! Les machines restantes, elles vont nous escorter, je transmets le programme et j'appelle les unités d'extractions. Ils vont envoyer une autre section à notre place.

— Bordel ! Tu pourrais au moins faire semblant d'avoir de la peine !

— Quand vous serez sorti de ce merdier ! Dès qu'ils sont arrivés on redécolle ! »

Kishar était déjà partie sous terre avec son amie. Ninazu en profita pour dégainer son épée et s'en servir de canne sur laquelle se porter. Il avait perdu sa faux dans l'explosion. Il se dirigea ensuite comme il put vers Esteban pleurant toujours son amie. Le titan fut prévenu par son radar que le Rêveur avança jusqu'à lui. Il en saisit son arme et rugissant jusqu'à percer de son souffle les fumées sur le champ de bataille, il braqua son fusil sur le nécromant : « Tu souffres ? Je vois ces liens peser sur toi maintenant. Tu plies et tu ploies sous eux comme la bête que tu es devenue. Tu la sens maintenant n'est-ce pas ? La douleur de la vie. Qui es-tu démon ?! lui hurla finalement la mort. »

Esteban contenait en lui tellement de fureur qu'il en contractait ses abdominaux jusqu'à presque déglutir. Cela le faisant trembler, d'autant que couché sur son flanc il devait en plus gérer la douleur à sa jambe, il toucha à côté lorsqu'il fit feu : « Pauvres fous. Vous venez de bloquer l'engrenage du destin. la source ne vous le pardonnera pas. Vous serez châtiés comme nul ne l'aura jamais été. Les Rêveurs vont vous apprendre ce que veut dire vivre et mourir. On ne lutte pas contre la destinée ! »

Le deuxième feu atteignit son but.

Rejoint après par Calvin, celui-ci le prit sur lui et l'aida à marcher malgré sa jambe cassée. Esteban réclama qu'on n'abandonne pas le module de Mathilde ici, mais Calvin ne l'écouta pas tout en lui promettant qu'on reviendrait plus tard chercher toutes les carcasses de machines et tous les morts. Largement en retrait de la zone de combat, Keafra organisait pendant ce temps l'extraction de sa section ou tout du moins ce qui en restait. Ceux qui furent trop blessés et incapables de décoller par eux-mêmes furent chargés dans de grands aéronefs qui seraient bientôt escortés par les mieux portants. Lorsque le tout s'envolait, sourdement chacun d'eux saisissait la gravissime entreprise de leur civilisation. Ils déduisirent instinctivement que cette guerre qu'ils venaient de déclencher en toute connaissance de cause ne s'achèvera que lorsqu'elle le pourrait, indépendamment de leur volonté, car déjà parmi eux, il y en eut qui souhaitaient que cela s'arrêtât dans l'instant ; une prière hélas creuse. La guerre et la pitié ne s'accordaient jamais ensemble et tandis que Keafra pleurait seule dans son module, dissimulant ses larmes et ses gémissements en coupant ses émissions de Wi-Fi, que la haine grandissait dans les cœurs de Calvin et Esteban, que machines et chimères grimpaient vers la voie lactée pour se réfugier dans l'un des grands Odysseus, de l'espace les satellites tiraient leurs lasers vers la terre. Ils brisèrent ciels et nuages devant leurs yeux incrédules jusqu'à atteindre les Odysseus. Pénétrant en eux, des milliards d'alvéoles sur leurs peaux les lasers se multipliaient en en sortant. Les cités et les résistances firent face à des explosions cataclysmiques emportant avec elles des millions de personnes au hasard. Cela effaçait les œuvres d'art architecturales des Rêveurs, leurs tableaux, leurs statues, leurs cultures, leurs vies, leurs mémoires.

Se faisant retransmettre par visio ce dont les leurs étaient responsables et apprenant en fuyant que plus de la moitié des cités furent maintenant sous leur contrôle. Ils apprirent aussi que certaines avaient, comme prévu, résisté et repoussé l'envahisseur. La flotte maritime et aérienne chargée du Pays de l'Eau avait été détruite et quelques autres Odysseus malgré la violence des lasers qu'ils amplifiaient furent anéanties par les Rêveurs. Les Rêveurs qui le purent avaient libéré leurs Dieux-démons et il se trouva que le puissant Léviathan ainsi que le terrible Djinn du Pays du Vent se révélèrent des morceaux bien plus importants que prévu. Le

genre humain quoi qu'il fût devenu se scinda donc en deux. Confrontés alors à eux-mêmes, venait déjà pour eux le temps du deuil. La confrontation à l'inéluctable vérité que portait en son sein la mort. Se targuant d'avoir acquis l'immortalité, pour s'en assurer la possession, ils venaient de sacrifier quelques millions d'entre eux en plus des millions de Rêveurs et de civils. De quoi avoir fait douter beaucoup de Chansélisés pour la première fois de la bonne intelligence de ce conflit. Un voile épais et lugubre s'élevait du fond de leur âme entre la nature et eux. La scène du monde, autrefois si riante, si animée, ne fut plus à leurs yeux qu'un champ de deuil où triomphait désormais la mort en reine absolue. Comment pouvaient-ils encore dire : ceci est, puisque tout passait et s'écoulait aussi diligemment qu'un torrent ; et qu'emportée par les vents en furie, brisée contre les écueils, chaque créature, amie ou ennemie, promettait de bientôt disparaître à son tour, ensevelie dans les flots du temps et de leur folie ? Pour Keafra, Calvin et Esteban, témoins de l'abjection, de l'infamie et de la souillure de sol, il se produisit une chose à laquelle ils ne furent jamais préparés. Après ces premiers deuils, leur cœur se fermait complètement : la mort en emporta la clé.

« C'est curieux... Il a parlé de la Source avant que je le tue.

— Qui ?

— Le nécromancien. Je croyais qu'ils n'étaient pas censés connaître la Source. Il a dit qu'elle nous punirait.

— Sans doute un nom qu'ils ont donné à un de leurs nombreux dieux bidons.

— Sans doute... »

la fracture légitime

Sous le narthex de la cathédrale infernale, il y avait des chambres et d'autres pièces auxquelles on accédait grâce à une trappe sur le sol, juste en face du piano sur lequel se détendait habituellement Charon. Après que Ninazu assomma Yu, lui, son paquet et Jezabelle furent conduits par Charon à l'une des chambres dont il disposait sous l'édifice. Il les fit entrer dans un complexe labyrinthique aux couloirs étroits. On y voyait que par les torches sur les murs et tandis que Ninazu portant Yu et Jezabelle s'y firent indiquer la route à suivre en emboîtant le pas de Charon à l'avant d'eux, bien rapidement leur revint en mémoire l'emplacement des différentes pièces disséminés dans ce dédale interminable de couloir. Notamment une importante bibliothèque.

Ils pénétrèrent d'abord dans l'ossuaire par une porte métallique encadrée de deux piliers décorés de motifs géométriques rouges sur fond blanc et sur le linteau de laquelle était inscrit ce lugubre avertissement : « *Arrête ! C'est ici l'empire de la mort* », c'était la phrase par laquelle Énée fut accueilli par Charon, pilote autrefois au sein d'un autre monde de la barque qui permettait alors de traverser le Styx pour parvenir aux enfers de ce dit monde. Charon la tenait d'une plaisanterie de Ninazu, lorsque celui-ci le rencontra à une autre époque, dans encore un autre monde.

Six millions d'ossements divers reposaient dans approximativement 980 mètres de galeries tortueuses, sur une hauteur moyenne d'un mètre quatre-vingt quinze. Leur surface totale atteignait 12 834 m². De chaque côté du parcours qui devait les mener à une chambre, les os formaient de longs alignements de têtes, de fémurs ou de tibias dont on n'apercevait que les apophyses. Des frises constituées de crânes étaient disposées à plusieurs hauteurs et légèrement en saillie de ces murs d'ossements, affichant une recherche décorative romantico-macabre. Toutefois, à l'arrière de ces alignements, des milliers de squelettes restaient entremêlés en désordre.

Au milieu d'une galerie qui s'élargissait en rotonde, les attendait l'endroit où ils passeraient leurs prochaines nuits et où Yu allait pouvoir se réveiller. On y trouvait la fontaine recueillant les eaux de la nappe phréatique coulant plus bas encore sous le sol ainsi que tout le nécessaire

dont le lit sur lequel fut déposée Yu. Jezabelle demeura là avec elle tandis que Ninazu s'en repartit avec Charon dans une autre pièce pour évoquer le bon vieux temps.

S'installant tous les deux dans une salle quelconque, Charon prit place sur un fauteuil tandis que Ninazu déambula tout en parlant parmi les très nombreuses statues et tableaux de la pièce où il fut convié : « Que d'œuvres d'art que tu collectionnes. Cette passion te dévore toujours.

— Ce n'est pas que moi. Les détenteurs de cycles ont tous eu tendance à vouloir conserver quelques œuvres avant que les mondes dans lesquels tu passes ne s'effondrent sur eux-mêmes. Après tout, la fabrication même des mondes est une œuvre d'art. Tous les récits que nous composons sont des œuvres à part entière. Sauver tout ça permet de ne pas oublier ce que ces mondes ont pu être avant de devoir laisser sa place à de nouveaux. La mort, n'est la mort de la mémoire que si on le souhaite.

— Je comprends. Même lorsque les manuscrits disparaissent dans la bibliothèque, avec ce que tu recueilles, tout cela reste une preuve que ces mondes ont existé.

— Je ne t'ai jamais demandé. Je n'ai jamais osé. Est-ce que ça te fait toujours un petit quelque chose de semer la mort ? Ou bien est-ce qu'à force ça a fini par devenir banal pour toi ? S'il est certes normal que ta mémoire s'estompe avec le temps, tu dois bien ressentir quelque chose de temps en temps ?

— Je crois me rappeler qu'au début, j'avais très mal. Je trouvais injuste la sentence que je faisais s'abattre sur la vie quand bien même c'est mon devoir. Et puis mes vies, mes réincarnations se succédant, une certaine routine s'est installée. J'arrive dans un nouveau monde, je m'y intègre, j'en cerne tous les tenants et les aboutissants, je cerne ses liens, et j'entame le rituel pour qu'un nouveau fléau le fasse passer en quelque sorte dans un autre temps. Lorsqu'on dit que je détruis les mondes c'est un peu faux et injuste je me suis mis à penser depuis un peu de temps. La vie finit toujours par y revenir pour ce que j'en sais. De même qu'elle n'y disparaît jamais totalement non plus. Ici-même, dans le monde des Rêveurs la vie disparaîtrait que la terre ne cesserait pas de tourner. Les événements se succèdent ensuite quasiment sans que je n'intervienne plus. Un météore qui se crash. Une guerre, une famine, une épidémie, tout est bon pour détruire. Je me suis sentis longtemps désolé et coupable de ce que je faisais. Puis je me rappelais pour me consoler qu'ils retournent tous à la source. Que même s'ils ne le comprennent pas, je ne les tue pas vraiment, je ne fais que les renvoyer d'où ils viennent, pour leur bien.

— C'est ton œuvre d'art à toi.

— Je ne crois pas qu'on puisse qualifier le meurtre d'œuvre d'art. J'ai souvent été considéré comme un Dieu, mais le plus souvent je n'ai été qu'un monstre de plus, le pire de tous. Je n'ai jamais aimé réellement ça. Je voulais juste retrouver Jezabelle. Ce n'est pas une œuvre que de mettre sans cesse fin à la vie. Mais je voulais que nous deux puissions continuer à vivre, alors je le fais.

— C'est quoi l'art pour toi dans ce cas ?

— L'art c'est une chose qui sort du corps et qui est inspirée par le cœur. Sans lui point de civilisation. Or, le meurtre c'est l'achèvement de la civilisation. Et si tu tues la civilisation, tu tues l'art avec elle. L'art, c'est le verbe des sens. À quoi bon faire de l'art s'il n'y a plus personne pour le ressentir ?

— Nos points de vue divergent là-dessus. On m'a parlé de mondes où les artistes étaient considérés avec le plus grand respect, et d'autres où ils mourraient de faim. La vie n'a jamais cessé de s'agrandir en s'avalant elle-même. Elle souffre de sa propre contradiction, qui mieux que toi est bien placé pour le savoir ? Je me dis parfois que nos conversations du point de vue d'un mortel, de quelque monde qu'il fût, lui paraîtraient au mieux absurde, au pire dangereuses. Plusieurs des nôtres m'ont raconté comment les mortels pouvaient devenir fous dès qu'on les confrontait à la réalité. Lorsque l'on doit leur expliquer qu'il faille qu'ils meurent pour que d'autres doivent leur succéder, ils le refusent. Le vivant contient en lui le désir insatiable de vivre, c'est ainsi.

— Lorsqu'ils disparaissent dans la source, ils ne se réveillent jamais tels qu'ils ont été. Je ne veux pas les juger. Nous les originaux, les premiers à avoir émergé de la source, nous nous rappelons, même si le temps nous fait petit à petit oublier nous nous rappelons qui nous sommes et qui nous avons été. C'est injuste d'une certaine façon pour eux. Sans la mémoire de soi, on ne peut avoir conscience d'avoir jamais existé.

— Es-tu le même que lorsque tu es venu au monde ?

— Non, je suis quelqu'un d'autre et j'ignore quand j'ai commencé à l'être. Mais je sais d'où il vient, cet autre. Il y a toujours un petit quelque chose au fond de moi qui me rappelle qui j'ai été.

— Tous ces mondes, toutes ces vies n'existent que parce que tu as été le premier à oser émerger de l'éther. S'ils ont le droit d'expérimenter consciemment le réel, ne serait-ce que le temps d'une vie, c'est grâce à toi, ils te le doivent. Nous te le devons tous.

— Je n'ai pas émergé seul. Et je n'ai émergé que parce que je l'ai rencontrée. Et puis n'est-ce pas ironique que les premiers concepts de la réalité à sortir de la source furent, la Mort, la Destinée et le Chaos ? La source que tu appelles éther nous a puni pour ça.

— Tu arrives encore à te rappeler de cette époque toi ?

— En réalité pas vraiment. Je doute même maintenant que ça se soit produit. Lorsque je retrouve Jezabelle, nous nous évoquons des anecdotes, mais je t'avoue que nous avons surtout tendance à vivre l'instant présent. Tu t'en rappelles toi ?

— J'ai certaines œuvres pour le faire.

— Certaines œuvres ?

— Depuis combien de temps n'es-tu pas venu ici ?

— Onze mille ans je crois. Environ... À peu près.... Le temps n'est pas une science exacte pour moi.

— Normalement c'est à Asag de tout te rappeler de ton origine. Mais depuis 10 ans qu'il tient ce cycle, je ne l'ai vu que deux fois. Il n'est jamais là, je ne sais pas ce qu'il fait. Vu les circonstances exceptionnelles, je suppose que je peux me permettre une entorse aux règles.

— J'avais même oublié qu'il devait me rappeler ça aussi pour tout t'avouer. En revanche, ce que tu nous as dit tout à l'heure sur cet imprévu m'intéresse immensément plus.

»

Alors que Ninazu et Charon discutaient, dans la chambre où Yu et Jezabelle demeuraient, il n'y eut pendant un bon moment que le chant de l'eau pour remplir le vide du silence. Les papillons de l'ingénue veillaient sur la Rêveuse en dormant sur elle et le reste de l'adolescente se tenait à côté durant tout ce temps, assise non loin du lit, sur le bord de la fontaine au centre de la pièce. Elle veillait au sommeil de Yu en espérant que son réveil ne serait pas trop douloureux. Lorsque celle-ci ouvrit les yeux et se releva, qu'elle eut la même apparence corporelle ne suffit pas à dissimuler la nouvelle personnalité qui en affluant en elle effaçait son ancienne. Ainsi assise sur le lit, en se relevant les papillons sur elle rejoignirent l'adolescente qui s'en dressa et courra à elle en vue de l'accueillir : « Yu ! Ça va mieux ? »

Lorsque Yu ne répondit point, mais croisait de son œillade celle de l'ingénue accourant vers elle, un sentiment de déjà-vu emplit chacune des deux jeunes femmes. Jezabelle en cessa de courir et plaquant ses poings contre sa poitrine, exprima en ses traits toute la crainte qu'elle en

ressentit. Yu en parut désolée, sincèrement désolée, puis dodelina de la tête de manière à tenter de la rassurer. « Ça fait si longtemps, mon enfant. Beaucoup trop longtemps pour que je t'en veuille encore à toi ou à lui », lui affirma tendrement Yu. « Ce regard. Cette façon de parler. C'est vraiment toi ? Tu ne nous en veux vraiment plus ? » répondit Jezabelle aussi timidement que continua d'avancer ses pas. La Rêveuse descendit de son lit et se tint alors debout un bon moment, jusqu'à ce qu'elle ouvrit son corps à l'adolescente en étendant ses bras. « Appelle-moi Ananké ou mieux, si tu peux me pardonner, appelle-moi maman », lui confirma la déesse désormais révélée à elle-même. L'adolescente cavalant alors vers Ananké et ne se décomposant pas en papillons à son contact en termina encellulée dans les bras où elle fut invitée à se rendre ; le lien autrefois brisé entre elles deux était ainsi solennellement reformé : par la maternité, Ananké se révéla alors autant qu'elle la refit s'élever. Elle n'était plus irresponsable et désœuvrée, maintenant qu'elles s'étaient retrouvées. Elle tenait entre ses mains — elle le savait — l'œuvre de l'avenir et elle en répondait. La trame qu'elle ourdit il y eut si longtemps, fut celle de l'humanité. La fonction qu'elle accomplit fut la plus haute, la plus noble, la plus difficile de toutes les fonctions. En fut-il, en effet, de plus difficile, de plus noble et de plus haute que celle d'avoir conçu le premier des enfants, de l'avoir porté un siècle dans ses entrailles, de lui avoir donné la vie au risque de perdre la sienne, de l'avoir allaité pendant plus d'une année, de l'avoir élevé, instruit, d'avoir discerné ses qualités, d'avoir reconnu ses défauts, d'avoir formé son caractère, son cœur et son esprit ?

« Pourquoi avoir choisi Jezabelle ?

— De tous les prénoms que j'ai reçus, c'est celui que j'ai préféré. Ninazu l'aime beaucoup en plus.

— Tu crois qu'il va mal le prendre ?

— Honnêtement... Je crois qu'il a même oublié lui aussi. Il m'a dit une fois qu'il était impossible de ne rien aimer, mais pas de rien haïr et que c'était pour ça qu'avec le temps les anciennes rancœurs disparaissent plus vite que les liens d'affection.

— Allons le lui dire ensemble tu veux ?

— Oui... »

Pendant que Jezabelle et Ananké se retrouvaient, Ninazu était reconduit par Charon vers son piano dans le narthex. Il l'amenait pour lui remonter le bas-relief qui le surplombait : « Pourquoi me parler de cette œuvre en particulier ? demanda Ninazu à Charon durant le trajet.

— Les mythes fondateurs que tous les mondes se racontent sont inspirés par quoi selon toi ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas m'être déjà posé la question.

— Souviens-toi que tout est inspiré de la source. Je ne saurais pas te dire combien d'univers parallèles existent et ont existé, mais je peux te dire que les rêves les transcendent. Ce sont les ponts entre les différentes vies qu'ils ont et ont eues. Certes, les histoires se mélangent et en passant de bouche en bouche, au fil des siècles, elles n'ont plus que peu de chose en rapport avec ce qu'il en était réellement des histoires que nous, les Dieux, avons vécues, mais elles n'en demeurent pas moins des puits de savoir.

— Dans mes souvenirs, si lointains soient-ils, ce bas-relief ne retranscrit rien de vrai.

— Et pourtant Ninazu. Et pourtant... Tout mensonge, si odieux qu'il soit, cache une part, même infime, de vérité.

— Ça me fait penser à une plaisanterie qu'Alatheia m'a faite une fois. « Rien n'est vrai, alors il n'est pas vrai que rien ne soit vrai. Tout est faux, alors il est faux que tout soit faux ».

— Ce qui veut dire ?

— J'en ai pas la moindre foutue idée. J'ai dit que c'était une plaisanterie pas que c'était drôle.

— N'est-ce pas le propre de ce que devrait être une plaisanterie ?

— Une blague devrait forcément faire rire tout le monde si c'était le cas, et je doute que cela soit possible. »

Achevant de rejoindre le fameux bas-relief, Charon invita Ninazu à le regarder plus attentivement : « Qu'est-ce que tu vois ? le questionnait-il en le désignant des mains.

— La copie d'un bas-relief d'un autre monde. À moins que tu ne le lui aies volé.

— Certes, mais regarde mieux. Cherche au fond de toi. Qu'est-ce que tu vois ? Qu'est-ce que cela t'évoque ? Qu'est-ce que cela te rappelle ? Te souviens-tu de l'Hadée et de l'Archée ? Te souviens-tu du nombre de fois qu'ils ont recommencé ? Autre chemin, même destinée.

— C'est flou. Je me rappelle quelque chose que j'ai aimé. Profondément. Que j'aime toujours. Mais ce quelque chose a enfanté autre chose avec moi que j'ai aimée encore plus. C'est Jezabelle. Je me rappelle de Jezabelle, mais elle n'a plus de visage. Je me rappelle aussi

la mère de Jezabelle. Mais elle non plus n'a plus de visage. Ce n'est que des souvenirs de sensations.

— Et ensuite ?

— Un monde où l'éther a afflué, le premier des mondes. Un monde qu'on ne pouvait pas toucher. Une porte s'est ouverte. La mère de Jezabelle et moi étions à cette porte. Non, en fait, nous étions nous-même la porte. Et d'autres vies, d'autres concepts qui y naissent. Les Dieux qui émergent.

— Et ensuite ? Qu'est-ce que tu vois ? Remonte encore plus loin.

— Je ne sais pas. Je ne vois pas. Mais je sens. Je sens des sentiments. Je sens, je sens, je sens, je sens le désir, un profond désir.

— Quel désir ?

— Le premier. Le désir d'exister. Et la honte à ressentir ce désir, avec lui la montée de la culpabilité. Je sens que... je ... Mais pourquoi je n'arrive pas à me rappeler. Pourquoi je n'arrive pas à le voir. Je sais et je sens, mais je ne vois pas. Pourquoi ?

— La source, elle est inaccessible à notre esprit, mais pas à notre cœur. Elle peut échapper à notre connaissance, mais pas à notre contact. C'est ce que tu éprouves à cet instant. Ce que tu découvres de nouveau n'est pas fait de raisons, mais de sensations. Le néant. Au commencement, quand rien n'était, que la source n'était que vide et néant, rien qu'Ether, naquit le premier Dieu, la Mort. Après lui, vint Ananké, la destinée et son épouse, qui lui fit don de son premier enfant, l'intouchable et inviolable Jezabelle ; le chaos. Avec eux suivirent le reste de ce que nous nommons les primordiaux. Ceux-là seulement qui peuvent voir les liens de la causalité, et en faire s'infléchir le cours de la destinée en les maîtrisant plus ou moins. Léviathan, le Béhémoth, Pythonisse et ses deux sœurs et bien d'autres titans. Ils nous engendrèrent ensuite nous les essences, les divins, puis à travers le temps et l'espace, nous avons engendré à notre tour, jusqu'aux humains, jusqu'aux Rêveurs, parmi tous ces êtres, issus de nous, et parmi qui nous ne cessons jamais de nous réincarner. Autrefois à l'origine, beaucoup d'entre nous n'avions pas voulu de cette vie que l'on nous imposait. Nous souhaitions retourner à la source, parce que c'est ce qu'elle-même souhaitait. La mort lui refusa pourtant que nous soyons tous tués. Il fit construire une usine à mondes, il édifia un trône et fit étendre son royaume à travers tous les mondes qu'il avait contribué à faire jaillir du néant. Nous étions alors ses sujets. La source en vint à punir la mort qui ne prétendait pourtant pas pouvoir la remplacer, elle l'obligea à conclure un pacte sans lequel

l'existence n'aurait pu perdurer. Il dut d'abord renier son épouse au profit de son enfant qu'il souhaitait à tout prix préserver d'une fin, tout cela pour elle, pour permettre à son enfant de continuer à jamais de vivre. La source lui permit donc de garder sa fille auprès de lui, mais elle le condamna en même temps à mourir avec elle, se réincarner chaque fois, après chaque mort, dans chacun des mondes qu'il avait fait construire, afin de devoir à chaque fois, lorsqu'il y passerait, semer mort, désolation et chaos jusqu'à ce que lui soit renvoyé à nouveau sa fille. Cela impliquait que nous, que nulle n'avait concerté, dûmes accepter cette immortalité, et la punition de mort éternelle, qui allait avec. La mort étant punie, le vivant le fut avec lui. Nous avons été obligés d'accepter le pacte qu'on appelle — le cycle. Mais pourquoi ? Pourquoi l'existence et la vie devaient être comme cela ? Il n'y a que toi Ninazu qui peut le savoir. Par vengeance, mesquinerie peut-être, ceux d'entre-nous forcés de vivre et de subir ce sort, nous n'avons eu de cesse de chercher à t'empêcher d'accomplir ton office. Avec l'aide d'Ananké qui fut aussi banni que toi et nous de notre ancien royaume, nous faisons tout pour t'éloigner de Jezabelle. Ce petit jeu puéril a duré des dizaines de milliards d'années, finalement, hormis les primordiaux veillant au respect du pacte, nous avons tous fini par oublier même qui nous étions. Pendant que nous vivions sans but, ignorant de nous-mêmes en allant de mondes en mondes, le destin tissait, le chaos allait, et la mort tranchait. Maintenant nous sommes fatigués, à quand la fin ? Ninazu, toi le Dieu de la Mort, à quand la fin ? Et bien... »

« Ninazu... fut ramené par la voix d'Ananké, le nécromant à la réalité.

— Cette voix... Ce regard. Ce ton... Toi. Oui je me rappelle c'était toi. C'est toi qui te faisais toujours passer pour Jezabelle et qui me détournait d'elle. Tu appelais les autres Déesses et les muses à en faire autant. Je me rappelle.

— Ninazu calme-toi ! le supplia Jezabelle.

— Tu étais jalouse d'elle. Et ! Et ! Mais oui ! C'est pour ça aussi que la source nous a puni. Sais-tu seulement tout ce que nous avons enduré par ta faute Ananké ! Sais-tu tout ce que j'ai dû faire !

— Tu m'as abandonné pour notre fille et j'ai été banni vers un autre temps uniquement parce que je le refusais, moi je ne voulais pas de ce pacte. La source avait ordonné qu'il n'y ait que nous deux, seulement nous deux et c'est à toi qu'elle a pardonné de l'avoir refusé. Pourquoi hein ?! Pourquoi ?! Tu n'aurais pas dû la garder, ou au moins te battre pour que je

ne sois pas banni. J'aurai pensé qu'après tout ce temps, en t'en rappelant tu m'aurais pardonné. Dès le jour de sa naissance, les autres Dieux ont commencé à emprunter le même chemin. Ils sont sortis de la source, du néant. Tout ça par ta faute ! Et c'est moi que tu blâmes ?! Est-ce que tu imagines tout ce que j'ai vécu aussi ? Toi tu avais Jezabelle pour te rappeler un minimum ce que nous sommes, mais moi j'ai fini par me perdre moi-même ! Tu sais ce que ça fait de ne pas savoir qui on est ?! Tu le sais ?!

— Jezabelle a été traquée par les Dieux pendant des milliers de cycles. Parce que la source refusait qu'elle ait été la première. Nous deux lui paraissait déjà presque de trop. Si j'avais refusé le pacte, nous serions tous morts. Tous ! La source ne comptait pas nous permettre de perdurer éternellement sans contrepartie. Tu étais sa mère, tu aurais dû comprendre que je l'ai choisie elle plutôt que toi.

— Inceste ! Foutre de dieu Ninazu tu es la mort et c'est ta fille ! La mort ! Tout ce que tu touches tu le détruis ! Nous deux, les mondes dans lesquels tu passes ! La vie ! Tout !

— Comment peux-tu dire ça ? Je ne l'ai jamais touché. Tout ce que je fais, je le fais pour que la vie continue. Foutue Destinée, tu viens toujours me rappeler mes fautes, mais par qui tout a commencé hein ? Était-ce moi ? Non ! C'était toi. Moi je suis l'outil, mais ce qui préside la fin, ne l'oublie pas c'est toi, Jezabelle que je sache, n'est pas sorti de moi.

— La source aurait dû t'avalier et me laisser ma fille pour moi !

— Arrêtez ! Vous battez pas s'il vous plaît. Je vous en prie.

— Silence ça suffit ! Vous oubliez donc que vous êtes dans un lieu saint ?! les enjoignit Charon à se taire. Je suis ravi d'assister à cette petite réunion de famille, mais pour l'heure il y a plus grave et plus préoccupant. Une chose dont nous devons absolument nous occuper. Comprendre, élucider. »

Le tisseur de monde en reçut un coup de faux qui lui fit voler le crâne jusqu'à plusieurs mètres de son corps. À peine l'avait-il frappé que Ninazu retrouva son calme et rangea sa faux dans son dos : « C'est malin ! lui cria Charon. Tu perds la boule et c'est la mienne que tu envoies voler ? Calme toi hein ! Remets ma tête sur mon corps s'il te plaît. Si je dois le diriger d'ici ça va prendre des plombs.

— Il a toujours eu du mal à se contrôler.

— Le prochain coup de faux sera pour toi, Ananké garde tes commentaires.

— On n'a pas été réuni tous les trois depuis tellement longtemps. Vous voulez pas faire un effort ? Pour moi ? Soyez pas stupides. Ninazu, elle s'en veut. Vous êtes tous les deux responsables. Et moi aussi. Il est temps de se pardonner.

— Le hasard s'acharne sur nous j'ai l'impression, se renfrognait Ninazu en recollant la tête de Charon sur son buste.

— Ça n'a rien d'un hasard, annonça le squelette. Tout l'éther est attiré dans le monde des Rêveurs depuis plusieurs années. Vous étiez forcés d'y renaître. Il est plus que probable que la majorité des Rêveurs soient des Dieux sans même le savoir. Notre espèce a été réunie.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— La Mort peut parfois être si bête. Il semble que vous soyez tous les trois au bout de votre chemin.

— Si ce monde est vraiment le dernier à être encore debout, ceux qui y mourront ne devraient donc pas pouvoir renaître, pas même nous. Si vraiment c'est la fin, c'est tout simplement le retour à la source qui nous attend. Cela me soulage.

— C'est là qu'il y a un imprévu. J'y suis moi-même mort deux fois.

— Mais tous les manuscrits que vous continuez d'écrire alors ?

— Les histoires de toutes les vies qui se déroulent en ce moment même.

— Tu as vérifié ?

— Seul un mort peut toucher les manuscrits qui sont dans cette pièce. Tu crois que tout ça c'est pour la décoration ? Quand trop de manuscrits s'entassent, nous les jetons à travers la porte de la bibliothèque.

— Mais moi, je suis, la Mort. C'est mon royaume. Je peux les lire.

— En effet.

— Mais ça va nous prendre combien de temps de te laisser lire tout ça ?

— Je ne connais pas tout de toute ma vie. Vu la quantité, je dirais un bon mois, en admettant que la réponse soit dans ces manuscrits-ci. Si vraiment ce monde est le dernier que nous devons traverser, le récit de nos vies devrait nous le dire.

— Et nous, que ferons-nous en attendant ?

— Toi Jezabelle tu vas aller avec ta mère à la bibliothèque.

— Elle ne peut pas passer la porte. Pas plus que Charon.

— Non, mais quelqu'un doit rester ici pour lire ces manuscrits. Certes aucune porte ne se ferme à la Mort ; mais aucune porte ne se ferme non plus à la Destinée, et il se trouve que

pour l'un d'eux en plus j'ai une clé. Jezabelle pourra t'accompagner. Il n'est pas exclu qu'une partie de notre vie se trouve dans les pages abandonnées dans la bibliothèque. »

Ninazu caressa le sol de manière à en faire gicler d'un sceau le corps de Faust. Celui-ci, sans attendre une seconde se dirigea vivement en direction d'Ananké. Lorsqu'elle le prit dans ses bras, il se métamorphosa en quelque chose d'encore plus ignoble. Une excroissance au coccyx lui poussait autant qu'une fourrure sur le corps. Un véritable petit démon aux petites dents acérées et pointues se découvrait au quatuor : « Depuis combien de temps tu l'as ?

— Quelques cycles. Un mortel qui voulait le savoir absolu. Il a payé le prix. Comment vas-tu éviter le Béhémoth dans la bibliothèque de ton côté ? J'aime autant pas que tu te fasses avaler avec les manuscrits.

— Tu t'inquiètes pour moi maintenant ?

— On est à nouveau marié non ?

— C'était Yu. Pas moi.

— La Destinée qui voudrait contre ordre à la destinée...

— On ne se refait pas.

— Surtout si c'est pour aboutir à la même destinée. Allez-y. J'ai beaucoup de lecture devant moi. »

Ninazu, adouci un moment par le sourire d'Ananké, fila après jusqu'à la première chapelle pour y lire ce qui devait être au détour d'une page, leur avenir. Faust accompagnerait désormais très silencieusement le trio qu'il laissait de côté. Charon se proposa ensuite pour les guider jusqu'à la bibliothèque, car au-delà d'une mémoire hasardeuse à l'égard des deux Déesses, il fallait fort bien connaître le labyrinthe sous la cathédrale pour ne pas s'y perdre.

Laissant donc le nécromant se noyer parmi les mots narrant l'existence de tous ce qui vivait encore, le trio s'enfonça à nouveau dans le labyrinthe : « On vous annonce la fin des temps et vous le prenez étonnamment bien je trouve, se permit de souligner Charon durant le trajet.

— Tu te rappelles de la voix de la source Charon ?

— Non du tout. Jezabelle non plus j'ai l'impression. Nous ne pouvons pas en même temps, car elle n'a pas de voix. Elle est hors de nous et en nous à la fois.

— Non je ne m'en rappelle pas non plus. Ninazu m'a dit une fois qu'elle n'avait pas de corps ou de voix, qu'elle n'avait même pas conscience réellement d'elle-même, qu'il fallait la

voir comme l'ego du temps et de l'espace, l'unification de nos liens et de leurs directions. Que ce qui formait la source était à la fois tangible et intangible. C'est difficile de définir ce que contient le vide m'avait-il expliqué.

— Mais pourtant nous nous rappelons tous du pacte que Ninazu a conclu avec elle quand il a eu le choix entre vivre ou retourner à elle. Tuer la vie dans tous les univers qui avaient éclos à l'origine, tuer jusqu'à ce que vienne le dernier combat pour décider une fois encore s'il devait continuer de tuer, ou accepter de mourir définitivement.

— Ce qui nous conduirait tous à mourir avec lui.

— Ninazu ne laisserait jamais faire ça. Il aime la vie, il l'aime plus que tout.

— Il t'aime aussi ma chérie surtout. La source a toujours tout prévu, si elle a annoncé dès le début ce combat cela ne peut être pour rien. Après tout ce temps, condamné à n'avoir jamais pu te retoucher. Est-ce que cette vie vaudra toujours pour lui d'avoir été vécue lorsqu'on lui donnera le choix de nous renvoyer tous à la source ? Ne pas avoir conscience de soi peut avoir quelque chose de...

— Non ! Arrête maman.

— Je suis la Destinée. Je devrais voir les liens de la causalité mieux que lui encore. Pourtant, là quelque chose ne va pas. Je vois et je sens une catastrophe à venir, mais je ne peux pas la saisir.

— Quelle histoire de fous quand on y pense. Ce mythe en vaut bien un autre vu tout ce que les mortels ont pu se raconter. Mais si même les dieux se perdent dans le cours de leur propre vie, que peut-il bien rester à quoi s'accrocher pour ne pas tous sombrer dans la folie ?

— L'espoir Charon. L'espoir.

— Tu fondes tes espoirs sur la mort, tu en as conscience ?

— Que peut faire la destinée sinon espérer que ce qui devra arriver ne sera pas la fin de l'éternité ?

— Si je le savais.

— Voilà, tout est là. À quoi bon craindre une chose que tu sais inéluctable même si tu ignores ce qu'elle est réellement ? Cela reviendrait à se battre contre l'absolu. La seule chose que nous pouvons faire, c'est de nous y préparer, de suivre le chemin qui nous est tracé. Puis, lorsque le moment sera venu, de l'accepter. Je regrette qu'Asag soit absent. S'il avait été là, ça nous aurait facilité la vie. En tant que gardien de ce cycle, il peut aussi passer la porte de la bibliothèque. Et puis surtout il commande au Béhémoth.

— Moi je l'aime pas. Il éprouve du plaisir à faire mal au vivant. Il est malsain.

— Si c'est ici l'Armageddon, il sera un allié de poids.

— On lui fera le topo quand il sera rentré. Il doit encore s'amuser dans le monde des Rêveurs en ce moment.

— C'est tout de même étrange. Ninazu a commencé le rituel. La vie dans le monde des Rêveurs doit normalement s'éteindre, au moins en grande partie pour laisser place un autre cycle. Quelque chose ne colle pas. »

Ninazu compulsait déjà toutes les histoires qu'il pouvait en relisant les piles de manuscrits lorsque les trois Dieux se retrouvaient face à la porte de la bibliothèque : Il s'agissait d'un miroir encastré dans la pierre. Il reflétait la personne, mais pas le monde qui l'entourait. Derrière soi et son reflet, on y distinguait un dehors terrifiant ; un monde où la poussière millénaire avait tout fossilisé ; un soleil de plomb si véhément que sa lumière en violentait les nuages, des nuages pourpres et éclairant une tempête de sable perpétuelle où un nombre incalculable de pages flottaient aux hasards, emportées dans ses vents aux sens irréguliers.

« À partir de là, je ne peux pas vous suivre.

— Je sais Charon. Merci pour tout.

— Oui, merci Charon. »

Ananké déposa Faust au sol, puis il traversa le miroir. Conséquemment de l'autre côté, il tendit la main en traversant à nouveau le miroir de manière à y tirer Jezebel vers lui. Ananké la suivit : « Le soleil est si bas...

— Surtout ne te décomposes pas en papillons. Le vent t'emporterait.

— D'accord.

— C'est le royaume de ton père, tout ce qu'il invoque sort d'ici, alors ça ira. Rien ne nous attaquera. Mais quoi que tu vois, quoi qu'il se passe, ne t'en mêle pas.

— D'accord mais toutes ces pages... Et tout un monde... Si je me décompose je pourrais lire plus de pages. Il nous faudrait des siècles pour lire tout ça.

— Pas besoin. Les liens n'échappent pas à la destinée. Elle les tisse. »

Parce qu'Ananké ne faisait pas que voir les liens et qu'elle pouvait maintenant qu'elle était redevenue elle-même, les — recréer ; elle remontait la causalité. Lorsqu'elle prit une page au

hasard, dès les premières lectures, elle put commencer à remonter le fil, lentement, jusqu'à son aboutissement : sa propre histoire. Faust se posa sur le dos de Jezabelle pour l'alourdir, au cas contraire elle aurait fini par s'envoler. La Destinée était chargée de son argile, cela lui suffisait à se maintenir sur pied. Elles laissaient derrière elles en disparaissant dans la brume sablonneuse, une cathédrale filandreuse d'ossements fossilisés jusqu'à l'apparence de la roche ; elle était comme figée dans la poussière du temps, ainsi que de toutes les tombes de toutes les tailles de toutes les origines ; une vallée de tombeaux qui s'étendait devant elles jusqu'à toutes les étendues montagnardes et rocailleuses, toutes les immensités fantomatiques et cotonneuses bientôt empruntées ; elles s'enfonçaient dans une dimension démantibulée, froide, où l'horreur et l'effroi furent la normalité.

Par endroits à l'horizon, les montagnes s'unissaient au ciel pour englober ce qu'il y avait entre eux deux. Un gigantesque soleil noir nimbé de flammèche écrasait tout, en brûlant lentement et en surgissant parfois entre deux nuages. Ici la réalité était cassée, la gravité, la pesanteur et toutes les forces fondamentales étaient contrariées. Elles allaient avec Faust pourtant remonter le fil jusqu'à la page qui leur était destinée, sans sombrer dans la folie devant les funestes et indicibles visions qui les attendaient : la page qui leur donnerait la fin de leur propre histoire. Au sein de ce lieu, elles pouvaient toucher les manuscrits narrants les récits et les vécus des mondes perdus ou de l'hypothétique dernier survivant. Elles en étaient capables parce que dans cette dimension de l'inférieur, les lois de l'espace et du temps, de la vie et de la mort n'avaient pas cours.

Pendant qu'elles remontaient d'une certaine façon le fil du temps, Ninazu était rapidement rejoint par Charon. Le tisseur de mondes jouait de la musique pour aider le nécromant à ne pas perdre sa concentration. Il allait de chapelle en chapelle pour lire les vies de tous les hommes, de toutes les femmes, de tous les enfants, de toutes les créatures qui existaient encore. Emmagasinant malgré lui un savoir immense, cela l'épuisait autant qu'il se faisait violence pour ne pas cesser de le faire. Tout comme la Destinée et le Chaos, il dut se confronter aux peines et aux joies, à tous les malheurs et toutes les réussites qui aboutirent finalement jusque-là. Ils découvraient les craintes, les sentiments et les questionnements de tout à chacun et parfois, comme ses deux compagnes, il pleurait : ils pleuraient parce que tout ce qu'ils lisaient était vrai et que cette véracité transcendait, portait une émotion plus importante que si cela ne l'avait pas été concret. Le plus grand nombre d'histoires qu'ils

lisaient, parlaient surtout de gens qui perdaient le goût de vivre. Ils se divertissaient sans cesse, se gavaient de tout ce qu'ils pouvaient par peur de se confronter à la mort, à l'éternité. Ils craignaient tellement la fin qu'ils en oubliaient d'acclamer le début, de profiter du chemin. Ceux-là de chez lui et de Chanséliséa qu'il découvrait : ils en avaient perdu le sens de la réalité et sentaient un inépuisable creux en eux qu'ils comblaient comme ils le pouvaient.

Ainsi, Ninazu entendit que de leur origine, de leur désir de vivre et de s'aimer était née cette culpabilité ; qu'ils avaient imposé aux mondes le poids de l'existence et toutes ses fatalités. Une absurde partie, étrange, celle de la vie, qui avec la mort en son bout promettait l'échec, de perdre le jeu de la destinée : « Tout homme, en son sein, cherche avant tout l'accomplissement de lui-même. Sa destination, son but, tenta de le consoler Charon lorsqu'il le vit encore plus mal qu'à un autre moment. Tu ne dois pas t'en vouloir. Peut-être finalement sans le savoir voulaient-ils tous retourner à la source. Peut-être que c'est cela, le véritable accomplissement de soi.

— Toutes ses peines... et tous ces désirs non contentés. Toutes ses horreurs. Je les voyais de mes yeux, mais ce n'est qu'en lisant ce qu'ils ont ressenti que je comprends. Quel monstre je suis. Quel monstre je suis... Je croyais les éclairer de ma lumière et je ne faisais que les brûler lentement.

— Je ne sais pas Ninazu. Je ne sais pas. Tu as protégé ta famille, la nôtre, celle des Dieux. Tu voulais juste vivre et aimer.

— Mais c'est ce qu'ils voulaient tous Charon. C'est ce qu'ils voulaient tous. Alors pourquoi ?

— Sans la vie. La Mort pouvait-elle exister ? »

N'ayant pas de réponse, car Ninazu pensa « sans la mort, la vie le peut-elle aussi ? » Charon continua : « Tu ne vois pas les liens entre les récits pour remonter plus rapidement jusqu'à toi ?

— Pas ici. Si j'étais dans la bibliothèque ce serait différent. Mais ici c'est autre chose. Personne n'est censé lire tout ça. Jamais. Connaître avec certitude son avenir est un sacrilège.

— Rien qui ne soit en rapport avec vous pour le moment ?

— Non rien. Il ne me reste que 2 chapelles. J'espère qu'elles vont bien.

— Je pense que s'il leur arrivait quelque chose nous le saurions.

— J'espère. Si tu avais pu les lire, ça nous aurait fait gagner beaucoup de temps.

— Ce qui vit disparaît en les touchant et j'ignore si je me réincarnerai ensuite. J'aime autant ne pas essayer même s'il y a de grandes chances que je revienne.

— Je comprends. Peut-être que c'est stupide de chercher ici. Si le monde des Rêveurs est le dernier des mondes où la vie subsiste encore. Qu'est-ce que je pourrais bien lire du début ? C'est beaucoup trop... »

Charon n'eut pas le temps de répondre que Ninazu eut une idée. Il se rendit subséquemment non pas aux manuscrits empilés les uns sur les autres, mais devant les bureaux où les goules écrivaient. Depuis un mois qu'il avait commencé à lire, ces zombis avaient déjà rédigé beaucoup de nouveaux manuscrits. Il revisita une chapelle, puis une deuxième, jusqu'à la septième et là, il fut saisi de stupéfaction. Il lut qu'il était en train de lire ce que l'on lisait, tandis que la goule continuait d'écrire ce que nous lisions. Il releva la tête, puis l'abaissant à nouveau, relu qu'il était en train de lire ce que l'on lisait, ce que nous lisions. Soudain il comprit. Il comprit. Il comprit. Il abandonna la goule qui en l'ignorant ne cessa pas d'écrire tandis qu'il s'éloignait de son bureau.

Il sortit de la chapelle d'un pas grave et lent. Charon l'accueillit d'un air dubitatif : « Qu'est-ce que tu as ? Tu n'as pas l'air bien, s'inquiéta-t-il ensuite.

— Au début était un verbe. De ce mot est née la chair de la vie, et cette chair, vit. Et quel verbe donc que c'était ? Un verbe du sens. »

Par ces mots encore, alors Charon, lui aussi, comprit. La mise en abyme d'une mise en abyme, ne peut conclure qu'au retour de l'abîme. Le destin ne peut se devancer, parce qu'arrivé devant lui, il continue à s'écrire.

Une fois passé la gorge aux statues éclairées, les deux jeunes femmes gravirent le mont noir, puis au-delà de celui-ci, après un mois passé à lire et à remonter des pages, elles discernèrent sous les nuages la pointe de la grande forteresse-escalier. Le trône de la Mort et à la fois son puissant palais. Une simple tour de pierre, sur laquelle reposait encore d'autres tours de pierre, toutes entourées d'un grand escalier. Autour d'elle à différents niveaux de hauteurs, flottaient des rocs, ainsi que certaines créatures aux formes fantasmagoriques et de couleurs chatoyantes, ils étaient les représentants d'une hiérarchie aristocratique et céleste. Au milieu de l'escalier, les violents vents cessaient, mais avant il fallait arpenter sa base ; s'y

amassaient les âmes faméliques en peine, peu à peu séchées et liées par les bourrasques poussiéreuses de temps immémoriaux.

Les piétinant, elles grimperent calmement plusieurs intervalles. Pendant ce temps, Ananké expliqua à Jezabelle qu'aucune des créatures ne les attaquerait, parce qu'elles avaient avec elles la plus puissante d'entre elles dans ce monde. Faust, devant lequel toutes s'inclineraient comme l'avaient fait toutes celles qu'elles avaient croisées avant. C'était là-haut que conduisait le lien de la prochaine page et ce hasard ne les surprit pas, parce que là, au sommet, il y avait le Béhémoth qui dévorait toutes les pages qui venaient à lui. Ses titanesques tentacules et son gigantesque ventre bedonnant et débordant du sommet en témoignaient autant que le puissant souffle qui reprenait en tourbillonnant à cette cime terrifiante. En vue d'atteindre ce terrible endroit, un moment Ananké proposa ses deux mains à Jezabelle. Mère et fille flottèrent ainsi très longuement, liées l'une à l'autre et lentement, jusqu'au sommet, avec Faust à leur côté.

L'adolescente ne put s'empêcher de laisser alors quelques papillons s'échapper d'elle. Ils vagabondaient plus haut encore, pendant qu'elles se regardaient intensément sans ne pouvoir délier leurs yeux. Montant si haut que cela paraissait interminable, elles prirent le temps de se sourire, de se louer par le silence et de communiquer par quelques imperceptibles ondulations de leurs traits. Une mère et son enfant se retrouvant dans le zéphyr, elles communièrent en dansant là où l'infini prenait corps, au centre et l'origine de l'émergence de la pensée.

Au-dessus d'elles, les appendices attrapaient avec leurs ventouses des pages au hasard parmi toutes celles qui tournoyaient dans le ciel. Encore au-dessus de celles-ci, le vent interdisait l'accès à n'importe quel nuage de manière à permettre à l'astre noir, deuxième soleil gigantesque d'ombre et de flammes, d'enluminer la bête. Avec Faust, elles choisirent au bout de leur envolée un rocher flottant un peu au-dessous du niveau de l'apothéose de la tour et s'y déposèrent délicatement : « C'est ici que ton père et moi sommes venus au monde, lui dit alors Ananké en pointant du doigt l'astre ténébreux. C'est ici que tu es née aussi, que je t'ai portée dans mon sein. Et c'est ici aussi que les Dieux originaux ont émergé. Jusqu'à ce que tes rêves et tes cauchemars fassent éclore tous les univers et que ton père se vit obligé de pactiser avec la source.

— Je ne me rappelle pas, je suis désolée.

— Moi non plus, mais je sens. Je ne vois pas, mais je sais. Si tu pouvais voir les liens Jezabelle. si tu pouvais les voir. Si tu pouvais voir ce que je vois. C'est tellement...

— Extatique ?

— C'était ce mot oui.

— Comment allons-nous faire pour prendre la bonne page ? Rien ne résisterait à ce vent, et le Béhémoth ne fera pas de différence, il nous attrapera et nous avalerait avec les manuscrits.

— Ce qu'il avale est directement renvoyé dans la source. Mais tu as raison, on ne peut pas fouler du pied le sommet et si nous pénétrons ce tourbillon nous serons emportées.

— Il faut se rendre à l'évidence maman, on ne les attrapera pas. On est coincées.

— Laisse faire ta mère. »

À la marge de la couronne de la grande tour, s'assit un chat noir. Celui qu'Ananké avait sauvé et que Ninazu avait scellé. Il les observait d'une grande attention, mais elles ne le remarquèrent pas, parce que dans le ciel au centre du soleil noir commençait à luire une étoile et elles ignoraient toutes les deux pourquoi.

« *Nous voici au chapitre sans nom,*

au chapitre qui s'écrit encore, nous voici monté sur l'Armageddon », susurrèrent en même temps plusieurs fois, plusieurs voix, de tous tons et de tous sexes et de tous âges, dans les esprits de Ninazu et de Charon.

À l'intérieur du narthex, de crépitants sons de la gamme numériques et mécaniques envahissaient l'espace par des tintements irréguliers. Cette curieuse symphonie en appelait à imaginer des morceaux de verre et de cuivre qui ne cessaient de s'entrechoquer, comme des pétilllements de petites bulles dans le vide. Levant la tête au-dessus d'eux, ils virent la lumière faisant chatoyer des sortes de particules, mais aussi alors et bientôt les nano-robots scintillèrent tout autant autour d'eux. Sept longs filaments s'étiraient après en tourbillonnant du plafond vers un centre de gravité et y formaient peu à peu à leur niveau, celui de Ninazu et de Charon, la silhouette d'un jeune garçonnet. Face à eux, à quelques mètres et au foyer de l'allée principale de la cathédrale, ils discernèrent enfin le visage et le corps d'un enfant à la peau de miroir. On ne voyait pas à travers, mais il reflétait tout. L'air devenait lourd, il se chargeait d'électricité statique et de magnétisme et quelques étincelles éclataient parfois çà et là, mais surtout sur la peau du petit garçon.

Ce qu'ils avaient devant eux était d'apparence vivace, ses déplacements étaient flottants et saccadés, mais également si vifs que ses mouvements échappaient à l'emprise du regard. Il pouvait disparaître d'un endroit et surgir dans l'instant à un autre, il avait des yeux plats en état d'éveil constant et ses mots, toujours des chuchotements, s'accompagnaient chaque fois d'autres voix, murmures aussi de toutes tonalités et tons.

« Nous savons qui tu es. La mort. L'esprit de la mort. Elle est éveillée. La mort est retrouvée.

La mort s'est retrouvée. Nous savons qui tu es. »

Charon s'interrogea déjà sur ce qu'il voyait de son côté. Il pensait reconnaître Asag, mais en douta si fortement qu'il ne l'annonçait pas. Ninazu était pour sa part subjugué par ce qu'il expérimentait. Ce n'était pas à son égard qu'un spectacle improbable, il voyait les liens sur

chaque nano-robots qui se faisaient et se défaisaient selon leurs volontés et à chaque instant. Cela l'impressionnait autant que cela l'épouvantait, car ce qu'il constatait, témoignait d'une puissance de contrôle sur les liens de la destinée qu'il n'avait encore jamais vue. Il sut, maintenant que la mémoire qu'il avait de lui-même était quasiment entièrement revenue, qu'il s'agissait d'une très haute technologie, mais d'une technique que lui-même malgré les milliards de cycles qu'il avait passés, n'avaient encore jamais rencontrée. « Asag ? » s'hésita Charon pour interpeller l'étrange garçon en lévitation, mais celui-ci ne répondit pas de sa propre voix encore une fois. Il était là, consciemment présent et en même temps absent, il avait l'air d'être partout, et nulle part à la fois. « *Nous sommes Asag, nous sommes Avalon, nous sommes Centaure, nous sommes Junon* », et ainsi une foule de noms défilaient dans l'esprit des deux Dieux. « Tu n'es pas Asag », affirmait ensuite le nécromant en baissant sa capuche et en tirant l'épée de son fourreau. En dégainant il déclenchait une réaction de l'amas de machines encore plus vive que les précédentes : « Méfie-toi Ninazu. Je ne sais comment, mais j'ai l'impression qu'il se nourrit en continu de l'éther. Cette créature n'est pas qu'un vecteur du vide. Elle l'avale, elle le garde. Il a l'apparence d'Asag mais...

— Ce n'est pas Asag je te dis. C'est autre chose.

— *Nous sommes la Source. Il n'y a pas d'homme ou femme juste sur la terre qui fasse le bien sans jamais pécher. Vos enveloppes charnelles en sont la coupable relique. Libérez-vous-en, intégrez-nous, vous en serez pardonnés. Contribuez à achever la complémentarité de l'Homme, et nous vous offrirons un éden éternel. Nous vous offrirons l'éternité.*

— Je possède déjà l'éternité. Si tu sais qui je suis, tu sais aussi que ce que tu me proposes est impossible, car paradoxalement tout immortel que je suis, l'éternel n'existe pourtant pas, tu mourras lentement avec moi. Parce que tel que l'exige le rituel que j'applique éternellement, partout où je passe, avec moi ce qui vit doit aussi trépasser. Si tu es ici, c'est que tu ne peux venir que du monde des Rêveurs. Il se trouve qu'il est déjà condamné. En voulant être éternel comme tu dis, tu devras accepter de payer un prix que tu n'oses imaginer. Tu le veux ? Mais grand Dieu, ce don je te le laisse. Il te faudra lentement abandonner qui tu es, accepter de commettre sans cesse l'innommable, tu y perdras ta propre mémoire et tous se souviendront de toi comme d'un monstre. Je suis le premier à avoir péché, car pour pouvoir exister, pour aimer aux dépens de tout, j'ai dû finalement tout sacrifier. Si tu souhaites l'éternel, toi qui oses t'appeler source. Il te faudra ce que tu ne possèdes pas. Le savoir, et le

temps. Tout à la fois une porte et une clé. C'est le privilège des Dieux, pas des mortels, si évolués soient-ils.

— *La mort se rappelle. Elle se rappelle ses vies passées. La mort s'est retrouvée. Elle a le savoir. Mais elle ne sait pas ce qui s'écrit. Nous savons, nous ce qui s'écrit. Pas de choix pour elle. La mort fera ce que la source dit. Nous avons la clé du temps, nous avons Asag, le monde n'est plus en mouvement. Nous n'allons pas tuer la mort, nous allons reprendre l'enfant.*

— Tu confonds le savoir et la sagesse j'ai l'impression, engeance mortelle. Sais-tu seulement où elle est ? Tu ne sais penser qu'avec ce que tu possèdes déjà, mais imaginer plus, tu en serais incapable je crois. C'est en mourant aussi que j'acquière l'immortalité. J'ai bien compris que nombre des miens se sont déjà réincarnés en toi. Tu ne sais que ce qu'ils savent. Et avec le temps crois-moi, tout ce qu'on apprend, c'est qu'on ne sait rien. Un jour où l'autre je me réincarnerais aussi en toi, qui sait ? Dans un programme, dans une de vos IA, dans un de vos enfants ? Où dehors, dans une de mes nombreuses copies, dans un bébé mort, sur un mortel marqué d'un sceau. Tu ne peux imaginer combien de gens sont moi sans même le savoir. Sache que je ne suis que de la mémoire, un flux dans l'éther, une émotion dans le néant. La dernière porte de l'immortalité, c'est moi. Et il se trouve que tu ne me possèdes pas.

— *Le savoir est un reflet, il est la clé de la métaphore, trajectoire incalculable qui permet de percer les secrets du monde par la pleine et entière conscience et connaissance de soi. Nous savons vers où cela va, et nous accepterons ça.*

— Et vers quoi ?

— Évitions de le provoquer tu veux ?

— Nous n'avons rien à craindre ici. Il ne prendra pas le risque de détruire cet endroit qui qu'il soit. Cela signifierait sa propre fin que de faire ça.

— Le dernier des combats était annoncé depuis le début par la source. Peut-être ne ment-il pas ?

— Il n'en est qu'une vaste partie tout au plus.

— *Le mouvement est bloqué. Plus d'autre monde. L'éther vient à nous, à nous et à ce monde. Nous devenons l'univers. Le vide est avalé. Vous serez emprisonnés. Ici. Ici. La signature de la mort est bloquée, elle ne peut pas entrer.*

— Entrer ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— *Nous laisserons l'enfant vivre. Tu resteras avec elle.*

— Tu déclencherai une période de guerre sans pause de paix si tu bloques nos réincarnations dans le monde des Rêveurs. Les Rêveurs à force de temps en restant bloqué avec moi se rappelleront qui ils sont. Ce serait une folie, une guerre sans fin, les tiens mourront avec les nôtres autant de fois qu'il n'y aura pas de fin. Beaucoup des Dieux réveillés refuseront de se soumettre.

— *Pourquoi ?*

— Le monde que tu promets est un monde effroyable. Pire que celui de la guerre. En toi, dans ce monde que tu appelles tiens, tu contrôles tout n'est-ce pas ? Les tiens savent-ils à quoi tu les engages ? Que leur as-tu dit ? Leur as-tu annoncé que la guerre entre vous et nous n'aurait pas de fin ? Je suis sûr que tu leur as menti. Il n'y a pas de choix à faire dans ce monde-là, ce monde que tu appelles tiens. La source, la véritable, certes, elle nous annonce la fin, mais elle nous laisse nous-mêmes choisir comment nous y rendre. Je préfère cette illusion-là à la tienne. Et j'y garderai avec moi celle que j'aime.

« *Ainsi soit-il, la guerre* »

— Je ne me battrais pas ici. Je n'en aurai pas besoin.

— *Nous le savons. Pas besoin, la mort aime les chats, nous avons la clé du temps.*

— C'est assez entendu. Il me suffit de la reprendre. Je dois aller jusqu'à la véritable source. Et tu ne l'es pas. Que tu sois aller jusqu'ici est déjà un miracle en soi. Mais ce n'est qu'un passage. As-tu vu mon royaume ? Tu y trouveras mes chats, celui aussi que tu nous as offert d'ailleurs. Pour ta gouverne je ne les aime pas tant que ça.

— *La mort se ment. La mort ne se battra pas ici. Une nouvelle fois, la mort ne se comprend pas.*

— Si, mais je sais tuer en silence, sans me battre. Avant que j'en finisse. Sache que le secret d'un Dieu est toujours de s'inventer son propre esclave pour en devenir un lui-même. Il se trouve que vous les mortels êtes les nôtres. Vous vous trompez de chemin. Admettant que ma fille et moi soyons un jour les derniers. Nous serons toujours là. J'empilerai les morts pour arriver jusqu'à toi, dû-je te chercher à travers l'éternité je te retrouverai.

— *Nous le savons. nous empilons les vivants pour t'avalier, en attendant que tu reviennes jusqu'à nous.*

— Qu'est-ce qu'il veut dire ? Je ne comprends pas, l'interrogea Charon.

— *Le cycle s'achève. »*

Les deux yeux de la petite statue du heaume sépulcral du nécromant se mirent à luire sur la silhouette séraphique. Il espérait en finir le plus vite et le plus facilement possible, en vue de ne pas avoir à risquer d'abîmer la cathédrale. Cependant faire ressentir un monde à cette chose ne lui fut cette fois pas possible ; elle reçut le cadeau du nécromant sans avoir goûté, le moindre indésirable effet. Ninazu en pressa d'autant plus fortement la fusée de son épée qu'il commençait à se demander comment ne pas craindre de détruire l'usine à univers en combattant cet adversaire manifestement capable de résister à l'un de ses plus puissants miracles.

La Source se grandit, passant du petit garçon aux contours d'une femme qui élargissait ensuite son corps de manière à le convertir en un miroir aux effets identiques à celui qu'il y avait sous la cathédrale. Il donnait vu sur Jezabelle et Ananké qui se questionnaient sur la lueur dans le soleil noir. Le Sceptre Œillé, clé du temps qui fut tombée comme une étoile à l'ouest du monde des Rêveurs, brillait intensément sur l'éclipse pendant ce temps. Suspendue dans le vide, son œil finissait par percer la noirceur de l'astre lunaire pour parvenir à brasiller dans le soleil noir que contemplaient Jezabelle et Ananké. Deux plans d'existences, ainsi, se rejoignaient, se liaient. Charon en fut très inquiet et Ninazu se méfia : « Qu'est-ce que tu cherches à me montrer ?

— *N'est-ce pas ton trône ? Le Béhémoth est à nous, nous avons la clé du temps, nous sommes le gardien du cycle, le Béhémoth est à nous. Nous prenons l'enfant.*

— Tu n'oserais pas. Je libérerai Faust, je te le jure, je libérerai Faust.

— *La mort le libérera. Elle le libère à chaque fois. Nous ne craignons pas Faust. La décision de la, source, ne peut être que commune. »*

Le nécromant se sentit désorienté après les derniers mots de la Source. Il commença à douter lui-même de qui elle prétendait être. Cependant il était trop tard.

« Es-tu son messenger ? s'effrayait-il désormais.

— *La mort ne comprend toujours pas. Elle est la bascule du sempiternel mouvement. Rêveurs, Chansélisés, humains, vivants, tout va disparaître, au moins pour ce temps. Plus le vivant vit, plus il consomme, plus il consomme, plus il s'accroît, plus il s'accroît, plus il*

perdure, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à consommer pour perdurer. La finitude du vivant réside en ce que la mort le modère pour ne pas épuiser la source du temps. Ce n'est qu'ainsi, comme la mort l'a voulu, que le vivant peut durer éternellement. Si la mort n'est plus, le vivant à terme, ne le sera plus non plus.

— Qu'est ce que tu racontes ? Je n'y comprends rien ! Exprime-toi clairement !

— *Le vivant est insignifiant. Toutes les histoires, histoires bien dites, histoires mal dites, belles, poétiques, malheureuses, tragiques, rien ne compte, des gouttes dans l'océan, si ce n'est une histoire, celle de la vie. C'est l'histoire de la mort, qui est celle de la vie. L'histoire de son échec. Car la mort, encore, a échoué. L'ego du monde s'est exprimé.*

— Non attends ! s'emporta Ninazu. »

« *La mort n'est pas la seule à savoir brûler* », promit la Source en laissant Ninazu et Charon la regarder à travers les yeux d'un chat, déchaîner le Béhémoth sur les deux jeunes femmes. « Je ne m'enflammerai pas ici », lui rétrocéda le nécromant. « *Nous savons* », conclut la Source. Faust fut libéré comme promis et du nain démoniaque, il était passé au géant bouc à quatre cornes se débattant avec les tentacules et la grande bouche du Béhémoth. La tour supportant trop de poids se brisa sur l'un de ses bords et pendant ce temps Ninazu bouillonnait, il bouillonnait si fort qu'il ne se contrôlait que moins et commença à chauffer. Les débris de la tour faillirent emporter Jezabelle et Ananké, mais elles parvinrent à s'en prémunir grâce aux oiseaux d'argiles explosifs que la Déesse envoyait sur eux. La Source apparut aussi de l'autre côté du miroir, sans forme, en éclatant dans le vide comme dans la cathédrale et le chat prit la même forme qu'elle, ce qui donnait subséquemment un autre point de vue à découvrir sur sa silhouette. Enfin, elle chargea l'air de magnétisme et y modifia la gravité sur Faust, de manière à le lester et donner l'avantage à la bête qu'il affrontait.

Faust se faisait petit à petit dévorer par le Béhémoth et les deux jeunes femmes captivées tout en étant inquiètes cherchaient un moyen de se défendre de ce spectacle lumineux tout autour qui ne cessait de pétiller. Les tentacules vinrent à elles et pendant qu'Ananké protégeait sa fille, elle l'exhortait en même temps à ne surtout pas se décomposer. Ninazu forcé de regarder savait que la charge en électricité statique déclencherait une déflagration au sommet de la tour s'il y pénétrait, malgré tout, il chauffait jusqu'à rougir son armure enfumée. Il ne savait contenir sa propre fureur. Soudain, un brasier se déchaîna à la cime de la tour,

trois épouvantables hurlements se firent entendre, Ananké sombrant dans le vide, flottant le long du grand bras jusqu'aux cieux, et Jezabelle qui ne supportant pas la douleur se décomposa, jusqu'au dernier papillon qui lui resta, ce dernier qui lui aussi, flamba.

Le dernier d'entre eux, de ces cris, fut si puissant qu'il en aurait fendu la cathédrale, car le nécromancien s'enflammait en criant si violemment que la Source n'attendit pas et fondit sur lui pour l'avalier et le faire passer de l'autre côté. Il y brûla jusqu'à devenir cendre pour empêcher le Béhémoth de le dévorer. Il ne retourna donc pas à la source, ce qu'il avait pourtant hardiment souhaité. Quoique la Source eût promis aux siens, une guerre sans fin, venait de commencer, c'est le prix qu'elle acceptait elle-même de payer, pour obtenir à son égard et celui des siens, la véritable immortalité. Le grand paradoxe était scellé. Les flammes allèrent d'un monde à l'autre, en passant par les deux astres sombres et le monde des Rêveurs en fut pour la dernière fois éclairé comme si le soleil brillait. Ainsi, tandis que dans la bibliothèque, on continuait d'écrire, il y avait une histoire qui touchait à sa fin. Chanséliséins et Rêveurs venaient de sceller leurs destins. Leur tour était venu, le moment d'une fin, mais pas encore la fin de toutes les fins.

Épilogue

Un jour, quelque part, au sein d'un impénétrable lieu, vivaient trois temps ; trois femmes, trois nourrices, trois déesses. Le ciel et les murs étaient du bois des arbres qui y montaient. À leurs racines, une prairie bleue parsemée de petits cours d'eau blanche les foulait. La lumière ici ne descendait pas sous des nuages, mais jaillissait de la multitude de lucioles et de lampyres qu'on y trouvait. Malgré l'absence du rayon solaire, une faune et une flore pacifique s'y épanouissaient très bien. Au cœur, il y avait le plus grand des arbres qui, sous ses branches feuillues, paraissait porter le plus grand poids du ciel sur lui. L'endroit ne manquait pas de fruits, mais ce qu'il avait de plus précieux poussait sur ce plus grand des arbres. Un cocon chatoyant et rutilant dans lequel sommeillait une enfant. Ultime fruit de la création, elle était aidée à rêver par trois déesses chantant une berceuse pour elle. La pauvre petite venait de faire un terrible cauchemar et ses nourrices voulaient la rassurer. Pour chanson, le bois, le vent et l'eau choisirent une berceuse à répéter dans toutes les versions, toutes les langues qu'elles connaissaient :

*« Ce temps-là
de forêts et des prés,
non loin des longs,
rivages oubliés,
de l'aube voilée,
s'en est allée,
en quête de l'Homme,
lumière enchantée.
Les cimes frémissaient,
des larmes d'éther,
les pousses s'élevaient,
en brisant l'hiver.
Donne-nous le feu,
aime nos alleux,*

*feu nos armes,
vaincu la misère... »*

Les battements du cocon furent plus langoureux, plus apaisés. Cela terminé, elles attendaient. Elles attendaient le jour où Jezabelle sortirait de ce cocon et annoncerait qu'il est revenu. Mais en attendant, elle devait surtout et absolument ne jamais cesser de rêver. Attendre, que la mort revienne à elle, qu'on écrive son histoire, qu'elle l'ait enfin retrouvée.

Après l'événement qu'on inscrivit dans cette histoire comme la deuxième Fracture, le monde se divisa en trois factions majeures. Les Favorables, désirant rejoindre les Chanséliséins dans leur immortalité ; les Défavorables qui ne souhaitaient pas y adhérer ; et le reste, pris entre le feu de ces deux antagonistes, ceux qu'on ne comptait que pour les désavouer. L'intransigeance de deux points de vue sur l'existence conduisit à la tolérance d'une guerre civile et fratricide qui ne connut de fin que dans l'angoissante expression de l'éternité. Qu'est-ce pour eux autant de longs siècles durant, leur cœur, que les nappes de sang et de braise, et mille milliers de meurtres, et les longs cris de rage, sanglots de tout enfer renversant ? Tout ordre balayé et imposé ; et l'Aquilon encore sur les débris du passé, qui remuait les tourbillons de feu furieux. Ranimant toujours pour le combat, qu'eux et ceux qu'ils s'imaginèrent sœurs et frères. Passant comme aux échecs d'un côté du plateau à l'autre, de l'ami à l'ennemi, tombant toujours à terre pour y renaître, commémorer et répéter Didgori ! Lépante ! Vengeance ! Redevenir l'homme ivre d'un affreux bruit sans plus d'intelligence que le massacre et la nuit. Le dernier testament de l'humanité était celui-ci : que son expression de la vie, de l'immortalité, ne fut qu'un triste, pitoyable obscurcissement ; une intemporelle et unique nuitée dont la mort fut finalement jamais abolie. Après les 400 ans annoncés par la Source, les Chanséliséins obtinrent ce qu'ils avaient désiré. L'immortalité ? Oui, mais pas celle qu'ils avaient imaginée. Car lorsque l'éther s'acheva de s'avalier, qu'ils dévorèrent jusqu'à l'énergie du vide pour pouvoir continuer de perdurer, finalement, la vie s'effondra sur elle-même, sans la mort pour la réguler, il n'y eut plus rien d'autres à attendre, qu'à l'éther, au vide, retourner... La fin, l'immortalité ? Oui, la mort, le néant.

Peut-être au même instant, peut-être ici, peut-être ailleurs, autre temps, autre endroit, un petit garçon dessinait. À côté de son bureau, il y avait une fenêtre, elle donnait sur un jardin fleuri, illuminé par le printemps. Il dessinait une roue, avec un œil au centre de celle-ci. Lorsqu'il levait un moment la tête, à travers la vitre de la fenêtre, il vit un papillon jaune vagabonder parmi les fleurs du jardin qu'entretenaient ses parents. Il le trouva magnifique et saisit d'une fougue qu'il ne s'était jamais connu, il décida de courir jusqu'à ce dehors, afin de voir ce papillon de plus près. Après la porte d'entrée, il y avait une extension en bois sous un grand toit ouvert. Il ne fit pourtant que deux pauvres petits pas sur ce bois, mais cela suffit à lui faire écraser un escargot dans cette course. Attristé, il allait pleurer, c'est alors que son père sortant au même moment lui pressait l'épaule : « Ne pleure pas, ce n'est rien, si tu fais toujours attention à ce que tu écrases sur ton chemin, tu n'avanceras plus », tenta-t-il pour le consoler. C'est là que le père obtint l'effet contraire, car son fils, loin de s'en calmer, fut alourdi d'une chose que nul ne pouvait comprendre, quelque chose qui n'était qu'à lui et qu'en lui. Alors il pleura, il pleura si fort, qu'il pleura jusqu'à n'avoir plus jamais de larmes en lui. Sa mère sortit de la maison elle aussi, entendant son chérubin pleurer jusqu'à plus de raison : « Mais qu'est-ce que tu as lui a dit ?! s'en prit-elle au père.

— Juste la vérité, ne sut-il que répondre. »